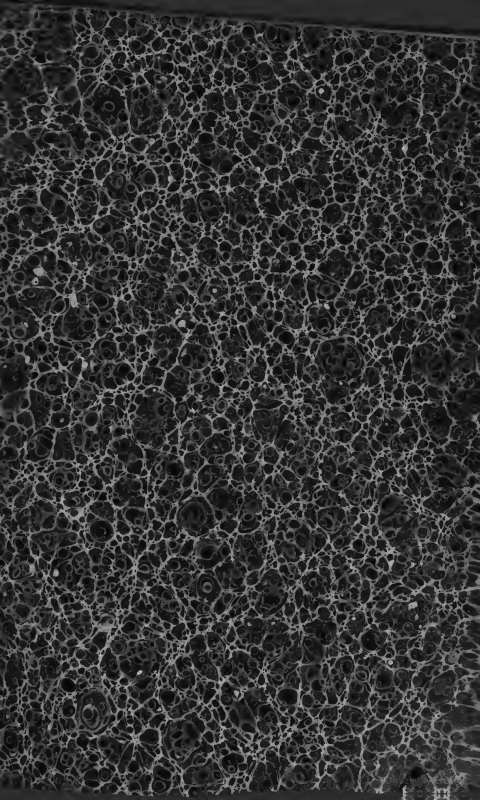




MÉMOIRES

DU

ROI JOSEPH

—

TOME VII

Paris — Typographie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56

MÉMOIRES

ET CORRESPONDANCE

POLITIQUE ET MILITAIRE

DU

ROI JOSEPH

PUBLIÉS, ANNOTÉS ET MIS EN ORDRE

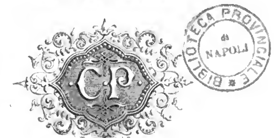
PAR A. DU CASSE

AIDE DE CAMP DE S. A. I. LE PRINCE JÉRÔME NAPOLÉON

TOME SEPTIÈME

> La figure de Joseph était gracieuse, et ses manières élégantes...... Aux habitudes de sa vie, et à la manière dont il tenait sa cour, on l'eût pris pour un Roi des anciennes races; mais sa conversation méthodique et riche d'observations indiquait une habitude de la parole et une connaissance des hommes qui ne s'acquièrent qu'au sein de l'égalité.
>
> Le général Foy.

DEUXIÈME ÉDITION



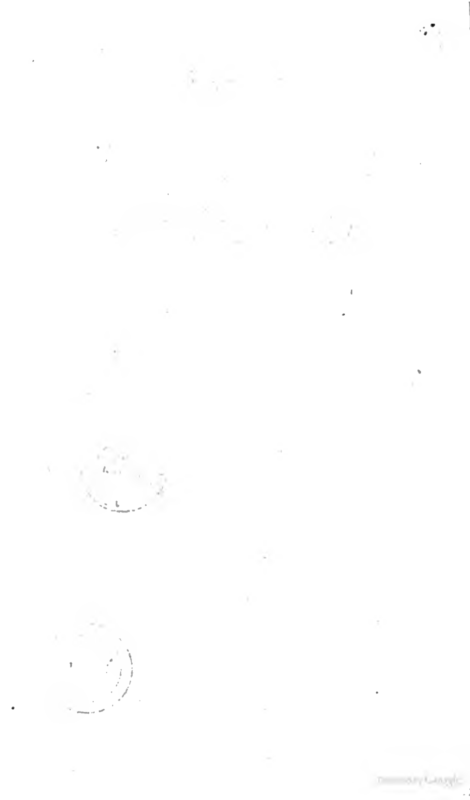
PARIS

PERROTIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

41, RUE FONTAINE-MOLIÈRE

1854





MÉMOIRES

ET CORRESPONDANCE

POLITIQUE ET MILITAIRE

DU

ROI JOSEPH

ESPAGNE

LIVRE HUITIÈME

DE SEPTEMBRE 1809 A JANVIER 1810.

Situation pénible de l'armée française en Espagne. — Difficultés pour contenir les provinces conquises et détruire les bandes d'insurgés. — Fausses notions sur les armées anglaises, espagnoles et portugaises. — Combat de Tamarès (18 septembre). — Le maréchal Jourdan reçoit l'autorisation de rentrer en France (26 octobre). — Bataille d'Ocana (18 novembre). — Combat de Tormès. — Coup d'œil sur les opérations en Aragon et en Catalogne.

L'Empereur approuva le parti qu'avait pris le roi de suspendre les opérations, et ajourna l'expédition

du Portugal au mois de février suivant. En effet, l'armée avait besoin d'un peu de repos. La situation était des plus déplorables sous le rapport des subsistances. L'Empereur persistait à vouloir que ce service dispendieux fût aux frais de l'Espagne : le roi, n'ayant pas les moyens d'y pourvoir par des achats, était forcé de recourir à la voie désastreuse des réquisitions, qui avaient le triple inconvénient d'exaspérer les propriétaires, de faire disparaître les denrées, et de donner lieu à une foule d'abus. Le service des équipages militaires, également à la charge de l'Espagne, n'était pas dans un meilleur état. On n'avait des fonds ni pour faire réparer le matériel ni pour remplacer les chevaux; et cependant on rappela en France les 4e et 10e bataillons de ce service, ce qui acheva de le désorganiser.

L'artillerie exigeait aussi de grandes réparations, qui demandaient du temps. Elle manquait de chevaux. Le pays fournissait peu de moyens de transport; on ne se les procurait qu'avec la plus grande difficulté. Joseph ordonna la levée de 1,500 mulets par la voie des réquisitions; mais, malgré l'emploi de la force, à peine put-on en réunir 3 à 400. Les munitions étaient presque épuisées; et, avant de songer à en faire venir de Bayonne et de Pampelune, il fallait rendre les communications possibles en rejetant les bandes qui les interceptaient.

La cavalerie avait un effectif réel très-faible. Les hommes à pied rentraient en France et ne revenaient plus, de sorte que les plus forts régiments comptaient à peine 250 hommes montés; on les

avait réduits successivement de quatre à trois et à deux escadrons. Les cadres des escadrons supprimés sortaient d'Espagne, où souvent on ne les renvoyait pas. Il n'était pas pourvu à beaucoup d'emplois, principalement dans les grades supérieurs.

Tout en voulant mettre l'armée sur le pied de l'offensive, il fallait se tenir prêt à recevoir vigoureusement l'ennemi. Il fallait faire poursuivre les bandes, qui se multipliaient de jour en jour sur les communications avec la France. Les trois corps d'armée aux ordres du maréchal Soult, placés à Salamanque, Placencia, et aux environs d'Oropesa, observaient les frontières du Portugal et le débouché de l'Estramadure par Almaraz. En peu de marches, ils pouvaient être réunis sur le point de cette ligne qui viendrait à être menacé. Le maréchal Victor, à portée d'être secouru promptement par le général Sébastiani, qui avait son quartier général à Aranjuez, surveillait, de Daymiel, les passages de la Sierra-Morena. Mais si on était en mesure de s'opposer aux tentatives des armées, on était loin d'avoir les moyens de contenir la population des provinces occupées faiblement, et de détruire les guérillas qui les parcouraient.

Lorsque les Anglais eurent effectué leur jonction avec les Espagnols à Oropesa, la junte de Séville, ne doutant plus de la prochaine évacuation de l'Espagne, envoya ordre aux juntes insurrectionnelles des provinces de l'intérieur d'armer les populations pour leur couper la retraite. Cet ordre fut exécuté en partie; les provinces de Burgos, d'A-

randa, de Soria, de la Navarre et de la Biscaye furent infestées de bandes assez nombreuses et assez fortes pour attaquer successivement les petites villes d'Aro, de Miranda, de Briviesca, et généralement tous les postes placés sur les lignes de communication. Ces postes étaient retranchés; les assaillants furent presque toujours repoussés; mais les ouvriers, les estafettes, les officiers en mission étaient souvent enlevés, lorsque, pour marcher plus rapidement, ils ne se faisaient pas suffisamment escoster. La même chose avait lieu pour les convois : tous les Français qui tombaient entre leurs mains étaient impitoyablement assassinés.

Le général Bonnet, dans la province de Santander, livrait de fréquents combats à Ballesteros. La partie de l'armée de la Romana restée en Galice inquiétait journellement le faible cordon de troupes que le général Kellermann tenait sur l'Elsa, pour observer les mouvements de l'ennemi et veiller à la sûreté des garnisons de Benavente, de Toro et de Zamora. Le 6e corps, arrivé à Salamanque, fut à portée de soutenir cette ligne, et le général Kellermann chercha à détruire les bandes qui erraient sur ses derrières; mais les généraux chargés de cette mission obtinrent peu de succès, parce qu'à leur approche les insurgés prenaient la fuite, et revenaient lorsque les colonnes mobiles s'éloignaient; aussi, malgré les avantages remportés dans toutes les occasions sur les armées régulières, les Français se trouvaient dans une position fort précaire.

Bien que l'état-major général n'eût rien négligé

pour se procurer des agents secrets capables de l'informer avec exactitude des mouvements des armées combinées, il n'avait pu y parvenir; de sorte qu'il n'avait d'autres renseignements que ceux que lui transmettaient les commandants des corps d'armée, qui, plus rapprochés de l'ennemi, envoyaient fréquemment leur cavalerie en reconnaissance, et employaient quelques espions subalternes. Si des renseignements obtenus par ces moyens ne méritaient pas une entière confiance, on ne pouvait cependant pas les négliger entièrement, et souvent on était induit en erreur.

Ainsi, d'après les rapports du maréchal Soult (1), *l'armée anglaise, loin de s'être séparée des Espagnols, était restée à Truxillo; elle avait reçu un renfort de 8 mille hommes; on assurait que 26 mille Anglais venaient de débarquer à Lisbonne; on évaluait la force de l'armée portugaise, revenue des environs d'Almeida à Castel-Branco, à 30 mille hommes; on transportait des pontons de Truxillo dans la direction d'Almaraz : une colonne de l'armée du duc del Parque se rapprochait du Tage, que, suivant toutes les apparences, elle passerait à Alcantara pour se réunir à celle de Cuesta. Cette dernière avait reçu des renforts considérables; enfin, tout annonçait que, tandis que le maréchal Beresford et le duc del Parque marcheraient sur Placencia, sir Wellesley et Cuesta passeraient le Tage à Almaraz.* Se croyant à la veille de voir fondre

(1) Voir à la correspondance du livre VI, les lettres du duc de Dalmatie.

sur lui des forces aussi supérieures, le maréchal Soult réitérait la demande d'être autorisé à rapprocher de lui le 6e corps, et sollicitait un secours de cavalerie.

Cependant, le roi, qui n'était pas très-convaincu de la véracité de ces renseignements, surtout en ce qui concernait l'armée anglaise et celle du duc del Parque, ne voulut pas dégarnir les provinces du nord, et préféra faire venir, de celle de la Manche à Talavera, le maréchal Victor. Ce mouvement à peine exécuté, on apprit que sir Wellesley était toujours à Badajos, fort mécontent de la junte de Séville, qui refusait de lui confier le commandement supérieur des armées nationales; que le duc del Parque, au lieu de s'être rapproché du Tage, avait été rejoint par la division de Ballesteros, et se préparait à marcher sur Salamanque; que l'armée de Vénégas, dont le général Aryzaga venait de prendre le commandement, avait été considérablement renforcée par de nouvelles levées et par une partie de celle de Cuesta, passée sous les ordres du duc d'Albuquerque; enfin, que la junte de Séville, pleine de confiance dans les talents du général Aryzaga et dans la valeur de sa nombreuse armée, lui avait ordonné de marcher sur Madrid. Il y avait loin de ces nouvelles positives à celles erronées envoyées par le maréchal Soult!

En recevant ces avis, ainsi que nous venons de le dire, le roi fit donner ordre au duc de Bellune de se porter dans la province de la Manche, et de s'avancer jusqu'à Daymiel pour observer cette nouvelle

armée. La division de cavalerie légère, la division polonaise et la division allemande du 4e corps, furent mises à sa disposition. Le duc de Dalmatie, trop éloigné du point où sa présence pouvait devenir nécessaire, et d'ailleurs n'ayant plus les moyens de faire vivre ses troupes à Placencia, reçut l'ordre de venir à Oropesa remplacer le 5e corps, qui s'étendit le long du Tage, du côté de Montalban. On se trouvait ainsi parfaitement en mesure de détruire l'armée d'Aryzaga, si ce général avait l'imprudence de tenter l'exécution des ordres de la junte.

Le maréchal Victor, arrivé à Daymiel le 15 octobre, rendit compte que l'armée espagnole était forte de 50 mille hommes d'infanterie et de 10 mille de cavalerie. Cependant, sa cavalerie s'étant portée en avant, força celle de l'ennemi à reculer jusqu'au pied des montagnes; mais, quelques jours après, toute l'armée ayant débouché, le maréchal ne voulut pas courir la chance d'une bataille contre des forces aussi supérieures, et il se replia en arrière de la Guadiana.

Dans le nord, le duc d'Elchingen, en recevant l'autorisation de rentrer en France, remit le commandement du 6e corps au général Marchand. Avant son départ, il ordonna au général Maucune d'aller reconnaître l'armée du duc del Parque, cantonnée à San-Felice. Le général Marchand rendit compte, par sa lettre du 25 septembre, que le général Maucune, parti de la Matilla le 21, avec trois régiments d'infanterie et 1,200 chevaux, avait rencontré, le 23, un corps de 10 mille hommes à Banovarez;

que ce corps s'était retiré à son approche, et qu'un parti de cavalerie, dirigé sur San-Felice, avait su que le duc del Parque avait opéré sa retraite le même jour, se dirigeant sur Ciudad-Rodrigo. Du moment où l'ennemi n'avait pas voulu s'engager avec le général Maucune, on devait le croire assez faible. Cependant, de nouveaux rapports des 9, 10, 14 et 16 octobre, qui ne parvinrent à Madrid que le 21, parce que les communications avaient été plusieurs jours interceptées, apprirent que le duc del Parque se décidait à l'offensive; qu'il campait à Tamarès, et qu'on disait son armée forte de 25 à 30 mille hommes. Le général Marchand, au lieu de demander du secours au général Kellerman et d'attendre l'ennemi dans les plaines de Salamanque, se décida à l'attaquer sur un terrain montueux, coupé de ravins et couvert de bois et de rochers, très-avantageux à des troupes médiocres. Son corps d'armée était composé de 18 bataillons, formant un total de 9 mille hommes, de 4 régiments de cavalerie, présentant en ligne 800 chevaux, et de 18 bouches à feu. Le 18, il se trouva en présence de l'ennemi, et engagea le combat. Voici le rapport qu'il adressa au maréchal Jourdan, pour être mis sous les yeux du roi :

« L'ennemi occupait une crête très-escarpée, à une petite portée de canon de Tamès : cette crête s'élevait par la droite de l'ennemi, et se liait à des montagnes impraticables. Vers sa gauche, elle arrivait par une pente douce jusqu'à un très-beau plateau, derrière lequel toute la cavalerie ennemie

était en bataille. C'est de ce côté que l'attaque principale a été dirigée. Le général Maucune en était chargé avec le 6e d'infanterie légère, le 69e de ligne, un bataillon de voltigeurs et 5 pièces de canon. Le général Lorcet soutenait cette attaque avec le 3e de hussards et le 15e de chasseurs; le 15e de dragons était en arrière, en réserve.

« Le général Marcognet était chargé de l'attaque du centre avec les 39e et 76e, qui formaient deux colonnes. L'attaque de gauche était dirigée par le général Labasset, ayant sous ses ordres le 25e régiment d'infanterie légère; les 27e et 59e de ligne et le 25e de dragons étaient placés en réserve.

« Ces trois colonnes se sont mises en marche en même temps. Dès que l'attaque a été commencée, l'ennemi, qui jusque-là avait masqué toutes ses forces, les déploya devant nous. Une masse de 15 mille hommes était opposée au général Maucune, qui s'est avancé l'arme au bras; l'ennemi avait de ce côté, sur son front, 7 pièces qui n'ont commencé leur feu qu'à la petite portée de mitraille; elles n'ont eu le temps que de tirer chacune le premier coup : le 3e de hussards et le 15e de chasseurs sont arrivés ventre à terre sur elles, ont sabré les canonniers et se sont emparés des pièces, au milieu d'une grêle de balles. La cavalerie ennemie, que cette colonne laissait sur sa droite, chargeait dans ce moment, et la prenait en flanc et en queue; le 3e bataillon du 69e a fait demi-tour à droite, et a reçu cette cavalerie par une fusillade si vive, qu'elle a bien vite rebroussé chemin. Le général Maucune avançait

toujours; il n'était plus qu'à trente pas de l'ennemi qui était en bataille, retranché derrière les rochers; sa troupe souffrait, sans pouvoir faire beaucoup de mal à l'ennemi. C'est là que le mouvement rétrograde s'est prononcé, et il était impossible d'emporter ce point devant des forces si supérieures en nombre; le 2e s'est alors avancé pour soutenir la retraite de cette colonne, qui est venue se rallier derrière lui. La cavalerie ennemie, pendant ce moment, inquiétait la nôtre qui était beaucoup trop faible. Le 15e de dragons, qui était en réserve, s'est avancé, a fait une très-belle charge, et a repoussé cette cavalerie, après lui avoir sabré une centaine d'hommes.

« Des 7 pièces prises, nous n'en avons ramené qu'une; les traits des autres avaient été coupés; nous avons été obligés d'abandonner une des nôtres, qui avait été démontée.

« Pendant que cela se passait sur la droite, les colonnes du centre et de la gauche étaient aux prises de leur côté; elles gravissaient avec peine le coteau, hérissé de difficultés; la pente était parsemée de rochers derrière chacun desquels étaient embusqués des soldats ennemis, qui tiraient à coup sûr. La crête était couronnée de troupes qui nous faisaient également beaucoup de mal. Le 25e léger, qui formait la gauche, avait rencontré des forces beaucoup trop supérieures, et en appuyant à droite il s'était joint à la colonne du centre; l'ennemi avait à sa droite 4 pièces qui prenaient ces deux colonnes en écharpe : toutes ces difficultés n'arrêtaient point

nos soldats; ils étaient au moment d'arriver au sommet, lorsque le mouvement rétrograde de la gauche a engagé les chefs à ordonner la retraite. Une plus longue obstination de leur part n'aurait pu avoir qu'un effet extrêmement nuisible; jamais nous n'eussions pu nous maintenir dans cette position avec le peu de monde qui y serait arrivé. Toutes nos troupes sont alors revenues se placer à la position qu'elles occupaient avant l'attaque. Nous sommes restés deux heures en présence de l'ennemi, pour panser nos blessés et les mettre en route. Nous avons eu la satisfaction de les emporter tous.

« A trois heures après midi, nous avons commencé notre retraite; les 27e et 59e de ligne étaient chargés de la soutenir. Nous avions des défilés et des bois à traverser pendant deux lieues. L'ennemi est alors descendu des rochers, et a montré assez d'acharnement à nous poursuivre; mais il a été contenu avec un sang-froid admirable : nos bataillons semblaient être à l'exercice. C'est dans la retraite surtout que nous avons fait beaucoup de mal à l'ennemi. Notre perte a été de 1,300 hommes tués ou blessés. »

Dans un rapport plein de jactance que le duc del Parque adressa à la junte de Séville, il disait que la perte des Français avait été de 3,500 hommes, et assurait que la sienne ne s'élevait qu'à 713 tués, blessés ou égarés. Il entra le 25 à Salamanque, que le général Marchand avait évacué pendant la nuit, pour se replier sur Toro.

En apprenant ce fâcheux événement, le roi fit

partir de Madrid la brigade du général Godinot, de la division Dessolles, forte de 3,500 hommes, pour aller rejoindre le 6e corps. La division du général Heudelet, du 2e corps (4 mille hommes), était déjà en marche pour se rendre auprès du général Kellermann, hors d'état de protéger les convois.

C'est à cette époque que le maréchal Jourdan reçut enfin l'autorisation de rentrer en France, et remit les fonctions de major général au maréchal Soult, désigné par l'Empereur pour le remplacer.

On a vu que Jourdan sollicitait cette autorisation depuis les premiers jours de juillet. Les événements qui eurent lieu plus tard lui ayant encore mieux prouvé que, dans la fausse position où se trouvaient le roi et lui, la direction des opérations était un fardeau insupportable, il renouvela ses instances, en y joignant un certificat qui constatait le mauvais état de sa santé. Un autre motif le portait à persister dans sa résolution : son nom ne se trouvait pas inscrit dans l'*Almanach impérial* parmi ceux des autres maréchaux, quoique le trésor de France continuât à lui payer son traitement. Cette omission avait été ordonnée par l'Empereur, parce qu'on avait dit à ce prince que le maréchal portait la cocarde espagnole, tandis que 100 mille hommes pouvaient attester qu'il n'avait pas cessé de porter les couleurs françaises. Peut-être aurait-on voulu qu'il passât au service d'Espagne ; mais, quel que fût son attachement au roi Joseph, Jourdan ne pouvait lui faire le sacrifice du titre de citoyen français et de la dignité de maréchal.

Au moment où le maréchal Jourdan fut remplacé par le duc de Dalmatie, le maréchal Victor se trouvait dans la Manche, sur la rive droite de la Guadiana, en présence de l'armée d'Aryzaga; le maréchal Mortier, avec le 5e corps, aux environs de Montalban, et les troupes du 4e corps, à Ocana, Aranjuez et Tolède. En trois jours, ces trois corps d'armée pouvaient être réunis aux environs de Consuegra et de Madridejos, pour marcher contre l'armée espagnole. Le 17 novembre, les Espagnols prirent position à Ocana. Le roi se trouvait à Aranjuez avec le 4e et le 5e corps, une brigade de la division Dessolles, et sa garde. Le maréchal Victor était à une forte marche de là, du côté de Villamaurique et de Fuente-Dueno, observant le haut Tage. Il reçut l'ordre de passer le fleuve le 18, sur le point où il se trouvait, et de se diriger sur Ocana. Le même jour, les 4e et 5e corps débouchèrent d'Aranjuez. Le maréchal Mortier commandait l'infanterie des deux corps; le général Sébastiani, la cavalerie; le roi et son major général dirigeaient les mouvements. Arrivé sur le plateau en avant d'Ocana, on se trouva en présence de l'ennemi. Si on engageait l'affaire de suite, le duc de Bellune ne pouvait arriver à temps pour y prendre part; toutefois, après quelques moments d'hésitation pour savoir si on l'attendrait, on se décida à attaquer (1) : nous allons

(1) Le maréchal Soult supplia le roi de ne pas livrer la bataille; mais Joseph le voulut absolument. (On trouvera à ce sujet une lettre curieuse du roi Joseph, en date du 29 août 1834, au dernier volume de cet ouvrage.)

donner un extrait du rapport du duc de Trévise, à qui la gloire de cette journée doit être particulièrement attribuée :

« L'armée espagnole était en bataille sur plusieurs lignes, la droite et le centre dans la direction de Noblejos à Ocana, et sa gauche se prolongeant au delà de cette ville. Un ravin profond, partant de la ville, s'étendait presque vis-à-vis l'extrémité de sa droite.

« Le général Leval, qui commandait les divisions du duché de Varsovie et de la confédération du Rhin, se dirigea sur la droite de l'ennemi en tournant le ravin, l'attaqua avec vigueur, et le repoussa jusque sur ses masses. Celui-ci, ayant ainsi concentré ses forces, reprit l'offensive à son tour, franchit le ravin, et chargea les bataillons du général Leval. Dans ce moment ce général est blessé, un de ses aides de camp tué, deux pièces démontées. Le duc de Trévise s'étant aperçu du flottement qui se manifestait dans sa 1re ligne, ordonna à la 1re division du 5e corps, composée des 34e, 40e et 88e régiments, commandée par le général Girard (1), de se porter

(1) Girard, un des officiers les plus brillants de l'armée impériale, fut fait général de division pour ce fait d'armes ; c'est ce même officier général qui, blessé de trois coups de feu à la bataille de Lutzen, ne voulut pas se laisser enlever du champ de bataille, disant : *C'est ici que tout ce qui a le cœur vraiment français doit vaincre ou mourir*, paroles citées au bulletin, par l'Empereur. C'est encore lui qui reçut sa vingt-cinquième blessure à la bataille de Ligny en 1815, en emportant le village de Saint-Amand, et en contribuant ainsi puissamment à la dernière victoire de l'empire. Il mourut à Paris des suites de cette blessure, le jour même de l'entrée des alliés dans la capitale. Napoléon dit à sa veuve, à la Malmaison : *Si tous mes géné-*

en avant, et de passer à travers les intervalles de la première ligne. Ces troupes exécutent ce mouvement avec précision, marchent avec rapidité sur l'artillerie ennemie, s'emparent de 3 pièces, culbutent tout ce qui veut opposer de la résistance, débordent les corps appuyés à la ville d'Ocana, et les forcent à fuir en abandonnant leurs armes. La victoire est assurée.

« Pendant que ces événements se passaient sur la droite et sur le centre, la division aux ordres du général Dessolles, composée momentanément d'une de ses brigades et d'une brigade de la division Gazan, était restée en face et à la droite d'Ocana, pour contenir les troupes qui occupaient cette ville et celles qui tenaient la gauche de la ligne. Au moment où elle aperçoit les progrès que l'on a faits au centre et à la gauche, elle passe le ravin, forme vivement son attaque sur la droite d'Ocana, et complète la déroute sur ce point. Alors s'ébranle la cavalerie, que dirige le général Sébastiani; elle s'élance avec rapidité, et a bientôt atteint l'ennemi, qui, dans sa fuite à travers les bois d'oliviers, cherchait à gagner la route de Dos-Barrios et de la Guardia. En vain il s'efforce de soutenir sa retraite par des bataillons carrés : les carrés sont enfoncés. La division de cavalerie légère, composée du régiment de lanciers, du 10e de hussards, 10e et 21e de chasseurs, commandée par le général Beauregard, sabre à sa gauche une colonne nombreuse, et fait mettre bas les

raux s'étaient conduits comme le brave Girard, je ne serais pas ici. L'Empereur laissa cent mille francs à ses filles, par son testament.

armes à 5 mille hommes. Au même instant, une brigade de dragons charge une autre colonne, lui fait également mettre bas les armes, et lui prend plusieurs pièces de canon. On poursuit l'ennemi, l'épée dans les reins, jusqu'à la Guardia; à chaque pas on ramasse de nouveaux prisonniers, et, dans la même soirée, 20 mille hommes, 50 bouches à feu et 30 drapeaux restent au pouvoir des Français, dont la perte ne s'élève qu'à 1,200 hommes tués ou blessés (1). »

(1) Vingt et quelques années après cette bataille, le roi Joseph apprenant du fond de son exil la mort malheureuse du brave maréchal Mortier, une des victimes de l'attentat Fieschi, fit exprimer à la maréchale la douleur que lui avait causée cet affreux événement.

M. de Presle, secrétaire du roi, alors comte de Survilliers, écrivit à la duchesse de Trévise la lettre suivante :

« Madame la maréchale,

Pénétré d'un juste respect pour votre douleur, que tout bon Français partage, je m'étais présenté à votre hôtel pour solliciter l'honneur de vous offrir mes hommages, en vous communiquant la lettre qne M. le comte de Survilliers (Joseph Napoléon) m'avait adressée dès le 1er août dernier.

Votre séjour qui se prolonge à la campagne, et mon prochain départ de Paris, me déterminent à prendre la liberté de vous écrire, Madame, pour vous faire connaître des sentiments qui ne vous surprendront pas; ils sont naturels à tous les cœurs dignes d'apprécier le héros qui nous laisse de si profonds regrets.

M. le comte de Survilliers s'exprime ainsi :

« Si vous pouvez voir de ma part madame la duchesse de Trévise, « priez-la d'agréer aussi mes hommages et ma douleur. Dites-lui « que *son mari fut mon ami; que le maréchal Mortier vainquit pour « moi à Ocana;* que sa mémoire m'est chère et regrettable. Je me « plairai toujours à manifester mes sentiments pour lui et pour ma- « dame la maréchale, dont l'aimable et vertueux caractère a souvent « été comparé, par l'Empereur et par moi, à celui de l'adorable femme « dont je suis séparé depuis si longtemps.

« Vous concevez l'horreur que m'a inspirée l'affreux attentat qui

Le général Aryzaga se réfugia promptement, avec les débris de son armée, dans la Sierra-Morena.

La victoire d'Ocana fut bientôt suivie d'un succès qui, quoique moins brillant, n'en fut pas moins important par ses résultats. Les troupes envoyées dans le nord y étant arrivées, le 6e corps passa provisoirement sous les ordres du général Kellermann.

Le duc del Parque, entré à Salamanque le 25 octobre, ainsi que nous l'avons vu, fit occuper Alba de Tormes; et, jusqu'au 18 novembre, il se borna à jeter des partis, tantôt dans une direction, tantôt dans une autre, pour exciter les populations à prendre les armes et pour intercepter les communications. Enfin, le 19, il se décida à s'avancer jusqu'à Cantalapiedra, où il campa le 22.

Le même jour, le général Kellermann commençait à rassembler ses troupes à Médina del Campo : un détachement de cavalerie qu'il envoya le lendemain reconnaître l'ennemi, le rencontra en marche, se dirigeant sur Médina. Quoiqu'il n'eût près de lui qu'une partie de ses troupes, il forma sa ligne sur un coteau, et se disposa au combat. Les Espagnols s'étant présentés sur les trois heures après midi, les

« rappelle celui dont Napoléon faillit être victime il y a déjà bien « des années. Les traditions de crime se conservent plus que celles « des vertus : telle est la misérable humanité. »

Permettez que je vous prie d'agréer avec bonté, Madame, l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

PRESLE. »

deux partis échangèrent quelques volées de coups de canon; il y eut quelques charges de cavalerie, dans lesquelles la cavalerie espagnole fut maltraitée. Enfin, à la nuit, le duc del Parque revint dans sa première position.

Le général Kellermann, ayant réuni toutes ses troupes, se mit en marche le 27, pour aller à son tour attaquer son adversaire; mais il apprit bientôt qu'il battait en retraite dans la direction d'Alba de Tormes; il se mit à sa poursuite, désespérant de pouvoir l'atteindre : cependant, marchant rapidement à la tête de sa cavalerie, il trouva le 28, sur les trois heures après midi, l'armée espagnole en position, partie sur la rive droite de la Tormes, en avant d'Alba, et partie sur la rive gauche. Il est difficile de se rendre compte des motifs qui déterminèrent le duc del Parque à disposer ainsi son armée; il semble qu'il aurait dû la réunir sur la rive gauche, soit qu'il voulût recevoir la bataille, soit qu'il voulût continuer sa retraite.

Le général Kellermann, ayant reconnu combien cette position était vicieuse, ne voulut pas laisser au général espagnol le temps de la rectifier. Bien que son infanterie et son artillerie fussent encore éloignées, il n'hésita pas à commencer l'attaque. D'après ses ordres, le général Lorcet, commandant une brigade de dragons, chargea avec une telle vigueur et une telle promptitude, qu'en un instant les lignes ennemies furent enfoncées, l'infanterie taillée en pièces, et 5 bouches à feu enlevées. La cavalerie prit la fuite sans échanger un coup de sabre, et

repassa la rivière en partie. Une nouvelle charge des 15ᵉ et 25ᵉ de dragons acheva de la disperser. Le colonel Ornano, à la tête du 15ᵉ, s'empara de 4 canons. Un corps d'environ 4 mille hommes d'infanterie, qui restait sur le champ de bataille, se retira sur une hauteur d'un accès difficile, et se forma en carré. Bientôt entouré de toute part, on se flattait de le forcer à mettre bas les armes; mais le jour tombait, l'infanterie et l'artillerie étaient encore en arrière. A la nuit close, la brigade d'infanterie du général Maucune et quelques pièces de canon arrivèrent. Aussitôt, ces troupes marchent contre le carré, et l'artillerie ouvre son feu. Au premier coup de canon, les Espagnols jettent leurs armes et se mettent en fuite. L'obscurité ne permit pas à la cavalerie de suivre les fuyards; mais le général Maucune atteignit la queue de la colonne, tua beaucoup de monde, et s'empara du pont et de 2 obusiers. La partie de l'armée ennemie restée sur la rive gauche, sans prendre part au combat, opéra immédiatement sa retraite dans le plus grand désordre, et se réfugia dans Ciudad-Rodrigo. 15 bouches à feu, 15 mille fusils, 6 drapeaux et 2 mille prisonniers, restèrent au pouvoir des vainqueurs. La perte ne fut que de 18 tués et de 57 blessés. On évalua le nombre des ennemis restés sur le champ de bataille à 3 mille. Ainsi, cette armée, si fière du succès obtenu à Tamanès, parce qu'on avait eu l'imprudence de l'attaquer sur un terrain où la supériorité du nombre peut suppléer à la valeur, fut détruite par 8 régiments de cavalerie (environ 2 mille hommes), dé-

pourvus d'artillerie. Dès que les populations de l'intérieur eurent perdu l'espoir d'être soutenues par cette armée, l'agitation se calma, et, libre d'autres soins, le général Kellermann put faire poursuivre avec succès les bandes de guérillas.

Nous terminerons ce livre en analysant rapidement les opérations en Aragon et en Catalogne, dans le courant de l'année 1809.

Nous avons dit que le général Suchet avait remplacé le duc d'Abrantès dans le commandement du 3e corps. A peine arrivé à Saragosse, vers le 15 mai, cet officier général fut informé que le général Blake, entré en Aragon avec un corps de troupes régulières, excitait les habitants à la révolte, et que quantité de paysans se réunissaient à lui ; il apprit en même temps que les détachements de ses troupes répandues sur divers points, pour contenir la population, assurer l'arrivage des subsistances et protéger les communications, étaient attaqués, obligés de se replier, et que cinq compagnies avaient été faites prisonnières à Mouzon, sur la Cinca.

En rendant compte au roi de la situation dans laquelle se trouvaient les affaires en Aragon, le général Suchet demanda des troupes qu'on était dans l'impossibilité de lui envoyer; d'ailleurs, son corps d'armée, fort de 15 mille hommes, touchait au moment d'être porté à 18 mille, par le retour de la brigade Augereau (les 116e et 117e régiments), qui, comme nous l'avons dit, avait été détachée momentanément sur Valladolid. Cette force paraissait suffisante pour battre et disperser une armée sans doute

plus nombreuse, mais composée de mauvaises troupes et de paysans sans instruction, indisciplinés et mal armés. Le maréchal Jourdan, en lui témoignant le regret qu'éprouvait le roi de ne pouvoir lui envoyer le secours qu'il demandait, lui recommanda de concentrer ses troupes et de marcher à l'ennemi. Joseph, plein de confiance dans ce général, son parent par alliance, mit à sa disposition, pour l'entretien de son corps d'armée, toutes les ressources de l'Aragon, et lui laissa l'administration de la province.

Suchet répondit dignement à cette confiance par la sagesse de son administration, l'ordre et la discipline qu'il fit observer à ses troupes, et la vigueur qu'il déploya dans la campagne.

Le 15 juin, il battit complétement Blake, qui s'était avancé jusqu'aux portes de Saragosse, et lui prit 25 pièces de canon et 3 drapeaux. Pendant ce combat, qui allait décider du sort de Saragosse, les habitants restèrent dans la plus parfaite tranquillité. Poursuivant l'ennemi, il l'atteignit le 18 à Belchite, et dispersa les restes de cette armée. D'après le rapport de leur général, les Espagnols prirent la fuite sans combattre, abandonnant leur artillerie, leurs armes et leurs équipages.

Ayant forcé le général Blake à rentrer en Catalogne, Suchet n'eut qu'à s'occuper à donner la chasse aux partis restés dans la province, et à étouffer les germes d'insurrection qu'avait fait naître la présence de l'armée espagnole. Pour y parvenir, ses troupes eurent des marches pénibles à faire et de nombreux combats à livrer; mais, vers la fin de 1809, les ban-

des battues, dispersées, rejetées dans les montagnes, sans point d'appui, étaient hors d'état de rien entreprendre d'important; les esprits étaient calmés; les ressources abondantes du pays fournissaient à l'entretien, à la nourriture des troupes, et permettaient de créer des magasins.

Il s'en fallait de beaucoup que les affaires fussent en si bon état en Catalogne. Le général Duhesme, entré à Barcelone en février 1808 avec 12 mille hommes, s'était emparé, par surprise, de la citadelle du fort Monjuic. Lorsque l'insurrection éclata, ce général se concerta avec le général Reille, commandant une division de 4 mille hommes à Figuières, pour assiéger Girone. Forcés bientôt de lever le siége de cette place, le général Reille rentra à Figuières sans avoir éprouvé de pertes; mais le général Duhesme, harcelé par l'ennemi, trouvant les chemins détruits, perdit son artillerie et ses équipages.

Plus tard, la division Souham (de 7 mille Français), la division Pino (de 8 mille Italiens), et la brigade Chabot (de 2 mille Napolitains), arrivèrent à Perpignan. Ces troupes devaient former, avec celles des généraux Reille et Duhesme, le 7e corps, dont le commandement fut donné au général Gouvion Saint-Cyr. L'armée espagnole, composée de 33 tercios (miquelets catalans) (1), de 19 bataillons de troupes de ligne ou de volontaires, et de 33 escadrons, avait pour auxiliaires tous les habitants en

(1) Le tercios est un bataillon d'infanterie, formé des hommes les plus agiles.

état de porter les armes, sous la dénomination de somatènes, espèce de milice particulière à cette province. Cette armée interceptait les communications avec la France, tenait les généraux Reille et Duhesme resserrés dans les places de Figuières et de Barcelone. Barcelone, que les vaisseaux anglais empêchaient de ravitailler par mer, étant mal approvisionnée, devait nécessairement tomber au pouvoir de l'ennemi, si elle n'était pas secourue avant la fin de décembre.

Les choses étaient dans ce triste état, lorsque Gouvion Saint-Cyr entra en Catalogne dans les premiers jours de novembre 1808. Le 5, il établit son quartier général à Figuières, et commença ses opérations par assiéger Roses, afin d'éloigner de cette rade les bâtiments anglais qui interceptaient toutes les embarcations dirigées des ports de France sur Barcelone. Le 6 décembre, après un siége de près d'un mois, la garnison, abandonnée par les Anglais, se rendit prisonnière de guerre.

Il n'y avait pas un instant à perdre pour marcher au secours de Barcelone. Le général en chef, ne pouvant mener avec lui son artillerie, tant était grande la difficulté des chemins, la laissa dans Figuières, et arriva, le 8, sur Fulvia avec 26 bataillons et 9 escadrons. Le 9, il passa la rivière, culbuta l'ennemi, et le rejeta sur la rive droite du Ter. Poursuivant sa marche pendant les jours suivants, il passa le Ter au-dessus de Girone, se dirigea sur Hostalrich, qu'il tourna par un chemin à peine connu des habitants, et campa, le 15, près

de Llinas. Le général Vivès, qui, jusque-là, s'était borné à lui opposer quelques divisions et à le faire harceler par les miquelets et les somatènes, venait d'arriver à Cordeden avec une partie des troupes qui formaient le blocus de Barcelone. Les deux armées en vinrent aux mains le 16. Les Français, privés d'artillerie, se portèrent rapidement sur celle de l'ennemi, s'en emparèrent, et mirent les Espagnols en fuite. Le 17, ils arrivèrent devant Barcelone; le blocus en avait été levé la veille.

Pendant cette marche, les troupes avaient eu à souffrir beaucoup, étant toujours harcelées, manquant de moyens de transport, et n'ayant que peu de vivres.

Après avoir donné deux jours de repos à son corps d'armée, et l'avoir pourvu de munitions, d'artillerie et de subsistances, Gouvion Saint-Cyr vint prendre position sur la rive gauche du Llobrega, la droite à Molina del Rey et la gauche à Cornella. Le général Vivès, qui avait rallié le sien, renforcé des troupes restées devant Barcelone pendant l'affaire de Cordeden, était campé sur la rive droite.

Le 21 décembre, tandis qu'on attirait l'ennemi par une fausse attaque du côté de Molina del Rey, l'armée française passait le Llobrega sur la gauche, et manœuvrait pour tourner la droite des Espagnols. Ceux-ci, après quelques démonstrations qui semblaient annoncer la résolution de combattre, prirent la fuite au moment où ils allaient être abordés, abandonnant 50 pièces de canon. Ils se dispersèrent, et, traversant les montagnes et les bois, ils se

réfugièrent dans Tarragone. Le général Saint-Cyr établit, le lendemain, son quartier général à Villa-Franca; il était plus facile de remporter des victoires que de se procurer des vivres. Les détachements envoyés au loin pour en chercher avaient à combattre les populations armées qui se trouvaient partout en force, et qui défendaient avec acharnement ces denrées, rares, et indispensables à son existence. On perdait beaucoup de monde dans ces combats, et on ne se procurait, par ces moyens violents, que la moitié de ce qui était nécessaire.

Tandis que le corps de Catalogne luttait contre la disette et les paysans catalans, le général Reding, successeur du général Vivès, destitué et mis en arrestation, recevait des renforts de l'intérieur et des armes des Anglais : rassemblant les fuyards et réorganisant son armée à Tarragone, il se trouva, au commencement de février 1809, à la tête de 40 mille hommes. Fier de son succès à Baylen, le général avait conçu le projet d'*envelopper l'armée française, et de la contraindre à mettre bas les armes;* mais il avait affaire à forte partie et à plus habile que lui. Son adversaire et lui, à la suite de divers combats, se trouvèrent en présence le 25 février, aux environs de Valls. Les Espagnols, attaqués vigoureusement, ne tinrent pas, et se jetèrent dans les places de Lérida, de Tortose et Tarragone. Reding, blessé, faillit être assassiné par la populace de cette dernière ville. Il y mourut, quelque temps après, d'une maladie épidémique occasionnée par le trop grand encombrement de troupes, maladie qui

fit perdre un monde énorme aux Espagnols. Blake lui succéda.

A la suite de l'affaire de Valls, les Français entrèrent dans Reus, seconde ville de la Catalogne; et, à leur grande surprise, ils y trouvèrent les habitants, qui leur fournirent quelques ressources dont ils avaient le plus grand besoin.

Dans les premiers jours de mars, le général en chef reçut de l'Empereur l'ordre d'entreprendre à la fois les siéges de Girone, de Tarragone et de Tortose. C'était là une triple besogne, presque impossible à tenter avec ce qu'on avait de troupes en Catalogne. Gouvion Saint-Cyr pensa donc qu'il pouvait commencer par la première de ces places, située sur la communication de la France. Le 20 mars, il se rapprocha de Barcelone, encore une fois investie par des corps de somatènes et de miquelets, et en partit le 15 avril pour se rendre à Vich, afin d'occuper une position intermédiaire qui lui permît de protéger d'une part le siége de Girone, et d'avoir l'œil sur Barcelone. Le général Verdier, successeur du général Reille, rentré en France, avait investi Girone; mais les opérations languissaient, faute de moyens suffisants.

Quelque temps après, Saint-Cyr, informé que le général Blake se disposait à secourir Girone, se rapprocha de cette place. Dans sa marche, ses troupes furent assez heureuses pour rencontrer un détachement qui escortait un convoi considérable de bœufs et de vin destiné pour la place, et dont ils s'emparèrent. Le 20 juin, le quartier général fut

établi non loin de la ville : néanmoins, malgré les précautions prises pour intercepter tout secours, Blake parvint à y introduire un convoi à la fin d'août. Le 19, on donna l'assaut à une brèche peu praticable, et on fut repoussé : n'ayant plus les moyens de continuer le siége, faute de munitions de guerre, on le convertit en blocus.

Peu de temps après, le maréchal Augereau vint remplacer le général Saint-Cyr. Instruit que l'ennemi rassemblait à Hostalrich des denrées destinées à ravitailler Girone, il fit attaquer cette ville dans les premiers jours de novembre par le général Pino, qui y pénétra de vive force, obligea les Espagnols à se réfugier dans le fort, et leur enleva ou détruisit tous les magasins. Enfin, après une foule de combats livrés aux troupes du général Blake, toujours à portée de la place assiégée, la garnison se rendit prisonnière de guerre le 11 novembre.

Pendant cette campagne, les armées ennemies furent battues toutes les fois qu'elles se présentèrent en ligne. Mais si ces nombreuses victoires furent glorieuses pour les armées impériales, elles avancèrent peu la conquête de l'Espagne. Depuis longtemps le roi avait mandé à son frère que si, au lieu de faire supporter par les peuples tous les frais de la guerre, il voulait en faire l'avance, on parviendrait plus aisément à les attacher à la nouvelle dynastie; qu'on ne pouvait espérer de les soumettre tant qu'ils seraient foulés par les réquisitions et les vexations de toute espèce; et tant que lui serait dans l'impossibilité de faire jouir les pro-

vinces conquises des avantages d'une administration sage, libérale et protectrice, il n'obtiendrait rien. Il ajoutait que plus tard l'Espagne rembourserait à la France les avances qu'elle aurait faites : mais l'Empereur avait pour maxime que la guerre doit nourrir la guerre, et il continua à traiter l'Espagne en pays conquis. Les Espagnols ne virent dans chaque Français qu'un ennemi, un spoliateur; et dans le roi, dont ils ne pouvaient apprécier les vertus et les nobles sentiments, qu'un instrument de tyrannie. Ils persistèrent donc dans leur résolution de défendre leur indépendance.

Pendant le cours du mois de septembre, Joseph avait fait quelques courses aux environs de Madrid. Le 18, à son retour de Ségovie, il avait présidé une séance du conseil d'État, dans laquelle avait été résolue la suppression de tous les ordres d'Espagne, hormis celui de la Toison d'or. On leur substitua un ordre dit *royal et militaire d'Espagne*, déjà créé par un décret du 20 octobre 1808, à Vittoria. Le nombre des grand-croix fut fixé à 50, celui des commandeurs à 200, et des chevaliers à 2 mille.

Un mois plus tard (milieu d'octobre), le bruit de la prochaine arrivée de Napoléon à Madrid prit une consistance telle, que Joseph crut devoir envoyer au-devant de lui trois des principaux officiers de sa maison. Les partisans des Français appelaient l'Empereur de tous leurs vœux, persuadés que sa présence aurait bientôt fait cesser la mésintelligence si fâcheuse des maréchaux, et que son génie don-

nant une impulsion nouvelle aux opérations, la conquête de la Péninsule, et par conséquent la tranquillité, en serait la conséquence. Malheureusement Napoléon ne se rendit pas en Espagne, ainsi qu'il paraît en avoir eu quelque temps l'intention.

CORRESPONDANCE

RELATIVE AU LIVRE HUITIÈME

« Excellence, par ma lettre du 28 du mois dernier, j'ai eu l'honneur de vous rendre compte des ordres que le roi a donnés au 1er et au 5e corps. L'ordre de Sa Majesté adressé au duc de Dalmatie s'est croisé avec la lettre de ce maréchal, dont Votre Excellence trouvera ci-joint copie. Votre Excellence y trouvera quelques renseignements sur les armées ennemies; ces renseignements confirment le mouvement de l'armée de Cuesta, au moins en majeure partie, sur la Manche. Le duc de Dalmatie propose ensuite à Sa Majesté des dispositions relatives au 5e et 6e corps que le roi n'aurait pas adoptées, quand bien même la lettre du duc de Dalmatie serait arrivée avant l'envoi des ordres qui lui ont été adres- Jourdan au ministre. Madrid, 1er octobre 1809.

sés, attendu qu'on se serait exposé à voir l'armée divisée en deux corps séparés, et que le roi aurait pu se trouver encore une fois exposé à soutenir les efforts des armées ennemies avec le 1[er] et le 4[e] corps. S'il faut en croire les avis de la police de Madrid, c'est sur cette capitale que les ennemis doivent porter leurs forces; et, indépendamment de l'armée de Cuesta et de celle de Vénégas, qui sont dans la Manche, ils ont réuni à Cuença tout ce qu'ils ont pu retirer de Valence, et déjà leurs partis se sont présentés sur le haut Tage, et sont venus insulter la garnison de Guadalaxara. Ainsi que j'ai eu l'honneur d'en rendre compte à Votre Excellence, Sa Majesté pense que, puisque l'ennemi paraît réunir toutes ses forces sur la droite, il est indispensable de réunir les troupes impériales sur la gauche. Lorsque le mouvement ordonné le 27 sera exécuté, Sa Majesté fera marcher contre les troupes espagnoles qui sont sur le haut Tage et contre celles qui sont dans la Manche, afin de les éloigner. Si les Anglais débouchent par Almaraz, on marchera à eux en force; le roi pourrait même, dans ce cas, appeler le 6[e] corps par Avila, et réunir toutes ses forces pour livrer bataille. Si, au contraire, les Anglais se portent dans le nord de l'Espagne, le duc de Dalmatie serait toujours en état de les y suivre; mais, pour faire ce mouvement, l'armée anglaise devrait nous abandonner le débouché de l'Estramadure et le principal débouché du Portugal, ce qui fait présumer que l'ennemi ne prendra pas ce parti.

Votre Excellence trouvera copie d'une lettre du

maréchal duc de Trévise en date du 27 du mois dernier, à laquelle est jointe copie de deux rapports, le 1er du général Darmagnac, et le 2e du général Gazan : l'un annonce que l'armée anglaise est du côté de Truxillo avec une division espagnole ; et l'autre, que cette armée est sur la Guadiana. Ces deux rapports s'accordent sur un point, c'est qu'il n'y a plus sur le Tage qu'un corps espagnol de quelques mille hommes, et que le reste s'est porté dans a Manche : et, quoiqu'ils paraissent différer sur la position de l'armée anglaise, ils peuvent être vrais tous les deux ; car il est à présumer que l'armée anglaise s'est portée derrière la Guadiana pour y vivre, et il serait possible que, depuis le départ de l'armée espagnole pour la Manche, l'armée anglaise se fût rapprochée du Tage.

Votre Excellence trouvera copie d'une seconde lettre du maréchal duc de Trévise, en date du 28, qui confirme les rapports qu'il a adressés par sa lettre du 7 (1).

Votre Excellence trouvera copie d'une lettre du général Marchand, commandant par intérim le 6e corps, en date du 25 du mois dernier. Cette lettre contient le rapport de la reconnaissance faite, en exécution des ordres du maréchal duc d'Elchingen, par le général Maucune, sur le corps de la Romana qui se trouve maintenant sous le commandement du

(1) Nous ne donnons pas toutes ces lettres, cela augmenterait inutilement cette correspondance, déjà volumineuse. Les résumés du maréchal Jourdan, et les plus importantes, nous ont paru être suffisantes pour bien présenter les faits.

duc del Parque. Cette reconnaissance a été faite à fond, et il est maintenant bien connu que ce corps d'armée est du côté de Ciudad-Rodrigo. Cette circonstance, et la situation où se trouve tout le nord de l'Espagne, font penser à Sa Majesté qu'il est indispensable de laisser le 6e corps du côté de Salamanque, sauf, comme j'ai eu l'honneur de le dire plus haut à Votre Excellence, de le rappeler vers Madrid, dans le cas où, par la réunion de toutes les forces ennemies, sa présence y deviendrait nécessaire.

Votre Excellence trouvera copie de trois lettres du général Kellermann en date du 27, et copie d'une quatrième lettre de ce général en date du 27 du mois dernier. Ces lettres contiennent des renseignements sur la situation où sont les choses dans le nord de l'Espagne : elle y verra que l'ennemi ne s'est pas établi à Benavente, et que les troupes qui y étaient venues paraissent se diriger sur Ciudad-Rodrigo, afin de se réunir au corps du duc del Parque.

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Excellence qu'une division du 1er corps et une brigade de dragons sont arrivées à Tolède, et y ont relevé la division allemande et la division de cavalerie légère du 4e corps : ces troupes se sont rapprochées d'Aranjuez, de manière que le 4e corps peut être réuni promptement pour agir où sa présence serait nécessaire. Les derniers rapports du général Sébastiani portent que l'ennemi, qui s'était avancé sur la Guardia à Ajoffrin et Almonacid, s'est retiré sur Temblèque et Mora.

M. le duc d'Elchingen est arrivé hier au soir à Madrid. »

« J'ai adressé à M le maréchal Victor l'ordre de vous remettre, Monsieur le maréchal, le commandement du 1er corps d'armée, ainsi que les instructions et ordres qu'il a reçus; son quartier général est aujourd'hui à Tolède. Je désire connaître l'époque de votre départ, dont vous sentez l'importance dans ce moment. » Joseph à Ney. Madrid, 2 octobre 1809

« Monsieur le maréchal, je reçois votre lettre, et j'insiste dans mes dispositions de ce matin. Je désire que vous vous rendiez bientôt à Tolède, où vous prendrez le commandement du 1er corps. » Joseph à Ney. Madrid, 2 octobre 1809.

« J'ai eu l'honneur de manifester à Votre Excellence le désir que j'avais de quitter le poste que j'occupe; j'ai eu l'honneur de lui adresser un certificat qui constate mon état maladif et l'infirmité dont je suis atteint, et qui ne me permet pas de monter à cheval; j'ai cherché à démontrer à Votre Excellence que le bien du service de Sa Majesté Impériale et Royale exigeait qu'elle me permît de rentrer en France: mes sollicitations sont restées sans effet. Je ne persisterai donc pas davantage, dans la crainte que l'Empereur ne suppose qu'elles proviennent d'un manque de zèle et de dévouement à son service. Je continuerai à remplir mes fonctions avec le même zèle et le même dévouement que j'y ai apporté jusqu'à ce jour, et je ne les abandonnerai que lorsque mes forces physiques et ma santé ne me permettront Jourdan au ministre. Madrid, 2 octobre 1809.

plus de les exercer. Votre Excellence ne recevra donc plus de moi de réclamations à ce sujet; je la prie seulement de me permettre de lui observer pour la dernière fois que, soit que je n'aie pas véritablement les talents nécessaires pour bien remplir ma place, soit que les généraux ne connaissent pas la véritable situation où je me trouve, soit enfin tout autre motif, il n'en est pas moins vrai que beaucoup de militaires se font un mérite de critiquer hautement les opérations de l'armée, et de me présenter comme un militaire rouillé, et qui n'a pas la capacité nécessaire pour bien remplir les fonctions de la place que j'occupe. Votre Excellence sentira facilement l'effet que cela peut produire dans l'armée; et elle verra, dans ma franchise à lui faire ce rapport peu flatteur pour moi, que je mets tout amour-propre de côté, et que je n'ai en vue que le bien du service de l'Empereur. Sa Majesté Impériale fera maintenant ce qu'elle jugera convenable (1). »

Napoléon à Clarke. Schœnbrunn, 3 octobre 1809.

« Monsieur le général Clarke, écrivez au roi d'Espagne qu'il est nécessaire de faire construire et d'occuper une forte tête de pont sur la rive gauche du Tage et de faire travailler à plusieurs ponts, afin de pouvoir manœuvrer facilement sur les deux rives. Faites connaître au roi que mes troupes en Espagne manquent de tout, parce que mes généraux n'ont aucun pouvoir dans les provinces, et que

(1) Cette lettre se croisa avec celle par laquelle le ministre, en vertu des ordres de l'Empereur, autorisait le maréchal Jourdan a rentrer en France.

les autorités espagnoles étant faibles, les agents de la junte en profitent pour lui faire passer l'argent (1); qu'il faut donc que les commandants des provinces aient l'administration du pays; que dans la saison actuelle, qui est la bonne pour l'Espagne, il ne doit pas souffrir que l'ennemi approche de plusieurs marches du Tage, en tombant sur le premier qui se présente; que c'est d'ailleurs le moyen d'avoir des subsistances, et d'ôter à l'ennemi des ressources en recrues et en vivres; qu'il est contre toutes les règles de la guerre que, quand on occupe une position comme celle de Placencia, on laisse l'ennemi en position de couper les différents corps; qu'il ne faut donc pas souffrir que l'ennemi s'approche de plusieurs marches d'Almaraz; que la position qu'occupe l'armée est timide, mauvaise, et ne peut donner lieu qu'à des malheurs; qu'en ayant au contraire des ponts sur le Tage, avec de bonnes têtes de pont pour assurer sa retraite, et en battant sans cesse la plaine, on saura ce qu'il fait, on empêchera sa réunion, et on se ménagera les moyens d'être réuni à temps; que la position actuelle est absurde, et contraire à tous les principes. Pourquoi, du moment que 7 à 8 mille hommes sont venus bivouaquer devant Velvin de Monroy, ne les a-t-on pas attaqués et battus? Écrivez aux généraux Kellermann et Thiébault, et au général commandant en Aragon, de ne pas se laisser trahir par les Espagnols,

(1) Napoléon, en voulant éviter l'inconvénient qu'il signale ici, tomba dans deux autres : bien plus graves les dilapidations, et l'exaspération des populations.

et de prendre des mesures pour garnir les magasins, se procurer des vivres, des moyens de charroi, et de tout ce qui est nécessaire à la troupe. »

Joseph à Jourdan. Madrid, 4 octobre 1809.

« Je reçois la lettre par laquelle vous me rendez compte de la conversation de M. le maréchal duc d'Elchingen.

Je me décide donc, conformément aux dispositions de l'Empereur contenues dans la lettre du ministre de la guerre, du 4 septembre, à envoyer en France M. le maréchal duc d'Elchingen. Vous voudrez bien annoncer cette disposition à M. le maréchal duc d'Elchingen, en l'assurant qu'il y sera employé utilement (1). »

Joseph à Victor. Madrid, 4 octobre 1809.

« J'ai lu avec attention ce que vous m'avez écrit; je n'ai pas caché à M. le colonel Chateau, votre aide de camp, aucune des impressions que votre lettre m'a fait éprouver.

Je désire que vous ne doutiez pas de mon attachement. »

(1) Le duc d'Elchingen, appelé à Madrid par Joseph pour prendre le commandement du duc de Bellune, que le roi désirait renvoyer en France, ne voulut pas consentir à ce remplacement sans un ordre formel de l'Empereur. Mu par le noble sentiment de ne rien faire de désagréable à un collègue qu'il aimait, il refusa obstinément le 1er corps. D'un autre côté, la mésintelligence qui existait entre Ney et Soult pouvant avoir des conséquences très-graves, Joseph ne crut pas devoir laisser ces deux maréchaux en contact et sous les ordres l'un de l'autre. Il se décida donc, fort à regret pour le duc d'Elchingen, dont il faisait grand cas comme militaire, à le faire partir, ainsi qu'il en avait l'autorisation de l'Empereur.

Ney ne tarda pas à revenir en Espagne, et nous le verrons, au commencement de 1810, de nouveau à la tête du 6e corps.

« Monsieur le maréchal, vous devez avoir apprécié l'importance que je mettais à vous conserver en Espagne, et jugé par là de l'estime que je fais de vous. Je vous vois partir avec regret; mais enfin j'ai dû m'y résoudre. Joseph à Ney. Madrid, 4 octobre 1809.

Ne doutez jamais, Monsieur le duc, de mon sincère attachement. »

« Monsieur le général Clarke, donnez l'ordre à Bayonne qu'on forme un régiment de marche tiré des dépôts des 34e, 114e, 115e, 116e, 117e, 118e, 119e et 120e. Ce régiment restera réuni à Bayonne jusqu'à ce qu'il soit bien habillé, bien discipliné, et fort de 3 à 4 mille hommes. Le 1er novembre, le général Hédouville en passera la revue, et me fera connaître sa situation. Napoléon à Clarke. 7 octobre 1809.

Vous passerez à Paris la revue des deux bataillons de la Vistule et des 200 lanciers; vous dirigerez de Sedan tout ce qu'il y aurait de disponible sur ces deux corps, en leur faisant donner ce qui leur est nécessaire pour les porter à 1,500 hommes d'infanterie et 300 chevaux; vous me ferez connaître au 20 octobre la situation de ces deux corps, pour que j'indique leur destination; vous dirigerez sur Orléans le bataillon irlandais et les autres troupes que vous destinerez pour l'Espagne.

Réunissez à Paris tout ce que les dépôts de dragons pourront fournir, après avoir complété les six régiments provisoires à 6 mille hommes, et tâchez de porter ce nombre d'hommes à 3 mille. Vous pourrez former de ces 3 mille hommes deux ou

trois régiments de marche; ces régiments de marche attendront à Tours, et autres lieux où le fourrage est abondant, l'arrivée des régiments provisoires pour se joindre à eux; par là, j'aurai neuf régiments provisoires de dragons, composés des 3e et 4e escadrons, et formant 9 mille chevaux.

Mon intention est de réunir pour le commencement de décembre 80 mille hommes d'infanterie et 15 à 16 mille chevaux, pour entrer en Espagne avec ces renforts. Je suppose que l'ennemi aura évacué l'île de Walcheren. Voici comment je suppose que je pourrai former ce corps de 100 mille hommes :

9 mille hommes composés des 26e, 66e et 82e, d'un bataillon hanovrien et d'un bataillon de la légion du Midi; 6 mille hommes des 47e, 15e, 86e et 76e; 3 mille hommes du 22e de ligne; 8 mille hommes des 9es bataillons du corps du duc d'Abrantès et du régiment de Berg; 3 mille hommes du régiment de marche qui se forme à Strasbourg; 3 mille hommes du régiment de marche qui se forme à Maestrich; 14 mille hommes des six demi-brigades provisoires de l'armée du Nord; 3 mille hommes du régiment de marche qui se forme à Bayonne; 19 mille hommes provenant de tout ce qui se trouve disponible aux dépôts de tous les régiments en France, qui seront dirigés sur Bayonne et incorporés dans les régiments d'Espagne; 10 mille hommes de la garde; 80 mille hommes d'infanterie; 4 mille hommes de troupes alliées. Cavalerie : 9 mille dragons des 9 régiments provisoires; 2 mille hommes provenant des dépôts de chasseurs et hussards qui ont leurs régiments en

Espagne; mille hommes du régiment provisoire; 600 hommes du régiment de chasseurs du grand-duché de Berg; 3,400 hommes de tous les dépôts de chasseurs et hussards qui sont en France à incorporer dans les régiments de l'armée d'Espagne, y compris 100 hommes tirés des dépôts de cuirassiers pour le 13ᵉ de cuirassiers. Total, 16 mille hommes de cavalerie; ce qui, avec les 80 mille hommes d'infanterie française et les 4 mille alliés, fera 100 mille hommes, que mon intention est d'avoir réunis entre Bayonne et Orléans dans le mois de décembre, pour entrer en Espagne.

Je désire que vous fassiez faire ce travail dans vos bureaux, afin de rectifier ces calculs, et que vous me présentiez la formation d'une réserve de 100 mille hommes, en n'y comprenant aucun homme de l'armée d'Allemagne, si ce n'est le corps du duc d'Abrantès. »

« Monsieur le général Clarke, je désire que vous écriviez au roi d'Espagne pour lui faire comprendre que rien n'est plus contraire aux règles militaires que de faire connaître la force de son armée, soit dans des ordres du jour, soit dans des proclamations, soit dans les gazettes; que, lorsqu'on est induit à parler de ses forces, on doit les exagérer à les rendre redoutables, en en doublant ou en en triplant le nombre; et qu'au contraire, lorsqu'on parle de la force de l'ennemi, on doit la diminuer de la moitié ou du tiers; *qu'à la guerre tout est moral;* que le roi s'est éloigné de ce principe lorsqu'il a dit qu'il n'avait que 40 mille hommes, et qu'il a pu-

Napoléon à Clarke. Schœnbrunn, 10 octobre 1809.

blié que les insurgés en avaient 120 mille; que c'est porter le découragement dans les troupes françaises que de leur présenter le nombre des ennemis comme immense, et donner à l'ennemi une faible opinion des Français que de les leur présenter comme peu nombreux; que c'est publier dans toute l'Espagne sa faiblesse. En un mot, donner la force morale à son ennemi est se l'ôter à soi-même; car il est dans l'esprit de l'homme de croire qu'à la longue le petit nombre doit être battu par le plus grand; les militaires les plus exercés ont peine, un jour de bataille, à évaluer le nombre d'hommes dont est composée l'armée ennemie, et, en général, l'instinct naturel porte à juger l'ennemi que l'on voit plus nombreux qu'il ne l'est réellement. Mais lorsqu'on a l'imprudence, en général, de laisser circuler des idées et d'autoriser soi-même des calculs exagérés sur la force de son ennemi, cela a l'inconvénient que chaque colonel de cavalerie qui va en reconnaissance voit une armée, et chaque capitaine de voltigeurs, des bataillons. Je vois donc avec peine la mauvaise direction que l'on a donnée à l'esprit de mon armée d'Espagne, en répétant qu'elle oppose 40 mille hommes à 120 mille. On n'a obtenu par ces déclarations qu'un résultat : c'est de diminuer notre crédit en Europe en faisant croire que notre crédit ne tenait à rien, et on a diminué notre ressort moral en augmentant celui de l'ennemi; car, encore une fois, à la guerre, le moral et l'opinion font plus de la moitié de la réalité. L'art des grands capitaines a toujours été de publier et de faire ap-

paraître à l'ennemi leurs troupes comme très-nombreuses ; et à leurs troupes, l'ennemi comme très-inférieur. C'est la première fois qu'on voit un chef déprécier ses moyens au-dessous de la vérité, en exaltant ceux de l'ennemi. Le soldat ne juge point; mais les militaires de sens, dont l'opinion est estimable et qui jugent avec connaissance de cause, font peu d'attention aux ordres du jour et aux proclamations. J'entends que de pareilles inadvertances n'arrivent plus désormais, et que, sous quelque prétexte que ce soit, on ne fasse ni ordre du jour ni proclamation qui tendent à faire connaître la force de mes armées ; j'entends même qu'on prenne des mesures directes ou indirectes pour donner la plus haute opinion de leur nombre. J'ai en Espagne le double et le triple, en consistance, en valeur et en nombre, des troupes françaises, que dans aucune partie du monde. Quand j'ai vaincu à Eckmühl l'armée autrichienne, *j'étais un contre cinq*, et cependant mes soldats croyaient être au moins égaux aux ennemis; et encore aujourd'hui, malgré le long temps que nous sommes en Allemagne, l'ennemi ne connaît pas encore notre force, et nous nous étudions à nous faire croire tous les jours plus nombreux. Loin d'avouer que je n'avais à *la bataille de Wagram que* 100 *mille hommes*, je m'attache à persuader que j'en avais 220 *mille*. Constamment, dans mes campagnes d'Italie, où j'avais une poignée de monde, j'ai exagéré ma force : cela a servi mes projets et n'a point diminué ma gloire. Les généraux et les militaires instruits savaient, après les événements,

reconnaître tout le mérite des opérations, même celui d'avoir exagéré le nombre de mes troupes. Avec de vaines considérations, de petites vanités et de petites passions, on ne fait jamais rien de grand. J'espère donc que des fautes si énormes et si préjudiciables à mes armées et à mes intérêts ne se renouvelleront plus dans mon armée d'Espagne. »

Jourdan au ministre. Madrid, 10 octobre 1809.

« Excellence, par ma lettre du 8 courant, j'ai eu l'honneur de rendre compte à Votre Excellence des ordres que le roi avait donnés aux divers corps d'armée. J'ai reçu, du maréchal duc de Bellune, la lettre dont Votre Excellence trouvera ci-joint copie sous le n° 1. Ce maréchal ayant représenté qu'il ne pourrait pas faire subsister son corps d'armée à Consuegra et Madridejos, et qu'il désirait rester à Tolède, ou bien être autorisé à se porter au delà de la Guadiana, mais que, dans ce cas, il était nécessaire de faire suivre son mouvement par une partie des troupes du 4e corps, Sa Majesté a adopté cette dernière proposition. En conséquence, le général Sébastiani a reçu ordre de mettre à la disposition du maréchal duc de Bellune la division de cavalerie légère, la division polonaise et la division allemande, excepté la brigade hollandaise, qui doit tenir garnison à Tolède et Aranjuez. Votre Excellence trouvera trois copies des lettres que j'ai écrites à cet effet, par ordre du roi, au maréchal duc de Bellune et au général Sébastiani. »

Joseph à M. Dennié. Madrid,

« Il faut charger un commissaire des guerres, sur la fermeté duquel on puisse compter, du *visa* de

tous les bons de tous les officiers isolés; c'est dans cette partie que sont les plus grands abus. Ce commissaire des guerres vous enverrait un tableau des bons visés, avec désignation des parties prenantes et de la quantité des rations accordées par le règlement. On ne serait plus exposé à voir des distributions journalières de 30 *mille rations de viande pour une garnison* de 8 *mille hommes et* 3,500 *malades*. Si vous ne mettez pas de l'ordre dans les distributions, il est impossible que la garnison et les hôpitaux ne soient bientôt les victimes de ce que les parties isolées prennent de trop. — Envoyez-moi le nom du commissaire spécial que vous aurez chargé de ce soin, et le résultat de son premier travail. » 10 octobre 1809.

« Sire, le marquis de Monte-Hermoso, mon 1er chambellan, le général Strolz, mon 1er écuyer, et le marquis de Casa-Palacio, mon aide de camp, se rendent sur la frontière pour y recevoir les ordres de Votre Majesté, dont l'arrivée est annoncée de plusieurs manières. Jos. à Nap. Madrid, 15 octobre 1809.

Dès que je connaîtrai les dispositions qui pourront convenir à Votre Majesté, je m'empresserai de concourir à leur exécution en tous points.

Je prie Votre Majesté d'agréer mon sincère attachement. »

« Monsieur le maréchal, j'ai reçu la lettre par laquelle Votre Excellence m'a fait l'honneur de me transmettre les ordres de Sa Majesté, pour les mouvements des troupes sous mon commandement. Les Sébastiani à Jourdan, Madrid, 17 octobre 1809.

ordres ont été donnés sur-le-champ pour leur exécution.

J'ai à rendre compte à Votre Excellence d'un engagement qui a eu lieu, le 14 du courant, sur la rive gauche du Tage, près d'Almonacid du haut Tage et Alvarès, entre un détachement de 100 hommes du 28e régiment et 7 à 800 insurgés, dont une partie de cavalerie. Ce détachement s'était avancé sur ce point pour appuyer les réquisitions de mules faites par l'artillerie. Quoique assailli par une force aussi supérieure et enveloppé, il a fait sa retraite en bon ordre à travers les ennemis, contre lesquels il s'est battu pendant huit heures et dans un espace de quatre lieues, et auxquels il a fait essuyer une perte considérable : celle du détachement du 28e a été de 3 hommes tués et 23 blessés ; parmi ces derniers se trouvent 3 officiers. Tous les blessés ont été ramenés à Loichy. Cette affaire fait le plus grand honneur aux voltigeurs du 28e et aux officiers qui les commandaient. Le colonel de ce régiment fait une mention particulière du sous-lieutenant Boulard qui commandait pendant la retraite, le capitaine et le lieutenant ayant été blessés dès le commencement de l'attaque. »

Victor à Jourdan. Daymiel, 17 octobre 1809. (10 heures du matin.)

« Monsieur le maréchal, j'ai reçu la lettre que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire hier 16, à midi. Je suis pénétré de la nécessité d'agir selon son contenu. Je dois battre l'armée qui est devant moi, si elle veut recevoir la bataille, et, dans ce cas, renvoyer sur le Tage une partie des troupes

du 4e corps, pour fournir au roi les moyens d'attaquer avec avantage les armées de Wellesley, Beresford, etc. Je dois aussi renvoyer les mêmes troupes sur le Tage, si la Romana, se refusant à combattre, se retire dans les montagnes de la Sierra-Morena. Ces diverses dispositions me paraissent être très-judicieuses : je les exécuterai de manière à en assurer le succès. Je fais venir ici la division Milhaud; dès qu'elle m'aura rejoint, je marcherai aux ennemis ; s'ils m'attendent, je leur livrerai bataille, et si j'obtiens la victoire, je ne conserverai ici que la division polonaise et le 1er corps. Les divisions Milhaud et Scheffer iront à Tolede. Si les ennemis ne m'attendent pas et qu'ils se concentrent dans la Sierra-Morena, les mêmes divisions seront également remises à la disposition du roi.

La cavalerie légère du 4e corps est entrée hier à Valdepenas, après en avoir chassé 7 à 800 chevaux ennemis; elle reconnaît aujourd'hui Santa-Cruz de Mudela et Villa-Nueva de Los-Infantes.

La cavalerie du 1er corps est établie, partie en réserve derrière celle du 4e corps; l'autre partie, établie à Almagro, à Elmoral et à Granatula, reconnaît Ciudad-Réal, el Coral de Coraquel, Aldea del Rey, et la route del Viso del Marquès. L'infanterie attend à Daymiel et à Manzanarès. Elle n'attendra que jusqu'au moment de l'arrivée de la division Milhaud.

Quelques cavaliers que nous avons pris à Valdepenas assurent que Cadix est occupé par des Anglais et des Espagnols, mais que les Anglais y sont les plus forts. »

Joseph à Soult. Madrid, 27 octobre 1809.

« Parmi les estafettes arrivées hier, il en est une qui porte la nouvelle de votre nomination à la place de major général de l'armée. Vous aurez pu la lire dans les journaux. M. le maréchal Jourdan reçoit, par des avis particuliers, la nouvelle que Sa Majesté Impériale a consenti à lui accorder la permission de se retirer chez lui, permission que l'état de sa santé lui a fait demander à plusieurs reprises. Cependant, aucune de ces nouvelles n'est officielle et ne m'est parvenue directement.

M. le maréchal Jourdan désire beaucoup pouvoir partir; mais je ne puis y consentir qu'autant que vous serez arrivé ici. M. le maréchal Mortier vous remplacera dans votre commandement; il reprendra plus particulièrement le commandement de son corps, et vous laisserez celui du vôtre à l'officier général que vous jugerez le plus en état de l'exercer.

Comme le maréchal Jourdan ne partira pas d'ici avant votre arrivée, je désire que vous restiez au poste important que vous occupez jusqu'à ce que vous ayez reçu l'ordre formel de le quitter, autant que vous jugeriez vous-même votre présence nécessaire où vous êtes; c'est-à-dire que si, sans autre avis que cette lettre, vous jugez que l'ennemi n'est point en position de commencer les hostilités, et que vous ne jugiez pas votre présence nécessaire, rendez-vous à Madrid. »

Joseph au ministre. Madrid, 27 octobre 1809.

« Monsieur le comte, j'ai été aussi surpris qu'affligé lorsque, après la réception de votre lettre du 9 octobre, j'ai enfin obtenu de M. le général Senar-

mont l'aveu que 8 *canons* étaient restés dans le champ d'oliviers à Talavera. Cet officier général vous rend compte lui-même de cette affaire; je l'ai vu si repentant de sa conduite, que je ne lui ai pas témoigné tout ce que j'ai trouvé qu'elle avait de répréhensible et vis-à-vis de son gouvernement et vis-à-vis de moi.

Je désire que Sa Majesté Impériale soit bien persuadée de l'exacte vérité de ce que je lui ai écrit, ainsi qu'à Votre Excellence. Le maréchal Jourdan était aussi bien dans l'erreur que moi.

J'attends M. Banks que Votre Excellence m'annonce. J'ai reçu les lettres des 9 et 10 octobre; nous avons perdu six estafettes. Le général . . . . . ne paraît pas convenir au poste qu'il occupe à Burgos. C'est là que la correspondance est interceptée entre Briviesca et cette ville.

Il y a bien longtemps que j'ai donné aux généraux français la haute main dans les affaires d'administration et de police; tous les revenus de l'État sont employés au service de l'armée, j'ai dû même rappeler quelques commissaires espagnols que j'avais envoyés dans diverses provinces, où ils avaient fait d'abord beaucoup de bien; mais j'ai conçu qu'il était impossible que leur autorité ne contrarie pas celle des généraux. L'Empereur n'a rien à désirer sous ce rapport; l'armée est aussi bien qu'elle puisse être, et je ne pense pas qu'il y ait nulle part des hôpitaux mieux tenus que ceux de Madrid, où nous pouvons recevoir jusqu'à 20 mille malades. Votre Excellence doit sentir que cette dépense con-

trale, ainsi que celle de mon gouvernement, ne peut pas se faire sans une administration centrale qui ne laisse pas tout consommer par les dépenses des provinces : il en est cependant ainsi, et la haute Espagne, en particulier l'Aragon, ne rendent pas un sol à mon trésor. Ceux qui ont porté plainte ont eu mauvaise grâce, car il est impossible de faire plus pour l'armée dans l'état où je me trouve, état qui est tel que ma maison et mes ministres ne sont pas payés *depuis quatre mois.*»

Jourdan au ministre. 27 octobre 1809.

« J'ai vu hier que M. le général Senarmont avait reçu une lettre de Votre Excellence par laquelle elle lui mandait que Sa Majesté l'Empereur, sachant positivement que l'ennemi avait pris à la bataille de Talavera plus de pièces de canon que les rapports ne l'avaient annoncé, ordonnait qu'il fût fait une enquête pour connaître la vérité ; et que M. le général Senarmont, pressé par cet ordre, venait de mander à Votre Excellence qu'en effet le nombre des pièces restées au pouvoir de l'ennemi s'élevait à *huit*. Il ne m'appartient pas d'approfondir qui a voulu tromper le gouvernement par de faux rapports, ni pourquoi M. le général Sébastiani, M. le général Senarmont et M. le général commandant l'artillerie du 4e corps ont persisté à affirmer *par écrit, au roi*, qu'il n'en avait été perdu que *deux*, lorsque je leur ai demandé, par ordre de Sa Majesté, de dire la vérité à cet égard. Mais ce qui importe à mon honneur, c'est que Sa Majesté Impériale et Royale soit bien convaincue que je suis entièrement étranger

à toute cette intrigue. Je déclare donc à Votre Excellence, sur *ma parole d'honneur,* que j'ai été complétement la dupe de ces arrangements; qu'il n'est jamais parvenu à ma connaissance, ni directement ni indirectement, aucun avis qui ait pu me faire soupçonner qu'on avait trompé le roi; et que, hier encore, j'aurais soutenu, de la meilleure foi du monde, que notre perte ne s'élevait qu'à *deux* pièces de canon. Je prie Votre Excellence d'avoir la bonté de mettre ma lettre sous les yeux de Sa Majesté Impériale et Royale.»

Napoléon à Clarke. Fontainebleau, 30 octobre 1809.

« Monsieur le général Clarke, je vous ai écrit trois lettres : la première pour l'organisation de la division Loison, la deuxième pour l'organisation de la division Reynier, et la troisième pour l'organisation du 8ᵉ corps ou du corps du duc d'Abrantès, et enfin pour la formation d'un 4ᵉ corps ou d'une 3ᵉ division de réserve. J'ai supposé que la division Loison serait de 12 mille hommes, que la division Réynier serait de 20 mille hommes, que le corps du duc d'Abrantès serait porté à 50 ou 60 mille hommes; enfin, que la troisième division de réserve serait d'une vingtaine de mille hommes. Au milieu des occupations qui m'assiégent, je n'ai pu faire ce travail que très à la hâte; il est instant que vous donniez les ordres conformément à mes différentes lettres; mais si, fixant votre attention sur cet objet, vous pensiez qu'on pût rendre ce corps plus nombreux, il faudrait me proposer les mesures à prendre pour cela. Les besoins en Espagne sont succes-

sifs; on y a besoin d'abord d'un corps qui soumette les derrières de l'armée. Étant en novembre, il serait impossible de réunir tous nos moyens avant le commencement de janvier, surtout les poudres et l'artillerie; et à cette époque, dans cette presqu'île coupée de hautes montagnes, les froids et les neiges ne permettraient pas encore de rien entreprendre. L'envoi des renforts que je destine pour l'Espagne peut donc être divisé de la manière suivante : d'abord les 12 mille hommes de la division Loison; j'espère qu'ils pourront entrer en Biscaye avant le 1er décembre; ensuite la division Reynier; j'espère qu'elle pourra entrer en Biscaye dans les premiers jours de janvier; le corps du duc d'Abrantès, qui pourra entrer dans les premiers jours de février; et enfin la 3e division de réserve, qui entrera vers le commencement de mars. Je désire que le chef de vos bureaux travaille dans ce sens, et que, lorsqu'il aura aussi terminé son travail, il me *l'apporte lui-même, afin que je puisse discuter avec lui la formation des divisions et les autres détails.* Mais ce qui m'importe aujourd'hui, c'est que vous ne perdiez pas un moment pour faire marcher la division Loison. »

Ordre de Napoléon. Fontainebleau, 30 octobre 1809.

« Monsieur le général Clarke, je vous ai fait connaître l'intention où j'étais que la division Loison, qui sera forte de 12 mille hommes tant infanterie que cavalerie, pût entrer en Espagne le plus tôt possible, et avant le 1er décembre.

Je vous ai fait connaître l'intention où j'étais que

la division Reynier, qui sera forte de 15 mille hommes d'infanterie et de 4 mille hommes de cavalerie, pût être réunie à Bayonne vers la fin de décembre.

Enfin, je vous ai fait connaître que mon intention était que le 8e corps fût dirigé sur Paris et Huningue, et pût y être arrivé avant le 30 novembre.

Les divisions Loison et Reynier seront successivement incorporées dans les cadres qui sont en Espagne, puisque les corps dont elles sont composées appartiennent déjà à l'armée d'Espagne ; mais je dois aussi vous faire connaître...., sur l'organisation du 8e corps, que je désire pouvoir faire entrer en Espagne dans les derniers jours de janvier.

Ce corps sera commandé par le duc d'Abrantès. La 1re division sera composée de 4 bataillons du 22e de ligne, et des 8 bataillons actuellement existant à la division Rivaud; total, 12 bataillons. Tous ces bataillons seront mis au grand complet de 840 hommes, par l'incorporation, soit de ce qu'ils auraient dans les 6e demi-brigades provisoires qui sont au nord. Par exemple, le 19e a 360 hommes dans la 6e demi-brigade, le 25e y a 300 hommes, le 28e y a 400 hommes, le 36e 200 hommes, etc.

Je suppose que d'ici au 1er décembre je pourrai avoir disponible une partie de ces demi-brigades provisoires : mon intention est de retirer tout ce qui sera possible. Cette 1re division sera donc composée de 10 mille hommes présents sous les armes, et formant deux brigades.

La 2e division, commandée par le général Lagrange, sera composée de 3 bataillons du 65e, d'un bataillon du 46e, et de 8 bataillons des 8 régiments qui sont à Paris; ce qui fera en tout 12 bataillons, ou 10 mille hommes.

Les 3e et 4e divisions seront formées de tout ce que les dépôts de France pourront fournir au 1er décembre : c'est peu que d'évaluer à 10 mille hommes la force à laquelle chacune de ces divisions pourra ainsi être portée, ce qui réunira sous les ordres du duc d'Abrantès un corps de 40 mille hommes environ. Pour pouvoir l'organiser convenablement, je désire que le chef de vos bureaux qui a fait le travail que vous m'avez remis pour la formation d'une réserve de 100 mille hommes destinés pour l'Espagne, vienne à Fontainebleau. Il fera connaître au sieur Monnier, secrétaire du cabinet, qu'il est arrivé; il apportera les états qu'il peut avoir, et fera cette organisation sous mes yeux. Entre autres matériaux et renseignements dont il devra se munir, il aura soin d'apporter un état de situation de toutes les demi-brigades provisoires et régiments de marche qui existent; un état de tout ce qui est disponible dans les différents dépôts en France; un état de situation où se trouvent tous les 1ers, tous les 2es, tous les 3es, tous les 4es bataillons, et les 1re, 2e, 3e et 4e compagnies des 5es bataillons. En travaillant une couple d'heures avec cet employé, il comprendra de quelle manière je veux faire ce travail.

Quant à la cavalerie, je ferai également faire

cette formation par votre employé. Mon intention est que la cavalerie de ce corps d'armée soit composée de tous les 2es et 4es escadrons des 24 régiments de dragons; et je crois pouvoir réunir ainsi, vers le 1er décembre, un total de 10 mille chevaux. Cela portera donc le corps du duc d'Abrantès à 50 mille hommes. La division Loison doit être de 12 mille hommes; celle de Reynier sera de près de 20 mille hommes : cela formera donc une armée de 85 mille hommes à envoyer en Espagne.

Après le 8e corps, il restera à former une 3e division de réserve d'une vingtaine de mille hommes, tant cavalerie qu'infanterie. Cette division pourrait entrer en Espagne au commencement de mars, ce qui compléterait les 100 mille hommes que l'on peut, à ce qu'il me paraît, facilement réunir. »

« Monsieur le général Dejean, j'ai reçu vos deux lettres. Je ne sais ce que veut dire cette expédition de 3 vaisseaux sur Barcelone : qui est-ce qui l'a ordonnée? Remettez-moi une copie des ordres. » **Napoléon au général Dejean. Fontainebleau, 31 octobre 1809.**

« M. Blanks, aide de camp du ministre de la guerre, est porteur des lettres de ce ministre qui appellent en France le général Dulauloy et le général Ricard (1). Jusqu'à ce qu'ils puissent être remplacés, confiez leurs fonctions aux officiers que vous jugerez les plus propres à les remplir. » **Joseph à Soult. 31 octobre 1809.**

(1) Ce rappel du général Ricard, chef d'état-major du maréchal Soult, fit dire assez plaisamment aux soldats, que l'Empereur avait frappé le maréchal sur le *dos* du général Ricard.

Joseph à Soult. Madrid, 31 octobre 1809.

« Monsieur le maréchal, M. Brun, votre aide de camp, vous porte les ordres directs de l'Empereur: ainsi, je vous attends incessamment. Vous laisserez le commandement des deux corps à M, le maréchal duc de Trévise. »

Soult au ministre. Madrid, 6 novembre 1809.

« Je vais rendre compte à Votre Excellence de l'état dans lequel j'ai trouvé les affaires en arrivant à Madrid, et des premiers ordres que j'ai donnés avec l'agrément du roi; je la supplierai ensuite de vouloir bien mettre mon rapport sous les yeux de l'Empereur.

Le général Kellermann, à qui le roi a donné le commandement provisoire des troupes du 6e corps, ainsi que de celles qui étaient dans la Vieille-Castille, se porte aujourd'hui sur Salamanque, où il doit attaquer l'armée du duc del Parque, qu'on dit forte de 30 mille hommes, et qui, le 2, s'était même avancée jusqu'au bois de Pedroso, où elle paraissait prendre position. Le général Kellermann a dû opérer son mouvement par les routes de Médina del Campo, Fréno, Valladolid et Toro, ses points de réunion étant Fuente-Lauco et Pedroso. J'aurai l'honueur d'envoyer à Votre Excellence les premiers rapports que je recevrai de ce général, qui paraît avoir la confiance d'un succès.

Il a laissé le général Thomières au pont de Benavente avec 2 pièces d'artillerie et 1,100 hommes d'infanterie; une réserve de 450 hommes est à Rio-Seco, et 12 à 1,500 combattants sont restés à Valladolid. Le général Thiébault doit en outre envoyer

de Burgos sur Carion un détachement de 400 hommes, et en tenir 1,200 prêts à se porter sur Palencia s'il était nécessaire. Tous ces ordres étaient expédiés avant mon arrivée.

Le général Bonnet a écrit, le 28, que tout était tranquille dans sa partie.

Les rapports des généraux Tilly, Thiébault et Boyer sont moins satisfaisants. Il paraît que la communication avec Bayonne devient de plus en plus difficile : les détachements de 2 à 300 hommes peuvent seuls passer; tous les jours il y a des affaires avec les brigands; quelques estafettes et courriers sont enlevés, des détachements forcés, et des postes désorganisés.

Le 2 et le 3, le bataillon du 43e qui est à Villa-Castin, ainsi que le poste de Herreros, ont été attaqués; on a repoussé les brigands, et on leur a fait éprouver des pertes. Nous avons eu des soldats et des officiers blessés.

Le général Boyer a fait rentrer tous les détachements qui étaient au dehors de Vittoria. Je l'ai blâmé d'avoir retiré celui de la Guardia, et lui ai fait ordonner de le rétablir sur-le-champ. Le poste de Montdragon a aussi été évacué, mais les troupes y sont rentrées; et depuis plusieurs jours on ne communique plus avec la Navarre. Quelques partis se sont aussi présentés du côté d'Aranjuez et de Guadalaxara. On annonce un rassemblement de 3 à 4 mille hommes entre Haro et Logrono.

Les troupes qui sont sur le Tage et dans la Manche étant jusqu'à présent tranquilles, et ne croyant

pas, d'après ce que j'ai appris, que l'ennemi soit en mesure d'agir offensivement dans cette partie, la proposition de former une forte colonne mobile pour être mise à la poursuite des brigands a été faite au roi, et Sa Majesté a approuvé que je donnasse ordre au général Solignac de partir avec le 43e de ligne, les chevaux westphaliens et 2 pièces de 4, pour se rendre de Ségovie à Valladolid, où il prendra les chasseurs de Nassau; il se portera ensuite sur Burgos, se fera joindre par le 118e régiment, en continuant sa marche sur Vittoria; il se portera sur tous les points où des rassemblements existent, poursuivra les bandes éparses des brigands, et les poursuivra jusque dans leur repaire, ayant particulièrement pour objet d'assurer et de maintenir constamment libre la communication avec Bayonne, et de rétablir celle de la Navarre.

Le général Solignac est autorisé à faire concourir à cette expédition la garnison des places qui sont à sa portée, et à se concerter à ce sujet avec les gouverneurs de province; il lui est aussi prescrit de faire prendre comme otages, et d'envoyer dans les forteresses et postes retranchés, les familles des individus qui seront reconnus faire partie des bandes de brigands, et de faire un prompt exemple de ceux-ci, lorsqu'ils seront pris.

Indépendamment de ces mesures, j'ai ordonné au général Lery de faire partir des officiers du génie pour aller parcourir la ligne, à l'effet de tracer, dans tous les postes occupés par des détachements, des

ouvrages de défense, et d'y faire sur-le-champ travailler. Les mêmes officiers doivent aussi reconnaître le passage des défilés et des ponts, et les sommités où il convient d'établir des fortifications permanentes. Aussitôt que le rapport me sera fait, je donnerai des ordres en conséquence.

J'ai fait partir aussi un officier du génie pour Avila : il doit également mettre en état de défense cette place. Dans deux jours, le général commandant l'artillerie y enverra du canon et des munitions.

Il est à espérer que lorsque les dernières mesures auront reçu leur exécution, ce qui ne peut avoir lieu que dans quelques jours, elles produiront un bon effet.

Je ne puis encore entretenir Votre Excellence au sujet des administrations ; mais les premiers aperçus qui m'ont été donnés font connaître que la plupart des services sont en souffrance, et qu'il est de toute urgence que Sa Majesté l'Empereur leur accorde des secours, surtout en argent. Il existe cependant près de deux millions de rations de biscuit dans les divers dépôts sur la ligne, que le manque général de transports mettra dans l'obligation de consommer sur les lieux, s'il n'y est pourvu.

Les malades diminuent, et sur tous les points on obtient d'assez bons résultats dans le traitement; mais il serait beaucoup plus prompt si partout on pouvait donner du vin comme aliment, ou si on pouvait en acheter.

Avant mon départ d'Oropesa, j'ai reçu un détachement de 15 Français, déserteurs des troupes espagnoles, qui sont venus avec armes et bagages. Ils étaient 21 partant de près de Truxillo, où était le régiment des gardes walonnes, duquel ils ont déserté; les 6 autres ont été tués en route par les forts détachements qui les poursuivaient. Ces 15 hommes, qui autrefois faisaient partie du corps du général Dupont, sont partis il y a deux mois de Cadix : ils rapportent qu'alors on se méfiait des Anglais dans cette ville plus qu'auparavant, et que même les officiers ne pouvaient y entrer qu'avec une permission écrite. 5 mille prisonniers français ont été embarqués pour les îles Canaries, et, d'après leur dire, 3 mille avaient péri en route. L'armée anglaise qui est sur la Guadiana n'avait, au départ des déserteurs, fait encore aucun mouvement; et l'armée espagnole qui est entre Truxillo, Almaraz et le pont de l'Arzobispo, ne paraissait faire aucune disposition pour agir offensivement. Le dépouillement des rapports que je vais à présent recevoir me mettra à même de rendre un compte plus détaillé à Votre Excellence. »

Joseph à la reine Julie. Madrid, 8 novembre 1809.

« Ma chère amie, le maréchal Jourdan te remettra cette lettre; il te dira mieux que je ne pourrais t'écrire quelle est ma position et ma manière de la voir. Il est impossible de trouver un homme qui me convînt davantage : je n'ai jamais éprouvé une seconde de malaise avec lui, quoique j'aie vécu dans la plus étroite intimité depuis plusieurs années et que je

me sois trouvé avec lui dans des circonstances qui ne sont pas ordinaires. Il est, avec Rœderer, le seul homme dont le tact parfait ne se soit jamais démenti avec moi ; aussi, je le regretterai longtemps. Si les événements le permettent, je serais charmé de le rapprocher de moi : il faut, pour que cela lui convienne et me convienne, que l'Empereur le désire.

Je n'ai aucune notion des articles de la paix ; j'ignore si on s'est occupé de moi. L'Empereur paraît me bouder depuis quelques mois, il ne m'écrit plus. Cependant, ma conduite est irréprochable à mes propres yeux, et il n'y a pas d'apparence qu'elle varie jamais. Si elle lui a déplu, elle lui déplaira encore; et cependant je ne puis rien être ici que par lui. Si ses sentiments pour moi ont changé, je dois désirer une position où je n'aie pas constamment besoin de toute la plénitude de sa puissance et de sa bienveillance affectueuse. Le métier que je fais est intolérable tel qu'il est aujourd'hui. Si les rapports de l'Empereur avec moi ne doivent pas changer, il faut que ma position change ; si sa conduite a eu pour objet de me dégoûter de l'Espagne, son but est rempli. Toute autre destination politique me conviendra mieux. S'il lui convient de me laisser retirer au fond d'une province, loin des routes fréquentées, avec ma famille et un très-petit nombre de personnes peu signifiantes, je lui promets d'y vivre comme si je n'avais jamais connu d'autre état. Je ne paraîtrai jamais à Paris : des livres, des arbres, me distrairont, et mes enfants m'amuseront. Enfin, tout

genre de vie me convient, nul n'est au-dessus ni au-dessous de moi ; mais l'humiliante posture qu'on voudrait me faire tenir sur le trône d'une grande nation ne me convient pas. Je veux savoir ce qu'on veut de moi, et me retirer si ce qu'on me demande répugne à ma fierté. Je ne veux pas être sous la tutelle de mes inférieurs; je ne veux pas voir mes provinces administrées par des hommes qui n'ont pas ma confiance; je ne veux pas être un enfant couronné, parce que je n'ai pas besoin de couronne pour être homme, et que je me sens assez grand par moi-même pour ne pas vouloir monter sur des échasses.

Fais-moi savoir où en sont nos affaires, car elles sont toutes dans la volonté de l'Empereur. S'il n'a plus d'affection pour moi, je ne veux plus d'une position politique qu'il me faut acheter par d'amers dégoûts, comme si j'étais le plus ambitieux et le plus déhonté des intrigants, moi qui estime la vie privée avant tout, et ma conscience plus que toutes les gloires passées et futures. Que M. Jams me fasse connaître l'état de nos petites affaires : si je me retire, j'entends vivre comme un bon campagnard. Je ne solliciterai le traitement de prince que pour le partager aux personnes qui m'ont été attachées; je n'insisterai pas même là-dessus : à l'impossible nul n'est tenu; et quand on prend un parti décidé, je sens que je trouverai tout simple que chacun le prenne. D'ailleurs, je me fais vieux; mon âme ardente use plus que je ne pense un tempérament assez délicat. *Je demande à l'Empereur franchise*

et amitié, si je reste roi; justice, si je rentre dans la vie privée. »

« Sire, M. le maréchal Jourdan aura l'honneur de remettre cette lettre à Votre Majesté. Il est impossible d'avoir de meilleures intentions et de mieux servir Votre Majesté que ne l'a fait le maréchal Jourdan. Si Votre Majesté n'en était pas bien convaincue, elle ne tardera pas à connaître qu'elle n'a pas de sujet plus dévoué, et qui mérite plus de bienveillance. Je le regretterai longtemps. Il rendra compte à Votre Majesté de l'état de l'armée et de l'Espagne; Votre Majesté ne saura jamais mieux la vérité que par lui. »

Jos. à Nap. Madrid, 9 novembre 1809.

« J'ai rendu compte à Votre Excellence, dans mes précédentes, des mouvements que le général Kellermann avait eu ordre de faire sur Salamanque pour y attaquer l'armée du duc del Parque: cette armée, ayant été instruite des dispositions que l'on faisait contre elle, a commencé son mouvement de retraite dans la nuit du 4 au 5; et le 6, les troupes de Sa Majesté sont rentrées à Salamanque. Il n'y a point eu de combat; l'ennemi a précipité sa marche sur Placencia; ses bagages ont été vers Ciudad-Rodrigo; une division du 6[e] corps a eu ordre de la poursuivre jusqu'à Fuente-Roble, et de revenir à Salamanque par Matilla.

Soult au ministre. Madrid, 10 nov. 1809.

Des ordres sont donnés pour que les villes de Ledesura et Alba de Tormès soient approvisionnées et mises en état de défense; on doit aussi fortifier le front de Salamanque. Au premier jour, la Tormès

devant cesser d'être guéable, la ligne qu'elle forme sera bonne à défendre.

Divers postes entre le Duero, Ségovie et Valladolid, vont être occupés par le 6e corps.

Le général Kellermann a envoyé la brigade du général Férey pour nettoyer d'ennemis tout le cours de l'Esla et les plaines de Léon ; une brigade de dragons suit ce mouvement. Divers partis avaient débouché des montagnes pendant que les troupes étaient à Salamanque, et s'étaient avancés jusqu'à Valderas. Le général Kellermann est retourné à Valladolid ; il va s'occuper de rouvrir la communication avec Burgos et Bayonne, qui, depuis quelques jours, est entièrement interceptée.

La marche de l'armée du duc del Parque sur l'Estramadure ayant dégagé le front de Salamanque et de Valladolid, le roi a jugé à propos de faire réunir à Madrid la brigade du général Godinot et le 55e régiment de ligne. Le 43e, qui devait faire partie de la colonne mobile du général Solignac, a reçu ordre de rester provisoirement à Ségovie; il sera remplacé à la colonne mobile par un corps de 1,200 hommes d'infanterie que le général Kellermann fera réunir à Valladolid.

Les mouvements de l'armée ennemie de la Manche ont fait supposer qu'elle avait le projet de forcer notre gauche du côté d'Aranjuez. Le 8, 4 mille hommes de cavalerie vinrent attaquer le 5e régiment de dragons à la Guardia : ce régiment se conduisit vaillamment, et soutint plusieurs charges, dans lesquelles il fit perdre à l'ennemi 150 hommes et lui enleva

un capitaine et 8 cavaliers : cependant, il dut se replier sur Ocana et ensuite sur Aranjuez, où le général Milhaud rallia sa division à la division polonaise. Hier, le général Milhaud est retourné à Ocana, où il s'est établi, et a poussé ses reconnaissances au delà de Dos-Barrios. L'ennemi paraît être en position à Temblèque; ses forces ne sont pas exactement appréciées : cependant, il paraît qu'elles s'élèvent au moins à 40 mille hommes, dont 5 à 6 mille cavaliers. Dans le dernier mouvement, le 5[e] de dragons a eu 25 hommes tués ou blessés, et autant de chevaux. Le 1[er] corps d'armée n'a rien eu dans les derniers jours. Du 7, du 8 et du 9, son infanterie a pris position à Ajofrin ; sa cavalerie occupe toujours Yevenes et Mora. Aujourd'hui, une reconnaissance générale a dû se porter sur Temblèque par les débouchés de Tolède et d'Aranjuez; on a dû aussi diriger des partis sur Consuegra.

Le roi ayant pensé qu'il était convenable de renforcer la gauche pour arrêter l'ennemi s'il entreprend de forcer le passage du Tage du côté d'Aranjuez, il a été donné ordre à la division allemande de partir de Tolède pour se rendre à Aranjuez, où le général Sébastiani la réunira à la division polonaise, et sera chargé de défendre ce point, ainsi que de surveiller ce qui pourrait survenir sur le Tage. La division Milhaud est mise sous ses ordres.

La 1[re] division du 5[e] corps a reçu ordre de partir de Talavera pour se rendre à Tolède, où, en cas d'événement, elle recevra des ordres du maréchal duc de Bellune. Ce maréchal doit, si l'ennemi cherchait à passer du côté d'Aranjuez, repasser le Tage

avec le 1er corps d'armée, laisser garnison à Tolède, et marcher, par la rive droite, au soutien du 4e corps.

Il n'y a rien de nouveau du côté d'Arzobispo et d'Almaraz; mais il est probable que demain le roi sera dans le cas d'ordonner au 2e corps de se replier sur Talavera, et de porter à Santa-Olalla et Maqueda la division du 5e corps. Le manque absolu de vivres et de fourrages du côté d'Oropesa oblige à ce mouvement. Lorsque ces dispositions seront exécutées, il sera donné ordre au 1er et au 4e corps de marcher à l'ennemi, et de le chasser au delà de la Sierra-Morena.

Depuis deux jours, on a obtenu des succès sur diverses bandes de brigands, à 7 ou 8 lieues de Madrid; une centaine de ces misérables ont été tués, et on leur a pris plus de 60 chevaux.

J'ai l'honneur de prier Votre Excellence de mettre mon rapport sous les yeux de Sa Majesté l'Empereur. »

Nap. à Jos. Fontainebleau, 11 nov. 1809.

« Mon frère, je vous envoie Tascher. On ne reçoit plus de nouvelles de ce qui se fait en Espagne. Cependant, avec une armée si nombreuse et si bonne, et avec des ennemis si peu redoutables devant soi, comment est-il possible qu'on n'avance pas plus les affaires? »

Rapport du ministre de la guerre à Napoléon. 13 nov. 1809.

« Votre Majesté trouvera ci-joint, sous le n° 1, une dépêche du maréchal Jourdan, en date du 22 octobre, qui me transmet diverses lettres du général Marchand et du général Kellermann, d'une date

antérieure à celles que j'ai déjà reçues de ce dernier. Je crois devoir toutefois les joindre ici, parce que ces lettres renferment des détails intéressants sur l'armée ennemie, avec un rapport du général Marchand concernant l'affaire qu'il a eue le 18 octobre, à Tamamès, avec l'armée du duc del Parque. J'en ai déjà rendu compte à Votre Majesté le 1er de ce mois, d'après une lettre du général Kellermann du 20 octobre; et, en outre, j'ai fait mention, dans mon rapport du 7 courant, de deux lettres du même du 24 et du 25 octobre, sur les suites de cette affaire. Dès qu'elle a été connue à Madrid, le roi a pensé qu'il était instant de prendre des mesures pour s'opposer au duc del Parque, et, pour cet effet, il a donné ordre de diriger sur Salamanque la division Dessolles pour renforcer le 6e corps, dont le maréchal duc de Trévise a reçu l'ordre d'aller prendre le commandement. Ce maréchal pourra réunir, en outre, au 6e corps les troupes du général Kellermann, qui, avec la division Heudelet, aura plus de 5 mille hommes d'infanterie, avec sa division de dragons; et cette réunion de forces donnera environ 30 mille hommes au duc de Trévise, avec lesquels il pourra toujours combattre avec avantage le duc del Parque.

Sous le n° 2 je joins une seconde lettre du maréchal Jourdan en date du 23 octobre, qui m'adresse copie des lettres écrites par ordre du roi, pour l'exécution du mouvement ordonné; et sous le n° 3 est une lettre que m'écrit le général Kellermann, datée du 27 octobre, par laquelle il annonce que le

général Marchand a jugé nécessaire d'évacuer Salamanque le 25 octobre, et de se replier sur Toro, où il s'est concentré le 26. On ne voit point le motif qui a déterminé le général Marchand à ce mouvement rétrograde ; mais on pouvait juger par sa lettre du 19, au maréchal Jourdan, qu'il l'envisageait dès lors comme très-probable, et nécessité par les circonstances. Au reste, le général Kellermann n'en est nullement inquiet ; et il annonce même que, par l'arrivée successive des renforts, le duc de Trévise se trouvera, dès le 29, en état de marcher en avant et de commencer ses opérations.

Votre Majesté trouvera, sous le n° 4, une lettre du général Senarmont du 26 octobre, qui répond à celle que je lui avais adressée pour connaître avec exactitude les pertes faites par l'artillerie à la bataille de Talavera. Je supplie Votre Majesté de vouloir bien lire en entier cette lettre, *qui contient l'explication et l'excuse du silence gardé par le général Senarmont à cette occasion*. L'état joint à sa lettre présente 10 pièces perdues à la bataille par le 4e corps et une par le 1er corps, qui toutefois en a repris une autre de même calibre, le même jour ; de même que 2 des pièces abandonnées à la bataille par le 4e corps ont été reprises, onze jours après, au combat de l'Arzobispo.

Le général Thiébault m'écrit de Burgos qu'il a reçu la veille la nouvelle officielle de la paix avec l'Autriche, dont il a fait la proclamation la plus solennelle ; et, pour faire porter cette nouvelle à Sa Majesté Catholique plus promptement que par les

estafettes, qui emploient maintenant 7 à 8 jours de Burgos à Madrid, le général Thiébault s'est assuré d'un piéton qui a promis de se rendre à Madrid en 42 heures, moyennant une récompense de 10 mille réaux. Ainsi, le roi a pu recevoir la nouvelle le 5, au soir. La nécessité de donner aux estafettes de très-fortes escortes met actuellement dans la correspondance d'Espagne une lenteur et une irrégularité dont on s'aperçoit tous les jours. »

« Monsieur le maréchal, l'ennemi a continué ses démonstrations sur notre gauche, et il est en force devant Aranjuez. Le 1er corps d'armée doit avoir terminé son mouvement aujourd'hui, et être en mesure, avec le 4e corps, de culbuter l'ennemi s'il entreprend le passage, ou de l'attaquer lorsque l'ordre en sera donné, et que le mouvement de la droite sera terminé. Soult à Mortier. Madrid, 13 nov. 1809.

D'après ces dispositions, et d'après les observations que vous avez faites au sujet des difficultés que vous éprouvez pour faire évacuer la totalité des malades qu'il y a à Talavera, et aussi d'après le temps qu'il fait, qui obligerait l'ennemi à suspendre ses opérations quand bien même il serait disposé à nous attaquer, le roi m'ordonne de vous dire que son intention est que le 2e corps reste en position à Talavera de la Reyna, d'où il observera la route de l'Arzobispo et d'Oropesa, ainsi que les débouchés du Tiétar, qui donnent sur la province d'Avila. Vous lui ferez fournir des détachements à Escalona et à Cevola, ainsi qu'il est dit dans l'instruction du 11

de ce mois; et vous prescrirez au général Heudelet d'employer tous les moyens imaginables pour faire évacuer la totalité des malades qui sont à Talavera. Vous lui direz aussi de faire distribuer les souliers et capotes qui sont à la disposition de l'ordonnateur en chef, et d'envoyer l'état de répartition.

La cavalerie légère du 2e corps étant très-fatiguée et ayant besoin de se rétablir, vous la porterez en seconde ligne, ainsi que la division du général Lahoussaye; et vous donnerez le commandement de l'avant-garde au général Caulaincourt, qui, à cet effet, disposera de la brigade de dragons sous ses ordres, du 31e léger, et d'une batterie d'artillerie légère que vous lui donnerez.

Le général Heudelet m'enverra directement ses rapports; en même temps il vous rendra compte de tout ce qui lui surviendra, et il prendra en tout vos ordres.

La 2e division du 5e corps, le restant de votre cavalerie et l'artillerie se rendront à Maqueda et Santa-Cruz, pour soutenir, au besoin, le 2e corps, ou se porter sur Tolède, ainsi qu'il est dit dans l'instruction du 11; et vous ferez occuper tous les postes sous la ligne, afin que la communication avec Madrid et Tolède soit parfaitement assurée.

Rendez-vous de votre personne à Tolède, où vous trouverez la division de cavalerie légère du général Paris, qui passe provisoirement sous vos ordres; et aussitôt faites porter des reconnaissances en avant pour reconnaître les dispositions de l'ennemi, et aussi pour vous préparer à marcher à lui

pour l'attaquer, aussitôt que l'ordre en sera donné.

J'ai l'honneur de vous prier, Monsieur le maréchal, de vouloir bien m'instruire de l'exécution des dispositions que ma lettre renferme. »

« Monseigneur, le mouvement de l'ennemi vient de s'arrêter; il a voulu déboucher par le vallon du Tage, et arriver sur le pont de la Reyna; mais deux régiments polonais, que j'avais placés l'un en masse et l'autre déployé, ont arrêté ce mouvement. Il vient de prendre position devant moi, et il est en mesure d'agir offensivement dès qu'il le voudra : cependant je tiendrai encore, je crois, cette nuit à Aranjuez avec six bataillons, parce qu'ayant fait repasser sur la rive droite du Tage toute ma cavalerie, et n'ayant sur la rive gauche que 200 chevaux, je ne crois point que, quelles que soient les forces de l'ennemi, elles m'empêchent de repasser la rivière et d'arrêter son mouvement. Votre Excellence m'a recommandé de tenir jusqu'à la dernière extrémité; je remplis avec zèle ses intentions. L'ennemi était arrivé jusqu'à portée de pistolet; mais il n'a pas osé donner contre les deux régiments qui défendent le vallon sur la rive gauche; j'ai cru pourtant qu'avec des forces si supérieures le général Aryzaga n'aurait pas balancé de m'attaquer: peut-être veut-il avoir une affaire de nuit. Il peut bien me forcer à quitter Aranjuez; mais je vous réponds qu'il n'y passera pas la rivière.

Sébastiani à Soult. Aranjuez, 13 nov. 1809.

La manœuvre de l'ennemi pourrait peut-être cacher le projet de passer sur quelque autre point;

mais j'ai beaucoup de partis qui m'avertiront, et je me réunirai au 1er corps pour tomber sur le flanc de l'ennemi. »

Rapport du ministre à Napoléon. 15 nov. 1809.

« Votre Majesté trouvera ci-joint, sous le n° 1, une lettre du maréchal Jourdan, en date du 26 octobre, qui transmet plusieurs pièces, dont les plus essentielles sont deux lettres du duc de Dalmatie du 23, qui envoie quelques renseignements sur l'ennemi, d'après lesquels il lui suppose le projet de passer le Tage pour prendre l'offensive. Deux lettres du général Solignac, de Burgos et de Valladolid, donnent beaucoup de détails sur les bandes de brigands qui infestent la route, et le général Kellermann les confirme par une lettre du 22. Par sa lettre n° 2, le maréchal Jourdan me prie de mettre sous les yeux de Votre Majesté la déclaration qu'il fait, sur sa parole d'honneur, d'avoir entièrement ignoré l'erreur où l'on avait induit le roi sur les pertes faites par l'artillerie à la bataille de Talavera. Ceci m'est confirmé par une lettre du roi, qui sera envoyée demain à Votre Majesté. Votre Majesté a déjà reçu, par mon rapport d'hier, l'aveu fait à cette occasion par le général Senarmont (1).

Dans sa lettre n° 3, le maréchal Jourdan me prévient qu'il a appris, par des voies indirectes, la permission que Votre Majesté lui a accordée de rentrer

(1) On ne s'était pas aperçu d'abord au 4e corps de l'abandon de cette artillerie; lorsque le général Sébastiani l'apprit, il était trop tard. Espérant que cela ne serait pas connu, et ne voulant pas l'ébruiter, il obtint du général Senarmont la promesse de n'en pas parler au roi.

en France. Le roi a bien voulu appeler, sur cette nouvelle, le duc de Dalmatie auprès de lui, et permettre au maréchal Jourdan, lorsqu'il aura remis à son successeur tous les papiers et renseignements concernant l'armée, de partir pour Bayonne. J'espère que, d'ici là, le duplicata des ordres que j'ai expédiés à ce sujet sera parvenu à Madrid.

Votre Majesté trouvera, sous le n° 4, une lettre du maréchal Jourdan du 28 octobre, par laquelle il transmet une lettre du duc de Bellune du 24. L'ennemi, fort de 60 mille hommes, s'est retiré dans la Sierra-Morena, et en défend les défilés. Le duc de Bellune pense que, si l'on persiste à éloigner de lui le 4e corps pour le porter sur le Tage, l'ennemi viendra l'attaquer avec des forces triples des siennes, ce qui le mettrait dans une position désavantageuse.

Plusieurs lettres du général Kellermann et du général Thiébault sont jointes en outre à celle du maréchal Jourdan. Elles ne renferment que des détails sur la petite guerre qui se fait avec les bandes d'insurgés.

Enfin, une lettre du 30 octobre du maréchal Jourdan, sous le n° 5, en transmet une du duc de Dalmatie, datée du 27 octobre, qui donne de nouveaux renseignements sur l'ennemi, obtenus par des déserteurs. Il en résulterait que les Anglais, comme les Espagnols, ne seraient point encore en mesure d'agir offensivement, et qu'ils n'en font courir le bruit que pour tenir dans l'inquiétude, et faire prendre le change sur leur position comme sur leurs projets.

Une lettre du général Kellermann du 27, et une

autre du général Marchand en date du 26, renferment quelques détails sur la retraite du 6e corps de Salamanque à Toro, dont j'ai rendu compte à Votre Majesté par mon rapport du 13 courant; mais rien n'y indique les mouvements ultérieurs ou même présumés de l'ennemi depuis cet événement.

Le changement de destination du duc de Dalmatie en a amené dans les dispositions du roi, relativement au commandement des corps de troupes. Le maréchal duc de Trévise a dû remplacer le duc de Dalmatie à la tête des 2e et 5e corps, et le commandement en chef du 6e corps, ainsi que celui des troupes de la haute Espagne, a été confié au plus ancien général de division, qu'on a jugé devoir être le général Kellermann. Le duc de Bellune, de son côté, ayant les 2e et 4e corps à ses ordres, il en résultera une concentration de forces qu'on regarde comme avantageuse pour la suite des opérations. »

Joseph au ministre. Madrid, 15 nov. 1809.

« J'ai reçu aujourd'hui seulement, Monsieur le comte, le décret de nomination de M. le duc de Dalmatie à l'emploi de major-général de l'armée impériale en Espagne. Je me suis empressé de le transmettre à M. le duc de Dalmatie, qui était déjà en fonctions depuis le départ du maréchal Jourdan.

Si les circonstances exigaient la présence de M. le maréchal Soult à un corps d'armée, je suis bien aise que Sa Majesté Impériale trouve bon que, dans ce cas, il puisse commander au maréchal de France commandant un corps d'armée, et même aux commandants de deux corps.

Je n'avais aucune idée de mouvements populaires excités par la suppression des moines dans la Biscaye : cette suppression a été généralement mieux reçue que je n'avais lieu de l'espérer; les commandants français sont unanimes avec les officiers civils et militaires espagnols, à cet égard. S'il en était autrement, j'aurais à me plaindre des officiers français qui m'auraient caché la vérité pour porter plainte à Paris, ce qui me paraît contre les règles ordinaires de la raison et de la discipline militaire. Le général Thiébault a dû être remplacé à Burgos. J'espère que le général Solignac maintiendra mieux les communications, et que son caractère et sa constitution résisteront mieux aux inconvénients de tous les genres attachés à la guerre extraordinaire que nous faisons. Le général Thiébault est malade. »

« Général, je reçois à l'instant vos deux rapports du 15, à 5 heures et 5 heures 1/4 du soir. D'après leur contenu, il paraîtrait que l'armée ennemie a, en grande partie, opéré le passage du Tage à Villamaurique. Cela étant, j'écris au maréchal duc de Bellune que l'intention du roi est qu'il mette sur-le-champ en mouvement le 1er corps d'armée pour lui faire remonter le Tage, à l'effet de joindre l'armée ennemie, l'attaquer, et la détruire. Il laissera à Aranjuez une brigade d'infanterie et un corps de cavalerie du 4e corps pour défendre ce poste, et vous fera suivre son mouvement avec le restant de vos troupes. A mesure que vous vous élèverez en remontant le Tage, les positions de la brigade du général Soult à Sébastiani. Madrid, 15 nov. 1809.

Belair, de votre division, que vous aurez dépassé, devront vous joindre; et je prendrai les ordres du roi pour vous envoyer, s'il y a lieu, la brigade du général Rey.

Le mouvement que fait l'ennemi peut lui être funeste; mais, pour cela, il faut que les partis qu'on enverra à sa poursuite fassent la guerre avec beaucoup d'intelligence, et qu'une fois qu'ils auront joint l'ennemi (j'entends ses principales forces), ils ne le perdent plus de vue, et rendent fréquemment compte de tout ce qu'ils auront observé ou appris. »

Soult à Mortier. Madrid, 15 nov. 1809.

« Monsieur le maréchal, je reçois la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire hier, à 4 heures du soir. Sa Majesté Catholique, qui n'avait pas eu de vos nouvelles de la journée, était très-impatiente d'en avoir; elle regrettera que vous ne puissiez encore lui dire positivement quelle direction a prise en se retirant l'armée ennemie. Cependant, cette armée était, le 13 au soir, en position devant le 4e corps; elle n'a pu disparaître, surtout avec le temps qu'il fait, que très-lentement, et non sans laisser des traces de la route qu'elle a tenue. S'il est vrai que ses plus grandes forces se soient portées sur Santa-Cruz de la Zarza, ainsi que le rapport en était fait, on pourrait présumer que l'ennemi a le projet de rallier le rassemblement qui s'est formé à Tarancon, ainsi qu'une colonne qu'on dit venir de Valence par Cuença, pour passer ensuite le Tage, soit à Fuente-Duena, soit du côté d'Almonacid. Quoi qu'il en soit, vous saisirez qu'il est d'une grande

importance que nous sachions ce qu'il est devenu; et je ne puis trop vous recommander de la part du roi de pousser des reconnaissances jusqu'au delà des routes qui conduisent de Tarancon à Madrid et vers celles de Cuença, ainsi que sur les points principaux où l'on dit que l'ennemi s'est retiré; et jusqu'à ce que nous ayons à ce sujet quelque certitude, de tenir le gros de vos troupes réunies, pour être prêt, à tout instant, à vous porter à la poursuite de l'ennemi, quelque direction qu'il ait prise; ou à le prévenir aux débouchés des routes de Valence sur Madrid, si, après avoir opéré les réunions qu'on lui suppose avoir eu l'intention de faire, il entreprenait de marcher sur la capitale.

Je soumettrai au roi les observations que vous m'avez communiquées au sujet du mouvement qu'il vous paraît qu'on aurait dû faire lorsque vous étiez en avant de Tolède: en attendant, j'aurai l'honneur de vous représenter que votre projet de marcher sur les derrières de l'ennemi par la rive gauche du Tage, qui eût peut-être réussi, eût cependant trop compromis; car, dans ce cas, l'ennemi vous eût laissé agir sur Consuegra et Madridejos, tandis qu'il eût passé le Tage du côté d'Aranjuez et se fût porté sur Madrid, d'où il pouvait toujours se retirer en prenant les routes de Tarancon et de Valence, que nous ne pouvions lui disputer. L'ennemi, après vous avoir obligé à évacuer Consuegra et Madridejos, vous a laissé opérer votre mouvement sur Tolède sans vous inquiéter, et il s'est porté avec toutes ses forces, qu'alors vous évaluiez à 50 mille

hommes, sur Aranjuez par Temblèque. Vous ne fûtes instruit de ce mouvement que par les avis que vous reçûtes d'Aranjuez. Dans cette circonstance, était-il plus pressant de marcher avec le 1[er] corps, qui n'avait pu se soutenir sur Consuegra, pour couper la retraite à l'ennemi, que d'aller au soutien du 4[e], sur Aranjuez, qui était insuffisant pour couvrir Madrid, et d'où l'on ne pouvait retirer 3 mille hommes pour le renforcer? Je suis bien éloigné de penser que cette disposition fût la meilleure à prendre; et je vous avoue que, quelque peu de cas que je fasse des troupes espagnoles, je ne les méprise cependant pas assez pour conseiller de jouer avec elles un si gros jeu. Du reste, nous sommes encore en opération; et le 5[e] corps, que vous supposiez pouvoir agir, est tout au plus depuis hier soir réuni à Tolède.

Je ne vous fais ces observations, Monsieur le maréchal, que pour répondre aux vôtres; et peut-être trouverez-vous que les unes et les autres sont prématurées. J'ai l'honneur de vous prier de vouloir bièn me mettre à même de rendre compte au roi de ce qui se passe en ce moment sur votre front et sur votre gauche, afin que je puisse prendre à ce sujet les nouveaux ordres de Sa Majesté. »

Rapport du ministre à Napoléon. 16 nov. 1809.

« Votre Majesté trouvera ci-joint, sous le n° 1, une lettre du maréchal duc de Castiglione, datée du 9 courant, qui annonce un nouveau succès obtenu sur l'armée de Blake. Le maréchal, instruit que l'ennemi rassemblait des subsistances à Hostalrich, pour

ravitailler Girone, envoya le général Pino avec une partie de sa division, afin de battre le corps qui couvrait Hostalrich, et enlever les magasins renfermés dans cette place. Le succès de cette expédition a été au-dessus de l'attente : la ville a été emportée de vive force, les troupes qui la défendaient passées, en partie, au fil de l'épée; des magasins de morue, riz, huile, eau-de-vie, et 18 bœufs, ont été pris ou détruits. L'ennemi a eu 8 à 900 hommes tués; mais la plupart des blessés ont pu se réfugier au fort, avec le reste de la troupe qui défendait la ville. Le duc de Castiglione se trouve maintenant plus à l'aise pour manœuvrer. Quand il a pris le commandement, l'armée était bloquée par celle de Blake; aujourd'hui, il s'est jugé dans le cas de pouvoir adresser une proclamation aux habitants de la Catalogne, avec l'espérance qu'elle ne sera pas sans effet.

Je joins, sous le n° 2, une lettre du général Suchet, en date du 31 octobre, par laquelle on voit qu'il poursuit toujours avec succès les avantages qu'il a obtenus ci-devant sur les insurgés; il les fait attaquer partout, disperser tous leurs rassemblements, et ne leur permet nulle part de se réunir en force. Il donne le détail de trois affaires dans lesquelles ils ont beaucoup perdu, en tués, blessés et prisonniers. Le général Suchet a fait des reconnaissances sous les murs de Lérida et de Mequinenza, dont il rendra compte incessamment. »

« Les avis que j'ai reçus cette nuit relativement à l'armée espagnole confirment ceux qui m'ont été Victor à Soult. Bayonne,

16 nov. 1809. donnés hier, et que j'ai eu l'honneur de vous transmettre. Toute l'infanterie qui était à Temblèque et environs en est partie le 13, pour se diriger sur Santa-Cruz de la Zarza. La dernière colonne est celle qui s'est présentée au général Sébastiani le même jour devant Aranjuez. Elle a passé la nuit du 13 au 14 à Villambio, et s'est ensuite réunie au gros de l'armée de Santa-Cruz. La cavalerie s'est également dirigée sur ce point. Une partie de cette armée s'est présentée hier à Villamaurique; l'autre y est probablement descendue pendant la nuit dernière. Mes dispositions sont faites pour l'arrêter, et la combattre si elle continue sa marche, soit sur Chinchon, soit sur Arganda ou Loches. J'aurai le même avantage sur elle, si elle se décidait à revenir sur Aranjuez. Le 1er corps est dans ce moment établi sur les hauteurs de Morata. Sa cavalerie arrivera incessamment dans ce village; elle reconnaîtra aussitôt Peralès et Tajuna, par où passe le chemin de Villamaurique et Arganda. Le 4e corps va arriver à Bayona, où il restera jusqu'à ce que le mouvement des ennemis soit mieux déterminé. La brigade Belair et une portion de la division Milhaud se réunissent à Chinchon pour couvrir ce débouché important. C'est là où passe la grande route de Villamaurique à Madrid.

Tout fait croire que les ennemis sont décidés à se porter en avant; néanmoins, je douterai de cette résolution jusqu'à ce que j'en voie la preuve; car il me semble qu'elle serait un peu hardie, et que les ennemis auraient lieu de s'en repentir. Aranjuez

est gardé par un détachement d'infanterie et de cavalerie. »

« Monsieur le maréchal, je ne puis, dans ce moment, que vous répéter ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire hier et ce matin. Une partie de l'armée ennemie est à Villamaurique et a Fuente-Duena, peut-être près de ces endroits, sur la rive gauche du Tage; car on n'a pas été à même de juger si elle aurait passé ce fleuve par son infanterie, parce que sa cavalerie, du moins la plus grande partie qui est sur la rive droite, s'est montrée avec assez de forces pour obliger nos partis à ne voir Villamaurique que de loin. Il est très-certain que cette armée est réunie en arrière de ce village, et que le projet de l'officier qui la commande est de passer le Tage. Nous avons des renseignements positifs sur ces rassemblements, tant par nos reconnaissances que par l'aveu de tous les paysans qui ont été questionnés. Le général ennemi a son quartier général à Santa-Cruz depuis hier; nouvel indice sur ces projets, mais il est encore douteux qu'il les exécute. S'il réfléchit un peu, il verra que le plan qu'il se propose de faire est dangereux. Ne pourrait-on pas croire qu'il nous amuse, pour protéger les entreprises que les Anglais pourraient tenter du côté de Talavera ou de Salamanque? Je suis presque porté à le penser; et c'est pour cette raison, et pour empêcher l'ennemi de nous amuser plus longtemps, que je chercherai à le resserrer demain dans un cercle plus étroit, pour l'obliger à se résoudre au combat ou à la retraite. »

Victor à Soult. Morata, 16 nov. 1809.

Soult à Victor. Madrid, 17 nov. 1809.

« J'ai mis sous les yeux du roi la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ce matin à 8 heures. Sa Majesté me charge de vous prévenir que le maréchal duc de Trévise reçoit ordre de se rendre avec les troupes qu'il commande à Aranjuez, où il arrivera demain de bonne heure; il fera sur-le-champ rétablir les trois ponts qui s'y trouvent, et portera son avant-garde à la rive gauche, afin de pouvoir déboucher le 19, et se porter sur Santa-Cruz de la Zarza pour y attaquer l'ennemi.

Comme il est vraisemblable que lorsque l'armée espagnole verra que l'on marche à elle par la rive gauche, elle fera effort pour repousser le corps qui aura pris cette direction, Sa Majesté a considéré que la colonne du maréchal duc de Trévise serait trop faible; et, en conséquence, elle m'ordonne de vous dire que son intention est que vous donniez au 4e corps d'armée et à la division Milhaud l'ordre de se rendre pour demain au soir, sans faute, à Aranjuez, où le général Sébastiani et le général Milhaud recevront des ordres du maréchal duc de Trévise.

Si cependant la division du général Milhaud pouvait passer le Tage au gué de Calmenar ou à celui de Oreja, pour se porter, soit sur Villanubia, soit sur Noblejas, et qu'elle pût s'établir à l'un ou l'autre de ces endroits, vous lui donneriez ordre de faire ce mouvement, et le général Milhaud rendrait compte de son établissement au maréchal duc de Trévise à Aranjuez.

Vous ferez remplacer, si vous le jugez convenable, par une de vos brigades de cavalerie, à

Belmonte de Tajo, la division du général Milhaud.

D'après ces dispositions, vous resterez avec votre corps d'armée, Monsieur le maréchal, pour attaquer de front l'ennemi. Je ne puis cependant vous dire si l'attaque aura lieu le 19, ainsi que vous le proposez, car cela est subordonné au mouvement du duc de Trévise; mais si elle ne pouvait s'opérer dans l'après-midi de ce jour, elle se ferait le 20 au matin, à moins que l'ennemi ne l'évitât en se sauvant encore une fois. Demain, j'aurai l'honneur de vous écrire pour vous transmettre les derniers ordres du roi à ce sujet. »

« Monsieur le maréchal, l'armée ennemie est à cette heure ce qu'elle était hier et ce matin. Sa force principale est à Santa-Cruz et environs, son avant-garde à Villamaurique et Fuente-Duena. Les reconnaissances du 4e corps vont aussi près qu'il est possible de ces points; celles de la cavalerie du 1er se portent sur tous les chemins qui, du Tage, se dirigent sur Arganda, Campo-Réal, Alcala et Guadalaxara. Jusqu'à présent, elles n'y ont pas vu d'ennemis. Je n'ai pas placé les troupes de mon commandement comme j'avais dit à mon aide de camp de le répéter à Votre Excellence, pour deux raisons: la première, c'est que devant recevoir l'ennemi s'il passe le Tage, je dois le laisser s'enferrer à volonté dans les gorges qui le séparent de nous, quelle que soit la direction qu'il prenne; réunir toutes mes forces sur le point qui me présente le plus d'avantages pour l'attaquer dans sa marche, le

Victor à Soult. Morata, 17 nov. 1809.

rompre, et ne pas lui laisser le choix de retourner ou de se porter plus avant, mais bien de s'y défendre s'il le peut, tout en conservant les grandes communications du Tage à la capitale. Mes idées sont fixées à cet égard. La seconde raison est que, devant, s'il ne marche pas à nous, l'attaquer dans sa position, je ne dois pas l'avertir par un mouvement de deux ou trois lieues sur lui. Je me suis donc décidé à l'observer jusqu'à ce que l'une ou l'autre de ces occasions se présente. Le 1er corps et le 4e sont prêts, Monsieur le maréchal, à attaquer cet ennemi quand Sa Majesté Catholique le voudra, et à le recevoir vigoureusement s'il vient à eux.

Les gués de Villamaurique, de Fuente-Duena, d'Encomienda, d'Oreja, sont guéables dans deux ou trois pieds d'eau; mais il ne faut pas s'y fier, leurs variations étant très-fréquentes. Je dois conseiller de faire suivre l'armée de huit bateaux et de tous leurs agrès, pour jeter un ou deux ponts où l'on voudra passer; ce sera l'affaire de deux heures, et ce retard me paraît plus sûr que des gués dont le passage est incertain. Il me tarde bien, Monsieur le maréchal, de recevoir une décision, un ordre positif pour attaquer et nous défaire de l'armée de Santa-Cruz. Je vous avoue que je désire vivement qu'elle vienne à nous, si nous n'allons pas à elle incessamment. »

Victor à Soult. Morata, 17 nov. 1809.

« Monsieur le maréchal, l'armée ennemie n'a pas encore passé le Tage; elle s'est réunie sur les hauteurs de Santa-Cruz, et paraît disposée à tenter le

passage. Jusqu'à présent, on n'a pu voir que la partie de ses forces qui sont à Villamaurique ; on l'évalue à 4 ou 5 mille hommes d'infanterie et mille chevaux. Je suis toujours dans l'opinion qu'elle n'ira pas plus avant, et que le projet du général qui la commande est de tenir en échec une grosse partie des forces de l'armée française, et de protéger les opérations qui peuvent avoir été réglées du côté d'Almaraz ou de Salamanque. Si tel est le projet des ennemis, je pense qu'il n'y a pas de temps à perdre pour attaquer celle de leurs armées qui est à Santa-Cruz. Sa position est extrêmement avantageuse relativement à la nôtre. En allant l'attaquer de front, nous éprouverions de grandes difficultés, et nous perdrions nécessairement beaucoup de monde. En se portant à Santa-Cruz, cette armée n'a pas changé la manière dont j'aurais voulu qu'on l'attaquât à Temblèque, par Tolède et Aranjuez. L'opération me paraît devoir être conduite de même, avec cette différence qu'au lieu de partir de Tolède et d'Aranjuez, on partira de Tolède et de Villamaurique. Je désirerais donc, Monsieur le maréchal, que Sa Majesté Catholique ordonnât au maréchal duc de Trévise et à moi d'attaquer l'armée espagnole le 19 du courant, à une heure déterminée. Le duc de Trévise pourrait coucher demain 18 à Yèpes, et être à proximité de Santa-Cruz le 19, à 2 heures après midi. Dans ce cas, je serais avec toutes les troupes de mon commandement à portée de former mon attaque à cette même heure. Si je vous fais cette nouvelle proposition, Monsieur le ma-

réchal, c'est parce que je connais bien ce pays, que je vois une grande facilité dans l'exécution de mon plan, aucun inconvénient, et que je désire que nous soyons promptement débarrassés de cette armée, dont les projets secrets pourraient peut-être nous nuire dans quelques jours. »

Ordre général de l'armée. Dos-Barrios, 19 nov. 1809.

« Sa Majesté s'empresse de faire connaître à l'armée que les troupes impériales des 4e et 5e corps ayant leur cavalerie, et la 3e division de dragons, la garde royale de Sa Majesté le roi d'Espagne, et des troupes espagnoles au service de Sa Majesté, ont remporté à Ocana une victoire signalée.

L'armée de la Manche, qui avait reçu de nombreux renforts de celle de l'Estramadure, ce qui en avait porté le nombre à 55 mille hommes, a été détruite : tous ses bagages, toute son artillerie, 30 drapeaux, sont tombés en notre pouvoir; les bouches à feu prises s'élèvent déjà à 50; le nombre des prisonniers, parmi lesquels on compte 3 généraux, 6 colonels et 700 officiers de tout grade, est de 25 mille. La terre est jonchée de morts; 40 mille fusils sont restés sur le champ de bataille.

L'on amène à chaque instant de nouveaux prisonniers; l'on pense que le nombre s'en élève à 30 mille.

Il paraît positif qu'il ne reste pas à cette armée un seul bataillon en état de se battre.

Le 1er corps d'armée, qui n'avait point d'ennemis devant lui, a passé le Tage à Villamaurique; son avant-garde, en approchant de sa nouvelle

position, a fait un millier de prisonniers et pris une énorme quantité d'équipages. »

« Le roi reçoit à l'instant le rapport du maréchal duc de Bellune. Le 1er corps a passé le Tage à Villamaurique, mais il a éprouvé des retards pour l'établissement des ponts : comme il n'avait plus d'ennemis en présence, il n'a pu avoir de combat. Les troupes ont pris tout le restant des équipages de l'ennemi, qui est immense ; elles ont aussi ramassé 1,500 ou 2 mille prisonniers, ce qui grossit encore le nombre de ceux qu'on a pris à la bataille d'Ocana. Ce soir, le 1er corps couche à Villatobas ; sa cavalerie est à la Guardia, où celle du général Sébastiani est arrivée depuis 4 heures. Soult au ministre. Dos-Barrios, 19 nov. 1809.

Demain, on se remettra à la poursuite de l'ennemi pour ramasser ce qui est encore épars ; il est à espérer que ce ne sera pas infructueusement. Des dispositions seront aussi faites pour que les débouchés de la Sierra-Morena soient occupés, tandis qu'une partie des troupes sera rapprochée du Tage. »

« Monsieur le maréchal, la victoire que les troupes de Sa Majesté l'Empereur ont aujourd'hui remportée à Ocana est tellement décisive, qu'il est à présumer que l'ennemi en sera terrifié. Pour tirer partie de cette situation avantageuse, le roi juge à propos de faire sur-le-champ occuper tous les débouchés de la Sierra-Morena ; et Sa Majesté vous confie, Monsieur le maréchal, cette expédition. En conséquence, demain vous ferez mettre en marche Soult à Victor. Dos-Barrios, 19 nov. 1809.

le 1er corps d'armée, pour le diriger par la route la plus courte et la meilleure sur la Caroline, dont vous ferez en sorte de vous emparer et d'y établir votre avant-garde. Faites en même temps garder les autres débouchés de la Sierra-Morena qui pourraient offrir des passages à l'ennemi, pour la sûreté de la principale communication.

Il n'est pas vraisemblable que vous trouviez aucun obstacle dans votre expédition : cependant, s'il s'en présentait, et qu'ils fussent de nature à ne pouvoir être surmontés, vous arrêteriez votre tête au point que vous n'auriez pu dépasser, et vous feriez établir votre corps d'armée en échelons jusqu'à Villa-Harta ou Madridejos, points par lesquels vous communiquerez avec les troupes qui resteront dans la Manche, et qui assureront vos communications avec Madrid.

Vous ferez également garder la communication avec Madridejos, dans le cas où vous parviendriez à occuper la Caroline et à vous établir.

Vous êtes instruit, Monsieur le maréchal, que l'établissement de la Caroline contient des magasins considérables en effets militaires, subsistances et munitions, dont la possession serait d'une grande importance pour l'armée impériale. Ainsi, en cas de succès, vous prendrez les mesures les plus promptes pour en assurer la conservation, constater la quantité, et faire sur-le-champ transporter ce qui pourra être enlevé à Madrid.

Dans votre mouvement, il sera nécessaire que vous fassiez éclairer la route qui passe par Alcazar

de Saint-Jean, afin de ramasser les débris de l'armée ennemie qui auraient pris cette direction.

J'ai l'honneur de vous prier, Monsieur le maréchal, de vouloir bien m'envoyer de suite l'itinéraire de votre marche, et, dans votre mouvement, de m'instruire tous les jours de ce que vous aurez fait ou appris, afin que je sois à même d'en rendre compte à Sa Majesté. Je vous prie aussi de donner les ordres les plus positifs pour qu'on ramasse avec soin et qu'on fasse conduire à Madrid tous les prisonniers espagnols, armes et munitions provenant des débris de l'armée ou des nouvelles levées qui pourraient être faites, afin d'ôter ainsi à l'ennemi le moyen de nuire à l'avenir.

Demain, le roi retourne à Madrid; il sera à Aranjuez jusqu'à 10 heures, où il pourra recevoir le rapport que, par son ordre, je vous ai demandé. »

Jos. à Nap. Dos-Barrios, 19 nov. 1809.

« Sire, j'ai l'honneur d'annoncer à Votre Majesté que le 4e et partie du 5e corps, réunis ce matin en avant d'Ocana, viennent de détruire entièrement un corps d'Espagnols de 50 mille hommes, qui prétendaient me chasser de Madrid. J'envoie, pour plus de célérité, à Votre Majesté copie du rapport que le major général adresse au ministre de la guerre de Votre Majesté. Je dois ajouter à ce rapport, Sire, que M. le duc de Dalmatie a dirigé tous les mouvements de cette journée avec le talent et le zèle que Votre Majesté lui connaît. M. le duc de Trévise, qui a été légèrement blessé, et M. le général Sébastiani, à qui j'avais confié le commandement de la cavalerie,

ont justifié pleinement la confiance de Votre Majesté.

J'ai dû marcher contre un ennemi qui menaçait la capitale. J'attends les nouvelles du maréchal Victor pour prendre d'autres mesures.

Il y a longtemps, Sire, que je n'ai plus de nouvelles de Votre Majesté. La paix même m'a été annoncée par les gazettes. Toutes les grandeurs où elle m'a porté me deviennent à charge, sans son affection habituelle. Si j'ai perdu votre amitié, trouvez bon que je me retire dans la plus obscure retraite; sinon, je trouverai une mort glorieuse dans les hasards où le nom que je porte et les troupes que je commande ne m'ont jusqu'ici fait trouver que la victoire. Dans tout état de choses, rappelez-vous bien que vous n'avez jamais eu d'ami plus digne de vous, ni de frère plus tendre que moi; et *craignez de vous en souvenir trop tard.* »

Soult à Sébastiani. Dos-Barrios, 19 nov. 1809.

« J'ai l'honneur de vous prévenir, général, que, conformément aux intentions du roi, je viens d'expédier ordre au maréchal duc de Bellune de partir demain avec le 1er corps d'armée pour aller occuper et garder les débouchés de la Sierra-Morena. Le maréchal fera même en sorte de pousser jusqu'à la Caroline, de s'emparer de cet important établissement, et de s'y établir. Si cependant il trouvait des obstacles trop difficiles à surmonter, il arrêterait sa tête au point qui n'aurait pu être dépassé, et ferait établir ses troupes en échelons jusqu'à Madridejos. Il sera aussi chargé de faire garder par des postes sa communication jusqu'à Madridejos, dans

le cas où il parviendra à s'emparer de la Caroline.

L'intention du roi est, général, que vous repreniez le commandement du 4e corps d'armée, auquel la brigade de cavalerie légère du général Paris restera provisoirement attachée. Vous établirez cette brigade, ainsi que les divisions polonaises et allemandes, en échelons depuis Madridejos jusqu'à Aranjuez, pour assurer les communications avec le 1er corps et maintenir le pays. Ces troupes auront aussi pour objet de faire des patrouilles pour ramasser les traînards ou fuyards de l'armée ennemie qui sont encore dispersés dans les campagnes; elles devront également faire ramasser la totalité des armes, canons, caissons, munitions, caisses de tambour, voitures d'équipage, et autres effets militaires que, dans sa défaite, l'ennemi a abandonnés sur le champ de bataille, et veiller à ce que tout soit transporté à Madrid. Le commandant de votre artillerie dirigera cette opération, et il y emploiera tous les moyens d'artillerie dont il peut disposer, ainsi que les transports du pays et ceux que le général Senarmont pourra lui donner.

Vous donnerez ordre à la division du général Milhaud de se rendre à Aranjuez, où elle recevra une nouvelle destination. Vous pourrez cependant garder pour demain cette division, afin de battre le pays et ramasser les prisonniers; mais lorsque le 1er corps d'armée vous aura dépassé, vous la ferez partir.

Je vous préviens que je donne ordre au 58e régiment de ligne de partir demain de Dos-Barrios pour se rendre à Chinchon.

Je vous préviens aussi que le maréchal duc de Trévise doit se mettre en marche avec le 5e corps d'armée, pour aller d'abord à Mora et ensuite à Tolède. Il emmènera avec lui la brigade de cavalerie légère qui lui appartient. Le maréchal duc de Trévise fera établir des postes sur la route de Tolède à Consuegra, pour lier la communication avec le 1er corps par cette direction. Ainsi, vous ferez partir la brigade du général Bauregard, et préviendrez le maréchal duc de Trévise de la direction que vous lui aurez donnée.

Veuillez, général, m'instruire de l'exécution des dispositions que ma lettre renferme, pour que je sois à même d'en rendre compte au roi. »

Ordre de Napoléon. Paris, 20 nov. 1809.

« Monsieur le général Clarke, vous donnerez ordre au général Loison d'être rendu le 28 novembre à Bayonne; il partira le 29 avec la 1re brigade de sa division, et se rendra à Vittoria. Il y réunira successivement sa seconde brigade et toute sa cavalerie. Il prendra le commandement supérieur des trois provinces de la Biscaye; il devra correspondre directement avec le roi d'Espagne, mais surtout avec vous. Je compte que, le 4 décembre, il occupera les trois provinces de Biscaye. Vous en préviendrez directement les commandants des provinces et celui de Saint-Sébastien, et vous leur recommanderez d'obéir au général Loison en tout et pour tout.

Tous les hommes isolés qui se trouvent dans ces provinces, tous les détachements qui forment les

bataillons de garnison de Saint-Sébastien, de Bilbao et de Vittoria, enfin tous les hommes et toutes les troupes qui, sous quelque prétexte que ce soit, seraient retirés dans les Biscayes, le général Loison les fera partir sur-le-champ pour l'intérieur de l'Espagne, et les dirigera sur leurs régiments respectifs. »

« Excellence, le roi est revenu hier au soir à Madrid. Sa Majesté a pensé qu'il était inutile qu'elle s'engageât, vers la Sierra-Morena, à la poursuite des débris de l'armée de la Manche qu'on ne pourra plus joindre, et qui se sauvent individuellement sur toutes les directions et à travers les montagnes, d'autant plus que tout porte à croire qu'il y aura encore des mouvements sur la droite, et qu'en même temps il convient de se mettre en mesure de repousser les nouveaux corps qui pourraient se présenter pour la forcer; il est aussi pressant de prendre des dispositions pour rétablir l'ordre et la tranquillité dans les provinces de l'intérieur, et pour assurer la liberté des communications. Soult au ministre. Madrid, 21 nov. 1809.

Après la bataille d'Ocana, le roi a eu aussi en vue de se mettre en mesure d'attendre que Sa Majesté l'Empereur ait jugé à propos de faire connaître ses intentions sur les opérations extérieures qui devront être faites. En conséquence, Sa Majesté s'est fixée aux dispositions suivantes. Le maréchal duc de Bellune a reçu ordre de se porter avec le 1er corps d'armée sur la Sierra-Morena, à l'effet d'en garder les débouchés, et de s'emparer de l'établissement de

la Caroline, qui est au revers sud de cette montagne. Après avoir reçu cet ordre, le maréchal duc de Bellune a fait les observations que la copie n° 2 renferme, auxquelles je me suis empressé de répondre, conformément aux ordres du roi, la lettre dont copie est sous le n° 3. Ainsi, le maréchal duc de Bellune devra toujours faire l'expédition dont il est chargé; et s'il ne peut arriver à la Caroline, ou si, même après avoir pris ce poste, il trouvait que les troupes pouvaient y être compromises, dans l'un et l'autre cas, il ferait établir le 1er corps entre le Jabelon et la Guadiana, occupant Ciudad-Réal, Elvias, Villa-Nueva de los Infantes.

Le 4e corps d'armée a reçu ordre de s'établir depuis Aranjuez jusqu'à Madridejos inclusivement, pour assurer les communications avec le 1er corps par cette direction. Ci-joint, sous le n° 4, copie de l'ordre qui a été donné à ce sujet au général Sébastiani.

Le 5e corps d'armée a reçu ordre de se porter par Temblèque sur Mora, et ensuite de se réunir à Tolède, d'où il établira une chaîne de postes jusqu'à Consuegra, pour lier aussi communication avec le 1er corps par cette direction. Ci-joint, sous le n° 5, l'ordre qui a été donné à ce sujet au maréchal duc de Trévise.

La division de dragons du général Milhaud avait reçu ordre de revenir à Aranjuez, pour aller ensuite s'établir entre Chinchou et Villamaurique et Fuente-Duena; elle devait être jointe par une brigade d'infanterie de la division Sébastiani, à l'effet de se

porter en colonne mobile vers Tarancon et la province de Cuença, pour y dissiper les rassemblements qui se sont formés en cette partie, et soumettre les habitants.

Les troupes de la division Dessolles, la garde royale, et les bataillons espagnols qui avaient marché, ont reçu ordre de revenir à Madrid.

Telles étaient les dispositions, lorsqu'un rapport du général de division Heudelet, commandant provisoirement le 2e corps, est venu annoncer qu'une nouvelle armée espagnole se présentait sur son front, et qu'on disait même qu'elle était suivie par l'armée anglaise. Quoiqu'il parût au roi que ces mouvements faits après coup ne pouvaient être dangereux, et que Sa Majesté fût persuadée d'abord que les Anglais n'ont pris, en cette circonstance, aucune part aux dispositions des armées espagnoles, et ensuite que, quand bien même ils se seraient portés en avant et se seraient réunis à l'armée du duc del Parque et aux débris de celle d'Estramadure, il était à présumer que lorsque les généraux de ces troupes auront appris le sort qu'a éprouvé l'armée de la Manche, ils s'empresseront de retourner sur leurs pas, et d'éviter un engagement qui pourrait les compromettre; cependant, pour ne rien donner au hasard, j'ai écrit, par ordre du roi, au général Heudelet de tenir à Talavera de la Reyna jusqu'à ce que des forces infiniment supérieures l'obligeassent à se retirer; et dans le cas d'un mouvement rétrograde, de défendre pied à pied toutes les positions, d'abord celle de l'Alberche, ensuite celle de Ma-

queda et Santa-Cruz. Et enfin, pour troisième mouvement, je lui ai indiqué la position de la Guadarama; je lui ai en même temps observé qu'il n'était pas vraisemblable qu'il fût attaqué.

J'ai écrit au maréchal duc de Trévise de rallier sur-le-champ tout son corps d'armée à Tolède, et de se tenir prêt à marcher au soutien du 2e corps, même de se réunir à lui, en cas d'événement. Le maréchal duc de Trévise ne laisserait qu'une faible garnison à Tolède.

J'ai écrit au maréchal duc de Bellune de suspendre son mouvement sur la Sierra-Morena, et de manœuvrer de manière à se rapprocher du Tage dans la direction de Tolède, et de se tenir prêt à déboucher pour joindre les 2e et 5e corps, si cela devenait nécessaire.

Le 4e corps a ordre de se tenir prêt à marcher.

La division du général Milhaud a reçu ordre de se rendre aujourd'hui à Illescas;

La division du général Dessolles et trois régiments de celle du général Sébastiani, sur Madrid.

Ainsi, si l'ennemi se présente sur la droite, dans trois ou quatre jours de manœuvre le roi sera à même de lui opposer 70 mille Français, et avec ces forces, quel que soit le nombre des Anglais et des Espagnols, Sa Majesté l'Empereur peut compter sur une nouvelle victoire; mais je crains que les ennemis ne nous fournissent pas l'occasion de la lui offrir.

Je prie Votre Excellence de mettre mon rapport sous les yeux de l'Empereur. »

« Monseigneur, la division du général Milhaud a fait dans la journée d'hier 570 prisonniers de guerre, qui sont déjà rendus ici à Aranjuez, où se trouvent également 1,100 prisonniers envoyés par le général Beaumont, commandant la cavalerie légère du 1er corps. Cette colonne de 1,700 prisonniers partira demain pour se rendre à Madrid, sous l'escorte de 200 hommes d'infanterie de la division allemande, et de 25 dragons. Les brigades de cavalerie légère que j'ai dirigées sur Madridejos et Consuegra doivent avoir fait aussi des prisonniers, et le 1er corps en fera tous les jours en grand nombre.

Soult au ministre. Aranjuez, 21 nov. 1809.

La plus grande partie de l'armée ennemie a jeté ses armes, et est dispersée. Ce qui ne sera pas pris rentrera dans ses foyers. La victoire d'Ocana a produit un tel effet sur les habitants de la Manche, qu'ils regardent la guerre comme finie, et que, loin de favoriser l'évasion des prisonniers, ils indiquent leur direction et leurs retraites pour les faire prendre.

On a déjà réuni à Ocana 32 pièces de canon ennemies, 17 caissons, des affûts et des voitures. Le général Faultrier croit qu'il existe encore dans les oliviers 10 pièces de canon, ce qui portera au nombre de 42 pièces l'artillerie qui a été prise dans la journée du 19.

J'emploie tous les chevaux de l'artillerie allemande et polonaise pour faire transporter demain à Aranjuez l'artillerie ennemie, qui arrivera probablement après-demain à Madrid. On a déjà réuni tous les fusils que l'ennemi a laissés sur le champ de bataille. J'en ai fait transporter une grande partie au-

jourd'hui par l'infanterie à Ocana : le tout sera réuni demain matin dans cette ville. Ces fusils seront calibrés et comptés dans la journée.

Il faut absolument que le général Senarmont envoie des voitures pour le transport des fusils à Madrid. Le pays a tellement souffert, qu'il n'offre aucune ressource sous le rapport des transports.

J'ai changé le premier emplacement des troupes. La division allemande, qui est aujourd'hui très-faible, restera à Aranjuez. Cette division n'a aujourd'hui que 2,500 combattants. J'ai placé un régiment polonais à Ocana, un 2e à la Guardia, et le 3e à Temblèque. La division de cavalerie légère, forte de 400 chevaux, occupe Madridejos. J'ai placé des postes de correspondance d'un officier et 25 hommes à Temblèque, à Guardia, à Ocana, à Aranjuez et Valdemoro : ces postes de cavalerie rendent nos communications avec le 1er corps sûres et promptes.

J'ai fait réunir à Ocana les blessés français dans un emplacement servant d'hôpital ; les blessés espagnols occupent également deux emplacements : les uns et les autres sont soignés par les chirurgiens du 4e corps, et le commissaire ordonnateur s'occupe de pourvoir à leur subsistance d'une manière convenable.

J'ai nommé des commandants de places dans les différents cantonnements, et j'ai ordonné la plus sévère discipline ; tout reste dans l'ordre.

Les subsistances en pain et vin n'embarrassent que les deux premiers jours ; elles seront ensuite abondantes et de bonne qualité. La viande manquera, parce que la Manche n'a pas de bestiaux. »

« Les résultats de la bataille d'Ocana surpassent de beaucoup ce qui d'abord a été annoncé ; le nombre des prisonniers arrivés à Madrid était ce matin de 18,200. Deux colonnes de 4 mille sont en route, et y arriveront demain ; et en outre, 4 mille autres sont annoncés : ainsi ce qu'on connaît s'élève à plus de 26 mille. Tout porte à croire qu'on ira jusqu'à 30 mille, si on ramasse avec soin tout ce qui est épars dans la Manche ; et il faut encore ajouter 4 ou 5 mille hommes de perte, soit pendant la bataille, soit de blessés, morts depuis l'action. Ainsi, sans exagération, l'armée de la Manche a perdu de 34 à 35 mille hommes, non compris ce qu'elle aura encore à perdre par la désertion et la désorganisation. J'aurai l'honneur d'adresser à Votre Excellence l'état des régiments qui ont fini d'exister.

Soult au ministre Madrid, 22 nov. 1809.

Trente-deux drapeaux ont déjà été remis ; et l'artillerie a fait réunir 42 pièces de canon ou obusiers et 26 mille fusils ; il y en a encore pour plusieurs jours avant qu'on ait tout ramassé. L'armée a profité dans cette affaire de 1,500 ou 2 mille mulets et chevaux, et d'une immense quantité de bagages ; pour la première fois on a remarqué que les paysans, fatigués de cette guerre, indiquaient les lieux où s'étaient sauvés les fuyards, afin de les faire prendre et de s'en débarrasser.

Des ordres sont donnés pour que les prisonniers soient dirigés de Madrid sur Bayonne, où le général commandant la 11ᵉ division les fera rendre à la destination que Votre Excellence lui aura indiquée. Les colonnes seront chacune de 3 mille hommes ; la

première partira après-demain 24, et avec elle marcheront la plupart des officiers, et 300 Anglais provenant de ceux sortis des hôpitaux ; des détachements de 500 hommes pour chaque colonne, pris dans la division allemande du 4ᵉ corps, seront chargés d'en faire l'escorte jusqu'à Bayonne. J'ai l'honneur de prier Votre Excellence de vouloir bien faire donner ordre au général commandant la 11ᵉ division militaire de faire renvoyer tout de suite à l'armée ces détachements, et d'y joindre les hommes des régiments auxquels ils appartiennent, qui peuvent se trouver au dépôt général.

J'ai cependant l'honneur de rendre compte à Votre Excellence que Sa Majesté Catholique a jugé à propos de faire prendre parmi les prisonniers 2 ou 300 hommes, pour être incorporés dans ses troupes ; il en est de ceux qu'on a choisis qui ont servi dans le corps du général Dupont, d'autres qui étaient dans les régiments suisses au service d'Espagne, et d'autres, allemands ou étrangers, faits prisonniers par les Espagnols, et qui avaient été obligés à servir. Très-peu d'Espagnols sont gardés, non plus que des officiers.

Le roi a aussi approuvé qu'il soit choisi 800 hommes parmi les prisonniers, pour être à la disposition du génie et employés aux travaux du Retiro. Ces hommes recevront une espèce d'organisation ; on aura soin d'eux, ils seront surveillés, mais ils travailleront ; lorsqu'ils ne seront plus nécessaires, on leur fera suivre la destination des premiers, si alors ils n'ont pas inspiré assez de confiance pour

être incorporés, ou laissés comme prisonniers à la disposition du génie.

Je mets ci-joint des exemplaires de l'ordre du jour qui a été donné au sujet de la bataille d'Ocana.

Notre perte a été de 150 hommes tués et 150 blessés. M. le colonel Vial, du 16[e] de dragons, qui s'était parfaitement conduit, est au nombre des tués.»

« Le décret impérial du 28 novembre a ordonné qu'à la date du 1[er] décembre Sa Majesté le prince de Neufchâtel serait déclaré major général de l'armée d'Espagne, et recevrait la correspondance de cette armée. **Aperçu de la position de l'armée d'Espagne au 1er déc. 1809.**

Le ministre de la guerre, pour répondre aux intentions de Sa Majesté Impériale, croit devoir, en remettant à Son Altesse le major général la correspondance dont il a été chargé, lui présenter un aperçu de la situation générale de l'armée en Espagne, à l'époque où il cesse de s'en occuper directement.

Le 1[er] corps de l'armée, aux ordres du maréchal duc de Bellune, se trouvait au 11 novembre réuni aux environs de Tolède, et avait reçu l'ordre de se rendre à Aranjuez par la rive droite du Tage pour soutenir le 4[e] corps, qui, placé à l'extrême gauche, entre Aranjuez et Alcala, se trouvait appelé à défendre le haut Tage contre les tentatives de l'armée de la Manche, forte de 50 à 60 mille hommes : cette armée avait montré, le 10, des têtes de colonne à Almonacid, à Mora et à Dos-Barrios, et avait même déployé le 11, sur les hauteurs d'Ocana, une force

de 30 à 35 mille hommes; mais la réunion du 1er et du 4e corps, qui devaient en débouchant d'Aranjuez se porter sur Consuegra, ne pouvait laisser d'inquiétude sur les projets ultérieurs de l'ennemi. Ce mouvement des 1er et 4e corps réunis devait être appuyé par celui que le maréchal duc de Trévise avait ordre de faire faire à la 1re division et à la cavalerie légère du 5e corps, destinés à marcher de Tolède sur Consuegra, tandis que la 2e division de ce corps marcherait à Maqueda et Santa-Cruz. Le 2e corps, où le maréchal duc de Trévise a remplacé le duc de Dalmatie, a reçu l'ordre de se replier en même temps sur Talavera de la Reyna; tellement que, le 13 novembre, quatre corps d'armée, les 1er, 2e, 4e et 5e, se trouvaient réunis entre deux points dont la distance comportait au plus 20 lieues, et pouvaient présenter à l'ennemi une masse de plus de 75,000 combattants, sans compter la réserve que le roi pouvait y joindre, composée de la division Dessolles, de la garde royale, et du 27e régiment de chasseurs.

Vers le milieu d'octobre, on a pu concevoir un moment d'inquiétude sur la situation où se trouvait alors le général Kellermann à Valladolid, et le 6e corps à Salamanque. Des forces ennemies bien supérieures étaient rassemblées, partie dans le royaume de Léon, partie aux environs de Ciudad-Rodrigo. Les premiers, en longeant l'Esla, avaient fait des démonstrations sur plusieurs points, qui paraissent avoir eu pour but de masquer leur marche vers le Tage pour se réunir à l'armée du duc del Parque.

Ce dernier, de son côté, s'était porté sur la route de Ciudad-Rodrigo à Salamanque; et en même temps qu'il menaçait le 6e corps d'une attaque prochaine, il l'inquiétait par des attaques réitérées sur ses avant-postes, et lui coupait les subsistances. Le général Marchand, forcé de se retirer ou de repousser l'ennemi, prit le parti de marcher à lui pour essayer de le battre. Il échoua dans son projet le 18 octobre, et 6 jours après il abandonna volontairement Salamanque pour se replier sur Toro. Le général Kellermann accourut bientôt avec des renforts, et l'ennemi, quittant Salamanque à son tour, se retira en Estramadure. Cette partie ainsi dégagée ne laissant plus de crainte pour les frontières de la Castille, on a jugé convenable d'envoyer une brigade à Ségovie et Villa-Castin; tellement que l'étendue presque entière du royaume de Léon est gardée du nord au sud par le 6e corps, et par les troupes aux ordres du général Kellermann. Le nord de l'Espagne ayant été plus promptement délivré, dans l'origine, des armées ennemies, n'a pas exigé pour sa garde des forces aussi nombreuses que dans d'autres parties; et les points les plus fortement occupés sont en ce moment ceux de Burgos et de Santander, ou plutôt de Torre la Vega, position occupée depuis peu de jours par le général Bonnet, qui y a réuni ses troupes, afin de résister avec avantage aux bandes ennemies que l'abandon des Asturies a laissé aux insurgés la facilité de former sous les ordres du Marquisito, qui commande dans cette partie, et qui en a rassemblé un assez grand nom-

bre. Le nord de la Vieille-Castille, la Navarre, la Rioja, l'Alava, sont également le théâtre des incursions réitérées de plusieurs autres bandes d'insurgés, formées sous différentes dénominations, et qui, depuis quelques mois surtout, infestent à la fois les frontières de Biscaye, le Guipuzcoa, et la grande route de Madrid. L'arrivée de la division Loison à Vittoria doit nécessairement dissiper ces rassemblements, et ôter toute inquiétude pour les communications de Bayonne à Madrid.

Le 3e corps est toujours dans la même position; il n'a devant lui aucun corps d'armée ennemi. Les rassemblements qui se sont formés autour de lui ont été promptement dissipés par les dispositions du commandant en chef, qui n'a jamais laissé prendre de la consistance à ces rassemblements; mais d'ailleurs le 3e corps reste stationnaire à Saragosse et aux environs, sans lier ses opérations à celles des autres corps d'armée, et se trouve ainsi agir isolément en Aragon, sans influer d'une manière marquée sur ce qui se passe ailleurs. Le 7e corps est, de son côté, dans une position semblable en Catalogne, et n'a aucune communication avec l'Aragon, non plus qu'avec le reste de l'Espagne.

Des 7 corps principaux qui forment l'armée d'Espagne, 4 seulement sont à portée de se réunir promptement et d'agir de concert; les autres ne sont occupés qu'à se maintenir dans leurs positions, et à contenir le pays qui les avoisine.

Quant à l'ennemi, les nouvelles qu'on en a sont incertaines et souvent contradictoires : en rassem-

blant ce qui paraît de plus avéré et de plus récent, voici le résultat qu'elles présentent :

Les Anglais sont restés, depuis la bataille de Talavera, dans une inaction absolue; mais il paraît qu'ils ont reçu des renforts, et l'on évaluait à 30 mille hommes l'armée commandée par Wellesley, dont le quartier général doit être à Badajos, ayant des troupes détachées à Truxillo et Alcantara. Un autre corps combiné d'Anglais et de Portugais, aux ordres du général Beresford, évalué à 25 mille hommes, a eu depuis longtemps son quartier général à Castel-Branco, avec une avant-garde sur les frontières de l'Estramadure; on ne voit pas que ce corps ait fait de mouvements prononcés. Il paraît servir d'intermédiaire entre la grande armée anglaise et le corps ci-devant de la Romana, maintenant commandé par le duc del Parque, qui est fort de 30 à 35 mille hommes, et qui a livré, le 18, un combat à Tamamès au 6ᵉ corps. Il paraît que depuis cette action le duc del Parque est rentré en Estramadure pour se rapprocher du Tage.

L'armée espagnole qui a combattu à Talavera avec les Anglais était alors commandée par Cuesta, et doit l'être aujourd'hui par le général Eguia : une partie est venue renforcer l'armée de la Manche sous Vénégas; le reste paraît être combiné avec les Anglais, et reste stationné entre Truxillo et le Tage. Quant à l'armée de Vénégas, on a vu qu'elle annonçait le projet de tourner la gauche française, et de menacer Madrid par Aranjuez et par la route de Valence.

De là jusqu'en Catalogne, on ne connaît aucun corps d'insurgés, à l'exception de quelques bandes assez considérables, entre Molina de Aragon et Calatayud, toujours repoussées par les soins du général Suchet. La Catalogne forme ensuite à elle seule un foyer d'insurrection, soutenu par le corps de Blake et par les miquelets, qui abondent dans cette partie. Cette portion de l'Espagne reste d'ailleurs isolée, et sans influence sur le reste de la Péninsule. »

Joseph au duc de Trévise. Madrid, 25 nov. 1809.

« Monsieur le maréchal, je reçois votre lettre du 24. Je puis bien vous assurer qu'il n'est nullement entré dans ma pensée de disloquer le 5ᵉ corps. Le 5ᵉ corps et son digne chef m'ont inspiré trop d'estime, et de reconnaissance même, pour que je fasse jamais rien qui leur soit désagréable. Le mouvement ordonné à la division Gazan a été commandé par le besoin du moment ; mais, ce mouvement terminé, tout rentre dans l'ordre accoutumé. Vous pouvez même, Monsieur le maréchal, vous porter avec la division Gazan ; mais votre présence me paraît plus nécessaire plus près des deux corps qui sont et restent sous vos ordres. Loin de restreindre votre commandement, vous me trouverez toujours, Monsieur le duc, disposé à l'augmenter. *La manière dont vous vous êtes conduit à Ocana* doit me faire désirer de voir toujours beaucoup de troupes sous vos ordres.

Je désire que ma lettre vous trouve moins souffrant de votre blessure d'Ocana. Je vous prie de

croire que personne ne vous rend plus de justice que moi, et n'est plus heureux de tout ce qui peut vous être agréable. Agréez, Monsieur le maréchal, mon sincère attachement. »

« J'ai réfléchi aux inconvénients qu'il y a de ne pas faire condamner, selon les lois en vigueur chez toutes les nations, les prisonniers qui, m'ayant prêté serment, ont pris les armes contre moi, ou qui, ayant été laissés en liberté chez eux sur leur parole d'honneur, l'ont faussée, et se trouvent une seconde fois prisonniers; et ceux enfin qui, faits prisonniers, sont entrés à mon service, ont déserté, et sont repris les armes à la main une autre fois. Joseph à Soult. Madrid, 27 nov. 1809.

Je pense, d'ailleurs, qu'une juste sévérité est nécessaire pour redresser l'esprit de bien des gens.

Donnez donc l'ordre au général Belliard de former une commission militaire, par-devant laquelle il fera traduire ceux des prisonniers qu'il croirait se trouver dans un des trois cas spécifiés ci-dessus.

Il sera bon qu'il nomme, pour faire partie de cette commission, un ou deux officiers espagnols sur la fermeté desquels il pourra compter.

Je désirerais qu'un ou deux jugements bien libellés, portant condamnation de gens évidemment coupables, pussent être imprimés et publiés. Si ces jugements sont bien rédigés, ils ne peuvent nous laisser aucune crainte de justes représailles, puisque aucun des nôtres ne se trouve dans ce cas. »

« Mon cousin, je viens d'ordonner qu'à dater du 1er décembre, vous n'aurez plus à vous mêler Napoléon à Berthier. Paris,

28 nov. 1809. de l'armée d'Allemagne, et que vous serez chargé de la correspondance de l'armée d'Espagne. A dater de cette époque, vous prendrez les fonctions de major général de l'armée d'Espagne. Prenez vos mesures pour organiser votre état-major et vos bureaux. Mettez en marche pour Bayonne vos équipages et ceux de vos aides de camp. Vous me rendrez compte de la formation du corps de réserve de l'armée d'Espagne, composé des divisions Loison et Reynier et du 8ᵉ corps, des dispositions que j'ai ordonnées pour envoyer 100 mille hommes de renfort en Espagne, et de tout ce qui est relatif au détail de l'artillerie.

Il manque, à beaucoup de ces corps, des généraux, et de ce qui constitue l'état-major. Faites-vous rendre compte de tout cela. Je pense que, dès demain, vous devez faire partir pour Madrid un de vos aides de camp avec un ordre du ministre de la guerre, pour informer sur toute la ligne des présentes dispositions, et vous faire envoyer par l'estafette les rapports de la Navarre, de l'Aragon, des trois Biscayes, de Burgos, de Valladolid et de Bayonne, afin que je puisse promptement reprendre la direction des affaires d'Espagne (1).

Ferdinand, prince des Asturies, à Joseph. Valancey, 28 nov. 1809.

« Sire, Votre Majesté a bien voulu me permettre de compter sur son amitié. Je viens l'implorer aujourd'hui, en la priant de m'accorder son appui auprès de Sa Majesté l'Empereur, son auguste frère,

(1) C'est probablement cet ordre de Napoléon qui accrédita le bruit de sa prochaine arrivée dans la Péninsule.

pour la réalisation d'un vœu cher à mon cœur, celui de voir mon sort uni au sort d'une nièce de Sa Majesté Impériale et Royale et de Votre Majesté Catholique, conformément à l'espérance que j'en ai conçue depuis longtemps. A qui puis-je plus convenablement m'adresser qu'à Votre Majesté Catholique pour un objet si important pour moi? Elle m'a donné le droit de compter sur son intervention, et Votre Majesté Catholique ne la refusera pas en ma qualité de prince d'Espagne.

Je la prie aussi de m'accorder la décoration do l'ordre qu'elle vient de créer sous la dénomination d'*ordre royal d'Espagne*. J'ai le désir de prouver à Votre Majesté la sincérité de mes sentiments et ma confiance en elle.

De Votre Majesté Catholique, le dévoué frère,

FERDINAND. »

« Sire, j'ai l'honneur d'annoncer à Votre Majesté que l'armée anglaise s'est retirée en Portugal depuis le 24 de novembre. Ayant appris à Truxillo la destruction totale de l'armée de la Manche à Ocana, elle abandonna l'armée du duc del Parque, qui a été détruite au point que le général Kellermann me renvoie la division Gazan et la brigade Rey, que j'avais envoyées à son secours, comme lui étant désormais inutiles.

Jos. à Nap. Madrid, 3 décembre 1809.

La Galice, l'Andalousie sont découvertes. Le Portugal ne saurait être défendu par l'armée anglaise, qui s'y est retirée.

Tous les contes que l'on débite ici sur mon sort

futur et celui de l'Espagne retardent seuls le rapprochement de tous les esprits, et empêchent la pacification intérieure (1).

M. Laborie est cité pour un des plus grands écrivains de nouvelles politiques, que je ne puis pas démentir, puisque je n'en ai aucune à opposer à tout ce qu'on débite. Quels que soient les événements, que Votre Majesté ne doute jamais de ma tendre amitié! »

Jos. à Nap. Madrid, 4 décembre 1809.

« Sire, le colonel Clermont-Tonnerre donnera à Votre Majesté tous les renseignements qu'elle pourra désirer sur l'Espagne et l'armée.

Depuis l'affaire d'Ocana, l'esprit public paraît bien changé. La retraite des Anglais de Truxillo, l'abandon qu'ils ont fait des alliés qu'ils avaient poussés en avant sur leur droite et leur gauche; le dernier avantage d'Alba de Tormès, qui a détruit partie de l'armée du duc del Parque et dispersé le reste, ont beaucoup amélioré les hommes et les choses. Il y a longtemps que je n'ai de nouvelles de Votre Majesté. On répand ici des contes de toutes espèces sur le sort futur de l'Espagne, ce qui tient tout en suspens. »

(1) Joseph fait allusion à une foule de bruits ridicules répandus à cette époque dans Madrid, et qui ne tendaient à rien moins qu'à faire croire que, d'après les conventions arrêtées pour la paix avec l'Autriche, paix signée à Presbourg, l'Empereur allait mettre sur sa tête la couronne d'Espagne, nommer Berthier vice-roi, Joseph roi d'Italie, le prince de Ponte-Corvo roi de Portugal; que le grand-duc Constantin allait devenir roi de Turquie; qu'il y aurait garnison russe aux Dardanelles; et qu'Eugène allait prendre possession des pays cédés par l'Autriche, puissance à laquelle il ne resterait plus que les royaumes de Hongrie et de Bohême. Ces bruits avaient pris une certaine consistance à Madrid.

« Monsieur le ministre, j'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence copie d'une lettre du maréchal duc de Trévise, datée de Talavera le 6. Elle est remarquable en ce qu'elle fait connaître que l'esprit public s'améliore sensiblement dans la vallée du Tage; pareille observation est faite sur divers autres points, même à Madrid.

Soult au ministre. Madrid, 8 décembre 1809.

J'ai aussi l'honneur de lui adresser la traduction d'un rapport qui a été fait par un homme venu dernièrement de l'Andalousie; d'autres détails, venus de Séville depuis le départ de cet homme, portent qu'il y a une grande fermentation dans ce foyer de l'insurrection, laquelle est entretenue par la rivalité qui existe entre la junte centrale et la junte des provinces, particulièrement celle de Valence à Séville. On réclamait l'intervention des Anglais; on ignorait encore quelle part ceux-ci prendraient aux affaires. Il paraît qu'on n'est pas non plus d'accord sur la manière de composer le nouveau gouvernement qu'on a projeté; la déroute des armées avait renversé bien des projets, et consterné tout le monde. Cependant on se hâtait de rassembler tout ce qu'il y avait de disponible en Andalousie pour le porter aux débouchés de la Sierra-Morena, afin de couvrir la province et de faciliter le ralliement des débris de l'armée de la Manche. On annonce aussi que quelques troupes qui étaient à Valence, et que dans le principe on avait dirigées vers Tortose, ont été rappelées, et qu'on les fait marcher vers Cuença.

Depuis deux jours, il n'est pas arrivé de rapports de la haute Espagne. J'ai eu l'honneur d'envoyer à

Votre Excellence copie des dernières lettres qui soient parvenues des généraux Kellermann et Solignac. Le 6[e] corps est sur la Tormès, et doit s'occuper de fortifier Albo. Le général Marchand n'a point envoyé d'autres nouvelles sur ce qui se passe dans la province de Salamanque.

Ainsi que j'ai eu l'honneur de l'annoncer à Votre Excellence par ma lettre du 14 de ce mois, le 1[er] corps d'armée doit se mettre en marche demain 9, pour se porter entre le Jabalon et la Guadiana, où il s'établira provisoirement, et fera occuper El-Viso, Ciudad-Réal et Villa-Nueva de los Infantes. Il enverra de fortes reconnaissances sur la Sierra-Morena, en suivant la grande route de l'Andalousie, et en avant de Ciudad-Réal, dans la direction de Medellin, ainsi qu'au col de Saint-Estevan, à l'effet de connaître les moyens de défense que les ennemis ont préparés sur ces dernières directions, et aussi pour être instruit de leurs dispositions. Le 1[er] corps d'armée fera en outre occuper les débouchés de la Sierra-Morena aussi loin qu'il pourra pénétrer.

La division du général Gazan, qui avait été portée d'Avila sur la Tormès, est revenue aujourd'hui à Maqueda et Santa-Cruz, où elle est rentrée au 5[e] corps; demain ce corps d'armée se portera sur Tolède, d'où il poussera sa tête jusqu'à Consuegra.

Des ordres sont donnés pour que le château de Consuegra soit mis en état de défense et approvisionné. Aussitôt que les ouvrages qu'on y exécutera seront en état de recevoir du canon, ils seront ar-

més, et le fort recevra une garnison permanente. Le château de Tolède doit aussi être rétabli et armé. Le général Milhaud a dû arriver aujourd'hui à Siguensa, d'où il continuera son mouvement, ainsi qu'il est dit dans ma lettre du 4. Le dernier rapport du général Belair annonçait qu'il y avait dans cette ville quelques milliers d'insurgés; il n'est pas probable qu'ils y aient attendu les troupes impériales, et ils se seront rejetés vers Cuença. Je ne pourrai avoir de rapports du général Milhaud qu'après-demain.

Les travaux du Retiro de Madrid vont bien; dans trois semaines toutes les courtines seront terminées et les ouvrages extérieurs entrepris. Le général Lery est très-content du bataillon de pionniers espagnols, formé par les prisonniers espagnols de bonne volonté qui lui ont été donnés; il n'a eu encore qu'un seul déserteur.

On attend avec beaucoup d'impatience le convoi d'argent qui doit venir de Bayonne; tous les services souffrent, et la troupe éprouve des besoins que, faute d'argent, elle ne peut satisfaire.

Les hôpitaux vont bien, le nombre des malades diminue. Je mets ci-joint l'état de situation de ceux de Madrid; il n'y a que des ambulances régimentaires à Talavera pour le 2e corps, et à Tolède pour le 1er et le 5e. Dans la haute Espagne, le nombre de malades diminue également, et il paraît que le service des hôpitaux n'y manque pas. »

« Renvoyé au major général, pour témoigner au Napoléon

à Berthier, en lui renvoyant un rapport sur l'Espagne. Paris, 9 décembre 1809.

général Suchet ma satisfaction de la bonne situation de son corps; lui faire comprendre la nécessité d'avoir un million de biscuits à Saragosse, pour être en état de se porter sur Valence au moment où j'entrerai en Espagne, et de préparer les moyens nécessaires pour faire le siége de cette place. — Le major général lui demandera un plan là-dessus. Il fera connaître que le 13e de cuirassiers et le 4e de hussards vont être portés à 1,500 hommes; qu'avant le 20 décembre, le 2e régiment de cavalerie de l'armée d'Espagne sera arrivé à Saragosse, et aura renforcé ses corps de cavalerie; que 1,500 hommes du régiment de la Vistule sont à Vittoria et se rendent à Saragosse, pour renforcer ses trois régiments de la Vistule; et qu'enfin, en janvier, des détachements arriveront à ce corps pour le porter à 30 mille hommes sous les armes. »

Napoléon à Berthier. Paris, 9 décembre 1809.

« Mon cousin, vous voudrez bien ordonner sans délai que le 2e régiment de marche de cavalerie de l'armée d'Espagne, qui arrive à Bayonne le 14 décembre, soit, de Bayonne, dirigé sur Tolosa, de Tolosa sur Pampelune, et de Pampelune sur Saragosse, où il sera dissous et incorporé, savoir : les détachements du 4e de hussards dans ce régiment, et les cuirassiers dans le 13e. Vous devez prescrire que les officiers et maréchaux-des-logis-chefs reviennent à leur dépôt en poste. Par ce moyen, le général Loison n'aura pas d'autre cavalerie que le 1er régiment de marche et le régiment de lanciers polonais. — Je vous prie de faire connaître au gé-

néral Loison que j'attache la plus grande importance à ce que tous les corps qui étaient en Biscaye composent, soit le bataillon de Vittoria, soit celui de Bilbao, soit celui des hommes isolés de Saint-Sébastien, soit que tous les hommes isolés quelconques se dirigent sur leur régiment, afin de grossir les cadres, et à ce qu'il n'y ait dans les trois Biscayes que son corps. — Vous lui ferez connaître aussi que je désire qu'il envoie des colonnes pour que, dans les environs de Logrono, de Santo-Domingo, sur les confins de la Navarre et dans les communications de Vittoria à Burgos, les brigands soient vivement poursuivis; qu'il est même autorisé à faire des expéditions de 2 à 3 mille hommes, à les diriger même du côté de la Navarre et de la Castille, jusqu'à trois journées de marche de la Biscaye, pour dissoudre les comités d'insurrection, désarmer les villes, et ramener tout à l'obéissance; qu'il faut que les parties de la Navarre et de la Castille qui avoisinent la Biscaye se ressentent de son influence, de son autorité et de sa présence à Vittoria. — La brigade Simon, de la division Loison, forte de 6 mille hommes, a dû arriver le 5 décembre à Vittoria; la seconde brigade, commandée par le général Gratien, forte également de 6 mille hommes, doit y arriver le 8. — Écrivez au commandant de Saint-Sébastien et des trois provinces de Biscaye, pour leur recommander que tout ce qu'ils avaient de troupes soit renvoyé à leur cadre. — Recommandez au général Loison de vous faire un rapport sur la situation des trois provinces, et sur la manière dont elles sont gou-

vernées. Dites-lui que je m'en rapporte à lui sur toutes les mesures à prendre pour la tranquillité du pays et pour arrêter les malveillants; qu'il doit me proposer ce qu'il y aurait à faire; que, du reste, sa division de 12 mille hommes doit se reposer, s'instruire et se compléter. — Faites-lui connaître qu'il ne doit disposer des troupes mises sous son commandement que par votre ordre; que, dans des cas pressés, il peut en disposer selon son propre jugement, mais sans s'éloigner de la Biscaye; enfin qu'il ne doit pas pousser plus avant en Espagne. — Faites-moi savoir quand la 1re brigade du corps du général Reynier pourra entrer en Espagne. »

Napoléon. à Berthier. Paris, 13 déc. 1809.

« Mon cousin, je vous envoie les dernières dépêches reçues d'Espagne. Accusez-en la réception au roi et au général Suchet. Faites connaître au roi que les drapeaux pris par mes troupes aux batailons de Medellin, d'Ocana, etc., etc., doivent être envoyés en France pour m'être présentés, et servir à orner les monuments français. Vous écrirez la même chose au duc de Dalmatie. Écrivez également qu'on envoie en France les prisonniers, en retenant les Allemands, Suisses et Français, pour les placer dans les régiments; mais qu'il ne faut employer aucun Espagnol, qui tous se font un jeu de trahir. Donnez ordre aux Irlandais qui font partie de la division Loison de se rendre à Burgos pour se réunir à leurs régiments. »

Napoléon à Berthier. Paris,

« Mon cousin, je vois, par votre lettre du 13 décembre, que la 2e brigade de la division Reynier,

que commande le général Valentin, et la 3e brigade, que commande le général Lamartinière, qui s'organisent à Bayonne, peuvent être prêtes dans les premiers jours de janvier. Donnez ordre que le 1er régiment provisoire de chasseurs parte le 18 de Saintes pour continuer sa route, et faites-moi connaître le jour où il arrivera à Bayonne. On le fera entrer sur-le-champ en Espagne. 14 déc. 1809.

Le 5e régiment de marche de cavalerie, qui arrive le 14 à Tours, en partira le 16 et continuera sa route sur Bayonne, afin de pouvoir également entrer le plus tôt possible en Espagne. — J'approuve que les 3e, 4e et 5e régiments de marche de l'armée d'Espagne filent, à mesure qu'ils seront formés, sur l'Espagne. Il faudrait mettre le détachement du 4e de hussards, qui est dans le 3e régiment de cavalerie, dans le 2e, puisque le 2e régiment est destiné à aller en Aragon, où est le 4e de hussards. »

« Monsieur le ministre, j'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence copie d'une lettre du maréchal duc de Bellune, en date du 9 (n° 1) : elle rend compte que les travaux du fort de Consuegra sont entrepris, et contient l'itinéraire du 1er corps jusqu'au 13. Aujourd'hui, des reconnaissances ont dû se porter aux divers débouchés de la Sierra-Morena, pour avoir des renseignements sur l'ennemi et connaître ses préparatifs de défense. Soult au ministre. Madrid, 14 déc. 1809.

Je mets ci-joint, sous le n° 2, copie d'une lettre du maréchal duc de Trévise, laquelle donne l'emplacement du 5e corps, et, sous le n° 3, copie d'une

lettre du général Heudelet sur la position que le 2ᵉ corps occupe.

Cette dernière rend aussi compte que les ennemis se sont retirés du pont de l'Arzobispo et de la Manche; d'une bande de brigands qu'on a vainement fait poursuivre pendant longtemps. Un commissaire des guerres, qui avait été pris par cette bande du côté d'Illescas et qui est parvenu à s'échapper, rapporte qu'il a vu plusieurs bandes de prisonniers de guerre qui se sont aussi échappés des colonnes, ou du dépôt général de Madrid, qui cherchaient à se rendre, sous divers déguisements, aux armées des insurgés. Il est fâcheux qu'on n'ait pu l'en préserver; cependant les plus grandes précautions ont été prises pour les contenir; toute la division allemande est employée à les conduire, et il y a, à cet effet, un homme pour cinq. Mais les Espagnols ont tant de facilités pour se déguiser, et ensuite pour se dérober à la surveillance, que, malgré la sévérité qu'on exerce envers eux, on n'est pas toujours assuré de les garder, quoiqu'ils soient prévenus que les tentatives pour s'évader leur font encourir la peine capitale, et que de nombreux exemples aient été faits.

Il n'est point parvenu de nouveaux rapports du général Milhaud; il est à présumer qu'aujourd'hui il sera mis en communication avec les troupes du 3ᵉ corps qui sont à Calatayud; ensuite il continuera son mouvement, et sera, vers le 23 ou le 24, du côté de Cuença, à moins qu'il ne se montre des forces majeures qui l'arrêtent.

Une colonne, composée du 27e régiment de chasseurs qui est rendu disponible, et de deux bataillons de la division du général Sébastiani, va être dirigée sur Cuença, pour lier communication avec le général Milhaud et lui porter des ordres.

D'après les dispositions du roi, le 3e régiment de hussards hollandais a reçu ordre de se rendre à Madrid, en remplacement du 27e de chasseurs à cheval; et le 26e de chasseurs, qui était avec lui de brigade, est compris dans la brigade de cavalerie légère du 5e corps.

On annonce que des troupes venant de Valence se portent sur la Sierra-Morena, pour joindre les débris de l'armée de la Manche; on dit aussi que le parti insurrectionnel fait en ce moment de grands efforts pour tâcher de réorganiser ses armées. Enfin, le bruit général est que le plus grand désordre règne à Séville; que la junte a été dissoute; qu'on y a fait périr onze personnes de distinction, que le comte d'Altamira a été déporté; que Cuesta est régent par intérim; qu'un prince étranger doit être appelé pour prendre la régence du gouvernement; et que, dans le fort de l'organisation, on a remarqué beaucoup moins d'acharnement contre les Français. Lorsque le régiment de Farnesio, qui revenait d'Ocana, rentra à Séville, il se porta à des violences contre la junte, qu'il apostropha sur les malheurs dont elle était cause.

Dans aucun temps, depuis le commencement de la guerre d'Espagne, la circonstance n'a été plus favorable qu'à présent pour entrer en Andalousie, et

il est probable qu'on obtiendrait des résultats avantageux. J'ai déjà rendu compte à Votre Excellence qu'on allait se préparer à ce mouvement, en attendant que Sa Majesté l'Empereur ait daigné faire connaître ses suprêmes intentions. Mais, pour le faire avec succès, et en même temps assurer la tranquillité des provinces de l'intérieur, il serait nécessaire que la 1re division de réserve eût ordre d'avancer jusqu'à Burgos pour occuper la Vieille-Castille, et qu'une autre division se rendît à Saragosse pour remplacer en Aragon le 3e corps, lequel se porterait par Cuença à San-Clemente et à Alvacete, sur la route de Valence à Madrid. Ainsi, tous les détachements que les corps d'armée ont en arrière pourraient les joindre et les renforcer; mais la cavalerie devrait aussi recevoir des renforts. Votre Excellence a vu, par les divers rapports qui lui ont été faits, que beaucoup de régiments sont en mauvais état, et qu'ils attendent de leur dépôt des effets de harnachement et d'habillement. »

Napoléon à Berthier. 15 déc. 1809.

« Mon cousin, le général Loison doit, depuis le 4, être à Vittoria; je suis surpris qu'aujourd'hui 15, vous n'en ayez pas de nouvelles. Il a dû faire occuper Saint-Sébastien, Bilbao, par ses troupes, et grossir l'armée d'Espagne des bataillons d'hommes isolés et de marche de Vittoria et de Saint-Sébastien, hormis le bataillon de garde nationale qui doit rester dans la Biscaye. Écrivez au duc de Dalmatie que j'ai hâte de voir se réunir tous les corps; qu'il donne l'ordre que tout ce qui appartient aux

32ᵉ, 15ᵉ, 66ᵉ, 26ᵉ et 82ᵉ se rende dans le Nord, à Benavente et à Valladolid, pour être réuni au corps du général Loison; que tout ce qui appartient aux 51ᵉ, 43ᵉ, 55ᵉ, 58ᵉ, 47ᵉ et 12ᵉ de ligne rejoignent leurs régiments respectifs à Madrid; que le 2ᵉ corps ne sera formé que des deux divisions des généraux Merle et Heudelet, composées, comme elles le sont aujourd'hui, des 2ᵉ, 4ᵉ, 17ᵉ et 31ᵉ légers, et des 15ᵉ, 36ᵉ, 47ᵉ, 70ᵉ et 86ᵉ de ligne. Vous lui ferez connaître que, dans le corps du général Loison, il y a 6,000 hommes appartenant à ce corps, et qu'il y en a un égal nombre en marche de France, pour porter ces 9 régiments au complet.

Vous lui réitérerez l'ordre de ne pas toucher au corps du général Loison, dont je me réserve la disposition. Il y a à Madrid beaucoup d'hommes isolés et détachés, tels que le 10ᵉ bataillon de marche et plusieurs détachements appartenant aux divers corps, qu'il faut lui donner l'ordre de faire rejoindre.

Vous lui ferez connaître que je vais donner l'ordre au corps du général Loison d'occuper Burgos, ce qui rendra disponible le 118ᵉ, dont je veux renforcer la division Bonnet. En résumé, vous lui donnerez l'ordre que tout ce qui appartient aux 15ᵉ, 32ᵉ, 26ᵉ, 66ᵉ, 82ᵉ, 122ᵉ, 120ᵉ, 119ᵉ, 118ᵉ, à la légion du Midi, aux régiments de Westphalie, de Prusse, et à la garde de Paris, reste dans le nord pour maintenir en paix la Castille, contenir les insurgés de Portugal et l'armée ennemie de Galice; que tout ce qui appartient au 6ᵉ corps reste du côté de Salamanque; que tout ce qui appartient aux ré-

giments des 5e, 1er et 4e corps les rejoigne et s'y réunisse, afin qu'ils se tiennent prêts à recevoir des renforts à mon arrivée, et à finir enfin la conquête de l'Espagne. Il y a également un bataillon du 2e léger qu'il faut réunir, ainsi que beaucoup de détachements appartenant à des régiments de cavalerie. »

Nap. à Jos. Trianon, 17 déc. 1809. « Monsieur mon frère, j'envoie à Votre Majesté le *Moniteur*, qui lui fera connaître le parti que j'ai cru devoir prendre (1).

J'ai reçu sa lettre du 4 décembre par l'aide de camp qu'elle m'a expédié. »

Napoléon à Berthier. Trianon, 17 déc. 1809. « Mon cousin, donnez l'ordre positif en Espagne pour que, soit dans les gazettes, soit dans les rapports, on ne donne point à la division polonaise le nom de Polonaise, mais celui de Grand-Duché de Varsovie; et à la division allemande le nom Allemande, mais celui de la Confédération du Rhin. »

Soult à Victor. Madrid, 17 déc. 1809. « Monsieur le maréchal, je vais mettre sous les yeux du roi la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 15. En attendant, je dois vous prévenir que M. le maréchal duc de Trévise a reçu ordre de pousser une forte reconnaissance jusqu'à Orcaja, à l'effet de détruire les bandes de brigands qui se sont établies dans ces montagnes, et aussi pour faire occuper Orcaja, si ce poste peut être retranché et défendu. Je vous préviens également que le général Milhaud, commandant une co-

(1) L'Empereur veut parler ici de son divorce avec l'impératrice Joséphine, et de son mariage avec Marie-Louise.

lonne d'infanterie et de cavalerie qui s'est portée sur Soria et Calatayud, doit remonter par Molina sur Cuença, où probablement il arrivera le 24 de ce mois, et que je lui envoie ordre d'en partir immédiatement pour se rendre à San-Clemente, d'où il fera occuper El-Probencio et Villa-Robledo, se mettra en communication avec les troupes du 1er corps qui seront à Villa-Nueva de los Infantes et Villa-Hermosa, en même temps qu'il portera une forte reconnaissance sur Alvacete, pour s'emparer de ce poste important et l'occuper.

D'après ces dispositions, vous voyez, Monsieur le maréchal, que le roi se prépare à des mouvements plus décisifs; mais jusqu'à ce que Sa Majesté soit parfaitement en mesure, son intention est que vous obligiez tous les partis ennemis qui peuvent être en deçà de la Sierra-Morena à repasser entièrement cette montagne; et même que, si vous trouviez occasion d'entreprendre quelque chose, soit pour détruire un corps espagnol, soit pour vous emparer d'une position ou d'un débouché dans la Sierra-Morena, vous agissiez en conséquence, afin d'augmenter les craintes et le mécontentement des habitants de l'Andalousie, et nous ménager ainsi les facilités de déboucher, lorsque Sa Majesté l'Empereur en aura donné l'ordre.

Plusieurs écrits vous sont envoyés; faites-les répandre, et tâchez qu'ils parviennent jusqu'au delà de la ligne ennemie.

Il paraîtrait, d'après votre lettre, que l'armée anglaise est encore sur la Guadiana; cependant d'au-

tres renseignements que le roi a reçus porteraient à croire que cette armée a fait un mouvement pour se rapprocher de Lisbonne, et qu'elle n'a laissé qu'un faible corps du côté de Badajos et de Mérida. Il est bien important que nous sachions à quoi nous en tenir, et Sa Majesté vous recommande d'obtenir à ce sujet des renseignements positifs.

Le maréchal duc de Trévise a reçu ordre de faire occuper Consuegra, et de presser l'exécution des travaux qui doivent y être faits. Cependant, vous devez toujours pourvoir à l'approvisionnement de cette place, ainsi que vous l'annoncez, et y faire monter un hôpital. Dans deux jours le général Senarmont y enverra de l'artillerie.

J'ai eu l'honneur de vous écrire au sujet du défilé de Villaharte, qu'il convient de faire retrancher. Il conviendrait également de faire mettre en état de défense le château de Manzanarès, l'approvisionner, et d'y monter aussi un hôpital. Ce serait un échelon de plus, lorsque l'armée se portera en avant, sous la protection duquel on pourrait mettre les choses inutiles, et où on aurait des approvisionnements. Veuillez, Monsieur le maréchal, donner des ordres en conséquence, et me mettre à même de rendre compte au roi de leur exécution. »

Victor à Soult. Almagro, 18 déc. 1809.

« Monsieur le maréchal, j'ai l'honneur d'adresser ci-joint à Votre Excellence les nouveaux renseignements que j'ai obtenus sur la position, la force des ennemis, et les moyens qu'ils préparent pour défendre les passages de la Sierra-Morena.

Les ennemis se sont retirés jusque dans la Sierra-Morena; ils n'ont laissé de notre côté que quelques bataillons et escadrons, qu'ils ont établis à l'entrée des défilés.

Une division de l'armée ennemie était cantonnée ainsi : mille chevaux à Los Infantes, 5 à 600 à Villa-Hermosa; le reste de cette division était à Torrinches.

Une division d'infanterie, forte de 4 à 5 mille hommes, avec 6 bouches à feu, occupait Almedina, Torre de Juan-Abad, la Puebla del Principe, et Torrinches.

Cette division, ainsi que la cavalerie, se sont retirées, le 13, sur Villamaurique et Torres-Novas.

Une partie de cette troupe paraissait être destinée pour Henarès, l'autre pour prendre poste à la Sierra-Morena ou se rendre à la Caroline.

Il y a encore en ce moment à Villamaurique, comme poste avancé, un corps d'infanterie et de cavalerie, avec 6 bouches à feu. On peut croire que ces troupes ont été établies à poste fixe dans ce village, qui n'est qu'à une lieue de la première ligne ennemie, et dans une position très-avantageuse. Villamaurique avait de forts magasins.

Les bourgs del Bovillos, Alcaraz, Files et Chiclano, sont devenus les refuges de tous les émigrés de la Manche et même des deux provinces de Castille; on assure qu'une grande quantité de marchandises anglaises y a été apportée.

Il y a dans ces quatre endroits de grands magasins de grains de toute espèce.

Si on doit s'en rapporter à des hommes venant de la Caroline, il serait arrivé ces jours derniers 26 bouches à feu, et plusieurs renforts composés de différents corps nouvellement organisés, formant les garnisons de l'Andalousie et du royaume de Valence, même celles des ports de mer, et composés aussi de recrues arrachées malgré elles à leur profession et à leur commerce. On porte leur force totale à 25 mille hommes.

Il est également arrivé de Séville des remontes pour la cavalerie, dont la plupart des chevaux se trouve hors de service.

La bataille d'Ocana a produit un tel effet sur la junte suprême, qu'une commission militaire s'est établie à la Caroline, et que, sous l'égide de la terreur, des exécutions y ont eu lieu presque chaque jour.

La nouvelle de la paix avec l'Autriche a fait plaisir aux Andalous: ces hommes, qui attendent d'un moment à l'autre l'armée française, fatigués par la présence et les réquisitions énormes des armées insurgées, gémissent sur leurs malheurs présents.

Le conseil militaire a ordonné de poursuivre avec célérité les travaux des fortifications de la Sierra-Morena, et un grand nombre de paysans a été envoyé pour cet objet. »

Napoléon à Clarke, Trianon, 18 déc. 1809.

« Monsieur le duc de Feltre, mon intention est de contremander toutes les remontes, afin de diminuer d'autant les dépenses. J'ai recommandé au ministre de l'administration de la guerre de faire diriger sur Niort tous les chevaux qui seraient déjà en route

sur l'Italie ; car je n'ai plus besoin de chevaux de ce côté, et un millier de chevaux de plus du côté de l'Espagne me sera très-utile.

Je vous écris la présente pour vous demander un rapport général sur la cavalerie : ma dépense est énorme, et il faut aujourd'hui songer sérieusement à une réforme. Mon armée, dans l'état actuel, mangerait trois fois le revenu de la France. Je désire donc connaître d'abord la situation en hommes, en chevaux et en selles de tous mes régiments de cavalerie au 1er décembre ; ensuite, les réformes qu'il est urgent de faire dans les hommes et dans les chevaux, pour réduire les régiments à un taux convenable. Je trouverai dans cette mesure un autre avantage : ce sera celui de retirer des dépôts de cavalerie beaucoup de conscrits qui désormais y seraient inutiles, et de pouvoir les mettre à votre disposition pour en former les nouveaux bataillons du train d'artillerie destinés à l'armée d'Espagne.

Tous les budgets doivent être faits sur la base de l'état de paix pour ce qui concerne l'Allemagne, et de l'état de guerre pour ce qui concerne l'Espagne.

Les hommes, les chevaux, les harnais de ma cavalerie se divisent en deux parties : la partie qui est à l'armée, et celle qui est dans les dépôts. 14 de mes régiments de cuirassiers, un grand nombre de mes régiments de chasseurs et de hussards sont en Allemagne. Quel que soit le pied de paix que j'arrêterai, aussitôt que vous m'aurez remis votre rapport, la réduction s'opérera promptement dans les escadrons de guerre de ma cavalerie d'Allemagne,

pour la réforme des hommes démontés ou invalides, et des chevaux hors de service; mais c'est surtout dans mes dépôts qu'il est urgent de porter la réforme, afin que je n'aie en France aucun cheval inutile, et que l'année prochaine je puisse faire de grandes économies sur les fourrages. Ainsi, j'entends que les dépôts de ceux de mes régiments qui restent en Allemagne ne conservent pas plus de 50 chevaux, l'un portant l'autre. En supposant 30 dépôts, cela ne ferait que 1,500 chevaux à nourrir en France par mes régiments de l'armée d'Allemagne. Quant aux hommes, les dépôts devront n'en avoir tout au plus que le double.

Après la cavalerie d'Allemagne, vient celle d'Italie. J'ai des régiments de cavalerie dans mon armée d'Illyrie, j'en ai dans mon armée d'Italie. Mon intention est, en général, de tenir tous mes dépôts de cavalerie dans les Alpes plus nombreux que ceux de l'intérieur, et les escadrons que j'ai en Italie sur un plus haut pied, vu la difficulté de leurs remontes; mais je n'entends pas payer les fourrages plus cher en Piémont et en Italie qu'ailleurs. Les fourrages en Italie sont abondants; ce ne peut être que par abus qu'on en porte le prix si haut. Mon intention est d'autoriser les préfets à le faire fournir au taux de 18 sols, d'un franc au plus, et même par réquisition, s'il est nécessaire.

Je suis porté à placer en Normandie les 4 dépôts de cuirassiers que j'ai en Piémont. Ils seront là plus près de leurs remontes, et j'ai d'ailleurs toujours besoin de ressources et de cavalerie sur la côte.

J'ai en Espagne 25 régiments de dragons. Je n'entends pas qu'ils aient en France chacun plus de 25 à 50 chevaux à leur dépôt. Même observation pour les 12 régiments de chasseurs et de hussards qui sont en Espagne. Et comme à cette armée la nourriture des chevaux n'est pas à mes frais, il faut, en général, me proposer d'y envoyer tous les chevaux qui sont disponibles dans les dépôts; là ils seront utiles et ne me coûteront rien, et il en résultera de grandes économies pour mes finances.

J'ai 80 régiments de cavalerie, c'est 80 dépôts qui, à raison de 40 chevaux l'un portant l'autre, ne feront pas plus de 3 à 4 mille chevaux à nourrir; ce qui réduira la masse des fourrages de 15 millions à moins de 4 millions pour 1810, grande et importante économie.

Je crois avoir augmenté d'une 9e compagnie tous mes régiments de dragons et de cavalerie légère. Il me semble qu'il serait convenable de réformer pour l'année prochaine les 9es compagnies, car les régiments de cavalerie que j'ai en Allemagne seront suffisamment forts à 4 escadrons, puisqu'ils y seront dans l'état de paix : et quant aux régiments de l'armée d'Espagne, ils sont si nombreux, qu'ils seront suffisamment forts à 3 escadrons.

Je pense qu'il serait également nécessaire de réformer le 5e escadron des cuirassiers, ce qui nous replacerait tout à fait sur le pied de paix.

Présentez-moi donc un rapport sur les augmentations que l'état de guerre a nécessitées, un état général de la situation de ma cavalerie, sous le triple

rapport des hommes, des chevaux et des harnais; et enfin un projet de décret qui remplisse les vues que je viens de vous indiquer. »

Napoléon à Berthier. Trianon, 19 déc. 1809.

« Mon cousin, je vois, dans votre lettre du 18, que vous ne faites séjourner la 1re brigade de la 1re division de ma garde, que commande le général Roguet à Tours, que le 23 et le 24; faites-la séjourner à Poitiers le 27 et le 28. La 2e brigade pourra séjourner à Châtellerault le 27 et le 28. C'est donc un séjour de plus que je veux lui donner. Donnez ordre que les logements soient préparés à Bordeaux, pour que cette division y séjourne au moins huit jours, afin de se bien remettre. Écrivez au général Reynier qu'aussitôt qu'il entrera en Biscaye, il prenne des mesures pour détruire les bandes d'insurgés. Faites connaître au général Loison que je suis fâché qu'il ait laissé si peu de troupes du côté de Saint-Sébastien, et qu'il n'ait rien fait pour détruire les bandes de brigands qui s'y trouvent. »

Ordre de Napoléon. 19 déc. 1809.

« Monsieur le duc de Feltre, faites connaître au duc de Castiglione ma satisfaction sur la prise de Girone, et le regret que j'ai que mes troupes n'aient pas été depuis longtemps commandées par lui.

Donnez-moi des renseignements sur la santé de ce maréchal, et s'il est en état de faire un service actif. Mandez-le-lui par un officier, qui vous rapportera la situation de l'armée, et des renseignements sur tout ce qui peut m'intéresser dans le pays; qu'il se porte sur Barcelone pour débloquer la ville, la ravitailler, et influer dans les affaires générales.

Il est bien important de prendre le fort d'Hostalrich, afin d'avoir sa communication entre la France et Barcelone bien assurée. »

Jos. à Nap., Madrid, 19 déc. 1809

« Sire, j'ai reçu la lettre dont était porteur M. Tascher. Je suis fâché que Votre Majesté puisse croire que l'armée devrait être plus avancée ; on n'a cependant pas perdu un jour depuis les événements d'Ocana et d'Alba ; j'ai pressé tant qu'il a été possible les mouvements. *Soria, Cuença,* la Sierra-Morena, ont à la fois vu les troupes de Votre Majesté. Le gouvernement de Séville est aux abois ; le moment presse, et j'en profiterai. Tous les ordres sont donnés ; il ne dépendra pas de moi que les affaires ne soient bientôt décidées en Andalousie, tout est disposé pour cela. Les Anglais se retirent en Portugal.

J'ai reçu avec bien du plaisir des lettres de Votre Majesté, depuis si longtemps attendues. »

Napoléon à Berthier. Trianon, 20 déc. 1809.

« Mon cousin, écrivez au général Suchet qu'il ne fait pas assez d'attention aux brigands qui sont dans la Navarre ; que je vois avec peine qu'il leur ait laissé prendre Tudela ; que quoiqu'ils n'aient occupé que momentanément cette ville, c'est un grand mal, et qu'un point comme celui-là devrait être à l'abri de toute attaque. »

Napoléon à Berthier. Trianon, 21 déc. 1809.

« Mon cousin, dans le nombre de prisonniers faits à la bataille d'Ocana, il y a des officiers qui ont été amnistiés, et qui depuis ont servi contre le roi. Donnez ordre qu'on les arrête à Bayonne. Écri-

vez au duc de Dalmatie qu'il fasse conduire à Bayonne tous ceux qui sont dans ce cas, pour qu'il en soit fait une sévère justice. »

Le ministre à Napoléon. 21 déc. 1809.

« Sire, Votre Majesté trouvera ci-joint une lettre du maréchal duc de Trévise, qui m'est parvenue après un long retard. Ce maréchal réclame contre l'inexactitude d'un rapport du duc de Dalmatie, inséré dans le *Moniteur* du 28 septembre, qui rend compte de la marche du 5ᵉ corps sur Placencia le 1ᵉʳ août, d'une manière que le duc de Trévise affirme être très-inexacte, et de nature à donner à Votre Majesté des idées peu favorables sur sa capacité et sur ses dispositions militaires. Le rapport du duc de Dalmatie annonce que le 5ᵉ corps ayant été retardé dans sa marche par un petit corps espagnol qui voulait défendre un pont, ne put arriver à Placencia que le 1ᵉʳ août, d'où un dépôt de convalescents et un convoi anglais étaient partis la veille. A cela, le duc de Trévise répond que le combat insignifiant qui eut lieu le 30 juillet au pont de Cuerpo-de-Hombre n'a aucunement retardé la marche de ses colonnes, qui ont fait, le 30 juillet, 7 lieues d'Espagne, le 31 encore autant, et le 1ᵉʳ août 8 lieues, pour arriver à 4 heures après midi à Placencia : ce n'est donc point par sa faute que le convoi et les convalescents anglais ont pu s'échapper. Le duc de Trévise serait affligé si Votre Majesté avait eu idée que 3 bataillons d'insurgés auraient pu suspendre la marche du 5ᵉ corps, et empêcher la prise qui eût été faite la veille, si l'on fût arrivé

un jour plus tôt à Placencia. La crainte du duc de Trévise, que Votre Majesté ne fût induite en erreur par le récit du duc de Dalmatie, l'a engagé à me prier de mettre sa réclamation sous ses yeux : cette pièce pourra la mettre à même de fixer son opinion sur un objet auquel le maréchal attache un grand intérêt. »

LIVRE NEUVIÈME

ANNÉE 1810.

Position, force et emplacement des armées françaises, espagnoles et anglaises, au commencement de 1810. — Expédition d'Andalousie. — Passage de la Sierra-Morena (20 janvier). — Entrée des troupes françaises à Cordoue, Séville, Grenade, Malaga (fin de janvier et commencement de février). — Marche du duc de Bellune sur Cadix, et du duc de Trévise sur Badajos (3 février). — Tentatives infructueuses de Suchet sur Valence. — Siége d'Astorga. — Réunion des cortès à Cadix. — Décret impérial du 8 février sur les grands gouvernements. — Effets produits en Espagne par cette mesure. — Opérations des armées en Catalogne et en Aragon. — Expédition de Masséna en Portugal. — Siéges et prises de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida (10 juillet et 27 août). — Marche sur Coïmbre. — Bataille de Busaco (27 septembre). — Arrivée de l'armée expéditionnaire devant les lignes de Torres-Vedras (10 octobre). — Son séjour devant les positions anglaises. — Elle prend position à Santarem (18 novembre). — Gouvernement de Joseph pendant l'année 1810. — Son voyage dans le midi de l'Espagne (du commencement de mars au 15 mai). — Son retour à Madrid (15 mai). — Double mission de MM. d'Azanza, duc de Santa-Fé, et d'Almenara, auprès de l'Empereur. — Notes de M. le comte de Melito sur les affaires d'Espagne, du 15 août au 31 décembre 1810.

Le traité de Vienne ayant mis fin à la guerre d'Allemagne, on s'attendait à voir l'Empereur entrer en Espagne pour commander ses armées : lui seul pouvait en effet terminer cette guerre, et par son génie, et par les puissants moyens dont il disposait lorsqu'il commandait en personne. Sa présence eût fait cesser de funestes rivalités, imposé l'obéissance, et ranimé l'ardeur des troupes par l'espoir des ré-

compenses. Il est vraisemblable qu'il en sentait la nécessité, puisque des corps de sa garde s'avancèrent jusque sur l'Èbre; mais il fut retenu, d'abord par son divorce, puis par son mariage, et enfin par les nuages qui s'élevèrent du côté de la Russie. Peut-être aussi crut-il inutile de s'engager lui-même dans une troisième expédition dans la Péninsule: le résultat des deux premières aurait dû lui prouver cependant que la nature du pays, son peu de fertilité, la rareté des chemins praticables, le patriotisme des habitants, soutenu par la présence d'une armée anglaise, présentaient des obstacles difficiles à surmonter. Quoi qu'il en soit, il envoya des renforts considérables, et ordonna la formation d'une armée qui, sous les ordres du maréchal Masséna, devait faire la conquête du Portugal.

Masséna ne pouvant entrer en campagne que dans le mois de mai, Joseph crut devoir profiter de la victoire d'Ocana pour soumettre l'Andalousie et empêcher la réunion des cortès, convoquées à Séville pour les premiers jours du mois de mars. L'armée anglaise était alors la seule force organisée qui pût entrer en ligne et lutter contre les troupes impériales; sa présence dans la Péninsule soutenait l'énergie du gouvernement espagnol, et donnait de la confiance au peuple. Il eût donc été sage de s'attacher à sa destruction avant de disséminer les troupes françaises sur toute la surface de l'Espagne. Si la nombreuse armée qui se porta dans les provinces méridionales eût été en mesure de manœuvrer sur la rive droite du Tage quand le ma-

réchal Masséna marcha sur Lisbonne, lord Wellesley aurait difficilement regagné ses vaisseaux. Les opérations en Espagne eussent ensuite présenté moins de difficultés; d'ailleurs, il n'était peut-être pas très-prudent de s'avancer jusque sous les murs de Cadix avant d'avoir occupé le royaume de Valence. Peu s'en fallut néanmoins que cette expédition n'eût un plein succès, ainsi qu'on va le voir.

Avant de raconter les événements, nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs la position des diverses armées, dans les premiers jours de janvier 1810.

Les armées françaises en Espagne étaient formées, à cette époque, du 1er corps (maréchal Victor), du 4e (général Sébastiani), du 5e (maréchal Mortier), et d'une réserve (division Dessolles, d'une brigade de troupes espagnoles et garde royale), en tout 55 à 60 mille hommes, placés sous les ordres immédiats du roi. Cette force imposante, concentrée dans la province de la Manche, était prête à envahir le midi. Le général Belliard veillait à la sûreté de Madrid, dont il était gouverneur, avec 4 à 5 mille hommes.

Le 2e corps (général Reynier), sur la rive droite du Tage vers Almaraz, observait les débouchés de l'Estramadure et du Portugal.

Le maréchal Ney, qui venait de reprendre le commandement du 6e, avait son quartier général à Salamanque; la division Bonnet occupait la province de Santander.

Le 3e corps (général Suchet) était toujours en

Aragon, et le 7e (maréchal Augereau) en Catalogne.

Un certain nombre de bataillons et d'escadrons tenaient garnison dans les principales villes, et protégeaient les communications avec la France.

On attendait incessamment le 8e corps, commandé par le duc d'Abrantès, et le 9e, aux ordres du comte d'Erlon.

Les armées espagnoles étaient divisées en armée de droite, du centre, et de gauche.

L'armée de droite, subdivisée en plusieurs corps commandés par Blake, O'Donnel et d'autres généraux, occupait quelques parties de l'Aragon, de la Catalogne, et couvrait le royaume de Valence.

Des deux corps qui formaient l'armée du centre, celui aux ordres d'Arizaga, débris de l'armée battue à Ocana, se disposait à défendre les défilés de la Sierra-Morena; l'autre, commandé par le duc d'Albuquerque, était en Estramadure, entre le Tage et la Guadiana.

L'armée de gauche, aux ordres de la Romana, se tenait dans la Sierra de Gata, entre Ciudad-Rodrigo et Placencia; et la division de May sur les frontières des Asturies et de la Galice. De nombreuses guérillas parcouraient les provinces occupées par les Français. Celles aux ordres de Mina prenaient chaque jour plus de consistance dans la Navarre et la province de Biscaye.

L'armée anglaise, sous les ordres de sir Wellesley, devenu duc de Wellington, était rentrée en Portugal; elle avait son quartier général à Celorico, dans la province de Beïra. Le général en chef travaillait

à donner une bonne organisation à l'armée portugaise, et faisait ses préparatifs pour repousser l'invasion dont il était menacé.

Quelque temps après la bataille d'Ocana, on apprit successivement à Madrid le remplacement du général Saint-Cyr par le maréchal duc de Castiglione en Catalogne; le malheur arrivé à une escadre française de 3 vaisseaux de ligne, de 4 frégates et de 20 transports destinés au ravitaillement de Barcelone, escadre qui, partie de Toulon, poursuivie par l'amiral Collinwood, avait été forcée d'abandonner son convoi et de se jeter dans la baie de Roses, où elle avait été brûlée par les Anglais; enfin, la paix avec l'Autriche, le divorce de Napoléon, et son mariage avec Marie-Louise.

Vers le commencement de janvier 1810, Joseph songea sérieusement à la conquête de l'Andalousie. Il hésita d'abord sur ce qu'il devait faire. Il se présentait deux projets.

Le premier consistait à attendre en deçà de la Sierra-Morena, d'un côté, que le corps opérant en Catalogne se fût avancé sur Valence, après avoir pris Taragone et Tortose, comme le faisaient espérer nos succès récents dans cette partie de l'Espagne; d'un autre, que la chute de Badajos permît à un corps destiné à envahir le Portugal de maintenir l'armée anglaise.

Dans ce cas, la conquête de l'Andalousie se trouvait naturellement retardée de quelques mois; mais aucun événement ne pouvait en troubler l'exécution.

Le second projet était de profiter de la terreur que les dernières victoires avaient jetée chez l'ennemi, pour marcher sur-le-champ vers le midi, chasser la junte de Séville et s'emparer de Cadix, qu'un mouvement d'effroi pouvait entraîner à ouvrir ses portes. On ôtait ainsi aux cortès, convoquées par la junte, l'asile choisi pour les réunir.

Cela était sans doute plus brillant, mais moins certain; car si l'expédition contre le Portugal venait à échouer, l'armée anglaise pouvait facilement forcer le roi à abandonner l'Andalousie.

Ces deux projets furent discutés, soumis à Napoléon, avec lequel Joseph avait cherché à renouer une correspondance directe. L'Empereur évita de se prononcer; de sorte que le roi, forcé de se décider, rassuré par l'opinion de généraux compétents, entraîné lui-même par le désir bien naturel de hâter la fin de la guerre, en conduisant en personne une expédition brillante, adopta définitivement, à la fin de décembre 1809, le second projet.

Le maréchal Soult ne voulut, toutefois, faire les dispositions pour cette campagne, que sur un ordre précis écrit par Joseph.

La résolution une fois arrêtée, le roi partit de Madrid le 9 janvier, et porta son quartier général à Almagro le 11 du même mois.

L'armée expéditionnaire était composée des 36 mille hommes du maréchal Victor, des 8 mille de Sébastiani, des 10 mille du duc de Trévise, et de 7 à 8 mille hommes de la réserve (dans laquelle était comprise la garde), aux ordres du général Des-

solles. En tout, une soixantaine de mille combattants de troupes excellentes sous tous les rapports.

Le 2e corps (commandé par le général Reynier, qui avait remplacé Soult), et qui était sur le Tage à l'entrée de l'Estramadure, devait d'abord coopérer indirectement à l'expédition, en faisant le siége de Badajos; mais, obligé de repasser le fleuve, sur un ordre direct de l'Empereur, pour former, peu de temps après, sur la rive droite, l'aile gauche de l'armée de Portugal, il fit un vide en Estramadure qui eut de funestes conséquences pour l'expédition d'Andalousie, ainsi qu'on le verra plus loin,

Les opérations commencèrent le 12 janvier. Le 1er corps se mit en marche, se dirigeant par la route d'Almaden del Azogne (mines de mercure d'Almaden), sur la route de Cordoue à Séville; le 5e corps prit la route ordinaire del Viso, menaçant le passage Despena-Perros et la Caroline. En adoptant ce plan de campagne, on espérait obtenir deux résultats : tourner l'ennemi, le forcer à abandonner ses positions dans la Sierra-Morena, et s'opposer à sa jonction avec les forces du duc d'Albuquerque, en marche par l'Estramadure pour rallier les troupes réunies par la junte de Séville.

Il fallait trois grands jours pour exécuter ce hardi mouvement, porter le 1er corps d'Almagro et de Ciudad-Réal à Almaden; et le roi ne pouvait se mettre lui-même en marche qu'après l'exécution de cette première manœuvre.

Le 18 janvier, après avoir attendu à Almagro le résultat de l'opération confiée au duc de Bellune,

Joseph se porta à Santa-Cruz de Madela, au pied de la Sierra-Morena, avec le 5[e] corps et la réserve.

En même temps le 4[e], du général Sébastiani, formant la gauche de l'armée, partit de Los-Infantes pour déboucher sur la vallée de San-Estevan par la route de Pensada. Il s'avançait, parallèlement au centre, vers Linarès, afin d'aboutir également à la Sierra-Morena.

Le 20, à 6 heures et demie du matin, Joseph était en marche de Santa-Cruz de Madela sur Vésillo, où il arriva à 9 heures.

Les troupes furent rompues en trois colonnes: celle de droite, division Gazan; celle du centre, division Girard; celle de gauche, reste du corps du duc de Trévise. La division Dessolles avait pris une autre direction sur l'extrême droite, pour tourner l'ennemi par un mouvement prolongé.

L'attaque commença vers 11 heures. L'ennemi avait élevé des batteries sur le revers de la montagne à laquelle s'appuie la droite du défilé. Il avait construit quelques retranchements à la tête du pont situé sur la grande route avant d'arriver à la Venta de Cardenas; mais, en moins de deux heures, toutes les positions furent enlevées : les Espagnols prirent la fuite, abandonnant batteries, canons, drapeaux. Ils avaient fait des coupures, pratiqué des mines; les coupures furent comblées, une seule mine joua sans effet.

Le défilé franchi, un régiment de la division Girard se porta sur un camp retranché placé au sommet d'un plateau sur la gauche, s'en empara, fit

prisonnier le régiment de Cordoue et son colonel.

Le général Dessolles, pendant ce temps-là, avait effectué son mouvement par le Puerto del Rey, sur l'extrême droite, battant et chassant partout l'ennemi. Il ne tarda pas à se réunir à la colonne du centre, entre San-Estevan et Las-Navas de Tolosa.

Le roi arriva à 6 heures du soir à la Caroline. Ainsi, en moins de cinq heures, ce passage si formidable, dernier espoir de la junte, où les Espagnols avaient accumulé tant de moyens de résistance, fut emporté par la valeur de nos troupes.

Joseph s'empara successivement de Baylen et d'Andujar, et, le 26, il fit son entrée à Cordoue. Le duc de Bellune y était déjà arrivé, en suivant un chemin impraticable à l'artillerie, qui, d'Almaden, passe par Torre-Campo, Villanueva et Montero.

Pendant que ceci avait lieu au centre et à la droite, le général Sébastiani, commandant la colonne gauche, partie le 20 de Villamaurique, s'était avancé vers le col de San-Estevan; il y avait rencontré une division ennemie, l'avait mise promptement en déroute, lui prenant ses canons et 3 mille hommes; avait atteint ensuite la division du général Castejan près d'Arguillos, lui avait fait subir le même sort, et, poursuivant sa marche, était entré le 23 à Jaën sans coup férir. Sébastiani y trouva une nombreuse artillerie et des magasins considérables. Ainsi, en peu de jours, les défilés de la Sierra-Morena et le Guadalquivir avaient été franchis; 7 à 8 mille prisonniers, parmi lesquels 2 généraux, 8 drapeaux, 80 pièces de canon, les ar-

senaux de Cordoue et de Jaën, et des magasins de toute espèce, étaient tombés au pouvoir du roi, dont l'armée n'avait essuyé qu'une perte insignifiante. A ces brillants et rapides succès, il faut ajouter l'empressement des habitants des villes à ouvrir leurs portes, et à envoyer des députations à Joseph pour lui porter l'hommage de leurs respects, et l'assurer de leur soumission et de leur fidélité.

Le général Sébastiani, qui avait ordre de poursuivre l'ennemi, rencontra les restes de l'armée d'Arizaga près d'Alcala-Réal, les dispersa, et entra dans Grenade le 28. S'étant ensuite porté sur Malaga, il détruisit un corps qui voulut s'opposer à son passage, sabra un rassemblement considérable qui s'était formé sous les murs de la ville, et y entra le 5 février, pêle-mêle avec les fuyards. Il trouva dans Grenade et dans Malaga beaucoup d'artillerie et des magasins de toute espèce.

Tandis que le 4e corps poursuivait ses succès, le roi s'approcha de Séville avec le 1er et le 5e. La division du général Dessolles fut chargée de garder les communications de la Sierra-Morena, de maintenir les nombreuses populations des royaumes de Jaën et de Cordoue, et de donner la chasse aux soldats débandés et aux contrebandiers, qui se livraient au brigandage.

Séville, autour de laquelle on avait élevé des retranchements, paraissait vouloir se défendre. Cependant, la junte suprême s'étant retirée à Cadix, on entra en négociation. Le roi promit le maintien de la religion et des propriétés, ainsi que l'oubli du

passé; les portes furent ouvertes, et, le 1er février, ce prince fit son entrée dans la capitale de l'Andalousie. Les habitants se pressèrent sur son passage, faisant retentir la ville de leurs cris d'allégresse.

La conquête des provinces du midi ne pouvant être assurée que par l'occupation de Badajos et par celle de Cadix, le duc de Trévise reçut l'ordre de se diriger sur la basse Estramadure pour soumettre cette province et tâcher de s'emparer de Badajos; et le duc de Bellune se porta sur Cadix. On espérait que les habitants de cette dernière ville n'opposeraient point de résistance. Peut-être, en effet, auraient-ils suivi l'exemple de Séville, si on s'était présenté plus tôt; mais le duc d'Albuquerque, qui, comme nous l'avons vu, commandait en Estramadure, informé du passage de la Sierra-Morena, avait marché rapidement sur l'île de Léon avec 9 mille hommes, et y était malheureusement arrivé la veille du jour où le duc de Bellune entrait à Chiclana (1).

On a dit, on a écrit que le maréchal Soult avait proposé de masquer Séville et de marcher rapidement sur Cadix; on a reproché au roi de s'y être refusé formellement. Ceux qui ont dit ou écrit cela sont dans l'erreur la plus complète. Il y eut à Car-

(1) Au milieu des succès, on n'attacha pas d'abord une grande importance à la marche du duc d'Albuquerque; mais on ne tarda pas à reconnaître que cet événement pouvait avoir de très-grandes conséquences. En effet, ce général, dès qu'il sut que le passage de la Sierra-Morena était forcé, au lieu de se diriger de ce côté, comme il en avait l'ordre de la junte, franchit le Guadalquivir entre Cordoue et Carmona, et se porta directement sur Cadix, dont les dispositions changèrent aussitôt.

mona une réunion de généraux, et cette question y fut agitée. L'avis de se rendre maître de Séville avant tout, prévalut; le duc de Dalmatie, loin d'être d'une opinion contraire, s'écria : « *Qu'on me réponde de Séville, je réponds de Cadix.* (1) ».

Obligé de recourir à la force pour réduire Cadix, on entreprit d'en faire le siége, si toutefois on peut donner le nom de siége à l'attaque d'une place dont on était séparé par l'île de Léon, et qui avait ses communications libres du côté de la mer. Les Anglais étant accourus avec des troupes et des vaisseaux, on aurait dû perdre l'espoir de réussir : cependant on continua à faire de vains efforts, des dépenses considérables, et à consommer une énorme quantité de munitions, sans autre résultat que de jeter de temps en temps quelques bombes dans la ville.

En Estramadure, le duc de Trévise s'approcha de Badajos, qu'il fit sommer inutilement. Le général Reynier passa le Tage à Almaraz, et poussa son avant-garde jusque sur la Guadiana, cherchant à se lier aux troupes du 5ᵉ corps. De son côté, la Romana accourut des environs de Ciudad-Rodrigo au secours de la place menacée, et les Anglais y portèrent une division aux ordres du général Hill. Les deux parties se livrèrent dans cette contrée di-

(1) Nous renverrons nos lecteurs, pour une foule de détails relatifs à la conduite du duc de Dalmatie dans la Péninsule, à une lettre du roi Joseph en date du 29 août 1834, lettre excessivement curieuse, et qu'on trouvera au dernier volume de cet ouvrage, ainsi que nous l'avons déjà dit.

vers combats dont nous ne parlerons pas, parce qu'ils furent sans résultats. Le 2[e] corps ayant reçu plus tard une nouvelle destination, le duc de Trévise se rapprocha de Séville, et on renonça pour l'instant au siége de Badajos.

Le roi, informé de la marche de la Romana en Estramadure, donna au maréchal Ney l'ordre d'assiéger Ciudad-Rodrigo. Le maréchal ne put exécuter cet ordre, parce que l'équipage de siége n'était pas prêt, et que d'ailleurs on n'était pas encore en mesure de s'opposer aux Anglais, à portée d'attaquer l'armée assiégeante : toutefois, il se présenta devant cette place, et fit sommer le gouverneur de se rendre. Celui-ci ayant répondu qu'il se défendrait jusqu'à la dernière extrémité, le duc d'Elchingen se replia sur Salamanque.

Pour mieux assurer la position des troupes en Andalousie, il eût été nécessaire, ainsi que nous l'avons déjà dit, de faire occuper le royaume de Valence par le 3[e] corps, et d'établir les communications de ce corps d'armée avec ceux qui se trouvaient dans les provinces méridionales par celle de Murcie; mais le général Suchet ne pouvait pas laisser derrière lui les places de l'Aragon et de la Catalogne, que tenait l'ennemi : toutefois, ce général ayant appris qu'une partie des habitants de Valence se montrait disposée à recevoir les Français, il se dirigea sur cette ville à la tête d'un détachement, dans l'espoir qu'on lui en ouvrirait les portes. Pendant sa marche, il dispersa quelques troupes espagnoles : arrivé près de Murviedro, il rencontra une

députation qui venait au-devant de lui ; il se flatta que cet exemple serait suivi par les habitants de Valence. Maheureusement le parti opposé aux Français avait repris le dessus. Après être resté inutilement pendant plusieurs jours sous les murs de cette place, ne voyant point arriver de députation, il retourna en Aragon.

Le duc d'Abrantès, entré en campagne au commencement de l'année avec le 8e corps, fut d'abord employé à donner la chasse aux guérillas qui infestaient les provinces de la Biscaye et de la Navarre. Vers la fin de mars, il se porta dans le royaume de Léon, et mit le siége devant Astorga. Le général Santocildès, gouverneur de la place, se défendit vaillamment, soutint un premier assaut, et ne demanda à capituler que quand il vit les dispositions faites pour en livrer un second. Le général Junot exigea qu'il se rendît à discrétion. Les Français entrèrent dans la place le 22 avril ; la garnison fut faite prisonnière de guerre.

Cependant la junte suprême, qui s'était retirée dans l'île de Léon, cédant aux clameurs publiques qui s'élevaient contre elle, avait nommé un conseil de régence qui, le 2 février, avait pris en main l'autorité souveraine. Cette régence devait exercer le pouvoir au nom de Ferdinand jusqu'à la réunion des cortès, à qui il appartenait de déterminer le mode de gouvernement à établir en Espagne.

Moins jaloux de son indépendance que le précédent, ce nouveau pouvoir contracta une alliance plus intime avec le gouvernement britannique, se

soumit à sa direction, et même à celle des généraux, et reçut dans la ville de Cadix et dans l'île de Léon des troupes anglaises. Les troupes espagnoles furent réorganisées, et commencèrent à se montrer sur quelques points ; des guérillas parcoururent les pays montagneux, et menacèrent les communications. Joseph, afin d'atténuer l'influence que cherchait à reprendre la régence sur les provinces du midi, se décida à les visiter. Partout il fut accueilli avec le plus grand enthousiasme ; les populations se portaient sur son passage, et l'accompagnaient des cris de *Vive le roi!* Les députations des villes accouraient au-devant de lui, et protestaient de leur soumission et de leur fidélité. Dans ses réponses aux discours des autorités, et dans ses conversations avec les principaux habitants, il avait soin de répéter, avec cet accent qui persuade parce qu'il part du fond du cœur, qu'il oubliait le passé, maintiendrait la religion, assurerait le bonheur du peuple par de sages institutions, et ne souffrirait jamais qu'il fût porté atteinte à l'indépendance de la nation, ni à l'intégrité de son territoire. Frappés de l'effet que produisaient sur les peuples sa présence et ses paroles, tous ceux qui l'accompagnaient commençaient à concevoir l'espérance de rallier la nation à la nouvelle dynastie, lorsque de nouvelles dispositions militaires et administratives prises par l'Empereur détruisirent en un instant cet espoir, et apprirent aux Espagnols qu'il n'était pas au pouvoir du roi de tenir les promesses qu'il leur avait faites. Joseph partit pour Madrid, où il arriva le 15 mai.

Voici ce qui avait eu lieu :

Pendant que le roi faisait la conquête de l'Andalousie, l'Empereur lui retirait le commandement de ses armées, et leur donnait une nouvelle organisation (1). Le 7e corps, aux ordres du maréchal Macdonald, qui avait remplacé le maréchal Augereau, reçut la dénomination d'armée de la Catalogne, et le 3e, celle d'armée d'Aragon. Le 2e (général Reynier), le 6e (maréchal Ney), et le 8e (duc d'Abrantès), formèrent l'armée de Portugal, sous les ordres du maréchal Masséna; le 1er (maréchal Victor), le 4e (général Sébastiani), et le 5e (maréchal Mortier), celle de l'Andalousie, sous le commandement du duc de Dalmatie; les troupes qui se trouvaient dans la Nouvelle-Castille, celle d'armée du centre, ayant *le roi* pour général en chef. Ces divers commandants en chef, indépendants les uns des autres, recevaient directement les ordres de l'Empereur. Deux divisions de sa garde, entrées en Espagne, faisaient présumer qu'il ne tarderait pas à y arriver. Le 9e corps, aux ordres du comte d'Erlon, les suivit de près, et de nombreux détachements, tirés des dépôts, vinrent remplacer les pertes qu'avaient faites les régiments. La totalité des troupes françaises en Espagne, au mois de juin, s'élevait à environ 270 mille hommes, répartis ainsi qu'il suit

Armée de Catalogne, 36,500 hommes; armée d'Aragon, 27,000; armée du centre, 19,000; armée du midi, 55,000; armée du Portugal, 64,000;

(1) Voir le décret du 8 février, à la note B.

Asturies et provinces de Santander (sous le général Bonnet), 13,000; provinces de Valladolid, Palencia et Toro, 16,000; celle de Burgos, 10,500; celle de Biscaye, 10,000; celle de Navarre, 7,000; 9e corps, comte d'Erlon, en marche sur Valladolid, environ, 12,000. Total : 270,000 hommes.

L'Empereur se flatta, avec des forces si considérables, de réduire aisément les places de Cadix et de Badajos, et de chasser l'armée anglaise du Portugal : il crut pouvoir se dispenser de dissimuler plus longtemps ses projets sur l'Espagne. Les provinces les plus rapprochées des frontières de France furent érigées en gouvernements militaires, dans l'ordre suivant :

1er gouvernement, la Catalogne (maréchal duc de Tarente, gouverneur); 2e gouvernement, l'Aragon (général Suchet, gouverneur); 3e gouvernement, la Navarre (général Dufour, gouverneur, remplacé bientôt par le général Reille); 4e gouvernement, les provinces de la Biscaye (général Thouvenot, gouverneur); 5e gouvernement, la province de Burgos (général Dorsenne, gouverneur); 6e gouvernement, les provinces de Valladolid, Placencia et Toro (le général Kellermann, gouverneur, auquel succéda le général Seras).

Ces gouverneurs réunirent l'autorité civile et militaire; des auditeurs au conseil d'État vinrent exercer sous leurs ordres les fonctions d'intendants. Ils levaient les contributions, en ordonnaient l'emploi, nommaient et destituaient les fonctionnaires et les employés, et n'avaient aucun compte à rendre

au roi sur leur administration. Quoique l'Andalousie ne fût pas érigée en gouvernement, l'administration en resta confiée au duc de Dalmatie, avec les mêmes pouvoirs et la même indépendance. L'autorité de Joseph, en sa double qualité de roi et de général en chef, était resserrée dans les étroites limites de la *Nouvelle-Castille*.

Les Espagnols soumis à l'autorité de ce prince, surtout ceux qui avaient accepté des fonctions, furent profondément affectés de la détermination de l'Empereur. Ils ne s'étaient ralliés à la nouvelle dynastie que parce que, pleins de confiance dans les promesses de Napoléon, ils avaient cru que se rallier autour du roi était le seul moyen de conserver l'indépendance de la nation et l'intégrité du royaume. Or les dispositions du décret du 8 février semblaient une menace, sinon même un commencement d'exécution, contre cette indépendance de l'Espagne : leurs compatriotes, sans égards pour les honorables motifs de leur détermination, allaient naturellement se croire fondés à leur reprocher d'avoir concouru à l'asservissement de la patrie. Joseph, non moins peiné, et prévoyant le funeste effet qu'allait produire sur l'esprit des peuples l'institution de ces gouvernements, envoya à Paris deux de ses ministres, MM. d'Azanza et d'Almenara, pour tâcher de la faire révoquer; mais toutes leurs représentations furent inutiles. L'Empereur ne semblait pas vouloir dissimuler qu'il ferait de l'Espagne ce qui conviendrait à sa politique. La régence de Cadix présenta aux Espagnols cette nouvelle institu-

tion comme un commencement d'exécution des menaces qu'avait faites l'Empereur aux députés de Madrid lors de l'occupation de cette ville, et les excita à redoubler d'énergie pour repousser la domination étrangère.

La nation espagnole, fière et brave, répondit à l'appel du gouvernement, et bientôt les guérillas se multiplièrent au point qu'il fallut employer une armée entière à les poursuivre, et à maintenir les communications avec la France. Le cabinet de Londres présenta aux autres cabinets cette création de gouvernements comme une preuve manifeste de l'intention de l'Empereur de placer sur sa tête la couronne d'Espagne, malgré les assurances contraires données par lui dans diverses occasions.

Avant de nous occuper de l'expédition de Portugal, nous croyons devoir terminer le récit succinct des événements qui eurent lieu sur le territoire espagnol pendant le cours de l'année 1810.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, le maréchal Augereau, successeur du général Saint-Cyr dans le commandement de l'armée de la Catalogne, s'était rendu maître de la place de Girone, où se trouvait son quartier-général. Le général O'Donnel venait de remplacer dans le commandement de l'armée espagnole le général Blake, appelé en Andalousie par la junte suprême.

Malgré les succès du général Saint-Cyr dans le courant de l'année précédente, malgré la possession de l'importante place de Girone, les affaires étaient en Catalogne dans une fâcheuse position. De nom-

breuses bandes de miquelets et de somatènes parcouraient la province, interceptaient les communications, et tenaient en quelque sorte les Français bloqués dans les places, les postes et les positions qu'ils occupaient. Le duc de Castiglione, considérant comme insurgés les Espagnols qui défendaient leur patrie et leur indépendance, ordonna de pendre à des potences plantées sur les routes tout individu pris les armes à la main, qui ne ferait pas partie des troupes de ligne. Cette sévérité, loin de calmer les esprits, causa une plus vive irritation et de cruelles représailles. Les généraux Souham, Verdier et autres donnèrent la chasse à ces bandes, et remportèrent divers avantages, qui n'eurent d'autre résultat que la destruction de quelques centaines d'hommes; car aussitôt qu'ils s'éloignaient d'un canton, les guérillas y repassaient. L'ennemi prenait même sa revanche dans quelques occasions, et 2 ou 3 bataillons sortis de Barcelone furent surpris et massacrés.

La garnison de la capitale de la Catalogne, livrée à ses propres forces, à peine suffisante pour contenir une nombreuse population toujours prête à se soulever, ne pouvait faire des excursions au loin pour se procurer des subsistances. Qu'eût-elle d'ailleurs trouvé dans un pays entièrement ruiné? Il était impossible de lui en faire passer par la voie de la mer, à cause des croisières anglaises qui interceptaient toutes les embarcations; de sorte que, pour la ravitailler, on était obligé de tirer des denrées de la France, de les réunir à Girone, d'où on

dirigeait, tous les trois ou quatre mois, un convoi sur Barcelone, en le faisant escorter par un corps de troupes. Le duc de Castiglione y conduisit un de ces convois dans le courant du mois de janvier, et se fit proclamer gouverneur général de la Catalogne; après quoi il se hâta de retourner à Girone avec les troupes, qui, dans un plus long séjour, auraient consommé les approvisionnements qu'on venait d'introduire dans la place avec tant de difficultés. Le général Souham, ayant sous ses ordres le 1[er] régiment d'infanterie légère, le 12[e] et le 93[e] de ligne, le 3[e] régiment provisoire de chasseurs à cheval, le 24[e] de dragons, le régiment italien de dragons Napoléon, et 3 bouches à feu, alla s'établir à Vich; une division de troupes italiennes formait l'investissement du fort d'Hostalrich.

Le général O'Donnel, voyant la division du général Souham dans une position éloignée de tout secours, résolut d'aller l'attaquer. Tandis qu'il rassemblait à Moya 12 à 15 mille hommes de troupes de ligne, parmi lesquels se trouvaient deux bataillons suisses, une foule de miquelets et de somatènes couronnaient les montagnes qui environnent la petite place de Vich, et tenaient pour ainsi dire les Français en état de blocus.

Le général Souham rendit compte au général en chef des préparatifs que faisait l'ennemi, et demanda des renforts, qu'on ne lui envoya pas.

Le 20 février, l'armée espagnole déboucha dans la plaine de Vich, où elle trouva la division française rangée en bataille. Le général O'Donnel con-

duisit ses troupes avec beaucoup d'audace à la charge contre l'infanterie française, qui resta inébranlable et repoussa les assaillants. Ayant échoué dans ses attaques de front, le général espagnol manœuvra pour se porter sur les flancs de ses adversaires. Le général Souham saisit ce moment pour lancer sa cavalerie sur les colonnes ennemies en marche; en un instant elles furent rompues et mises en déroute, laissant sur le champ de bataille un nombre considérable de morts et plus de 3 mille prisonniers. Le général O'Donnel rallia les débris de son armée dans le camp retranché de Tarragone. Les Français perdirent peu de monde. Le général Souham, grièvement blessé, remit le commandement de la division au général Augereau, frère du maréchal, et rentra en France.

A peu près à cette époque, le duc de Castiglione reçut l'ordre de se rapprocher de l'Èbre avec la majeure partie de ses forces, soit pour empêcher le général O'Donnel de troubler les opérations du général Suchet, qui se disposait à faire le siége de Lérida, soit pour se réunir à l'armée assiégeante si le général espagnol marchait au secours de la place. Il se mit en marche dès le commencement du mois de mars, et se dirigea sur Tarragone. Un corps de 3 mille hommes resta devant Hostalrich. Arrivé à Reuss, le maréchal fit prendre des cantonnements dans cette ville et les villages circonvoisins à la division Souham, commandée par le général Augereau, et à la division italienne du général Severoli; il envoya la brigade du général Schwartz à Man-

résa, ville commerçante de 30 mille âmes, abandonnée par les habitants; et il plaça un bataillon à Villa-Franca pour assurer la communication des divisions cantonnées à Reuss avec Barcelone, où il s'établit de sa personne.

Le général O'Donnel parvint néanmoins à surprendre la vigilance des généraux français. Une forte colonne, sortie du camp de Tarragone, se présenta brusquement le 30 mars devant Villa-Franca, et fit la garnison prisonnière. Elle se porta ensuite rapidement sur Manrésa, força la brigade du général Schwartz à se replier, la poursuivit jusqu'au pont del Rey sur le Llobregat, et rentra en triomphe à Tarragone avec les prisonniers qu'elle avait faits. Après ces deux échecs, toute communication entre Barcelone et les divisions cantonnées à Reuss fut interceptée. Les généraux qui commandaient, ayant des instructions séparées et n'étant point subordonnés l'un à l'autre, n'osaient prendre aucune détermination. Heureusement, un courrier expédié par mer échappa aux nombreuses croisières ennemies, et vint leur porter l'ordre de se retirer sur Barcelone. O'Donnel se mit à leur poursuite, les atteignit à Villa-Franca; mais il fut repoussé avec perte. Les Français continuèrent leur retraite sans être harcelés davantage.

Immédiatement après l'arrivée des deux divisions, le maréchal Augereau retourna à Girone, et disposa ses troupes de manière à assurer ses communications avec la France, et empêcher l'ennemi de rien entreprendre contre celles qui formaient le

blocus d'Hostalrich, fort situé sur un rocher à pic, et qui ne pouvait être réduit que par la famine. La garnison, ayant consommé tous les vivres, chercha à s'échapper; mais elle fut repoussée, et, le 12 mai, elle se rendit prisonnière de guerre. A la même époque, le général napolitain Pignatelli s'emparait des petites îles et du fort de Las-Medas, à l'embouchure du Ter.

Le gouvernement, peu satisfait des opérations du maréchal Augereau, le remplaça par le duc de Tarente, récemment élevé à la dignité de maréchal. Ce dernier substitua la douceur à la sévérité du duc de Castiglione, chercha à se concilier l'esprit des habitants par des proclamations indiquant des intentions pacifiques. Il s'appliqua à réprimer les abus, à rétablir l'ordre et la discipline. Malheureusement, l'équité et la modération ne pouvaient rien sur des hommes résolus à repousser toute domination étrangère. Son premier soin fut d'introduire dans Barcelone un grand convoi; après quoi il vint camper à Reuss, d'où la disette le força bientôt à s'éloigner. Il se dirigea sur Lérida, qui avait ouvert ses portes au général Suchet, afin de se réunir à lui. L'Empereur voulait qu'ils concourussent ensemble au siége de Tortose; mais les approvisionnements nécessaires pour cette opération n'étant pas encore rassemblés, Macdonald fit cantonner ses troupes aux environs de Cervera, dans les premiers jours du mois du septembre.

O'Donnel, voyant la haute Catalogne dégarnie de troupes, fit inquiéter par les miquelets les

places de Barcelone, d'Hostalrich et de Girone, et se porta rapidement sur la brigade du général Schwartz, cantonnée à la Bisbal et dans les villages environnants.

Les Français, surpris dans leurs cantonnements, furent tous tués ou pris; les prisonniers, parmi lesquels se trouvait le général Schwartz, furent embarqués et conduits à Tarragone, où on les livra aux outrages de la populace. Ce petit succès électrisa les Catalans. L'audace et la férocité des paysans n'eurent plus de bornes. Tous les Français qui tombaient en leur pouvoir étaient massacrés; et bientôt le duc de Tarente se vit obligé d'avoir recours à la sévérité, pour les intimider par de justes représailles.

Cet événement, et la nécessité de ravitailler la place de Barcelone, déterminèrent le maréchal à retourner à Girone, où on avait rassemblé des approvisionnements. Il y arriva le 10 novembre, en repartit le 22; et trois jours après il introduisit un convoi dans la capitale de la Catalogne. Pendant sa marche, il fut constamment harcelé par les miquelets. Instruit que les préparatifs du siége de Tortose étaient terminés, il se mit en marche, et alla se réunir au général Suchet. Ce dernier, de retour de sa course sur Valence, avait formé l'investissement de Lérida au commencement du mois d'avril. O'Donnel, rentré à Tarragone après la bataille de Vich, avait réorganisé son armée. Fier des faibles avantages remportés sur l'armée de Catalogne à Villa-Franca et à Manrésa, il se disposa à secourir la place

menacée. Le 23 avril, l'armée espagnole, forte de 12 à 15 mille hommes, se trouva en présence de l'armée française sous les murs de Lérida. L'avant-garde ennemie, chargée par le colonel Barthe, à la tête du 4e de hussards, fut culbutée, et obligée, en partie, de mettre bas les armes. La garnison, qui en même temps chercha à faire une sortie, fut repoussée et contenue par le colonel Robert.

O'Donnel n'en continua pas moins à s'avancer, tandis que le général Musnier marchait à sa rencontre avec sa division. Le général Broussart, à la tête du 13e de cuirassiers, commandé par le colonel Daigremont, se porta rapidement sur les derrières de la ligne, et la prit à revers. En un instant infanterie, cavalerie, artillerie, tout fut culbuté et mis dans une déroute complète. 5,600 prisonniers, parmi lesquels un général, 8 colonels et 270 officiers, restèrent au pouvoir des vainqueurs, ainsi que 3 bouches à feu, 3 étendards, et un drapeau.

Lérida, ville de 20 mille âmes, sur la rive droite de la Sègre, n'était entourée que d'une simple muraille; mais elle était défendue dans toute sa longueur, du nord au sud, par la Sègre, et protégée par deux forts. L'un d'eux, nommé le Château, tenait à l'enceinte de la place; l'autre, nommé le fort Garden, situé au sud, en était éloigné de 3 à 400 toises : un ouvrage à cornes et deux redoutes avancées en couvraient les approches. La tranchée fut ouverte, dans la nuit du 29 avril, sur le front du nord, entre la Sègre et la porte de la Madeleine. Le 7 mai, l'artillerie des assiégeants commença à tirer, et le

12 la brèche paraissait praticable. Cependant Suchet, craignant que la garnison, protégée par le fort Garden, ne cherchât à s'évader par le front opposé à celui de l'attaque, fit enlever par escalade les deux redoutes et l'ouvrage à cornes. Ayant ainsi fermé cette issue aux assiégés, il donna le 13, à sept heures du soir, le signal de l'assaut. Les troupes, conduites par le général Hébert, s'élancent sur la brèche et pénètrent dans la ville, malgré le feu meurtrier d'une nombreuse artillerie, et celui d'une fusillade qui s'engage dans les rues. Le général Harispe enlève en même temps les retranchements qui couvrent le pont sur la rive gauche de la rivière, et les batteries qui les défendent. La garnison et les habitants, forcés de céder à la valeur des assaillants, prennent la fuite, et se précipitent vers le Château pour y chercher un asile. Ceux qui ne peuvent pénétrer dans l'intérieur se réfugient dans les fossés et les ouvrages extérieurs. Le lendemain, le maréchal de camp Gonzalès, gouverneur, arbora un drapeau blanc. La garnison, forte de 8 mille hommes, défila avec les honneurs de la guerre, déposa les armes et ses drapeaux, et fut conduite en France. La conquête de Lérida mit au pouvoir des Français une nombreuse artillerie et de grands approvisionnements.

Avant de songer au siége de Tortose, il fallait se rendre maître de la place de Méquinenza, située au confluent de la Sègre et de l'Èbre.

La ville n'était fermée que par une mauvaise muraille et quelques barricades; mais elle se trou-

vait sous la protection d'un fort construit sur un rocher de six cents pieds d'élévation. Nul chemin praticable à l'artillerie n'y conduisait, de sorte qu'il fallut commencer par en ouvrir un à travers les rochers. Cette première difficulté levée, Suchet investit la place. La tranchée fut ouverte devant le fort dans la nuit du 2 au 3 juin, et la ville prise par escalade le 5. Trois jours après, le commandant du fort se rendit à discrétion. La garnison consistait en 1,500 hommes, et l'armement en 45 bouches à feu.

Maître du cours de l'Èbre par la possession de Méquinenza, Suchet s'occupa sérieusement des préparatifs du siége de Tortose. Une division fut chargée de bloquer la tête du pont sur la rive droite de l'Èbre; une autre division fut portée sur les frontières du royaume de Valence, pour observer le corps de troupes espagnoles aux ordres du général Villacampa et couvrir Saragosse; une troisième division resta sur le bas Èbre, dans les environs de Mora, d'où elle observait le corps du général O'Donnel, campé à Tarragone. Les villes de Mora et de Xesta, destinées à recevoir les magasins de vivres et de munitions, furent mises à l'abri d'un coup de main; on ouvrit, à travers les montagnes de Caspe et de Méquinenza à Tortose, des chemins propres à l'artillerie; enfin, lorsque la crue des eaux eut rendu l'Èbre navigable, on fit descendre par bateaux les approvisionnements de toute espèce. Le temps qu'exigèrent ces préparatifs, et la nécessité d'attendre l'armée de Catalogne, dont la coopération était indispensable, ne permirent d'at-

taquer la place que dans le courant du mois de décembre.

L'ennemi fit différentes tentatives pour contraindre le général Suchet à abandonner son entreprise. La garnison de Tortose fit plusieurs sorties qui furent toutes repoussées. Les troupes du général Villacampa se portèrent successivement sur Daroca, Tenuel, Morella, et même jusqu'à Uldecona; partout elles furent battues et mises en fuite. O'Donnel, sur la rive gauche de l'Èbre, ne fut pas plus heureux.

Le maréchal Macdonald, étant arrivé avec quelques divisions de l'armée de Catalogne, établit son quartier général à Tivenis, sur la rive gauche de l'Èbre. Une partie de ses troupes resta près de lui pour observer le camp de Tarragone; l'autre partie passa sous les ordres du général Suchet, qui compléta l'investissement de Tortose. On établit des ponts volants au-dessus et au-dessous de la place, pour assurer la communication des deux rives.

La tranchée fut ouverte dans la nuit du 20 au 21 décembre, à 80 toises de la place. Le général Rogniat, commandant l'arme du génie, dirigea les travaux avec tant d'habileté, que, dès la septième nuit, avant même l'établissement des batteries, le chemin couvert était couronné, malgré les fréquentes et vigoureuses sorties de la garnison.

Le général Vallée, commandant l'artillerie, eut de grandes difficultés à surmonter pour établir les batteries : cependant, le 29, 45 bouches à feu commencèrent à tirer, et prirent une telle supériorité sur le feu de la place, que, le 31, il était à peu

près éteint. A cette époque, le général Rogniat exécutait la descente et le passage du fossé, et attachait le mineur à l'escarpe du corps de la place. Le 1er janvier 1811, deux parlementaires se présentèrent, et demandèrent à entrer en pourparler. Le général Suchet envoya son chef d'état-major au gouverneur, avec un projet de capitulation qui ne fut pas accepté. Le conseil de guerre proposa de remettre la place de suite, à condition que la garnison serait libre de se retirer sur Tarragone, ou de suspendre les hostilités pendant quinze jours, au bout desquels la garnison se rendrait prisonnière de guerre, si elle n'était pas secourue : ces propositions ayant été rejetées par le général Suchet, le feu recommença.

Le lendemain, au moment où tout était disposé pour donner l'assaut, les parlementaires se présentèrent de nouveau ; mais Suchet défendit de les recevoir, si, avant tout, ils ne livraient une porte. Comme ils hésitaient, Suchet s'avança, et leur ordonna de baisser le pont-levis. Les Espagnols obéirent, et nos grenadiers prirent possession de la porte. A quatre heures du soir, la garnison, forte de 6,800 hommes, défila avec les honneurs de la guerre, et déposa ses armes. L'armement de la place consistait en 177 bouches à feu, et une grande quantité de munitions.

L'occupation des places conquises pendant cette campagne, consolida les heureux changements qui se manifestaient dans la situation politique de l'Aragon. Les corps de troupes régulières et les guérillas, n'ayant plus de point d'appui au centre de la

province, se bornèrent à faire quelques courses dans les montagnes. Les Aragonais, si exaspérés avant et pendant le siége de leur capitale, reprirent leurs travaux, payèrent exactement les contributions, et obéirent aux réquisitions frappées avec modération et discernement pour le service des troupes. La sage administration de Suchet contribua, sans nul doute, à rétablir la tranquillité; mais on ne doit pas oublier que les ressources de cette riche province étant plus que suffisantes pour l'entretien de son corps d'armée, il n'eut jamais besoin de contraindre les habitants à des sacrifices au-dessus de leurs moyens.

Les provinces du centre et du nord étaient loin d'un état aussi prospère. Après l'entrée du maréchal Masséna en Portugal, les troupes françaises restées dans les 3ᵉ, 4ᵉ, 5ᵉ et 6ᵉ gouvernements, celles du général Bonnet dans les Asturies et la province de Santander, et celles formant l'armée du centre sous les ordres du roi, présentaient un total de plus de 75 mille hommes. Cependant, des forces aussi considérables étaient insuffisantes pour contenir les populations, pour faire rentrer les contributions et les denrées levées par voie de réquisition, pour assurer les communications et donner la chasse aux guérillas, dont le nombre augmentait chaque jour. Parmi les chefs les plus entreprenants et les plus audacieux on remarquait Mina, Longa et Mendizabal, dans la Navarre, la Biscaye et le haut Aragon; Porlier, dans les Asturies, la Montana et le royaume de Léon; don Julian, dans la Vieille-Cas-

tille; l'Empecinado et le Medico dans la Nouvelle-Castille. D'autres chefs, connus sous des noms de guerre ridicules, commandaient une foule d'autres bandes moins nombreuses, mais qui n'étaient pas moins dangereuses; elles massacraient impitoyablement tous les Français qui tombaient en leur pouvoir. Les chefs, exactement informés par les habitants, évitaient aisément les colonnes envoyées à leur poursuite. Les bandes qu'on atteignait étaient toujours battues et dispersées; mais bientôt elles se ralliaient sur un autre point, tombaient à l'improviste sur de faibles détachements, sur les escortes des convois, et attaquaient même les faibles garnisons.

Ces guérillas ne se bornaient pas à harceler les troupes françaises; leurs chefs exigeaient des alcades des bourgs et villages qui n'étaient pas occupés par nous, qu'ils n'obéissent aux réquisitions que lorsqu'elles étaient appuyées de la force armée: ils enlevaient ceux qui se montraient trop faciles à obéir, mutilaient ou massacraient tout Espagnol qui négligeait de les instruire de l'approche des Français, et ceux qu'ils soupçonnaient de leur avoir donné avis de leur marche et de leur position. Dans un tel état de choses, les généraux français se trouvaient forcés d'employer des moyens rigoureux qui, loin d'amener les peuples à la soumission, ne servaient qu'à les irriter davantage.

Un corps de troupes régulières et de milices, resté en Galice et dans une partie des Asturies, eut différentes affaires plus ou moins importantes avec la division du général Séras et celle du général Bon-

net. Le premier s'empara du fort de la Puebla, de Sanabria, défendu par 3 mille Espagnols; le second perdit un instant la ville de Gijon, qu'il ne tarda pas à reprendre.

L'établissement des gouvernements militaires avait été fatal. Les gouverneurs, le général Bonnet, le général en chef, étant indépendants les uns des autres, chacun d'eux s'occupait du soin de maintenir la tranquillité dans son arrondissement, d'assurer ses communications, de pourvoir aux besoins des troupes sous ses ordres, s'inquiétant peu de ce qui se passait chez le voisin. Quand l'ennemi paraissait sur son territoire, il rassemblait ses troupes, lui donnait la chasse, mais ne le poursuivait pas au delà des limites de son commandement. Quelques milliers d'Espagnols parcouraient ainsi successivement toutes les provinces, occasionnaient aux troupes des fatigues inutiles, et entretenaient l'esprit de résistance parmi les habitants sans courir de grands dangers.

Il résultait un autre inconvénient de cette organisation. Les ressources de chaque contrée étaient affectées à l'entretien des troupes qui l'occupaient: les troupes étant réparties d'après les besoins du service, et non d'après la fertilité du sol, elles étaient abondamment pourvues sur quelques points, et manquaient du nécessaire sur d'autres. Il est probable que si le commandement eût été dans une seule main, et si les opérations n'eussent pas toujours été dirigées de Paris même, il eût été plus facile de faire poursuivre les guérillas avec plus d'unité dans toutes les directions, et peut-être se-

rait-on parvenu à les détruire. On eût aussi fait une égale répartition des ressources du pays, et pourvu aux besoins des troupes sans trop fouler les habitants.

Jetons maintenant un coup d'œil sur les opérations de l'armée du Midi.

Le maréchal Victor s'étant emparé du fort de Madagorna, on établit des mortiers à longue portée, qui lançaient des bombes sur Cadix. Des prisonniers qui avaient fait partie du corps du général Dupont, détenus en rade sur les pontons *la Castille* et *l'Argonaute* au mépris de la capitulation de Baylen, voyant leurs compatriotes en possession de ce fort, conçurent l'espoir de recouvrer leur liberté. En effet, le 15 mai au soir, ceux qui étaient à bord de *la Castille*, au nombre de 1,500, saisirent leurs gardiens, les descendirent à fond de cale, et s'emparèrent de leurs armes; ils coupèrent les câbles qui retenaient le ponton à l'ancre, et vinrent échouer sur la côte, malgré le feu de toutes les batteries ennemies. Quelques jours après, la même entreprise fut exécutée avec un égal succès par ceux détenus sur *l'Argonaute*.

Le duc de Dalmatie ne tarda sans doute pas à voir que, n'étant pas maître de la mer, il ne pouvait réduire Cadix; mais il se trouvait dans l'obligation de continuer à menacer cette place afin d'y retenir la garnison, pour le moins aussi nombreuse que le corps du duc de Bellune; de sorte que, dans le courant de l'année, il y eut de part et d'autre une force à peu près égale, qui ne prit part à au-

cune autre opération, l'ennemi travaillant sans cesse à élever de nouvelles fortifications, et les Français ne négligeant rien pour se mettre à l'abri des surprises.

Chiclana, Puerto-Réal et Puerto-Santa-Maria furent fortifiés; une flottille de chaloupes canonnières, de péniches, et d'autres embarcations, fut créée. Les sorties de la garnison furent repoussées, ainsi qu'une attaque dirigée par les Anglais contre la flottille.

Dans le royaume de Grenade, les Anglais firent sur les côtes diverses tentatives qui furent repoussées, et on donna la chasse à des bandes qui se tenaient dans les montagnes de Ronda. Le général Blake, ayant réuni dans le royaume de Murcie un corps de troupes régulières et un grand nombre de paysans, faisait de fréquentes incursions sur les frontières de Grenade. Le général Sébastiani marcha contre lui, l'obligea à s'éloigner, et entra dans Murcie. Pendant qu'il s'occupait de cette expédition, les Anglais effectuèrent divers débarquements sur les côtes, et excitèrent les habitants à prendre les armes. Quelques villages, soutenus par les guérillas descendues des montagnes, se soulevèrent, et massacrèrent tous les Français qu'ils purent surprendre. Les insurgés s'avancèrent même jusque sous les murs de Grenade; mais ils furent repoussés et dispersés. Le général Verlé marcha contre les Anglais, les força à se rembarquer, et reprit les châteaux de Montril et d'Almanéçar, dont ils s'étaient emparés. Vers la fin du mois d'octobre, Blake étant parvenu à réorganiser une nouvelle armée, s'avança sur

Baza. Le général Sébastiani se hâta d'aller l'attaquer, et le défit complétement le 4 novembre.

Pendant que ceci avait lieu dans les royaumes de Grenade et de Murcie, les Espagnols faisaient de fréquentes tentatives dans le midi de l'Andalousie et vers l'Estramadure, pour tâcher de détourner les Français de leurs travaux devant Cadix. Sur la fin d'août, le général Lasey, avec 5 mille hommes, débarqua près de Moguer, et força les Français à se replier sur San-Lucar. Le duc de Dalmatie ayant dirigé quelques troupes sur ce point, le général Pépin marcha à l'ennemi, l'obligea à se rembarquer, et rentra dans Moguer. La Romana, qui avait réuni un corps de 10 à 12 mille hommes de côté de Badajos, menaça les frontières d'Andalousie. Le général Girard en étant instruit, se porta sur Lléréna, battit l'ennemi, et le rejeta dans les montagnes de Zafra. Cependant, le général espagnol, renforcé d'une division de troupes portugaises, se reporta en avant dans le courant de septembre, et attaqua sans succès quelques postes français. Le maréchal Mortier, chargé par le duc de Dalmatie de repousser l'ennemi, trouva la Romana en position à Fuente de Cantos, le mit en déroute, et lui prit un millier d'hommes et 6 pièces de canon. Quelque temps après, le duc de Dalmatie reçut l'ordre de se rapprocher du Tage avec les troupes dont il pourrait disposer, afin de protéger les opérations du prince d'Essling en Portugal.

L'Empereur, en ordonnant au prince d'Essling de marcher sur Lisbonne, lui prescrivit de commencer

par assiéger Ciudad-Rodrigo et Almeida, afin d'en faire ses places d'armes. Le prince avait sous ses ordres les 2e, 6e, 8e corps, et la division de cavalerie légère du général Montbrun, environ 60 mille combattants. On lui annonçait que le 9e corps, commandé par le comte d'Erlon, le rejoindrait incessamment; et que 20 mille hommes de la jeune garde occuperaient le pays en arrière de lui, et formeraient sa réserve, tandis qu'une division aux ordres du général Séras appuierait sa droite vers Léon et Astorga.

L'armée de lord Wellington comptait 30 mille Anglais et 40 mille Portugais déjà aguerris, bien disciplinés, et commandés par des officiers anglais. Elle avait pour auxiliaires les milices organisées en bataillons, soldées et bien armées. Quatre corps de ces milices, sous les ordres de Silveyra, de Bacillard, du général anglais Wilson, du colonel Trant, et de nombreuses bandes de guérillas, avaient la mission de se porter sur les flancs et les derrières de l'armée française, de couper ses communications et d'attaquer les convois. Dans chaque arrondissement, le restant de la population devait se lever en masse, au commandement d'un chef nommé *capitan mor*, se munir de vivres pour plusieurs jours, et se porter sur les points qui lui seraient indiqués. Un décret de la régence ordonnait, sous peine de mort, aux Portugais de tout âge et de tout sexe, d'abandonner leurs habitations à l'approche des Français, et d'enlever ou de détruire tout ce qui pourrait servir à leur subsistance.

Ce n'était donc pas seulement une armée supérieure en nombre que le maréchal Masséna avait à combattre, mais encore toute la nation. Il avait aussi à surmonter la difficulté de faire vivre ses troupes dans un pays peu abondant, dévasté par ses habitants, et les obstacles que présentent la rareté des chemins propres à l'artillerie, la hauteur et l'aspérité des montagnes, les torrents et la profondeur des ravins qu'on rencontre à chaque pas. Nous devons ajouter qu'il régnait entre lui et le maréchal Ney, duc d'Elchingen, une mésintelligence qui eut une fâcheuse influence sur les événements. Ce dernier servait avec peine sous les ordres d'un chef d'un grade égal au sien; le premier voulait être obéi. Ces deux hommes, d'un caractère indomptable, étaient toujours d'un avis opposé, et chacun d'eux avait ses partisans et ses détracteurs.

La place de Ciudad-Rodrigo fut investie dans les premiers jours du mois de juin 1810 : elle était bien approvisionnée, la garnison consistait en 7 à 8 mille hommes de troupes espagnoles; don André Harresti en était gouverneur. La tranchée fut ouverte dans la nuit du 15 au 16. Le maréchal duc d'Elchingen commandait les troupes de siége, le général Auty l'artillerie; le général du génie Valazé dirigeait les travaux. Les approches présentaient d'autant plus de difficultés, qu'indépendamment de la nombreuse artillerie de la place, on rencontra un terrain difficile et accidenté, et souvent le roc et l'eau vive. Les batteries assiégeantes, d'abord placées à 250 toises de la place, ouvrirent leur feu le 25. Celles des

assiégés y répondirent par une grêle de bombes, de boulets et d'obus. C'est sous ce feu terrible que les Français enlevèrent deux couvents et se logèrent dans le faubourg, malgré la vigoureuse résistance des troupes de la garnison. Le 28 juin, le gouverneur, sommé de se rendre, refusa toute capitulation. Les assiégeants continuèrent à cheminer, rapprochèrent leurs batteries, et établirent celles de brèche à 60 toises des remparts. Le 19 juillet, la brèche ayant paru praticable, les colonnes destinées à monter à l'assaut s'avancèrent au pas de charge. A peine se sont-elles ébranlées, que le gouverneur arbore un drapeau blanc et se rend à discrétion. On trouva dans la place 125 bouches à feu, 200 milliers de poudre, 1,200 mille cartouches, et une quantité considérable de projectiles et d'approvisionnements d'artillerie. La garnison fut conduite en France. Le duc de Wellington, dont les avant-postes étaient peu éloignés de ceux des Français, ne fit aucune tentative pour secourir cette place importante.

Le général Loison, envoyé le 21 juillet en reconnaissance dans la direction d'Almeida, rencontra un corps de cavalerie anglaise en avant du fort de la Conception. Cette cavalerie, chargée par la cavalerie française, fut repoussée, et en se retirant fit sauter le fort. L'ennemi se rallia derrière le ravin de Valdelamula, fut attaqué de nouveau, et obligé de se retirer sous le canon d'Almeida.

Le maréchal Ney forma l'investissement de cette place dans la journée du 24. La division anglaise,

aux ordres du général Crawford, qui chercha à s'y opposer, fut rejetée au delà de la Coa. On commit l'imprudence de la faire attaquer dans cette position par des forces insuffisantes, et on fut repoussé.

La défense d'Almeida était confiée au général anglais Cox, ayant sous ses ordres environ 4 mille hommes de milices et le 24ᵉ régiment portugais. La garnison fit inutilement, dans les premiers jours de l'investissement, plusieurs sorties pour tâcher de s'emparer ou de détruire des amas de blé qu'elle n'avait pas eu le temps de faire rentrer dans la place. On ne fut en mesure d'ouvrir la tranchée que dans la nuit du 15 au 16 août. Quoique le feu de l'ennemi fût très-vif, et que les obstacles que présentaient les rochers pour l'élargissement de la tranchée parussent insurmontables, les rochers furent creusés par le pétard, et la première parallèle achevée le 19. Onze batteries armées de 65 bouches à feu commencèrent à tirer le 26 au matin. Celles des assiégés ripostèrent avec beaucoup de vivacité. Ce siége présentait de telles difficultés, qu'on y eût perdu bien du monde et du temps, si une bombe des assiégeants ne fût tombée, dans la soirée, sur le magasin à poudre de la place, et ne l'eût fait sauter. En un instant une partie de la ville fut détruite, et une portion de la population ensevelie sous les décombres des maisons. La garnison souffrit peu de ce désastre, parce qu'elle habitait des casemates.

Sur la sommation qui lui fut faite le lendemain, le gouverneur se rendit prisonnier de guerre avec les

troupes de ligne. La capitulation portait que les milices rentreraient chez elles après avoir déposé les armes, et promis de ne plus servir, pendant cette guerre, contre la France et ses alliés. Le marquis d'Alorna, Portugais réfugié, qui suivait l'armée française, s'étant présenté à la garnison entouré d'officiers de sa nation, réfugiés comme lui, fut accueilli par les plus vives acclamations. Les officiers et les soldats de ligne, ainsi qu'un millier de miliciens, demandèrent à se ranger sous les drapeaux de la France. Le maréchal céda aux instances réitérées du marquis, qui se rendait garant de la fidélité de ces troupes. Tous ceux des miliciens qui voulurent se retirer chez eux eurent la liberté de le faire, après avoir pris l'engagement qui leur était imposé par la capitulation, engagement qu'ils oublièrent bientôt. Les autres furent organisés en bataillons de pionniers, et formèrent, avec les troupes de ligne, une brigade aux ordres du général portugais Pamplona. Les uns et les autres ne tardèrent pas à déserter.

Pendant le siége d'Almeida, lord Wellington se tint en observation vers Celorico. Après la reddition de cette place, il se retira dans la vallée de Mondégo. Le général Hill, dans la province d'Alentejo, continua à observer le général Reynier, resté en Estramadure vers Zarza-las-Mayor. Le maréchal Masséna réunit le 6e et le 8e corps aux environs d'Almeida, et se disposa à exécuter l'ordre de l'Empereur, qui lui prescrivait d'entrer en Portugal.

On a dit que l'invasion du Portugal était une grande faute politique, à l'époque où elle fut effec-

tuée, et, pour appuyer cette opinion, on a avancé que les Espagnols commençaient à ne plus être dupes de l'égoïsme et de l'astucieuse conduite des Anglais; qu'ils commençaient à se lasser de la guerre; que l'intérêt et le temps avaient refroidi le zèle des partisans de Ferdinand, et augmenté beaucoup celui des nationaux qui avaient embrassé la cause de Joseph : on ajoute qu'on aurait dû employer toutes les troupes françaises répandues en Espagne, à purger ce pays des bandes de guérillas qui l'infestaient, et qui soutenaient presque seules la guerre. A cela d'autres répondent que, du moment où l'on était décidé à soumettre l'Espagne par la force des armes, l'invasion du Portugal devenait une nécessité (1). Il fallait, avant tout, priver les peuples du puissant appui de l'armée anglaise. Après la conquête des provinces du midi, les Espagnols parurent un instant fatigués de la guerre, mécontents des Anglais, et moins éloignés de se rallier au roi Joseph; mais après l'établissement des gouvernements militaires, ils se montrèrent plus que jamais déterminés à repousser la domination de l'Empereur, et le cabinet britannique prit la plus grande influence sur le gouvernement. Les Anglais, dont on avait paru se méfier jusque-là, défendaient Cadix, où les cortès allaient se réunir. Si l'armée de Masséna se fût répandue en Espagne, on aurait pu occuper momentanément quelques provinces qui ne l'étaient pas encore, et disperser quel-

(1) C'est l'avis du maréchal Jourdan.

ques guérillas; mais Wellington, n'ayant plus à craindre pour le Portugal, serait sans doute venu au secours de ses alliés, et on eût été obligé de rassembler promptement les troupes. On se trouvait donc dans la nécessité de tenir une armée sur les frontières du Portugal, pour contenir et observer l'armée anglaise, ou la forcer à se rembarquer. Ce dernier parti était incontestablement le meilleur; mais il fallait de grands moyens pour lutter contre les difficultés, et assurer le succès d'une telle expédition.

Lord Wellington, supposant que le prince d'Essling marcherait sur Lisbonne par la direction la plus courte, s'était posté sur la rive gauche de l'Alva, en arrière de Ponte-Murcella, ayant à sa droite la Sierra-Estrella, le Mondego sur la gauche, et son front couvert par plusieurs ouvrages de campagne.

Le maréchal Masséna, pour ne pas être obligé d'attaquer son adversaire dans une position aussi forte, suivit le chemin qui conduit directement à Coïmbre par la droite du Mondégo, et ordonna au général Reynier de venir le joindre. Le 19 septembre, l'armée se trouva réunie à Visèce, où elle séjourna quatre jours pour réparer l'artillerie, déjà fort délabrée par les mauvais chemins. Ce séjour fut d'autant plus fâcheux, qu'il donna au duc de Wellington le temps d'appeler à lui le général Hill, et d'arriver avant les Français sur la Sierra-d'Alcoba, pour leur barrer la route de Coïmbre.

Pendant sa marche, l'armée française ne rencon-

tra qu'une arrière-garde, anglaise qui n'engagea que des combats sans importance.

Le 26 septembre, le maréchal Ney arriva au pied de la Sierra-d'Alcoba, d'où il aperçut l'armée anglo-portugaise couronnant la crête des montagnes en avant de Busaco (1).

Le 27, toute l'armée ennemie était bien établie sur le sommet de la montagne d'Alcoba. Cette montagne, extrêmement élevée et fort escarpée, est défendue sur plusieurs points par de profonds ravins. Les deux chemins pour la gravir ont une pente roide, et qui conduit à Coïmbre. Ils étaient coupés et partagés par une artillerie formidable. On a dit que le maréchal Ney jugea la position telle, qu'il fut d'avis de ne pas l'attaquer. Cependant le général Pelet, qui servait à cette époque auprès du maréchal Masséna en qualité de premier aide de camp, affirme que le duc d'Elchingen écrivit au général Reynier que, s'il commandait en chef, il culbuterait les Anglais. Ceux qui ont connu le prince d'Essling concevront que cette lettre, qui lui fut communiquée, dut le déterminer à se montrer aussi audacieux que son subordonné. Le général Pelet ajoute que, bien loin de faire attaquer, contre l'avis

(1) Comme rien n'est plus aisé que la critique après l'événement, dit le maréchal Jourdan dans ses Mémoires, des militaires, qui auraient dû porter plus de respect à la haute réputation du vainqueur de Zurich, ont prétendu que si lord Wellington eût été attaqué ce jour-là, il aurait été battu, attendu qu'il n'avait pas encore été rejoint par le général Hill; et il paraît qu'en effet ce général ne se rallia à l'armée que dans la nuit suivante. Mais on a oublié de dire que le 8e et le 2e corps n'étaient pas encore arrivés, et qu'ils ne rejoignirent le 6e que dans la nuit.

des chefs, le prince accorda la bataille à ceux qui la demandaient à grands cris (1).

L'affaire fut engagée avec la plus grande bravoure : malheureusement, l'élévation de la montagne ne permit pas de faire soutenir les attaques par l'artillerie, tandis que 80 bouches à feu foudroyaient les assaillants. Après avoir fait les plus grands efforts pour surmonter les obstacles que leur opposait la nature du champ de bataille, après avoir fait des prodiges de valeur, les Français durent renoncer à l'espoir de forcer l'ennemi, et cessèrent le combat. Leur perte fut de 3 à 4 mille hommes, tués ou blessés. Des reconnaissances, envoyées le lendemain sur les flancs de la montagne, rapportèrent qu'on pouvait la tourner par la droite. Cette manœuvre n'était pas sans danger, puisqu'il fallait faire un mouvement de flanc en présence de l'ennemi, qui, en se précipitant sur les colonnes en marche, aurait pu y porter le désordre ; toutefois, elle fut exécutée heureusement pendant la nuit. Le général anglais, se voyant tourné dans la forte position qui l'avait préservé d'une défaite, ne voulut pas courir la chance d'un nouveau combat; il se retira dans les lignes préparées à l'avance en avant de Lisbonne. Les Français entrèrent dans Coïmbre.

Lord Wellington, à Busaco comme à Talaveira, n'obtint d'autre avantage que celui d'avoir conservé sa position. Après l'affaire de Busaco, il se réfugia dans les lignes de Lisbonne, comme après celle de

(1) On comprend que nous n'émettons aucune opinion; nous nous bornons à répéter ce que Jourdan dit dans ses Mémoires.

Talavrea, il se hâta de passer le Tage et de se retirer en Estramadure, ce qui n'empêcha pas de proclamer, dans cette dernière occasion, comme dans la première, qu'il avait remporté une victoire éclatante.

On a blâmé Masséna de ne pas s'être assuré, avant de livrer bataille, qu'il était possible de tourner les ennemis, sans réfléchir qu'il eût été dangereux pour sa réputation de résister au désir que montraient les chefs et les soldats d'en venir aux mains. Si, résistant à ce vœu, il eût déposté l'armée anglaise par une manœuvre, qu'eût dit l'Empereur, qui lui mandait de contraindre les Anglais à se battre partout où il les trouverait; qu'ils n'avaient pas plus de 30 mille hommes, y compris les Portugais, qui ne valaient guère mieux que des brigands (1)? Dans son armée même, on lui eût reproché d'avoir laissé échapper l'ennemi par trop de prudence : il échoua, on le taxa de témérité.

Les habitants de Coïmbre, capitale de Beira, avaient fui à l'approche des Français, comme dans tout le reste de la province. En abandonnant leurs maisons, ils n'avaient pu enlever entièrement les provisions de toute espèce, toujours abondantes dans une grande et opulente ville. Ces provisions, recueillies avec soin, auraient été fort utiles à l'armée. Le général en chef donna les ordres les plus sévères pour le maintien de la discipline; mais comment prévenir le désordre dans une ville abso-

(1) Voir à la Correspondance.

lument déserte, où aucune distribution régulière ne peut être faite aux soldats affamés? Ils se répandirent dans les maisons, et se livrèrent au pillage.

L'armée partit de Coïmbre le 4 octobre, et marcha sur Lisbonne par la route de Leyria. Les blessés et les malades furent placés dans deux couvents sur la rive gauche du Mondégo, fortifiés et barricadés. On y laissa une petite garnison, des officiers de santé et des administrateurs. Peu de jours après le départ de l'armée, le colonel Trant vint investir cet hôpital. La garnison et même les blessés se défendirent en désespérés, et ne se rendirent que par capitulation, et lorsqu'on leur eût assuré qu'on aurait pour eux tous les égards dus au courage malheureux, ce qui n'empêcha pas les Portugais d'en assassiner quelques-uns, et de faire subir aux autres les plus mauvais traitements. Ils furent menés à Oporto, où le colonel Trant les livra aux outrages de la population, afin, disait-il, d'exciter et d'entretenir l'enthousiasme du peuple (1).

Pendant la marche sur Lisbonne, l'avant-garde française eut différentes affaires avec l'arrière-garde anglaise. Masséna, après avoir dépassé Alenquer, Villa-Franca de Xira et Sobral, se trouva devant les lignes qui couvraient la capitale, si connues sous

(1) Après des exemples pareils de férocité, est-il permis de reprocher à l'Empereur d'avoir recommandé à son frère de faire pendre ou fusiller quelques espions, quelques boute-feux, quelques traîtres repris les armes à la main; de faire piller quelques villages, quelques bourgs, dans lesquels de malheureux malades ou blessés avaient été égorgés, empoisonnés, contrairement à toutes les lois de la guerre?...

le nom de lignes de Torres-Vedras. Elles couronnaient les hauteurs escarpées de Montechique, au bas desquelles règnent de profonds ravins, appuyant leur droite au Tage et leur gauche à la mer. Elles étaient palissadées, hérissées de pièces de canon, et défendues par toute l'armée anglo-portugaise, renforcée de 10 mille Espagnols aux ordres de la Romana, et par la nombreuse population qui s'y était réfugiée. Au moyen d'un système de signaux, lord Wellington transmettait rapidement ses ordres sur les points les plus éloignés (1).

L'armée française, considérablement affaiblie par les combats et les maladies qu'avaient occasionnées les privations de toute espèce et les fatigues, devait-elle attaquer une armée deux fois plus nombreuse, dans une position formidable par la nature du terrain et rendue inexpugnable par l'art? Le prince d'Essling ne le pensa pas; il jugea convenable d'attendre, le 9e corps qu'on lui avait promis, et la formation du corps de la jeune garde, destiné à lui servir de réserve. Il établit son armée à Sobral, Villa-Franca, Otta et Villa-Nova. Un vallon la séparait de celle des ennemis. Les dépôts furent envoyés à Santarem. Le général Éblé s'y rendit pour préparer des équipages de pont, afin d'être en état de manœuvrer sur les deux rives du Tage. La cavalerie légère du général Montbrun se porta sur le Zerzere pour observer la garnison d'Abrantès. Le général Foy partit pour Paris, afin de rendre compte

(1) On trouvera la description de ces lignes dans l'ouvrage du général Koch (*Mémoires de Masséna*, 7e volume).

à l'Empereur de la situation des affaires et demander de nouveaux ordres. Ce général, accompagné d'une faible escorte, évita avec autant d'habileté que de bonheur le danger de tomber au pouvoir des nombreux partis qui rôdaient sur les derrières de l'armée, et remplit la mission difficile et périlleuse dont il était chargé.

On a reproché au maréchal Masséna de n'avoir pas essayé de se rendre maître d'Abrantès. Il eût sans doute été avantageux d'occuper cette place, mais elle était dans un état respectable de défense; on n'avait pas d'artillerie d'assez gros calibre, ni une assez grande quantité de munitions, pour en faire le siége; et on ne pouvait en tirer d'Espagne, puisque les communications étaient interceptées.

Les deux armées restèrent pendant un mois dans leurs positions respectives. Quoique le général anglais eût des forces bien supérieures en nombre, loin d'entreprendre quelque chose, il continua à se retrancher, et n'opposa que son impassibilité à la persévérance de son adversaire. Cependant les faibles ressources du pays étant épuisées, le maréchal Masséna dut faire prendre à son armée une nouvelle position où elle pût subsister. Le 13 novembre, elle se mit en marche pour se rapprocher de Santarem; le 18, elle occupa les positions suivantes: le 2ᵉ corps à Santarem, en arrière du Rio-Mayor; le 8ᵉ sur l'Aviella; le 6ᵉ à Leyra et Thomar; le grand quartier général à Torres-Novas. Le général Loison passa le Zerzère avec sa division, et s'empara de Punhette, où furent envoyés les ateliers de construc-

tion des ponts. Lord Wellington, toujours circonspect, ne se hâta pas de sortir de ses lignes; ce ne fut que le 19 qu'il se présenta sur le Rio-Mayor. Après avoir reconnu la position des Français, il revint à son système de temporisation. Ses troupes occupèrent Cartaxo, Aleventre, Azambuja, Alenquer, et Torres-Vedras; le général Hill passa sur la rive gauche du Tage.

L'armée combinée, se trouvant séparée en deux corps par le fleuve, le prince d'Essling aurait sans doute profité de cette disposition pour attaquer ce qui était resté sur la rive droite; s'il eût reçu les renforts qu'on lui avait promis; ou bien il eût passé sur la rive gauche pour tomber sur le général Hill, s'il avait eu des ponts. Mais il n'était plus question du corps de la jeune garde, et le comte d'Erlon ne lui mena sur la fin de décembre qu'une faible division de 6 mille hommes qui ne dépassa pas Leyria, et qui même ne croyait pas être sous ses ordres. La seconde division du 9e corps était restée vers Celorico, pour essayer de tenir ouvertes les communications de l'armée avec l'Espagne. Le général Claparède, qui commandait cette division, ne put atteindre le but qu'on se proposait, malgré les avantages qu'il remporta sur le général Silveyra, qu'il rejeta momentanément au delà du Duero. De son côté, le général Éblé n'ayant trouvé aucune ressource dans le pays pour la construction des bateaux, il fallut forger le premier outil et abattre le premier arbre. Malgré la grande activité de ce général, ce ne fut que vers la fin du mois de janvier

qu'on eut deux ponts pour jeter sur le Tage. Mais à cette époque il n'était plus possible, ou du moins il eût été très-dangereux de tenter le passage du fleuve en présence du général Hill, qui, ayant reçu des renforts considérables, avait hérissé la rive gauche de retranchements et de batteries, principalement vis-à-vis de Punhette et de l'embouchure du Zerzère.

Ainsi se terminèrent les opérations militaires en Espagne et en Portugal, dans la campagne de 1810; mais ces opérations ne furent pas les seuls événements ayant de l'importance qui eurent lieu dans la Péninsule; nous remonterons donc aux premiers mois de cette même année, pour revenir sur les faits principaux. Pour atteindre notre but, nous suivrons pas à pas le roi Joseph.

Nous avons laissé ce prince entrant le 2 février à Seville, au milieu d'une allégresse générale.

Le lendemain, le 5e corps (maréchal duc de Trévise) se porta vers Badajos, le roi comptant toujours sur le 2e (général Reynier) pour observer le Tage, contenir l'armée anglo-portugaise et maintenir l'Estramadure; mais le 2e corps allait recevoir l'ordre de faire partie de l'armée de Masséna, destinée à la conquête du Portugal. Le même jour, Victor s'était porté sur Cadix, tandis que Sébastiani entrait à Malaga.

Fidèle à son système de bienveillance, suite naturelle d'un caractère porté à la douceur et à la bonté, Joseph s'attacha à prouver aux habitants de l'Andalousie, comme il l'avait fait partout, que son plus grand désir était de régner sur l'Espagne en

conquérant l'amour de ses peuples, et en cherchant à faire le bonheur de ses sujets. Il se montra à la cathédrale, dans les faubourgs, au théâtre, et partout il fut accueilli avec enthousiasme.

Après être resté jusqu'au 12 février dans cette ville, le roi repartit, laissant une proclamation qui tendait à confondre les deux nations française et espagnole, dans laquelle le mot de conquête était évité avec soin (1). Le 14, il était à Xérès; le 16, à Puerto Santa-Maria, où il assista pour la première fois à un combat de taureaux, fête que lui offrit la ville.

Le 21, Joseph envoya à Cadix une députation composée de plusieurs de ses habitants résidant à Séville et à Santa-Maria, pour porter des paroles d'accommodement à la junte. On ne les reçut pas. Le duc d'Albuquerque occupait la place avec les troupes ramenées par lui d'Estramadure, et auxquelles on avait eu la maladresse de ne pas barrer le passage. Les Anglais avaient envoyé de Gibraltar du secours, et surtout des canonniers. Un siége était devenu nécessaire, mais il exigait d'immenses préparatifs. La présence du roi n'était plus utile, tandis qu'on s'occupait de ces préparatifs; il résolut de visiter la province.

Le 28 il partit, après avoir reconnu tous les environs de la place. Passant au pied du mont Cristoval, d'où l'on découvre le détroit de Gibraltar et

(1) Cette proclamation, insérée au *Moniteur* du 22 février, fut modifiée par ordre de l'Empereur, qui déjà avait promulgué le décret relatif aux gouvernements.

les côtes d'Afrique, il vint coucher à Ronda. Des bandes de guérillas attaquèrent la colonne pendant la marche dans la montagne; mais le général Bigarré, avec un détachement de la garde, les refoula facilement.

Le 4 mars, le roi entra à Malaga, et y fut parfaitement accueilli. Les rues étaient semées de fleurs, les fenêtres tapissées. Joseph aurait pu se croire au milieu du peuple le plus fidèle et le plus dévoué. Il resta dans cette ville jusqu'au 13. C'est pendant ce séjour qu'il reçut de Paris le fatal décret changeant le mode d'administration du royaume et établissant de grands gouvernements en deçà de l'Èbre.

Joseph ne put se dissimuler les conséquences énormes et funestes de cette mesure. Son autorité se trouvait par là anéantie; tout son désir de bien faire, de s'attacher ses sujets, toutes ses promesses sur l'indépendance de la nation, l'intégrité du territoire, pouvaient devenir illusoires d'un instant à l'autre. Les Espagnols allaient se soulever de toute part, croyant leur indépendance menacée de nouveau; et les plaies qui commençaient à peine à se cicatriser sur quelques points du royaume allaient devenir plus vives que jamais.

Il sentit tellement les difficultés de la position nouvelle qui lui était faite, qu'il fit partir pour Paris M. d'Azanza, sous le prétexte de complimenter Napoléon, mais dans le fait pour lui présenter les observations les mieux fondées et les plus vives sur ce décret. Le roi fut même sur le point de renoncer dès cet instant à sa couronne d'Espagne, ne voyant

plus la possibilité de faire le bien. Cependant l'espoir de surmonter encore cet obstacle et de ramener son frère à un système plus favorable à ses vues personnelles, et même, d'après lui, aux intérêts sagement compris de la France et de l'Espagne, lui fit attendre encore.

Après huit jours passés *en apparence* dans les fêtes, *en réalité* dans les ennuis du rang suprême, Joseph se rendit à Grenade, où il entra le 16 mars. Le 19, jour de sa fête, il reçut les députations de quelques villes voisines. Dans plusieurs réponses faites par lui à cette occasion, il exprima avec chaleur la ferme volonté où il était de ne jamais consentir à aucun démembrement du territoire de l'Espagne, de ne jamais rien sacrifier à l'indépendance du royaume. Il répondait ainsi indirectement aux décrets impériaux qui semblaient menacer l'un et l'autre. Il assista à un *Te Deum*, visita les tombeaux de Ferdinand et d'Isabelle, et rendit quelques décrets pour la formation de divers corps espagnols commandés par des officiers français. Il n'y avait eu encore qu'un seul régiment espagnol sous les ordres de M. de Clermont-Tonnerre.

De Grenade, Joseph se rendit à Jaen le 31 mars, de Jaen à Andujar le 1er avril, et d'Andujar à Séville le 12, après avoir hésité s'il ne retournerait pas à Madrid.

Dans cette dernière ville, le roi s'occupa spécialement des affaires administratives. Il y eut plusieurs conseils de ministres, et on y arrêta des dispositions qui étaient en opposition avec celles de

l'Empereur relativement aux grands gouvernements. Elles furent publiées dans la *Gazette de Madrid* du 4 mai, et indisposèrent Napoléon, celle principalement qui ordonnait la formation d'une milice civique.

Pendant la semaine sainte, Joseph se montra souvent dans les églises; le peuple fut sensible à cette marque de déférence à ses principes religieux. C'est à Séville que le prince reçut la nouvelle de la célébration du mariage de Napoléon.

Le 27 avril, M. de Cabarrus mourut, laissant au roi de vifs regrets. Ce ministre était habile, et lui plaisait beaucoup.

Le 2 mai, voyant que sa présence était plus nécessaire à Madrid qu'en Andalousie, où l'on continuait le siége de Cadix, Joseph retourna dans sa capitale, où il rentra le 15.

Le 23 juin, un aide de camp de Berthier apporta au roi le duplicata de décrets en vertu desquels deux nouveaux gouvernements étaient créés, l'un à Burgos, l'autre à Valladolid. Cette disposition peu bienveillante de l'Empereur était annoncée à Joseph par une lettre du prince de Neufchâtel, qui désapprouvait hautement, de la part de Napoléon, tout ce qui avait été fait sur l'administration à Séville, surtout la création d'une milice.

Les choses en étaient venues au point, entre l'Empereur et le roi Joseph, au commencement d'août, que ce dernier se décida à envoyer à Paris le marquis d'Almenara, chargé d'une lettre dans laquelle il demandait la révocation des mesures

prises (1). Napoléon venait au contraire de donner le commandement en chef de l'armée d'Andalousie au maréchal Soult, et de changer la dénomination des corps d'armée en celles d'armées de Catalogne, d'Aragon, du midi, du Portugal, du nord, etc. Il ne restait plus sous les ordres directs de Joseph que l'armée du centre, composée de quelques régiments français, de la réserve et de la garde. Son autorité devenait entièrement illusoire, car au commandement militaire les chefs des armées réunissaient les attributions administratives.

Nous ne trouvons rien de mieux, pour bien faire apprécier les affaires d'Espagne à nos lecteurs pendant la seconde moitié de l'année 1810, que de mettre sous leurs yeux les notes du journal écrit jour par jour par le comte de Mélito, qui ne quitta pas le roi Joseph :

15 *août*, jour de la fête de l'Empereur, il y a eu cercle à la cour. Le matin, à son lever, le roi a parlé avec beaucoup de chaleur, et a laissé percer le chagrin que lui causait la conduite de plusieurs agents français. Il a semé son discours de traits fort remarquables. La phrase la plus énergique est celle-ci : « Mes premiers devoirs sont pour l'Espagne. J'aime la France comme ma famille, l'Espagne comme ma religion. Je suis attaché à l'une par les affections de mon cœur, et à l'autre par ma conscience. » On ne pouvait sans doute mieux dire, mais on ne pouvait moins entrer dans les vues de l'Empereur; et ces

(1) Voir cette lettre à la Correspondance.

expressions étaient une censure du discours de ce dernier au grand-duc de Berg, fils du roi de Hollande (*Moniteur* du 21 juillet 1810).

La chaleur que le roi montra est, du reste, fort naturelle. Jamais sa position ne fut plus terrible. Toutes les ressources manquent; la guerre intérieure prend chaque jour un caractère plus affreux et plus passionné. Un courrier ne passe plus sans une escorte de 300 hommes. Les provinces, occupées tout à fait militairement, sont plus infestées que les autres de guérillas.

2 *septembre*. M. Dangulo, qui remplissait les fonctions de M. de Cabarrus, a été nommé ministre des finances, et M. Faypoult directeur du trésor.

7 *septembre*. Un courrier, envoyé par M. d'Azanza, de Paris, a été pris : ses dépêches interceptées sont insérées dans la gazette que la junte fait publier à Cadix (1). C'est un fâcheux incident; il semble que le hasard se plaît à augmenter encore les difficultés de notre situation. Ces lettres interceptées contiennent le récit d'une conversation que M. d'Azanza a eue avec le duc de Cadore. Au lieu d'écouter les plaintes que d'Azanza avait à porter, c'est à lui que l'on en adresse. On se plaint de ce que l'on ne fait pas en Espagne assez pour l'armée française. On déclare qu'on y a déjà envoyé 400 mille hommes et 800 millions, et qu'on ne veut plus y envoyer au delà de 2 millions par mois pour la solde. On se plaint des dépenses de la cour, des li-

(1) Note C.

béralités qu'elle a faites, de l'armement des Espagnols. Pas un mot de satisfaction donnée au roi, de la conduite des généraux, des vexations de tout genre qu'ils exercent. D'Azanza répond avec modération et justesse à ces récriminations; mais il n'a rien obtenu, et sa mission a constamment échoué. Il est facile de juger quelle sensation la publication de ces pièces a produite en Espagne; elle achève de ruiner le parti du roi, et donne lieu aux réflexions les plus décourageantes. A ce malheur se joint encore celui qui résulte de la mauvaise humeur que cette publicité aura donnée à l'Empereur, et surtout celle de quelques nouvelles relatives à la Hollande, que M. d'Azanza a glissées dans sa correspondance avant la dernière catastrophe de ce pays. Elles contrarient fortement l'Empereur, qui met tant de prix en ce moment à faire croire que la Hollande est satisfaite du sort qu'il lui a fait. Cette réunion de circonstances épuise réellement la patience, et accélère la crise inévitable par laquelle tout cela doit finir. Le roi paraît décidé à quitter; il a écrit dans ce sens et de la manière la plus précise à la reine, et nous touchons au moment qui va décider de son sort.

8 *septembre*. En confirmation des détails donnés plus haut, on a appris que le tribunal criminel, institué à Valladolid, a prêté serment de fidélité à l'Empereur. Le général Kellermann assistait à la cérémonie, qui a été faite avec beaucoup de pompe.

7 *octobre*. Les nouvelles venues de Paris ont instruit le roi que sa lettre avait produit beaucoup d'effet, et indiquent la marche des négociations on-

vertes à Paris par M. d'Almenara avec le ministre de l'Empereur. Il paraît que, dans le premier moment, ces négociations ont roulé sur un projet de cession à la France des provinces en deçà de l'Èbre, pour laquelle l'Espagne recevrait en compensation le Portugal, qui serait réuni au royaume. M. d'Almenara déclare formellement qu'il ne consentira à aucune cession de territoire espagnol, que cette compensation ne soit stipulée et garantie; mais comme il est dans l'intention formelle du roi de ne consentir à aucun démembrement, même avec une compensation plus avantageuse, il n'aurait jamais ratifié un pareil traité. La négociation a été promptement abandonnée, et les conférences avec le ministre français sont retombées sur le chapitre interminable des plaintes que le roi porte contre les dispositions prises par l'Empereur à l'égard de l'Espagne et la conduite des généraux; elles sont malheureusement sans résultat, et effectivement les dernières lettres de MM. d'Azanza et d'Almenara annoncent que l'Empereur avait fait rompre toutes les négociations, et qu'il ne voulait plus entendre parler de la constitution de Bayonne, sur laquelle les ministres du roi s'appuyaient pour la garantie de l'intégrité du territoire.

6 *novembre*. Un incident fâcheux a détruit tout espoir de renouer les négociations à Paris. M. Urquijo avait adressé à M. d'Almenara une dépêche écrite avec peu de mesure, mais qui cependant était excusable dans la situation difficile où se trouve le gouvernement du roi. M. d'Azanza, au lieu d'en tirer parti pour l'accommoder aux formes d'une

note diplomatique, s'est borné à en adresser copie au duc de Cadore, qui la lui a renvoyée comme un libelle qu'on ne pouvait garder dans les papiers du ministre. Cette mesure violente, sans doute dictée par l'Empereur, ôte toute espérance d'une issue favorable.

11 *novembre.* Le roi fait partir aujourd'hui son neveu (1) avec une lettre pour la reine, où il précise ses dernières intentions relativement à l'Espagne, qui consistent à se retirer à Mortefontaine, dans le cas où il n'obtiendrait pas satisfaction de l'Empereur.

20 *novembre.* Tandis que l'on négociait à Paris sur les affaires d'Espagne, des événements qui devaient avoir une grande influence sur nos destinées futures se passaient en Portugal; le peu de succès de l'expédition commandée par Masséna.

Placé, par suite des événements, dans cette situation critique, le maréchal prince d'Essling demande des secours à l'Empereur; mais en même temps il pense à une retraite, et espère l'effectuer en passant le Tage entre Abrantès (2) et Lisbonne, et se portant sur la rive gauche du fleuve pour revenir par l'Estramadure, en faisant les siéges d'Elvas et de Badajos, dans la vue de couvrir par ces opérations le malheur d'avoir manqué le but principal de la campagne (3).

(1) Marius Clary.

(2) Abrantès est fortifié par l'ennemi, et rendu imprenable.

(3) Ces détails sont donnés par le général Foy au général Kellermann, qui les transmet au roi. Le premier se rend à Paris, auprès de l'Empereur.

Telle est la triste vérité; et, quelle que soit la juste confiance qu'inspirent les talents et le caractère du maréchal Masséna, quelles que soient les ressources de son génie militaire, lui-même, à ce qu'il semble, désespère du succès, et un revers éprouvé pour la troisième fois en Portugal aura la plus funeste influence sur les affaires d'Espagne. Ainsi, tout concourt à rendre notre position et plus fâcheuse et plus inquiétante que jamais. Tout annonce une crise inévitable et dont on ne peut encore prévoir les suites, et tout confirme cette opinion où je suis depuis le commencement de cette guerre, qu'elle a mis un terme aux prospérités de l'Empereur, et qu'elle sera l'écueil contre lequel sa gloire et sa fortune sont menacées d'échouer.

3 *décembre*. Le roi est informé que M. d'Azanza était parti de Paris après avoir eu une très-longue conversation avec l'Empereur. Napoléon s'y est répandu en plaintes contre le roi, a fait de longues récriminations, a trouvé étrange qu'il se plaignît de sa situation, tandis que d'autres souverains plus maltraités que lui (1) ne se plaignaient pas. Ainsi, cette mission, de laquelle on espérait tant, se termine sans avoir rien avancé.

Le second négociateur, le marquis d'Almenara, écrit, en date du 11, qu'il a reçu l'ordre de l'Empereur de se rendre à Fontainebleau; qu'il s'y est rendu, et a eu avec Sa Majesté un entretien qui a duré deux heures et demie. A la suite de cet entre-

(1) Allusion au roi Louis de Hollande.

tien, M. d'Almenara a reçu l'ordre de partir immédiatement pour se rendre en Espagne, où il arrivera sous peu de jours; il porte l'ultimatum de l'Empereur.

5 *décembre*. M. d'Azanza est arrivé.

9 *décembre*. Le marquis d'Almenara est arrivé ce soir.

10 *décembre*. Le roi a convoqué les ministres, et j'ai assisté au conseil pour entendre le résultat de la mission de M. d'Almenara.

Tout le temps de sa négociation, jusqu'à l'entretien précité, s'est résumé en vaines demandes, en récriminations plus ou moins fortes de part et d'autre, qui n'ont abouti à rien. Nul secours d'argent, nul changement dans le système des gouvernements militaires, nulle satisfaction réelle sur les justes sujets de plaintes portées contre la conduite des généraux français; ainsi, toutes les espérances que l'on avait nourries jusqu'au retour du négociateur sont complétement déçues.

Les seules ouvertures qui aient été faites dans la conversation dont il a été parlé, se réduisent à laisser le roi maître de tenter une démarche auprès des cortès de l'île de Léon, et voici dans quel sens cette démarche a été faite :

Le roi peut faire proposer à ces cortès de le reconnaître pour roi d'Espagne, conformément à la constitution de Bayonne; et de son côté Sa Majesté les reconnaîtrait comme véritables représentants de la nation. D'après cet accord, Cadix rentrerait sous l'obéissance du roi, et l'intégrité du territoire d'Es-

pagne serait maintenue. L'Empereur, en faisant cette ouverture à M. d'Almenara, lui a dit qu'elle était officielle, qu'il faisait écrire à son ambassadeur à Madrid pour la concerter avec le gouvernement espagnol; mais il a ajouté que, dans le cas où la démarche serait sans succès, il se croyait libre de son engagement avec la nation espagnole; que le roi pouvait alors convoquer de son côté d'autres cortès, pour les opposer à celles de l'île de Léon, et régler avec elles les intérêts de ses États; que cependant le roi ne devait point y appeler les députés des provinces en deçà de l'Èbre, parce qu'il ne souffrirait point qu'ils s'y rendissent. Enfin, il conseillait de combiner la démarche à faire près des cortès de Léon avec les événements de Portugal, de manière à ne pas la faire dans un moment où elle pourrait être interprétée comme une preuve de faiblesse et de crainte, si les événements ne prenaient pas une tournure aussi favorable qu'il l'espérait.

Malgré le peu d'apparence de succès, les personnes que le roi avait rassemblées auraient probablement incliné à tenter cette démarche pour n'avoir aucun reproche à se faire, et pour mettre à couvert la responsabilité du roi envers la nation, s'il fallait par la suite consentir à quelque démembrement; mais il était impossible cependant de rien conclure sans connaître de quelle manière la France voulait y concourir, quelle authenticité, quelle garantie elle voulait donner pour un arrangement dont l'exécution était entièrement dans ses mains, et dont le succès ne pouvait être assuré qu'en agis-

sant de concert avec elle : mais on ne tarda point à être désabusé. M. d'Urquijo annonça que l'ambassadeur de France avait déclaré que, bien qu'il eût reçu l'autorisation de *parler* pour concerter cette démarche, il avait l'ordre formel de ne rien *écrire*.

Cette déclaration changea tellement l'état de la question, qu'il fut reconnu qu'il devenait inutile de délibérer sur cet objet, et qu'il fallait attendre les démarches de l'ambassadeur.

Cette opinion réunit tous les suffrages.

Cette triste conférence a duré jusqu'à une heure après minuit.

11 *décembre*. Le roi, aigri par les nouveaux obstacles qui viennent aggraver sa position, reconnaît l'inutilité de la démarche qui lui était conseillée, et songe encore à prendre le parti de s'éloigner tout à fait.

12 *décembre*. L'ambassadeur de France, dans un entretien de quatre heures avec M. O'Farill, se retranche toujours sur l'obligation de ne rien écrire relativement à la démarche en question.

25 *décembre*. Le roi se décide à remplacer le général Belliard par le général Lafon-Blaniac.

C'est dans un tel état de choses que l'année 1810 expira.

CORRESPONDANCE

RELATIVE AU LIVRE NEUVIÈME

Soult à Berthier. Madrid, 1er janvier 1810.

« J'ai l'honneur d'adresser à Votre Altesse copie de trois lettres du général Hendelet, datées de Talavera le 5 et le 6 de ce mois; elles contiennent des détails sur le mouvement de l'armée de Castille vers l'Andalousie, ce qui confirme le rapport qu'a fait à ce sujet le maréchal duc d'Elchingen, que j'ai également eu l'honneur d'envoyer à Votre Altesse.

On dit bien que les Anglais vont faire un mouvement sur la Castille, et, pour cet effet, déboucher par Almeida; mais cela n'est pas vraisemblable, car quel serait leur objet? Les Espagnols quittent cette contrée pour y avoir manqué de subsistances; les Anglais ne peuvent donc y venir. Du reste, si telle avait été leur intention, ils avaient bien plus près, étant à Badajos, de passer par Alcantara que d'aller faire le tour par Abrantès. On doit donc reconnaître dans ce bruit les moyens ordinaires que le parti insurrectionnel emploie pour entretenir l'effervescence du peuple, en détournant son attention des mesures révolutionnaires et de désespoir dont il fait usage pour se soutenir.

Depuis longtemps on avait prévu que l'armée

de Castille ferait le mouvement qu'elle vient d'opérer, et il est même probable qu'elle ira se réunir aux débris de l'armée de la Manche pour couvrir Séville. Si elle prend cette direction, il est possible qu'en marche elle soit détruite et qu'elle ne puisse arriver à sa destination. Les troupes impériales, en débouchant par Almaden, doivent la reconnaître du côté de Medellin, ou sur la route qui conduit de cette ville à Séville. Dans le cas contraire, le 2e corps, qui reste à Talavera, se trouvera assez fort pour la contenir et l'empêcher de rien entreprendre. D'ailleurs, si elle cherchait à remonter le Tage et qu'elle se trouvât soutenue par d'autres troupes, le roi sera toujours en mesure de revenir sur elle et de l'anéantir.

Votre Altesse remarquera que tous les rapports s'accordent sur le petit nombre de troupes qui sont restées à Ciudad-Rodrigo, et qu'à une grande distance il n'y a plus d'armée pour les soutenir. D'après cela, la circonstance paraîtrait favorable pour entreprendre le siége de cette place, qui, selon les apparences, ne résisterait pas à dix jours de tranchée ouverte. Si l'équipage était prêt, je n'hésiterais pas à le diriger sur Salamanque; mais les attelages qu'on attend de France sont pour cela indispensables, ainsi que j'ai eu l'honneur d'en faire le rapport. Cependant, j'écris par ordre du roi à M. le maréchal duc d'Elchingen de manœuvrer dans la province de Salamanque de manière à en être entièrement maître, et à rejeter tous les partis ennemis qui les infestent dans la place de Ciudad-Rodrigo, où bientôt

ils seront affamés. Il menacera de passer le col de Banôs, sans toutefois l'entreprendre, et observera les divers débouchés qui viennent de Portugal : peut-être une occasion dont il saura profiter lui sera-t-elle offerte pour obtenir un grand avantage.

Sa Majesté Catholique serait dans l'intention de faire revenir la division des troupes de la confédération du Rhin à Madrid, pour renforcer la garnison et former une nouvelle réserve ; mais, pour cela, il serait nécessaire que les troupes aux ordres du général Loison, qui doivent arriver vers le 14 ou le 15 à Valladolid, eussent ordre de pousser jusqu'à Ségovie pour assurer les communications. »

Soult à Berthier. Madrid, 1er janvier 1810.

« J'ai l'honneur d'adresser à Votre Altesse copie d'une lettre du maréchal duc de Bellune, datée d'Almagro le 28 décembre. Elle confirme tout ce qui a été dit sur ce qui se passe en Andalousie, et, dans cette lettre, le maréchal insiste de nouveau sur la nécessité de marcher en avant pour déjouer les projets de l'ennemi, et détruire par la présence de l'armée impériale tous les préparatifs qu'on fait dans les provinces du midi.

J'ai aussi l'honneur d'adresser à Votre Altesse copie d'une lettre du général Heudelet, datée de Talavera le 31 décembre, laquelle en renferme une directement adressée à Votre Altesse ; elles sont relatives au mouvement qu'a fait une colonne de 10 mille hommes venant de l'armée de Castille, qui a passé le Tage du côté d'Almaraz, et s'est portée sur les frontières de l'Andalousie.

Je joins à ces rapports copie de celui que le ministre de la police générale de Sa Majesté Catholique a fait au roi, pour lui rendre compte des renseignements qu'a donnés un prêtre arrivé hier à Madrid, et parti de Séville le 15 décembre. Ce dernier renferme la traduction du règlement que la junte de Séville a adopté pour centraliser son bizarre gouvernement.

D'après tous les rapports que le roi a reçus, Sa Majesté s'est persuadé que la plus grande anarchie règne en Andalousie, et que les habitants de cette malheureuse province n'attendent qu'un prétexte plausible pour se déclarer en sa faveur; elle croit aussi que, pour profiter de la circonstance et se préparer à de plus grands mouvements, il convient aujourd'hui de passer la Sierra-Morena, et de faire prendre position aux troupes impériales au revers sud de ces montagnes. En conséquence, Sa Majesté m'a ordonné de transmettre au général Sébastiani, commandant le 4e corps, les ordres dont j'ai l'honneur d'envoyer copie à Votre Altesse.

Par suite des mêmes dispositions, demain il sera ordonné au général Heudelet d'envoyer le 13e et 22e régiments de dragons au 5e corps, lequel aura ordre de joindre le 1er dans la Manche pour suivre son mouvement.

Le projet du roi est de passer la Sierra-Morena par Almaden avec les 1er et 5e corps, la division du général Dessolles et la garde royale. Le général Sébastiani restera dans la Manche avec la division polonaise, le 58e régiment de ligne et la division du

général Milhaud ; il aura pour objet de couvrir la gauche de l'armée agissante, de maintenir libres les communications avec Madrid, et de suivre, par la grande route qui passe à la Caroline, le mouvement que l'ennemi fera en se retirant.

Le 2e corps restera à Talavera de la Reyna, d'où il enverra de fortes reconnaissances sur Almaraz par les deux rives du Tage ; une brigade d'infanterie de ce corps d'armée sera détachée à Tolède pour garder la communication depuis ce point jusqu'à Consuegra inclusivement.

Il restera à Madrid, pour la garde de cette place, les 28e et 32e régiments de ligne, ainsi que le 75e régiment, détaché à Guadalaxara et à Buytrago, qui, au besoin, y serait appelé ; le 3e régiment de hussards hollandais, le 26e de chasseurs, un fort détachement de gendarmerie, les troupes de l'artillerie et du génie, du grand parc et de la direction des travaux qui s'exécutent au Retiro ; et enfin le dépôt des militaires isolés, et surtout des hôpitaux, dont le nombre augmente tous les jours. La réunion de toutes ces troupes est plus que suffisante pour assurer la tranquillité de la capitale, d'autant plus qu'elles s'accroîtront journellement par tout ce qui arrivera des derrières.

Le roi m'a fait connaître que son intention était de partir pour la Manche, d'où ensuite Sa Majesté donnera des ordres pour passer la Sierra-Morena.

Par les divers rapports que j'ai eu l'honneur d'adresser au ministre de la guerre et à Votre Altesse, elle aura vu qu'après la bataille d'Ocana Sa

Majesté était dans l'intention de poursuivre l'ennemi et de passer la Sierra-Morena; elle dut suspendre l'exécution de ce mouvement lorsqu'elle apprit que l'armée de Castille du duc del Parque avait repoussé le 6ᵉ corps et se portait sur Valladolid, et que l'armée anglaise se dirigeait vers la vallée du Tage. Après le combat d'Alba de Tormes, ces dispositions auraient été immédiatement reprises, s'il n'eût fallu se mettre en mesure, en faisant établir des dépôts de munitions sur la ligne, depuis Madrid jusqu'à Manzanarès, au débouché des montagnes, et si les besoins des troupes n'avaient obligé à attendre des fonds partis de Bayonne qui étaient annoncés. Aujourd'hui que les préparatifs sont terminés et que la circonstance est très-favorable, Sa Majesté croit ne pouvoir différer davantage : ainsi, elle se met en mesure d'exécuter les dispositions générales de l'Empereur, lorsque Sa Majesté aura daigné les faire connaître; et il est vraisemblable qu'avant que la Sierra-Morena soit passée, les ordres qui ont été demandés depuis plus d'un mois seront parvenus (1).

Il serait à désirer, pour le succès de l'opération, et même pour que les affaires de la Péninsule soient promptement terminées, que Sa Majesté l'Empereur jugeât à propos de faire avancer la division du général Loison jusqu'à Burgos et Valladolid, et que le 6ᵉ corps se préparât au siége de Ciudad-Rodrigo. Il

(1) C'est ce qui n'eut pas lieu : Napoléon ne répondit rien ; et le roi, malgré l'avis de son major général, se décida à commencer l'expédition.

conviendrait également que d'autres troupes se portassent en Biscaye, en Navarre et en Aragon, pour maintenir dans la soumission ces provinces et rendre le 3e corps disponible, lequel pourrait alors s'avancer jusqu'à Cuença et San-Clemente, et se préparer à soumettre Valence.

J'aurai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse des nouveaux ordres que le roi me mettra dans le cas de donner. »

Soult à Berthier. Madrid, 1er janvier 1810.

« J'ai l'honneur d'adresser à Votre Altesse copie de deux lettres du maréchal duc d'Elchingen, datées de Salamanque le 22 décembre, et copie de deux autres lettres du général Kellermann, en date du 28 et du 29 du même mois : ces dernières renferment l'état de composition du corps d'insurgés qui est à Astorga.

Le roi ne m'a pas mis dans le cas de donner de nouvelles instructions au maréchal duc d'Elchingen; il lui est seulement écrit que le général Kellermann avait ordre de laisser à sa disposition le district de Penaranda, et qu'en cas de mouvement de la part de l'ennemi, il pourrait disposer de la division de dragons du général Kellermann. Au sujet de la proposition qu'il fait, de réunir un parc de siége pour Ciudad-Rodrigo, il lui est dit que cet équipage est déjà préparé, et se trouve en très-grande partie à Burgos, les projectiles à Pampelune. Lorsque Sa Majesté l'Empereur en donnera l'ordre, et que les attelages que l'on attend de France seront arrivés,

tout le matériel de l'équipage pourra être rapproché de la ligne d'opération.

Les lettres du général Kellermann sont des réponses à des instructions qu'il avait reçues.

Aucun rapport n'est parvenu des généraux Loison et Solignac du 3e corps. »

« Sire, je charge le chef d'escadron Cassano, l'un de mes écuyers, de porter à Votre Majesté mes félicitations et mes vœux pour la nouvelle année. Il me rapportera, j'espère, les ordres de Votre Majesté sur la suite des opérations. Tout est dans le plus grand désordre en Andalousie. Les Anglais se dirigent vers le nord du Tage, et paraissent surtout vouloir s'occuper du Portugal. Jos. à Nap. Madrid, 1er janvier 1810.

Mon aide de camp Clermont est arrivé à Paris; je ne dois pas tarder à connaître la volonté de Votre Majesté sur les ordres de mouvements que j'ai fait donner pour préparer l'expédition d'Andalousie. »

« Monsieur le duc, j'ai l'honneur de prévenir Votre Excellence que le général Simon a passé l'Èbre à Tudela avec 1,200 hommes d'infanterie polonaise et 300 lanciers, se rendant à Saragosse, le 26 ou 27 décembre dernier. Le général Dagoult à Soult. Pampelune, 2 janvier 1810.

J'ai aussi l'honneur de prévenir Votre Excellence qu'en conséquence de la lettre que m'a adressée le général Suchet, commandant en chef le 3e corps, par laquelle il me mande qu'il a chargé le général Harispe d'un mouvement sur Sanguessa, où il doit arriver le 2 janvier à dix heures du matin, que le

général Buget doit envoyer de Tudela 400 hommes sous les ordres du colonel du 3ᵉ régiment de la Vistule, qui arriveront pareillement le 2 janvier, à dix heures du matin, à Sanguessa. J'ai fait partir l'adjudant-commandant Pelagé avec 180 hommes d'infanterie et 40 hommes de cavalerie, pour se porter à la Venta-Campanas et Muro, sur la route de Tafalla, pour être à même de surprendre les bandes de Mina qui chercheraient à gagner le bois de Carascal ou la partie du côté de Puente-la-Reyna. J'ai fait détacher 100 hommes de la garnison de Tafalla pour occuper momentanément Olite. J'ai fait prévenir, sur toute la ligne d'ici à Tudela, d'être sur ses gardes, afin d'apporter tous les obstacles possibles au passage des bandes dispersées fuyant devant les troupes du général Harispe. J'ai donné les mêmes ordres sur la route d'ici à Saint-Jean de Pied de Port, ainsi qu'à Lecumberg. J'ai envoyé un exprès sûr à Sanguessa, pour donner connaissance verbalement de ces dispositions au général Harispe.

Si le général Harispe ne poursuit pas les bandes sur les différents points où elles se jettent, principalement sur la Boronda et Goyzueta, il ne fera, comme les autres colonnes mobiles, que disperser ces bandes, qui se renouvelleront aussitôt que les troupes se seront retirées »

Suchet à Soult. Saragosse, 31 déc. 1809.

« Monsieur le maréchal, le général Buget, qui, avec 500 hommes, 2 pièces de canon et quelques chevaux, avait appuyé le mouvement du général Loison sur Logrono, sur l'invitation de ce géné-

ral, s'est rendu à Cerbera pour soutenir le général Dijeon et donner la chasse aux brigands. La cavalerie de ce dernier ne pouvant plus marcher, il a poursuivi l'ennemi sur Agreda et Olbega. Il lui a été impossible d'atteindre les débris des corps du Marquesito et du marquis de Vario-Lucio. Le chef de bataillon Rigulski, que j'avais fait partir de Calatayud, les a rencontrés à Dera et à Cirio, les a dispersés, et en aurait tué davantage s'il avait eu de la cavalerie.

Le général Harispe, avec 1,000 à 1,200 hommes et 60 chevaux partis de Saragosse et de Tudela, ne tardera pas à atteindre la bande de Mina, qui s'est, dit-on, réfugiée dans les Cinco Villas et à Sanguessa; il a l'ordre et le désir de la détruire.

Le général Vergès entretient plusieurs colonnes mobiles dans les versants des Pyrénées et aux environs d'Ésuesca, pour détruire plusieurs petites bandes.

Le 24, le colonel Plique a atteint les débris de la bande de Sarrazo à Ainza, leur a tué 30 à 40 hommes, et les a tellement dispersés, que Sarrazo s'est sauvé en Catalogne avec 5 ou 6 hommes; il a fait fusiller le chef, célèbre par ses assassinats.

Sur la rive droite de l'Èbre, dans les montagnes de Mont-Alban, 3 ou 400 contrebandiers à cheval tourmentaient le pays, faisaient les levées d'hommes et d'argent, et interceptaient les communications; trois colonnes parties ensemble de Carinena, de Belchite et d'Alcaniz par Alvalate, sont à leur poursuite: déjà 7 ont été fusillés et plusieurs blessés.

L'abondance des neiges dans le haut Aragon, et

l'occupation très-importante du fort de Venasquez, qui est aujourd'hui approvisionné pour six mois, me font espérer qu'il n'y aura plus de rassemblements dans cette partie. Il m'est affirmé par plusieurs villages que le brigand Sarrazo a fait fusiller plus de 20 pères de famille et même des femmes, pour n'avoir pas envoyé leurs enfants dans ses bandes.

Le général Musnier vient de rentrer du pays de Valence, qu'il avait parcouru par Canta-Vieja, en chassant devant lui un corps composé de 3 régiments de Caro, d'Avilo et del Fixo de Valence, aux ordres du baron de Herleez.

Le 2e régiment de marche est arrivé et sera incorporé dans le 13e cuirassiers, suivant les ordres du major général prince de Wagram. En vertu des ordres de l'Empereur, j'ai également envoyé chercher à Vittoria 1,500 Polonais et 130 hussards du 21e. J'aurai l'honneur de vous prévenir de leur arrivée. Le 2e régiment de marche a laissé en arrière 107 hommes et 121 chevaux, dont je recommande la rentrée. »

Soult à Berthier. Madrid, 3 janvier 1810.

« J'ai l'honneur d'adresser à Votre Altesse copie d'un rapport fait par un nouvel émissaire, arrivé hier de Séville, lequel a été présenté à Sa Majesté Catholique par son ministre de la police générale.

J'ai aussi l'honneur de lui adresser extrait de la *Gazette de Séville* du 14 décembre dernier, lequel contient traduction de la lettre que lord Wellington, général en chef de l'armée anglaise, a écrite de

Badajos le 9 décembre à la junte supérieure d'Estramadure, pour lui annoncer son départ, ainsi que celui des troupes à ses ordres. Cette lettre a été officiellement transmise à la junte centrale de Séville.

Il est évident, d'après cette dernière pièce, que l'armée anglaise a évacué l'Espagne, et les adieux de lord Wellington feraient même supposer qu'il se dispose à quitter le continent. On doit, du reste, être bientôt instruit de ce qu'il aura fait.

Il paraît que sur tous les points il y a défection, malgré les efforts que fait la junte de Séville pour réorganiser ses moyens. J'ai déjà rendu compte à Votre Altesse qu'une colonne de 10 mille hommes et 8 pièces de canon, venant de Ciudad-Rodrigo, avait passé le Tage à Almaraz le 28, et se portait vers les frontières de l'Andalousie. Un rapport fait par le gouverneur d'Avila, qui vient de parvenir, annonce que le restant de l'armée de Castille se met en mouvement, et paraît se diriger vers la Galice; la division dite de Salamanque, qui faisait partie de cette armée, est réduite par la désertion à quelques centaines d'hommes. Je fais part de cet avis au maréchal duc d'Elchingen, qui, sans doute, ne manquera pas d'en profiter s'il en trouve l'occasion; il était, du reste, prévenu; car le 22 il a écrit que ses émissaires le lui avaient annoncé.

Le général Milhaud s'est mis en marche le 1er de ce mois pour se porter sur San-Clemente et El-Probencio. Aujourd'hui, il est à Belmonte, et demain il sera rendu à sa destination, où il séjournera le temps nécessaire pour que les reconnaissances qu'il

doit porter sur Albacete et Chinchilla remplissent leur objet. La division polonaise commencera aujourd'hui son mouvement. Le 7, elle sera à Villa-Nueva de Los-Infantes, où le général Sébastiani ralliera aussi la division Milhaud.

Le maréchal duc de Bellune a rendu compte qu'il allait porter la division Villate et 8 escadrons de dragons aux ordres du général Latour-Maubourg sur Villamaurique, en avant de Villa-Nueva de Los-Infantes, et à l'entrée du débouché qui passe par le col de Saint-Estevan, pour détruire une avant-garde ennemie qui s'y était établie. Le rapport de ce qui s'y est passé n'est pas encore parvenu.

Par ma dernière dépêche, j'ai instruit Votre Altesse des dispositions que Sa Majesté Catholique avait faites pour passer la Sierra-Morena; les mouvements se continuent, et le roi paraît toujours disposé à partir de Madrid du 6 au 8 de ce mois. La circonstance paraîtrait favorable pour entreprendre aussi le siége de Ciudad-Rodrigo ; mais, faute d'attelages, on ne peut conduire l'équipage, ni faire venir de Pampelune les projectiles qui y sont : le général commandant l'artillerie attend pour cela que la remonte que Son Excellence le ministre de la guerre lui a annoncé devoir être envoyée de France soit à sa disposition.

Il n'est point arrivé d'estafette de France, ni de rapport du nord de l'Espagne : ainsi, Sa Majesté ignore quel a été le résultat des mouvements qu'ont faits les généraux Loison et Solignac sur les rassemblements qui s'étaient formés dans la Rioja. »

« Sire, je reçois la lettre de Votre Majesté du 17 décembre ; toutes ses démarches lui sont inspirées par l'amour qu'elle porte à son peuple. Je prie Votre Majesté de croire que personne au monde ne prend un plus vif intérêt que moi à tout ce qui lui arrive. » Jos. à Nap. Madrid, 4 janvier 1810.

« Sire, j'adresse à Votre Majesté les drapeaux conquis par ses troupes durant l'année qui vient de s'écouler. Jos. à Nap. Madrid, 7 janvier 1810.

M. le général Caulaincourt est chargé de les présenter à Votre Majesté. Je la prie d'agréer l'hommage de ma tendre amitié. »

« J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse que Sa Majesté Catholique part demain de Madrid pour se rendre dans la Manche, et que son intention est de prendre son quartier à Almagro ou à Ciudad-Réal, d'où elle donnera des ordres pour que les troupes se portent en avant et passent la Sierra-Morena. Soult à Berthier. Madrid, 7 janvier 1810.

Le 1er corps d'armée est disposé ; il lui sera donné ordre de se concentrer entre Almagro et Ciudad-Réal, d'où il opérera son mouvement et se portera sur Almaden ; le 5e corps sera réuni à Daymiel, d'où il suivra la marche du 1er, ou, suivant les circonstances, se portera dans une autre direction.

La division du général Dessolles, ayant avec elle deux régiments espagnols et la garde royale, forme la réserve, laquelle suit aussi le mouvement.

Le général commandant l'artillerie emmène une compagnie et demie de canonniers ; deux autres com-

pagnies et une compagnie de pontonniers restent au grand parc à Madrid; des dépôts de munitions ont été établis à Tolède, Consuegra et Manzanarès; les châteaux de ces trois places sont mis en état de défense.

Le général Lery emmène deux compagnies de sapeurs et une compagnie de mineurs; le surplus des troupes de son arme reste à Madrid sous les ordres du général Dode pour continuer les travaux du Retiro, où le bataillon de pionniers espagnols est employé.

Un détachement de 50 gendarmes, sous les ordres du colonel Mathès, marche avec le quartier général; le surplus de la gendarmerie, commandé par un capitaine, reste à Madrid.

L'intendant général et l'inspecteur en chef aux revues restent également à Madrid; l'ordonnateur en chef Mathieu Faviers, ayant avec lui un personnel d'administration de campagne, a reçu ordre de suivre le quartier général.

Le roi a déterminé que la garnison de Madrid resterait provisoirement composée, indépendamment des troupes de l'artillerie, de la gendarmerie, du génie et des dépôts, que je viens d'énumérer, des 28e et 32e régiments de ligne, ainsi que du 3e régiment de hussards hollandais; et que le général Belliard aurait en outre, à sa disposition, le 75e régiment, qui occupe Buytrago et Guadalaxara, et le 26e régiment de chasseurs à cheval.

Le 2e corps reste à Talavera, d'où il enverra de fréquentes reconnaissances très-avant sur les deux

rives du Tage ; les 13e et 22e régiments de dragons lui ont été retirés, et ont joint le 5e corps. La brigade du général Arnaud, composée des 31e et 70e régiments, a été aussi détachée sur Tolède, d'où elle assurera les communications par cette ville, depuis Illescas jusqu'à Consuegra.

Les troupes aux ordres du général Sébastiani, qui se composent de la division de dragons du général Milhaud, de la brigade de cavalerie légère du 4e corps, du 58e régiment de ligne et de la division du grand duché de Varsovie, se réuniront après avoir nettoyé d'ennemis toute la gauche de Villa-Nueva de Los-Infantes et Villa-Hermoso, et manœuvreront de manière à donner des inquiétudes à l'ennemi, et saisir le moment où il se mettra en retraite pour passer après lui la Sierra-Morena, et se porter soit sur Linarès, soit sur Andujar.

J'aurai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse des nouvelles dispositions qui seront faites, et des mouvements de troupes qui auront lieu. Dans mes précédents rapports, elle aura vu l'exposé des motifs qui déterminaient le roi à se porter en avant ; Sa Majesté m'a depuis fait connaître qu'elle en instruisait directement Sa Majesté l'Empereur (1). »

Jos. à Nap. Tolède, 8 janvier 1810.

« Sire, je compte partir demain pour le quartier général du 1er corps, qui se trouve à Almagro ; je

(1) Tous les rapports, sans exception, du duc de Dalmatie, se terminant par cette phrase : *Je prie ou je supplie Votre Altesse de vouloir bien mettre mon rapport sous les yeux de l'Empereur*, nous avons cru inutile de le répéter à la fin de chaque lettre.

14.

connaîtrai plus positivement, là, la direction des forces ennemies, les projets des Anglais, ceux des insurgés, et je me conduirai en conséquence. »

Napoléon à Berthier. Paris, 11 janvier 1810.

« Mon cousin, je vous ai envoyé ce matin, par un de mes pages, une dépêche contenant des ordres pour différents mouvements de troupes de mes armées d'Espagne. J'ai jugé à propos d'y faire les changements suivants : — Province de Valladolid et de Léon. Le général Loison sera maître de porter son quartier général à Benavente ou à Astorga. Le principal but de sa division devra être de tenir en échec toutes les troupes qui sont en Galice, d'organiser et de garantir tout le royaume de Léon. Sa division sera composée comme je l'ai ordonné, hormis que le général Féret, qui est déjà à Léon, commandera une de ses brigades. Dans cette position, le général Loison appuiera sa droite sur le général Bonnet, et sa gauche sur le duc d'Elchingen, qui est à Salamanque. Faites part de ces dispositions au duc d'Elchingen. Le général Kellermann continuera à avoir le commandement de la province de Valladolid. Écrivez au général Kellermann pour connaître la quantité d'artillerie qu'a aujourd'hui la brigade Féret, qui est à Léon, et réitérez tous les ordres nécessaires pour que le général Loison ait 8 ou 10 pièces de canon. — Navarre et Biscaye. Le général Montmarie commandera la brigade de la division Reynier qui est destinée à entrer en Navarre, et le général Lamartinière commandera l'autre brigade, qui est dans la Biscaye. La brigade desti-

née à la Navarre, au lieu d'être dirigée sur Logrono et Tudela, se réunira à Pampelune; et le général Montmarie, qui est actif et qui sera sous les ordres du général Dagout, commandera la province, prendra toutes les mesures nécessaires pour détruire les bandes d'insurgés. Par ce moyen, Suchet n'ayant plus à penser à la Navarre, en retirera toutes ses troupes pour se renforcer. Tous les détachements des régiments de la Vistule, tous ceux du 14e et du 44e régiments, et tous les autres appartenant au corps du général Suchet qui se trouvent en Navarre, recevront ordre de rejoindre leurs corps en Aragon. — Province de Santander. Vous donnerez ordre au général Reynier de faire occuper Frias et Pont-di-Lara par le général Valentin, et de vous faire passer la correspondance suivie du général Bonnet. Vous témoignerez au général Bonnet ma satisfaction de toute sa conduite pendant le cours de cette année. Vous lui ferez connaître que je le renforce du 118e et du 122e; que j'envoie le général Loison à Astorga avec 12 mille hommes; que je le laisse maître d'entrer dans les Asturies, ou de faire cette expédition de concert avec le général Loison; que je désire connaître ses notions sur cette expédition; que peut-être, dans cette saison, les neiges seront un obstacle, mais que, s'il était possible de pénétrer de son côté, il pourrait être avantageux de menacer la Galice par la marine, tandis que Loison les menacerait par Astorga; car enfin, il vaut mieux porter la crainte chez l'ennemi que de le laisser faire diversion, et prendre une po-

sition offensive. Vous ferez connaître au général Bonnet qu'il est maître absolu de prendre toutes les mesures convenables pour faire rentrer l'argent et les effets d'habillement, dont il a besoin pour mettre mes troupes dans le meilleur état. Je désire aussi qu'il puisse pourvoir à la solde. Santander est un pays riche, où il ne doit pas être difficile de trouver 1 million. J'entends seulement que tout cela soit fait en règle, et sans aucune espèce de gaspillage. — Aragon et Catalogne. Vous ferez connaître au général Suchet qu'il doit réunir 500 mille rations de biscuit à Saragosse, et 100 mille idem à Alcaniz; qu'il doit en outre réunir à Alcaniz quelques réserves de cartouches et de munitions de guerre; que je désire savoir ce qu'il préfère, ou de se porter sur Lérida pour en faire le siége, ou de se porter sur Tortose; que je suppose que son corps doit être, en y réunissant tous les détachements qui se trouvent en ce moment éparpillés, de 16 mille hommes d'infanterie et de 2 mille hommes de cavalerie; que je désire qu'avec cela il soit prêt à se porter au secours de Barcelone, et aider à l'arrivée du 7e corps qui s'avance sous le commandement du duc de Castiglione, et qu'il est nécessaire qu'il se mette le plus tôt possible en correspondance avec le duc de Castiglione; que ce maréchal vient d'obtenir de grands succès, qu'il est maître de Girone et de la plus grande partie de la Catalogne. Envoyez au général Suchet copie de la dernière situation que vous avez du 7e corps. Faites-lui connaître enfin qu'il doit subvenir abon-

damment à tous les besoins de ses troupes, tant pour les effets d'habillement, pour les toiles, pour les souliers, que pour la solde; que l'Aragon est assez riche pour lui fournir de grandes ressources, et que mes dépenses deviennent tellement considérables, que j'ai désormais peine à suffire à toutes. — Vieille-Castille. Je vous ai écrit que Solignac devait commander une division française de 8 à 9 mille hommes. Mandez à ce général que mon intention est qu'aussitôt que la division Gratien sera arrivée à Burgos, il ait à réunir tout ce qui appartient à la division allemande et à le diriger sur Ségovie, où ces troupes seront sous les ordres du roi. Mandez au roi que je pense qu'il fera réorganiser cette division allemande, soit pour tenir garnison à Madrid, soit pour tenir garnison à Ségovie et maintenir tous les environs. — 8e corps et Biscaye. Le général Reynier continuera à avoir son quartier général à Vittoria, à activer l'organisation de ses trois brigades, et à diriger tous les mouvements nécessaires pour réprimer les rebelles de la Navarre et de la Biscaye; enfin, pour maintenir les communications avec Santander par Frias, avec Burgos, Tudela et Pampelune, celles de Tudela à Burgos, etc. Vous ferez connaître que mon intention est de réunir tout le 8e corps à Logrono. A cet effet, le général Lagrange, avec la 1re brigade de sa division, entrera le 14 en Espagne, et se dirigera en droite ligne sur Logrono. Le commissaire ordonnateur et le chef d'état-major s'y transporteront le plus tôt possible. Tout l'état-major et le commandant en chef y seront

réunis le 8 février. Tous les ordres seront donnés pour que les divisions ci-devant Rivaud et Lagrange y arrivent le plus tôt possible, ainsi que les administrations et l'artillerie : cela formera 16 à 17 mille hommes qui devront être à Logrono dans les 10 premiers jours de février. Le 10e bataillon provisoire des équipages partira le 21 de Pau pour se rendre à Logrono. Il se chargera, en passant à Bayonne, d'effets d'habillement et de biscuit pour le 8e corps. Donnez ordre au général Lagrange et au chef d'état-major de faire faire à Logrono 200,000 rations de biscuit; donnez ordre au général Reynier de faire compléter l'approvisionnement de biscuit de Vittoria à 500,000 rations. Donnez le même ordre pour Saint-Sébastien. Donnez le même ordre à Burgos. Faites compléter à 1,200,000 rations de biscuit l'approvisionnement de Madrid. La cavalerie du 8e corps est composée de la 1re brigade, qui comprend le 1er, le 2e et le 3e régiments provisoires, formés des 3e et 4e escadrons qui appartiennent aux régiments de la division Latour-Maubourg, et de la 3e brigade qui comprend les 6e et 7e régiments provisoires, formés de 8 escadrons qui appartiennent à la division Milhaud. Cela fera donc 20 escadrons, pouvant faire un présent sous les armes de plus de 5 mille hommes. Des 5 brigades de dragons, il me reste donc à disposer de deux : de la 2e et de la 4e. Vous donnerez ordre à la 2e et à la 4e brigades de continuer leur route aussitôt qu'elles seront arrivées à Bayonne, et de se diriger l'une et l'autre sur Burgos. — Dispositions diverses :

Vous donnerez ordre au bataillon de Neufchâtel et à tout ce qui se trouve à Bayonne, appartenant au quartier général et au 1er bataillon du train, chargé de 180,000 mille paires de souliers, de partir de Bayonne et de se rendre à Vittoria, où ils resteront jusqu'à nouvel ordre.

La compagnie des guides, les chevaux d'état-major et la moitié des miens partiront de Bayonne sous l'escorte du bataillon de Neufchâtel. — Donnez ordre à Bayonne de faire partir tous les lanciers. — Réitérez l'ordre aux généraux Loison, Reynier et Suchet de diriger sur Madrid tous les lanciers polonais qu'ils peuvent avoir sous leurs ordres. Donnez ordre au 11e bataillon des équipages militaires de partir le plus tôt possible pour Bayonne. — Aussitôt que l'infanterie de la gendarmerie de l'armée d'Espagne sera arrivée à Bayonne, faites-la entrer en Espagne, et dirigez-la sur Vittoria. — La 3e division du duc d'Abrantès, composée de quatre régiments de marche et de douze bataillons auxiliaires, ne se remuera pas sans un nouvel ordre de vous.

Faites-moi connaître quelle sera la situation de ces corps au 1er février, ainsi que celle des 20 escadrons de gendarmerie, ainsi que celle de la division d'arrière-garde dont j'ai ordonné la réunion à Orléans. Cette dernière division sera-t-elle réunie à Orléans pour le 1er février? — Indépendamment des 4 régiments de marche d'infanterie, des 12 bataillons auxiliaires, des 20 escadrons de gendarmerie, des 3 divisions de la garde et de la division d'arrière-garde qui se forme à Orléans, j'ai encore or-

donné la formation de plusieurs régiments de marche de cavalerie. Remettez-moi un état de ces corps, de leur force, et du lieu où ils se trouvent. — Écrivez au major général en Espagne de renouveler tous les ordres précédents pour réunir les corps, et rallier tous les détachements tant d'infanterie et de cavalerie que d'artillerie, et même les bataillons des équipages et du train; car la dispersion des corps ne peut produire que désordre. »

Soult à Berthier. Almagro, 11 janvier 1810.

« J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse Sérénissime de l'arrivée de Sa Majesté Catholique à Almagro, ainsi que des ordres que, d'après ses dispositions, j'ai été dans le cas de donner. Le maréchal duc de Bellune a reçu l'ordre de concentrer demain tout le 1er corps d'armée aux environs de Ciudad-Réal, et d'engager sa tête de colonne sur la route qui conduit à Almaden, à l'effet de se mettre en marche en prenant cette direction, pour ensuite déboucher sur Cordoue. Aussitôt que ces mouvements préparatoires seront faits, le maréchal duc de Trévise a reçu ordre de porter une division d'infanterie et les deux brigades de cavalerie qui sont à sa disposition à El-Moral de Calatrava-Gramatula et la Calzada del Rey, pour y relever les troupes du 1er corps, et garder en cette partie les débouchés de la Sierra-Morena, particulièrement la grande route qui passe à la Caroline. L'autre division du 5e corps sera en colonne depuis El-Moral jusqu'à Manzanarès inclusivement. Le général Sébastiani a rendu compte le 9, de Tomolosa, qu'il arriverait

le 11 à Villa-Nueva de Los-Infantes, mais que la colonne aux ordres du général Milhaud ne pourrait être rendue que deux jours après. J'ai l'honneur d'adresser à Votre Altesse copie de la correspondance de ce général sous la date des 5, 7 et 9 de ce mois (n° 1); elle fait connaître les dispositions des habitants des provinces de l'est de l'Espagne, et instruit de ses opérations. Le général Milhaud ayant intercepté un courrier qui se rendait de Valence à Séville par ordre du roi au ministre de l'intérieur de Sa Majesté Catholique, s'est empressé d'en faire le dépouillement. J'ai l'honneur de remettre à Votre Altesse la lettre (n° 2) que m'a écrite à ce sujet le ministre marquis d'Almenara; elle y remarquera que la correspondance saisie est d'une très-grande importance, et qu'elle confirme l'état du parti insurrectionnel dans les provinces de Valence, d'Aragon et de Catalogne, même à Murcie; le refus que plusieurs généraux ont fait, entre autres Blake, de se charger à l'avenir d'aucune espèce de commandement. Le roi a ordonné que toutes ces lettres fussent envoyées à son ministre de la police générale, pour être successivement imprimées. J'ai l'honneur de remettre à Votre Altesse, sous le n° 3, copie d'un rapport qui a été fait au maréchal duc de Bellune, et qui m'a été adressé aujourd'hui. Je mets sous le n° 4 un rapport du général Hugo, gouverneur d'Avila, lequel est relatif aux mouvements de l'armée de Castille, commandée par le duc del Parque sur la rive droite du Tage. Tous les renseignements que ces divers rapports donnent sont confirmés par les

dispositions des habitants de la Manche, qui, en très-grande partie, sont rentrés chez eux et ont repris leurs travaux accoutumés. Ils sont aussi confirmés par des rapports des déserteurs, qui, depuis quinze jours, viennent en grand nombre, même des officiers; et tout porte à croire que les dispositions préparées obtiendront un heureux résultat. Le roi est dans l'intention de passer la Sierra-Morena par Almaden, pour déboucher sur Cordoue et par la Caroline et le col de Saint-Estevan, pour se porter sur Andujar aussitôt que les mouvements qu'il opère en ce moment seront terminés. Il serait à désirer, pour que dans un jour la guerre d'Espagne fût finie, que les ennemis, après avoir rallié les débris de l'armée de la Manche à celle de Castille que conduit le duc del Parque, ainsi qu'ils paraissent en avoir le projet, voulussent hasarder une nouvelle bataille; si tel était leur dessein, Sa Majesté l'Empereur pourrait compter sur une nouvelle victoire de la part de ses troupes, et, par suite, sur tous les avantages qui devraient naturellement en résulter. Je désire bien vivement être à même d'en rendre incessamment compte à Votre Altesse. En attendant, je mettrai sous ses yeux ce résumé des ordres que Sa Majesté Catholique me charge de donner pour l'exécution de ces dispositions. »

Jos. à Nap. Almagro, 12 janvier 1810.

« Sire, je suis arrivé hier ici. Le 1er corps est en marche sur Almaden. Le gouvernement de Séville fait ses derniers efforts; mais il est mal servi partout; il a appelé à lui l'armée du duc del Parque;

nous espérons entrer à Cordoue avant sa réunion avec l'armée qui défend la Sierra-Morena, si toutes les armées insurgées ont le temps de se réunir, Votre Majesté ne doit pas douter qu'une affaire comme celle d'Ocana ne les détruise, et n'ouvre Séville et peut-être Cadix. Je ne négligerai aucun moyen pour arriver à ce dernier résultat. Madrid et le nord de l'Espagne sont aujourd'hui hors de toutes atteintes, et les Anglais ne pensent plus qu'à la défense du Portugal. »

« J'ai l'honneur d'adresser à Votre Altesse Sérénissime copie d'une lettre du général Heudelet, datée de Talavera le 10, laquelle paraît annoncer le mouvement vers l'Andalousie des troupes de l'armée de Castille, qui s'étaient portées sur le Tage. Soult à Berthier. Almagro, 13 janvier 1810.

J'ai aussi l'honneur de lui adresser la traduction d'une lettre du gouverneur de Lérida, qui a été interceptée; elle est intéressante en ce qu'elle fait connaître l'état de dénûment dans lequel se trouve la place de Lérida.

Dans ma dernière, j'ai eu l'honneur de rendre compte à Votre Altesse que le 1er corps d'armée s'était mis en marche pour se porter, par Almaden, sur Cordoue.

Le 5e corps est aujourd'hui concentré entre El-Moral de Calatrava et la Calzada del Rey; demain, il doit porter une forte reconnaissance jusqu'au delà de El-Viso del Marques; et il la poussera même plus avant, pour obliger les ennemis à montrer les forces qu'ils ont en cette partie, et juger de leurs dispositions.

Le général Sébastiani a réuni à Villa-Nueva de Los-Infantes la division du général Milhaud et celle du grand-duché de Varsovie, le 58e régiment de ligne, et la brigade de cavalerie légère du 4e corps; demain il doit attaquer un corps ennemi qui est à l'entrée du débouché de Villamaurique, et le rejeter au delà de la Sierra-Morena. Cette diversion, et celle que fera le maréchal duc de Trévise sur la grande route de la Caroline, ne peuvent manquer de favoriser le mouvement du 1er corps.

Sa Majesté Catholique étant persuadée que les troupes espagnoles qui étaient sur le Tage se seront portées vers l'Andalousie pour couvrir Séville, elle m'a ordonné d'écrire au général Heudelet de se tenir prêt à marcher avec le 2e corps pour se diriger sur Truxillo aussitôt que l'ordre lui en sera envoyé; mais ce mouvement n'aura lieu qu'autant qu'on aura l'assurance qu'il n'y a plus d'ennemis dans la vallée du Tage, et qu'il ne se forme aucun rassemblement du côté de Placencia, et lorsque, d'après les rapports que le maréchal duc de Bellune enverra, il paraîtra nécessaire.

J'aurai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse des nouvelles dispositions qui seront faites, et de leur résultat. »

Le général Heudelet à Berthier. Talavera, 13 janvier 1810.

« Monseigneur, le passage d'une grande partie de l'armée du duc del Parque sur la rive gauche du Tage s'est confirmé : ces troupes ont dû se diriger sur l'Andalousie; des 10 mille qui étaient venus sur Peraleda de Garbin, il n'en est resté que

2,500 à 3 mille dans ce village et aux environs.

Un déserteur de l'armée anglaise arrivé ici hier, et qui est parti de Badajoz à la fin de décembre, donne comme certain que cette armée est toujours à Mérida, Badajoz et environs, et qu'elle a son quartier général et son parc à Elvas, toujours beaucoup de malades, et la plus grande mésintelligence entre eux et les Espagnols; il annonce que, quelques jours avant son départ, le 1er régiment de dragons, fort et bien monté, était arrivé; qu'il avait débarqué à Lisbonne, ainsi que divers détachements de renforts; que l'armée était de 16 mille hommes d'infanterie et environ 6 ou 7 mille chevaux; qu'il croyait qu'il y avait en outre une petite division sur Oporto. Un détachement de 100 hommes de la légion hanovrienne à cheval est arrivé ici le 8. Il devrait avoir 60 hommes de plus, qui ont été pris pour escorte par le duc d'Elchingen. Ce détachement était parti de France depuis très-longtemps; il y en a encore beaucoup d'autres appartenant à ce corps d'armée qui sont en arrière; les commandants de place, les commandants de province ne manquent pas de prétextes pour les retenir, et ces détachements sont toujours très-diminués et très-ruinés avant d'arriver à leur destination. Il est bien nécessaire que Votre Altesse Sérénissime veuille bien donner des ordres rigoureux pour empêcher cet abus, extrêmement préjudiciable au service de Sa Majesté.

Une armée pénètre en Andalousie par la Sierra-Morena et Andujar. J'ai reçu l'ordre de rester à Ta-

lavera pour observer la vallée du Tage, et au besoin couvrir Madrid. Il serait assez naturel que les Anglais, renforcés de corps portugais et espagnols, tentassent une diversion dans cette partie; il y a bien des raisons particulières pour n'y pas croire, mais militairement cela devrait être. »

Le général Heudelet à Berthier. Talavera, 13 janvier 1810.

« Monseigneur, l'ennemi a encore harcelé, les 11 et 12, les avant-postes de cavalerie légère; aujourd'hui il ne s'est pas présenté, et tous les rapports confirment qu'il n'a maintenant pas plus de 2,500 à 3 mille hommes dans cette partie.

Je dépêche un courrier à Votre Excellence, parce que je reçois un rapport sur les Anglais qui paraît certain. Il m'est arrivé aujourd'hui un artilleur anglais qui a déserté à Badajos le 29 décembre, avec deux autres qui ont été arrêtés par les Espagnols, tandis qu'il est parvenu à les éviter. Il rapporte que l'armée anglaise est de 16 mille hommes d'infanterie et 7 mille chevaux; qu'il lui est arrivé depuis peu le régiment de dragons n° 1er, qui est nombreux et bien monté; qu'il croit qu'il y a une division de l'armée à Oporto, dont il ne connaît pas la force, et qui est en outre des 16 mille hommes ci-dessus; que le quartier général et la grosse artillerie sont toujours à Elvas; que l'avant-garde est à Mérida, et une partie de l'armée à Badajos; que depuis longtemps ils n'ont fait aucun mouvement; que la plus grande mésintelligence règne entre eux et les Espagnols.

Ce rapport ne me paraît laisser aucun doute sur

la présence des Anglais à Badajos et environs.

Une colonne mobile, commandée par le chef de bataillon Bazin, que j'avais envoyé sur le haut Tiétar, a surpris 5 guérillas à Makellias, village près de Casillas, qui ont été fusillés sur-le-champ devant les habitants du village assemblés. »

« Mon cousin, faites connaître au général Buquet qu'aussitôt que les seize premiers escadrons de gendarmerie, qui sont placés depuis Bordeaux jusqu'à Saint-Benoît, auront chacun plus de 150 hommes présents sous les armes, mon intention est qu'il les répartisse de la manière suivante : le 1er à Yrun ; le 2e à Ernani ; le 3e à Tolosa ; le 4e entre Tolosa et Vittoria ; le 5e à Vittoria ; le 6e à Miranda ; le 7e à Briviesca ; le 8e à Burgos ; le 9e à Lerma ; le 10e à Aranda ; le 11e entre Aranda et Somo-Sierra ; le 12e à Somo-Sierra ; le 13e à Buytrago ; le 14e à Cabecillas ; le 15e à Alcorendas ; le 16e à Madrid. Les quatre autres escadrons de gendarmerie seront de réserve pour se porter partout où il serait nécessaire pour renforcer la ligne, ou pour rester à Madrid, où je désire avoir six escadrons pour s'en servir au besoin. — Aussitôt que les six premiers escadrons seront en état de marcher, vous ordonnerez au général Buquet de les répartir depuis Bayonne jusqu'à Miranda, et de les pousser successivement jusqu'à Madrid, à mesure que les autres pourront les remplacer. — Vous ferez connaître ces dispositions au duc de Dalmatie en lui envoyant la composition de ces escadrons, qui, étant forts de 4 mille hommes et de 1,600 chevaux, sont

Napoléon à Berthier. Paris, 20 janvier 1810.

suffisants pour maintenir une parfaite sûreté sur toute la ligne, depuis la France jusqu'à Madrid. Vous lui ferez connaître également que mon intention est que la ligne de communication de Bayonne à Madrid passe par Somo-Sierra, comme étant la plus courte et la moins exposée aux incursions des troupes qui viendraient de Portugal. Vous donnerez ordre que 300 hommes d'infanterie, avec 3 ou 4 pièces de canon, soient toujours placés au Somo-Sierra, et que l'on travaille à la redoute que j'avais ordonnée sur cette montagne, afin que ce point de communication avec Madrid ne puisse jamais être intercepté, et que, pénétrant jusqu'à Salamanque, Valladolid et le Guadarama, l'ennemi soit encore loin de couper le passage de Somo-Sierra. — Vous demanderez au duc de Dalmatie un projet pour étendre l'inspection des chefs d'escadron de gendarmerie sur la route à dix lieues à droite et à gauche, afin qu'ils puissent en assurer les alentours. Dans ce système, des magasins considérables et des manutentions sont nécessaires à Aranda et Burgos. Les troupes prendraient du pain à Burgos, Aranda et Buytrago. — Cette ligne sera désormais celle des opérations de l'armée d'Espagne, l'Aragon étant soumis; au lieu que celle de Valladolid peut être interceptée au moindre mouvement du Portugal. Informez de ces dispositions le général Hédouville, pour qu'il vous fasse connaître quand les six premiers escadrons de gendarmerie qui sont dans son commandement pourront se mettre en mouvement. »

« Mon cousin, faites insérer dans le *Moniteur* un extrait de la dépêche du général Loison du 1[er] janvier, dans laquelle il rend compte de la destruction des bandes insurgées : vous ferez connaître les services essentiels que le général Loison a rendus dans cette circonstance. — Écrivez au roi d'Espagne que mon intention est que, sur le total de 1,500,000 francs de contributions que le général Loison a levé, il en soit assigné 400 mille pour le service de l'artillerie, et 400 mille pour le service du génie. Vous ferez part de cette décision à mon ministre de la guerre à Paris. — Vous ferez mettre dans le *Moniteur* une note extraite de la lettre du général Solignac, en date du 5 janvier, dans laquelle il annonce la défaite de Cubiclas, ainsi qu'une autre note de toute l'expédition du général Milhaud, dans laquelle il a détruit les bandes de l'Empezinado; vous aurez soin que dans ces notes on ne prononce jamais le mot *polonais* ou *allemands*. — Vous ferez extraire de la correspondance du général Suchet un historique de ses dernières opérations en Aragon, de la prise de Venasque, des combats d'Alfarar, et de sa marche sur Terruel et Mora, après les combats livrés par le général Musnier, vers Alcaniz et Balca, à la garnison de Tortose. » Napoléon à Berthier. Paris, 20 janvier 1810.

« Mon cousin, écrivez au général Lagrange, qui se trouvera le 25 février à Logrono avec une partie de sa division, qu'il doit faire des incursions à cinq ou six marches de Logrono pour attaquer les brigands, les détruire, et maintenir libres les communi- Napoléon à Berthier. Paris, 20 janvier 1810.

cations à quarante lieues aux environs, se concertant avec les commandants de la Navarre, des Biscayes, de Burgos et de l'Aragon; qu'il doit faire des colonnes mobiles, et profiter du temps que sa division séjournera là pour pacifier et désarmer le pays. — Écrivez la même chose au général Solignac. Les dragons qui arrivent le ..... à Burgos le mettront à même, de concert avec les troupes des commandements de Valladolid, Santander et Bilbao, de poursuivre les brigands à cinq ou six marches, de les défaire, et d'en débarrasser le pays. »

Napoléon à Berthier. Paris, 20 janvier 1810.

« Mon cousin, écrivez au général Avril que je suis très-surpris que, lorsqu'il a appris que l'ennemi avait reparu à Frias et même vers Orduna, il n'ait pas marché aussitôt avec ses forces pour détruire ces partis. Il avait à Orduna même 515 hommes du 26ᵉ de ligne qu'il aurait dû mettre en mouvement. Écrivez au général Reynier de faire marcher ses troupes sur Frias, et de mettre la plus grande activité pour purger tout le pays; qu'il impose des contributions, comme a fait le général Loison, et qu'il les fasse verser provisoirement dans la caisse d'un payeur français. »

Napoléon au ministre de la guerre 20 janvier 1810.

« Monsieur le duc de Feltre, écrivez au duc de Castiglione pour qu'il témoigne au général Souham ma satisfaction pour la manière dont il a conduit l'attaque et la prise d'Olot. Vous mettrez sous mes yeux les propositions d'avancement et de récompenses qu'il demande pour ses officiers.

Pressez vivement le duc de Castiglione de mettre

ses troupes en mouvement pour faire le blocus de Barcelone, pourvoir à son rétablissement, et entreprendre le siége d'Hostalrich, afin qu'il n'y ait plus d'entraves dans ses communications.

Faites insérer dans le *Moniteur* une note relative à l'expédition du général Souham sur Olot, Campredon, Ribas, etc., et sur les services que le duc de Castiglione a rendus en dirigeant cette importante opération. »

Soult à Belliard. Bayleu, 21 janvier 1810.

« J'ai reçu, Monsieur le général, les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire les 16 et 17 de ce mois, ainsi que les rapports de service qui y étaient joints. D'après les dernières dispositions qui vous ont été prescrites, le bataillon du 43e régiment doit être en ce moment en marche : s'il en était autrement, vous devriez le faire partir sur-le-champ.

Il est à espérer que les mesures que vous avez prises en mettant plusieurs colonnes mobiles en mouvement, vous débarrasseront bientôt des brigands qui infestent la province; il convient que vous fassiez faire un exemple éclatant de ceux qui seront pris.

J'écris au général Solignac de faire partir sur-le-champ d'Aranda de Duero, pour Madrid, les détachements des 28e et 32e régiments dont vous me parlez.

Je vous préviens que M. le général Léry a reçu ordre de faire venir de Madrid une compagnie de sapeurs.

Vous serez instruit, par l'ordre du jour que le gé-

néral Daultanne vous envoie, des principales circonstances du passage de la Sierra-Morena; 15 pièces de canon, des approvisionnements dans les camps et en magasins, beaucoup de bagages, 500 prisonniers et des drapeaux, étaient hier au soir au pouvoir de l'armée impériale. Parmi les prisonniers, il y avait un général et une vingtaine d'officiers; les restes de la division Lascy ont été presque entièrement détruits; ce qui s'est sauvé, a profité de la nuit pour s'échapper. Deux divisions se trouvent coupées; je ne sais comment elles s'en tireront; on manœuvre sur leurs derrières, tandis que le général Sébastiani les pousse de front; mais avec ces gens-ci on ne peut dire qu'on les tient que lorsqu'on a la main dessus. Tout fait espérer que les résultats seront beaux et grands. Ce soir, il y aura des troupes à Andujar, et peut-être même sur la rive gauche du Guadalquivir. La junte de Séville s'est sauvée à l'île de Léon; on doute qu'elle puisse y parvenir. La défection est générale dans l'Andalousie. On comptait encore sur l'armée de la Manche pour couvrir Séville; elle n'existe plus, et ce qui en est échappé se trouve dans l'impossibilité de se réunir. Il est à remarquer que le passage de la Sierra-Morena ne nous a pas occasionné la perte de 25 hommes; on n'en compte que 4 de tués et une douzaine de blessés.

L'ennemi a fait sauter quelques mines au passage de Despena-Perros; elles n'ont pas fait le moindre mal, ni ralenti de dix minutes la marche de la colonne. Il n'est pas possible de se faire une idée de

l'état de misère des Espagnols ; leurs magasins se trouvent cependant bien garnis. Cet événement doit avoir une grande influence sur l'opinion générale. »

« Mon cousin, vous ferez ainsi exécuter mon ordre relatif au placement des escadrons de gendarmerie : Le 1er escadron ne doit pas être à Yrun, le 2e à Ernani, etc., etc. Lorsque les 6 premiers escadrons seront prêts, vous les ferez placer ainsi : le 1er à Miranda, le 2e à Vittoria, le 3e entre Vittoria et Tolosa, le 4e à Tolosa, le 5e à Ernani, et le 6e à Yrun. Lorsqu'un 7e sera en état de marcher, on le poussera sur Yrun, et le 1er sur Briviesca, et ainsi de suite, à mesure que les autres escadrons pourront partir. Napoléon à Berthier. Paris, 22 janvier 1810.

Donnez des ordres pour changer tout cela. »

« Sire, la division de droite de l'armée ennemie vient d'être faite prisonnière ; elle a posé les armes devant les troupes du 4e corps. Jos. à Nap. Baylen, 22 janvier 1810.

J'attends les rapports du 1er. Le 5e est maître du pont d'Alquiviar à Andujar ; nous avons déjà 6 mille prisonniers et 25 pièces de canon. »

« Sire, je suis ici depuis hier avec une partie du 5e corps et ma garde. L'autre partie est à Andujar, où j'attends aujourd'hui le 1er corps, qui a fait un mouvement par Almaden. Jos. à Nap. Baylen, 22 janvier 1810.

Le 4e corps doit arriver aujourd'hui. La division Dessolles a été détachée à Linarès. Le passage de la Sierra-Morena ne nous a pas coûté 20 hommes tués ou blessés. Toute l'artillerie et les magasins de

l'ennemi sont tombés en notre pouvoir; on ramène des prisonniers à chaque instant. La désertion s'est mise dans l'armée insurgée, elle est aujourd'hui débandée. La junte ne sera pas longtemps à Séville; je vais attendre les rapports du 4[e] et du 1[er] corps pour continuer ma marche. Les troupes de Votre Majesté observent une bonne police, et ramènent par là les habitants à leurs sentiments naturels, et elles ne manquent de rien. »

Jos. à Nap. Baylen, 22 janvier 1810.

« Sire, j'ai écrit à Votre Majesté par un officier chargé de lui porter vos dépêches et les rapports de l'état-major général.

Nous avons passé la Sierra-Morena le 20. Les ouvrages et les mines de l'ennemi n'ont produit aucun effet; nous n'avons perdu que 20 hommes tués ou blessés. L'armée insurgée est débandée à l'heure qu'il est. Nous avons 6 mille prisonniers, 25 pièces de canon.

Le maréchal duc de Trévise est à Andujar; il est maître du passage du Guadalquivir.

J'attends des nouvelles du 1[er] corps, qui s'est dirigé par Almaden. »

Soult à Berthier. Andujar, 23 janvier 1810.

« J'ai l'honneur d'adresser à Votre Altesse Sérénissime, copie de l'ordre du jour que Sa Majesté Catholique m'a ordonné d'envoyer à l'armée; il est daté de Baylen le 21.

Le maréchal duc de Bellune a rendu compte de Montoro, le 22, où il a passé le Guadalquivir, que, le même jour, il avait porté une division du 1[er] corps et la cavalerie du général Latour-Maubourg

sur Castro del Rio et Bujalance ; les deux autres divisions étaient restées à Adamuz. Aujourd'hui 23, Montilla a été occupé ; des reconnaissances ont été envoyées sur Cordoue, Ecija, Lucena, etc. Demain, la division Latour-Maubourg s'établira à Bacna, d'où elle enverra jusqu'à Alcala-la-Réal, Lucena et Gonzlo. Le maréchal duc de Bellune sera avec deux divisions à Castro del Rio, d'où il fera occuper Montilla ; le général Villate marchera avec sa division et une brigade de cavalerie légère sur Cordoue, où on a l'espoir d'entrer saus résistance.

La marche du 1er corps d'armée depuis Almaden a eu lieu par Santa-Euphemia, Torrecampo, Villa-Ñueva de la Jarra, Venta de Cardenas, et Montoro ; il n'a pas rencontré d'ennemis ; il a seulement appris qu'on avait envoyé de Cordoue au-devant de lui, par une autre route qu'il a laissée à droite, un corps de 7 à 8 mille hommes, qui ne peut être que de la division d'Albuquerque, pour l'arrêter dans quelque défilé, ou au moins suspendre sa marche. Le maréchal duc de Bellune a été instruit à Montoro que la Sierra-Morena était passée, et que les troupes impériales étaient déjà à Baylen ; il envoya aussitôt un parti de cavalerie sur Andujar, où il communiqua avec l'avant-garde du 5e corps.

L'ennemi avait établi un parc d'artillerie considérable à Bujalance : aussitôt qu'il fut instruit de l'approche de l'armée, il se hâta de l'évacuer vers Jaen et Grenade ; mais ne pouvant tout enlever, il fit sauter beaucoup de munitions ; la queue du convoi a été atteinte, on lui a pris 30 caissons.

Le général Sébastiani est arrivé, avec les troupes du 4e corps qu'il commande, à Bueza et Ubeda, d'où il a immédiatement fait occuper tous les passages sur le Guadalquivir qui sont en avant, et a envoyé une reconnaissance commandée par le général Noirot sur Jaen; demain, le général Sébastiani doit se présenter lui-même devant cette place avec un fort détachement, en même temps que le maréchal duc de Trévise, avec la division du général Gazan et une brigade de cavalerie légère, s'y rendra par la route d'Andujar. On est encore incertain si on fera résistance à Jaen; l'ennemi y a élevé quelques retranchements, et les débris des troupes qui ont été battues et dispersées dans la Sierra-Morena s'y sont ralliés. Il serait heureux que ces dernières s'y renfermassent, car ainsi tout serait pris; demain au soir, on aura à ce sujet des renseignements plus positifs.

L'ennemi avait le projet de se rallier d'abord à Jaen, et de se porter ensuite par Ecija sur Séville; il ne peut plus faire ce mouvement. Depuis que le maréchal duc de Bellune a passé le Guadalquivir, il a manœuvré de manière à l'en empêcher; ainsi les débris de ces troupes, qui forment au plus une réunion de 8 à 10 mille hommes entièrement désorganisés, se jetteront probablement sur Grenade; mais en ce cas ils n'en seront pas moins perdus, car cette ville ne peut être défendue, et on est généralement persuadé que les habitants demanderont à se soumettre.

Sa Majesté Catholique est décidée à marcher sur

Séville; mais elle désire auparavant s'être assurée de Cordoue et de Jaen. Pendant ce temps l'artillerie du 1er corps, qui est encore en arrière, le joindra; et les habitants de l'Andalousie, dont l'erreur se dissipe tous les jours, et qui rentrent en très-grand nombre dans leurs foyers, se disposeront pour le nouvel ordre de choses.

Les renseignements qu'on a reçus sur Séville portent qu'on y a élevé beaucoup de retranchements, fait des coupures, et établi de nombreuses batteries. Il n'y avait que des dépôts il y a quelques jours; mais la division d'Albuquerque qui était en Estramadure, et même, à ce qu'on assure, l'armée de Castille commandée par le duc del Parque, qui appuyait sa droite au Tage, ont reçu ordre de s'y rendre promptement pour en assurer la défense. Il serait possible que ces troupes n'eussent pas le temps de terminer le mouvement.

J'aurai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse Sérénissime des nouvelles dispositions que le roi me mettra dans le cas d'ordonner, et de leur résultat. »

« J'ai l'honneur d'adresser à Votre Altesse Sérénissime copie d'une lettre du général Suchet, datée de Saragosse le 31 décembre, et une lettre du général Dagout du 2 de ce mois. J'ai recommandé de nouveau au général Suchet de se tenir en communication avec les troupes qui sont à Soria, et d'envoyer en cette ville un détachement de cavalerie pour remplacer un autre détachement du

Soult à Berthier. 23 janvier 1810.

26ᵉ régiment de chasseurs qui s'y trouve, et qui a ordre de joindre son corps à Madrid. Je me suis borné à renouveler au général Dagout l'ordre de concerter les mouvements de ses colonnes mobiles avec MM. les généraux qui commandent en Biscaye et en Aragon. »

Jos. à Nap. Andujar, 25 janvier 1810.

« Sire, Cordoue, Jaen ont ouvert leurs portes et m'envoient des députés. Azanza est parti pour Grenade, qui fera de même. Le maréchal Victor est en marche sur Ecija; demain je serai à Cordoue, et sous peu de jours à Séville. Il est inconcevable combien les calomnies grossières des ennemis nous ont été avantageuses; les peuples sont dans la joie, les troupes se conduisent bien.

La pacification générale de l'Andalousie sera opérée. Sire, Suchet, Reynier, Sébastiani, Victor, Mortier, Dessolles, voilà les hommes honnêtes qui feront des Espagnols des amis de la France; mais, Sire, au nom du sang français et du sang espagnol, rappelez L....., K....., T.....! ces hommes nous coûtent bien cher. Soult nous rend les plus grands services.

Voici la proclamation que je compte faire publier demain. »

Soult à Berthier. Andujar, 25 janvier 1810.

« J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse Sérénissime de l'entrée des troupes de Sa Majesté l'Empereur et Roi dans Cordoue et dans Jaen. Les habitants de ces deux villes ont envoyé des députations : la première, au-devant du duc de Bellune, et la seconde, au-devant du général Sébastiani. Ces

deux populations ont exprimé d'une manière éclatante leur satisfaction de se voir entièrement délivrées de la tyrannie de la junte de Séville. Cependant les insurgés avaient fait des préparatifs pour se défendre à Jaen; ils y avaient élevé des retranchements et formé des dépôts considérables; on y a trouvé 46 pièces de canon, beaucoup de munitions et de magasins, dont je n'ai pu encore recevoir l'état.

L'esprit de tous les habitants de l'Andalousie paraît se prononcer de la même manière; il ne reste absolument plus de la ci-devant armée de la Manche que 3 à 4 mille hommes, que Arizaga a entraînés vers Grenade, et la cavalerie, qui cherche à gagner Séville.

D'après ce résultat, le roi se détermine à marcher sur Séville avec les ducs de Bellune et de Trévise; le général Sébastiani marche sur Grenade.

D'après les renseignements qui sont parvenus, il paraît que le peuple de Séville s'est opposé à la sortie de la junte; on assure même que cette junte a appelé en toute hâte à son secours la division d'Alburquerque qui était en Estramadure, et l'armée de Castille du duc del Parque. Dans cette circonstance, Sa Majesté a jugé convenable d'ordonner au 2ᵉ corps de se porter sur Truxillo, d'où il enverra des partis jusqu'à Medellin et Mérida; il observera aussi la vallée du Tage et particulièrement la route de Placencia, et se tiendra en communication avec Tolède, où la brigade du général Arnaud a ordre de rester. Cependant, le général Heudelet ne fera

son mouvement qu'autant qu'il aura l'assurance que l'armée de Castille s'est portée sur Séville, et qu'il n'est aucunement question des Anglais.

Le roi part ce matin pour se rendre à Cordoue. »

Napoléon à Berthier. Paris, 27 janvier 1810.

« Mon cousin, donnez ordre au général Digeon de se rendre à Madrid pour prendre le commandement de la 1re brigade de la 4e division de dragons qui est au 2e corps. Donnez ordre au général Fouler de se rendre également à Madrid pour prendre le commandement de la 4e brigade de la 3e division de dragons du 4e corps. Écrivez au général Solignac que le général Loison a bien fait de frapper 1,500 mille réaux de contributions; *mais qu'il faut que cet argent entre dans la caisse de l'armée, pour fournir à ses besoins. Écrivez la même chose au général Loison et au général Reynier.* J'approuve que tous les Français et étrangers qui avaient été pris avec le général Dupont repassent en France. On les distribuera dans les différents dépôts, on les armera et habillera, et ils reprendront du moral et de l'esprit français. »

Napoléon à Berthier. Paris, 27 janvier 1810.

« Mon cousin, réexpédiez en Espagne l'aide de camp du roi (Clermont-Tonnerre), avec une lettre que vous écrirez au roi. Avant d'expédier l'aide de camp, vous prendrez mes ordres. »

Jos. à Nap. Cordoue, 27 janvier 1810.

« Sire, l'Andalousie sera bientôt pacifiée. Toutes les villes m'envoient des députés; Séville suit cet exemple. La junte est retirée à l'île de Léon. Je m'occupe d'entrer à Cadix sans coup férir.

L'esprit du peuple est bon; j'espère que sous peu Votre Majesté sera charmée des progrès que nous faisons ici, parce que le triomphe de nos ennemis était fondé sur les plus absurdes et les plus noires calomnies, qui se dissipent, et font autant de bien que les ennemis en avaient espéré de mal.

Je vous prie, Sire, d'agréer l'hommage de ma tendre amitié, et de croire que je désire plus que personne vous être utile pour reconquérir la liberté des mers, et vous prouver que je méritais peut-être d'être appelé du nom que vous m'avez donné à Bayonne, dans votre première proclamation aux Espagnols (1). »

« Mon cousin, vous ferez connaître au roi d'Espagne que mes finances se dérangent; que je ne puis suffire aux énormes dépenses que me coûte l'Espagne; qu'il devient indispensable que les fonds nécessaires pour le génie, l'artillerie, l'administration, les hôpitaux, chirurgiens et administrateurs de toute espèce, soient fournis par l'Espagne, ainsi que la moitié de la solde; que nul n'est tenu à l'impossible; que le roi doit nourrir l'armée d'Espagne; que tout ce que je puis faire est de donner deux millions par mois pour supplément de solde; que si cela ne peut avoir lieu, il n'y *a plus qu'un moyen, c'est de faire administrer les provinces pour le*

Napoléon à Berthier. Paris, 28 janvier 1810.

(1) Le roi resta les 30 et 31 janvier à Carmona, et c'est alors qu'eut lieu le conseil de guerre dans lequel la marche directe sur Cadix fut proposée, et rejetée malheureusement. En marchant droit sur Cadix, on atteignait le duc d'Albuquerque, et l'Andalousie était vraisemblablement conquise.

compte de la France (1), vu que la situation de mes finances ne me permet plus de continuer de si grands sacrifices. Vous préviendrez de cet état de choses l'intendant général et le commandant du génie. »

Napoléon à Berthier. 31 janvier 1810.

« Mon cousin, réexpédiez l'aide de camp du roi d'Espagne ; il sera porteur des instructions suivantes :

1° En marchant sur Séville et Cadix, il faut avoir soin de mener les équipages de siége nécessaires; car si l'ennemi sait qu'on n'a pas les moyens de le bombarder ni de le miner, cela pourra accroître sa résistance.

2° Il faut prévoir que les Anglais peuvent marcher sur Talavera pour faire diversion. Il est donc convenable de laisser le 5e corps, qui est composé de nos meilleures troupes, pour opposer aux Anglais, et de mettre tous les petits corps chargés de garder la communication avec Madrid, sous les ordres du commandant du 5e corps, afin qu'il puisse les réunir et s'opposer aux Anglais. Ce corps pourra se porter sur Alcantara et jusque sur la frontière du Portugal, pour éclairer les mouvements des Anglais et correspondre avec le duc d'Elchingen.

3° Si les Anglais ne font pas le mouvement de se porter sur Madrid pour faire diversion, ils peuvent se porter sur Salamanque ; et, dans ce cas, le

(1) Cette lettre était la *préface* du décret du 8 février, décret qui allait, d'un seul coup de massue, renverser tout l'édifice construit pierre à pierre par Joseph, élevé avec tant de difficultés, et qui commençait seulement alors à sortir de ses fondations.

6[e] corps serait renforcé par la division Loison et le 8[e] corps, et par 1,200 hommes de cavalerie, qui rendraient impossible toute opération sérieuse dans la plaine.

4° Si le corps qui sera opposé aux Anglais n'est pas fortement constitué, et si les corps entre la Sierra-Morena et Madrid ne sont pas sous le même commandement, si les Anglais conçoivent l'espoir de faire un mouvement offensif, cela encouragera la résistance de Cadix. Le moindre mouvement rétrograde d'un des corps de l'expédition d'Andalousie serait contraire à toute idée militaire, enhardira l'insurrection, et découragera l'armée française. Il ne faut donc envoyer en Andalousie que les troupes nécessaires; car, dans cette opération, il faut prévoir la diversion des Anglais.

5° Sa Majesté n'a pas été satisfaite des projets que je lui ai soumis: ils ne présentent point de fortes combinaisons. Il n'y a de dangereux en Espagne que les Anglais; le reste n'est que des partisans qui ne peuvent jamais tenir en campagne.

La communication de Lisbonne avec Séville et Cadix est très-prompte. Si l'on laisse sur le Tage un corps trop faible, on compromettra l'opération (1). »

La cavalerie du 4[e] corps d'armée a obtenu de

(1) C'est la première fois que l'Empereur donne un avis sur l'expédition d'Andalousie. Quoique ayant appris par les rapports de son ministre, qui tenait tous les détails du maréchal Soult, les dispositions faites à Madrid pour la campagne qui allait s'ouvrir, Napoléon n'en dit pas un mot dans aucune de ses dépêches précédentes.

de l'armée. Au camp royal de Carmona. 31 janvier 1810.

nouveaux succès, dans la journée du 28, à Alcala-la-Réal et à Isnallos : le résultat a été la destruction de deux régiments de cavalerie ennemie, 600 prisonniers, la prise de 500 chevaux et d'un convoi de 36 pièces de canon.

Le même jour, les magistrats de la ville de Grenade sont venus en députation près le général Sébastiani, et lui ont remis leur acte de soumission à Sa Majesté Catholique. Le 28 au soir, les troupes impériales sont entrées à Grenade. »

Soult à Belliard. Carmona, 31 janvier 1810.

« J'ai l'honneur de vous remettre, Monsieur le général, une lettre de Son Altesse le prince de Neufchâtel et de Wagram, en date du 11 de ce mois; vous voudrez bien veiller à l'exécution des dispositions qu'elle renferme, et m'en rendre compte.

J'ai reçu vos rapports des 24 et 25 de ce mois; il y aurait peut-être encore du danger à confier des armes aux habitants; ainsi, Sa Majesté, en applaudissant à la conduite de ceux du village de Predena, croit devoir différer pour accorder leur demande. Cependant, si dans ce village ou dans quelques autres il y avait des habitants dont le dévouement fût connu et qui offrissent des garanties, vous pourriez en confier aux individus qui seront dans ce cas, en prenant leurs noms et les obligeant à les représenter lorsqu'ils en seront requis.

J'ai l'honneur de vous prévenir que j'envoie ordre au général Tilly d'envoyer à Madrid une brigade de la confédération du Rhin, et de garder l'autre brigade à Ségovie pour assurer les communications

jusqu'au Duero. Je vous préviens aussi que le régiment de chevau-légers westphaliens a reçu ordre de se rendre à Ségovie pour y rester à la disposition du général Tilly, et que l'escadron de chasseurs de Nassau doit se rendre à Madrid; l'intention du roi est que vous donniez ordre à ce dernier corps de continuer sa marche pour Manzanarès dans la Manche, où il sera à la disposition du général Darmagnac. Sa Majesté ordonne également que vous envoyiez au général Darmagnac le contingent du duc d'Aremberg, et que vous fassiez sur-le-champ partir tous les détachements du 27ᵉ régiment de chasseurs à cheval qui sont dans votre gouvernement ou dans celui de Ségovie, pour joindre leur régiment en Andalousie, au quartier du roi.

Vous donnerez aussi ordre aux bataillons des 51ᵉ et 58ᵉ régiments, ainsi qu'aux bataillons de marche destinés pour le 1ᵉʳ corps, qui sont à Madrid, d'en partir pour joindre l'armée en Andalousie; à leur passage à Manzanarès et à Andujar, ils seront dirigés sur leur destination.

Son Altesse le prince vice-connétable m'a fait l'honneur de me prévenir que plusieurs régiments et escadrons de marche de cavalerie, avaient reçu ordre de partir des divisions des généraux Loison et Reynier, qui sont, la 1ʳᵉ à Valladolid et la 2ᵉ en Biscaye, pour se rendre à Madrid, d'où les divers détachements qui les composent seront sur-le-champ dirigés sur leurs corps respectifs. A cet effet, vous donnerez ordre que les détachements des 26ᵉ de chasseurs et hussards hollandais qui pourront se

16.

trouver dans ces régiments y soient incorporés, et qu'il en soit dressé procès-verbal, pour expédition être envoyée au prince de Neufchâtel et au ministre de la guerre. Vous ferez diriger sur le 2e corps, par Tolède et Talavera, ce qui appartient au 1er régiment de hussards, 22e de chasseurs, légion hanovrienne à cheval, 8e régiment de dragons et 4e division de dragons.

Enfin, vous ferez diriger sur l'armée, en Andalousie, les détachements des 2e et 10e régiments de hussards, 5e, 10e, 21e et 27e régiments de chasseurs, des lanciers polonais, et des 1re et 3e divisions de dragons; vous préviendrez de leur passage sur la route, et m'instruirez de leur mouvement, ainsi que de l'exécution des autres dispositions que ma lettre renferme.

Il est probable que lorsque la brigade de la confédération du Rhin sera arrivée à Madrid, la brigade du général Rey aura ordre d'en partir pour une destination particulière; en attendant, elle restera à Madrid.

Sa Majesté désire que vous fassiez envoyer 110 harnachements de cavalerie légère au général Hugo, gouverneur d'Avila, et que vous vous adressiez à cet effet au ministre des finances et aux employés du ministère de la guerre, qui sont restés à Madrid. »

Soult à Berthier. Carmona, 31 janvier 1810.

« Par la lettre que j'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Altesse Sérénissime, le 27, de Cordoue, je lui ai rendu compte que M. le général Sébastiani

avait reçu ordre de partir de Jaen avec les troupes du 4[e] corps à ses ordres, et de se diriger sur Grenade. Son mouvement a commencé le 26, et il a rendu compte, d'Alcala-la-Réal le 28, qu'étant instruit que les généraux Arizaga et Fraire, avec 6 à 7 mille fantassins entièrement désorganisés, et 3 mille chevaux, seuls restes de l'armée qui a été détruite à Ocana et au passage de la Sierra-Morena, voulaient se jeter dans Grenade, et y exciter le peuple à une nouvelle insurrection, en secondant à cet effet les menées de quelques moines qui prêchaient une croisade contre les Français, il força de marche, et se dirigea, avec le gros de ses troupes et son artillerie, par Alcala-la-Réal, tandis que la brigade de cavalerie légère aux ordres du général Peyreimont suivit la route qui passe par Cambil et Isnalloz. Cette brigade joignit en ce dernier endroit l'ennemi, le chargea aussitôt, lui fit beaucoup de prisonniers, et s'empara d'un courrier, 32 pièces de canon, dont partie de siége.

La colonne de droite donna, au delà d'Alcala-la-Réal, sur un corps de 1,500 chevaux espagnol, commandé par le général Fraire. Le colonel Corbineau, à la tête du 20[e] régiment de dragons et de mille voltigeurs soutenus par la brigade du général Noirot, composée des 12[e] et 16[e] régiments de dragons, chargea aussitôt cette troupe, la culbuta, et la poursuivit l'épée dans les reins pendant 3 lieues, lui tua plus de 200 hommes et prit 214 cavaliers, dont 15 officiers, parmi lesquels le colonel du régiment de Ferdinand. On prit aussi 300 che-

vaux; le restant de cette troupe se dispersa, et fut porter l'épouvante dans Grenade. Quelques heures après, les magistrats de cette ville se portèrent à l'avant-garde du général Sébastiani, et lui remirent la soumission par écrit de leurs concitoyens. Ainsi, le 28 au soir, le général Sébastiani a dû entrer dans Grenade; le rapport qu'il a dû faire immédiatement est attendu à chaque instant.

Après la défaite de la cavalerie, on prit encore 4 pièces de canon et beaucoup de munitions.

Le général Sébastiani a ordre d'envoyer des reconnaissances sur Antequera, Malaga, Mondaril et Cadix, aussitôt qu'il sera arrivé à Grenade, afin d'assurer la soumission de la province et compléter la dispersion des ennemis. Il a rendu compte que les déserteurs lui arrivaient en foule.

Votre Altesse Sérénissime a aussi vu, par mon rapport du 27, que Sa Majesté Catholique, en partant de Cordoue, avait fait diriger les 1er et 5e corps sur Séville; l'avant-garde de M. le maréchal duc de Bellune, commandée par le général Latour-Maubourg, joignit le 28, à Loya, un parti de 400 chevaux espagnols, et les poursuivit. Quelques prisonniers qui furent faits apprirent que la division d'Albuquerque, venue de l'Estramadure, qui était renforcée des débris de la division du général Sairin et de quelques dépôts formant ensemble un corps de 18 à 20 mille hommes, avait passé le Guadalquivir à Rinconada, et s'était établie entre Alcala de Guadaira et Carmona: ils donnèrent aussi des renseignements confus sur ce qui se passait à

Séville. Le mouvement du 1er corps en fut accéléré; à son approche, 6 à 7 mille hommes, qui étaient avec le duc d'Albuquerque en position à Larmena, où ils pouvaient se défendre, se retirèrent; depuis, ils ont continué leur marche par Utrera sur Xérès et Arcos, d'où on pense qu'ils se rendront à l'île de Léon, près Cadix. Les postes avancés du 1er corps arrivèrent hier au soir devant Séville, d'où il leur fut tiré quelques coups de canon. Aujourd'hui, M. le maréchal duc de Bellune s'est présenté avec le 1er corps devant la place, et on a fait la reconnaissance des ouvrages que les insurgés ont construits; demain au soir, ces ouvrages seront attaqués et la ville prise d'assaut, si à midi elle n'a pas ouvert ses portes. Mais tout fait espérer que les habitants éviteront par leur prompte soumission cette fâcheuse extrémité : déjà les négociations sont entamées, et le gouverneur, qui paraît fort raisonnable, implore la clémence du roi, et représente que, n'ayant que peu de troupes réglées, il est influencé par quelques milliers de paysans qu'on avait appelés des montagnes au secours de cette ville, et qui se portent à tous les excès. Demain, sans doute, leur fureur sera passée, et il est à espérer qu'on sera assez heureux pour préserver la généralité des habitants, qui montrent des dispositions aussi favorables que ceux de l'Andalousie, des maux qu'ils peuvent encore redouter.

La cavalerie du 1er corps a poussé jusqu'au delà de Utrera; ses postes interceptent la navigation du Guadalquivir.

Le 5e corps a une division à Carmona et une division avec sa cavalerie à Marchena, d'où M. le maréchal duc de Trévise fait occuper Ocana et envoie sur Moron.

Demain, le roi se rendra à Alcala, d'où Sa Majesté fera les dispositions que les circonstances nécessiteront à l'égard de Séville.

On a trouvé à Jaen 4 millions de cartouches d'infanterie et d'autres approvisionnements. Le général Senarmont a reçu ordre de former un équipage de siége à Cordoue. Les prises faites sur l'ennemi en donnent la possibilité.

La junte s'est dispersée ; le comte d'Altaméra et l'évêque de Laodicée ont été arrêtés par les insurgés à Xérès ; d'autres ont été dans l'île de Léon. On assure que la Romana a été joindre les débris de son ancienne armée, commandée par le duc del Parque, qu'on dit être encore du côté du Tage et de la Guadiana. La junte avait appelé Castanos et Cuesta : le premier s'est abouché avec le duc d'Albuquerque à Carmona ; on ignore s'il l'a suivi. A l'entrée des troupes impériales dans Séville, on saura ce que sont devenus tous ces hommes qui ont fait le malheur de leur patrie. On donne la nouvelle que l'escadre anglaise, qui était dans la baie de Cadix, a mis à la voile et s'est éloignée ; dans quelques jours cette assertion sera vérifiée.

L'armée impériale est dans l'abondance, les habitants sont extrêmement prévenants pour ses besoins, le temps est des plus favorables, les régiments n'ont presque pas de malades. »

« Sire, je suis entré dans cette ville hier, aux acclamations de tout le peuple. Le 1[er] corps y a passé la nuit; il est aujourd'hui en marche sur Cadix; le 5[e] va se porter sur Badajos. L'Andalousie est pacifiée, l'ordre se rétablit; la junte est dissoute, ses membres sont : ou embarqués pour l'Amérique, ou cachés, ou à Gibraltar; quelques-uns à l'île de Léon (1). » Jos. à Nap. De l'Alcazar de Séville, 2 février 1810.

« Sire, j'adresse à Votre Majesté le double de ma première lettre de Séville; je crains qu'elle n'ait été interceptée. Jos. à Nap. Séville, 5 février 1810.

Grenade est occupée depuis le 29; Malaga doit l'être aujourd'hui. On marche sur Cadix et Badajos; les dispositions des habitants sont bonnes. Votre Majesté peut regarder les affaires comme bien avancées dans cette partie de l'Espagne; elles seront entièrement terminées par la prise de Cadix.

Je désire que Votre Majesté veuille bien permettre et même un peu ordonner au sénateur Rœderer de se rendre près de moi, afin d'établir un système de finances dont il a déjà l'expérience. Ayant moi-

(1) Le roi, parti de Carmona le 1[er] février, trouva à Alcala, à deux lieues de Séville, une députation de la capitale de l'Andalousie. A trois quarts de lieue, il rencontra le 1[er] corps rangé en bataille, le passa en revue, fit son entrée dans Séville, précédé de sa garde, et fut reçu par une foule innombrable qui remplissait les rues et la place publique. Des cris de *vive le roi!* retentissaient de toute part. Était-ce curiosité, crainte ou amour?

Joseph, à ce moment, devait être fier d'une expédition aussi glorieuse que rapide, et qu'il avait entreprise contre l'opinion de son entourage.

Malheureusement on ne s'était pas assez préoccupé de la marche du duc d'Albuquerque sur Cadix.

même une grande habitude de son caractère et de sa manière, je ne saurais pour le moment le remplacer. »

Napoléon à Berthier. Paris, 8 février 1810.

« Mon cousin, vous enverrez le décret ci-joint (1) par un officier au roi d'Espagne et au maréchal Soult, à qui il remettra votre lettre. Mon intention est que tous les ordres soient donnés conformément à ce décret. Je ne puis plus faire face aux dépenses énormes de mon armée d'Espagne. Je veux que l'administration des pays conquis soit entre les mains des généraux qui commandent les provinces, afin que toutes les ressources soient appliquées aux dépenses de l'armée. Désormais, je ne pourrai plus envoyer que *deux millions par mois* pour la solde des troupes qui sont autour de Madrid, et qui forment le fond de l'armée. — Vous aurez soin de ne faire prendre possession du nouveau gouvernement de la Navarre que lorsque le général Dufour y sera arrivé avec sa division. »

Napoléon à Berthier. Paris, 8 février 1810.

« Mon cousin, écrivez au général commandant l'Aragon qu'il doit employer les revenus du pays, et frapper même des contributions extraordinaires, s'il est nécessaire, pour subvenir à la solde et à l'entretien de son armée; que la France ne peut plus suffire à toutes ces dépenses. Vous verrez, par mon décret, que je charge le général Dufour du gouvernement de la Navarre. Donnez-lui les mêmes instructions. — Il y a assez de troupes dans la Biscaye.

(1) Le décret relatif aux grands gouvernements.

— Écrivez aux généraux Thiébault, Bonnet, Kellermann et au duc d'Elchingen que les provinces qu'ils occupent offrent assez de ressources pour l'entretien des troupes sous leurs ordres; qu'ils ne doivent pas compter sur le trésor de France, qui est épuisé par les énormes envois d'argent qu'il ne cesse de faire; qu'une quantité prodigieuse de numéraire s'engloutit en Espagne, et produit l'appauvrissement de la France. — Chargez de vos lettres l'aide de camp du duc de Dalmatie. — Vous écrirez en même temps au général Suchet pour lui donner l'ordre de faire mettre, par une division de ses troupes, le siége devant Mequinenza, et de presser la reddition de cette place, en menaçant toujours Valence et maintenant la tranquillité en Aragon. — Vous l'informerez que la division Dufour, forte de 7 à 8 mille hommes, arrive vers la fin de février dans la Navarre, et que la brigade Montmarie, composée de détachements qui appartiennent à ces corps, va se rendre à Saragosse. »

« Mon cousin, donnez l'ordre à la brigade de dragons que commande le général Gardanne, composée des 4e et 5e régiments provisoires, qui est arrivée à Burgos, de se rendre à Valladolid, où elle sera dissoute; et les escadrons des 3e, 6e, 10e et 11e régiments de dragons rejoindront leur corps : ce qui portera la division du général Kellermann à près de 4 mille hommes. Donnez ordre au 11e régiment provisoire de dragons, qui est à Vittoria, de se diriger sur Madrid, d'où il sera envoyé au 2e corps et dis- Napoléon à Berthier. Paris, 8 février 1810.

sous; ainsi, les 13ᵉ et 22ᵉ de dragons auront chacun leurs quatre escadrons. — Par ce moyen, de douze régiments provisoires, les 11ᵉ et 12ᵉ, et les 4ᵉ et 5ᵉ étant dissous, il ne restera plus que huit régiments, lesquels, formant plus de 6 mille hommes, feront partie du 8ᵉ corps. Donnez ordre au duc d'Abrantès d'occuper la plaine par cette cavalerie, de former des magasins, et de poursuivre les brigands. Demandez-lui s'il n'y aurait pas moyen d'imposer deux millions sur la province de Burgos pour subvenir à l'entretien de son corps d'armée. »

Jos. à Nap. Séville, 8 février 1810.

« Sire, la situation des affaires est très-bonne. J'espère que Cadix ouvrira ses portes. J'envoie les aigles et les drapeaux perdus à Baylen, que j'ai trouvés ici; l'évêque et le chapitre m'en ont fait la remise. Un officier va partir pour les porter à Votre Majesté.

Je prie Votre Majesté de donner l'ordre ci-joint. La sœur qui redemande son frère est veuve d'un homme horriblement massacré ici, après Solano et par les mêmes assassins, pour avoir été soupçonné d'avoir correspondu avec l'armée française. »

Rapport du ministre à Napoléon. Paris, 11 février 1810.

« Sire, le colonel Donnadieu, commandant le 47ᵉ régiment de ligne, qui sert dans vos armées avec valeur, supplie Votre Majesté de l'autoriser à changer son nom, auquel la malveillance semble s'attacher depuis longtemps. Cet officier proteste du plus absolu dévouement, et du désir qu'il a de verser la dernière goutte de son sang à votre service. Il désirerait, Sire, que Votre Majesté voulût bien lui don-

ner le titre de baron de Saint-Tècle, nom d'un fort qu'il a défendu avec la plus grande bravoure pendant le blocus de Gênes, ainsi que le certifie le duc de Rivoli.

A Sornosa, le colonel Donnadieu s'est maintenu vingt et un jours avec la plus grande intrépidité, et Votre Majesté en arrivant à Vittoria lui fit compliment sur sa belle conduite : il serait également flatté de porter ce nom.

Comme le colonel Donnadieu a demandé à prêter dimanche prochain serment entre les mains de Votre Majesté, il aurait à cœur de lui être présenté sous l'un des deux titres ci-dessus qu'il plairait à Votre Majesté de lui accorder. »

« Mon cousin, donnez ordre que la brigade Valentin soit dissoute aussitôt qu'elle aura été remplacée à Bilbao; que tous les détachements de cette brigade qui appartiennent au 32ᵉ léger, 6ᵉ léger et 76ᵉ de ligne, aillent rejoindre le 6ᵉ corps, pour être incorporés dans leurs régiments respectifs, et que tout ce qui appartient aux 118ᵉ, 119ᵉ et 120ᵉ se rende à Santander; le général Valentin lui-même suivra ces trois régiments, et sera sous les ordres du général Bonnet.—Brigade Montmarie. Vous donnerez ordre qu'aussitôt que cette brigade aura été remplacée par le général Dufour, le général Montmarie ait à la réunir à Tudela, pour de là se rendre à Saragosse, où le général Suchet fera incorporer les détachements qui la composent dans les divers régiments du 3ᵉ corps auxquels ils appartiennent.

Napoléon à Berthier. Paris, 12 février 1810.

— Brigade Lamartinière. Vous donnerez ordre que tout ce qui, dans cette brigade, appartient au 3e corps ait à se rendre à Saragosse, et que le reste de la brigade se rende à Burgos, d'où elle fournira des garnisons pour la police de la province; elle devra pousser de forts détachements du côté de Frias, pour maintenir la communication avec Santander. — Division Dufour. Donnez ordre que cette division soit composée seulement du 1er et du 2e régiments de marche; que le 4e régiment de marche continue sa marche sur Salamanque, où il sera incorporé dans le 6e corps (hormis les détachements du 43e et du 55e, qui, jusqu'à nouvel ordre, tiendront garnison dans la citadelle de Burgos), et que le 3e régiment d'infanterie de marche de cette division soit dissous à Tolosa, et reçoive la destination suivante : Les 700 hommes qui appartiennent au 4e régiment suisse et les 30 hommes du 3e régiment se rendront, sous les ordres du général Kellermann, à Valladolid, ce qui complétera à 2 mille hommes les bataillons suisses de la division Kellermann. Tout ce qui appartient à la légion hanovrienne se rendra au 6e corps. Tout ce qui appartient aux bataillons irlandais se rendra au 8e corps. Tout ce qui appartient à la légion de la Vistule et aux régiments polonais se rendra à Saragosse, pour y être incorporé dans la légion de la Vistule. — 8e corps. Donnez ordre que tout ce qui, dans le 8e corps, appartient au 14e et au 121e régiments, se rende à Saragosse pour rejoindre ces régiments; que tout ce qui appartient au 122e se rende à la division Bonnet; que tout ce qui appar-

tient au 15e d'infanterie légère se rende au 6e corps. Par ces dispositions, la division Lagrange ne sera plus divisée qu'en deux brigades; la division Bonnet sera augmentée de plus de 2 mille hommes; et le 3e corps, de plus de 4 mille hommes. Donnez ordre au duc d'Abrantès de porter son quartier général à Valladolid, de réunir là tout son corps d'armée; d'occuper par de petits postes d'infanterie et de cavalerie le royaume de Léon, Benavente et les confins de la Galice, afin que la division Loison puisse se reployer sur Salamanque; de se maintenir constamment en communication avec le 6e corps, et de soumettre toute la plaine.—Division Kellermann. Donnez ordre à la division de dragons Kellermann, c'est-à-dire aux 3e, 6e, 10e et 11e régiments, aussitôt qu'ils auront été complétés par les 4e et 5e régiments provisoires, ce qui les portera à 3,400 hommes, de se mettre en marche pour Salamanque, pour être sous les ordres du duc d'Elchingen, commandant le 6e corps. En faisant connaître au duc d'Abrantès que la division Kellermann fait partie du 6e corps, vous le préviendrez qu'il doit faire occuper par sa cavalerie les postes que tenait le général Kellermann.—6e corps. Vous écrirez au duc d'Elchingen que, moyennant l'arrivée du duc d'Abrantès à Valladolid, et l'occupation par ce corps d'armée du royaume de Léon et de la frontière de Galice, il doit attirer à lui la division Loison; qu'avec les augmentations de cavalerie qu'a reçues son corps, et en dernier lieu par la réunion de la division Kellermann, il aura plus de 6 à 7 mille hommes de cava-

lerie; que l'arrivée de la division Loison portera son corps à plus de 36 mille hommes; que, d'ailleurs, le duc d'Abrantès est avec un autre corps de 30 mille hommes sur ses derrières pour l'appuyer; qu'il n'y a pas un moment à perdre pour inonder les débouchés du Portugal, autant que possible, par de fortes patrouilles de cavalerie, afin de savoir ce qui se passe, donner de l'inquiétude aux Anglais, et les empêcher de se porter sur le midi; qu'il peut répandre en Portugal l'annonce de l'arrivée de l'Empereur avec 80 mille hommes; qu'il doit occuper le haut du col qui sépare Ciudad-Rodrigo; qu'il ait de forts partis autour de cette ville. Ayez une conférence avec le général Lariboissière pour savoir si l'on ne pourrait pas faire partir de Burgos un millier de chevaux, chargés de munitions de siége pour Valladolid, et les diriger de là sur Salamanque. Faites-moi rédiger un état du 6e corps, comprenant les augmentations qu'il doit recevoir d'après mes différents ordres.—Division Bonnet. Faites connaître au général Bonnet qu'il doit s'emparer des Asturies et prendre les ordres du duc d'Abrantès, qui occupe le royaume de Léon et les confins de la Galice; que sa principale opération est d'occuper avec sa division toutes les forces de la Galice, et de menacer constamment cette province par les Asturies; ce qui tiendra en réserve les troupes que l'ennemi a de ce côté, et les empêchera de se porter ailleurs.—Gendarmerie. Écrivez au général Buquet que les quatre premiers escadrons de gendarmerie qui entreront en Espagne, il les place dans les trois Bis-

cayes; que les quatre suivants occupent la Navarre; qu'il les place de manière que la police des Biscayes et de la Navarre soit parfaitement assurée; qu'il envoie à cet égard un mémoire; que je désire que les autres escadrons puissent être placés dans l'Aragon, sur la gauche de l'Èbre, pour assurer les communications avec Jaca, Véuasque et les frontières de France; qu'enfin aucun escadron ne doit passer Miranda ni l'Èbre sans mon ordre, à moins que ce ne soit de deux ou trois marches seulement pour poursuivre les brigands ou escorter les convois. —3e corps. Faites connaître au général Suchet que, depuis le 1er janvier, son corps est augmenté de plus de la moitié, et sa cavalerie plus que du double; que j'entends qu'il pousse des colonnes mobiles dans tout l'Aragon; qu'il cherche à se mettre en communication avec le 7e corps, et qu'avant le 1er mars il investisse Méquinenza et Lérida, et pousse vivement ces deux siéges. Faites-lui connaître que je dois envoyer des escadrons de gendarmerie à pied et à cheval pour organiser toute la partie de l'Aragon qui est entre l'Èbre et les Pyrénées, et que je désire qu'il me fasse passer un projet là-dessus. — *Résumé*. Moyennant les dispositions contenues dans cette lettre, la division Reynier se trouve dissoute; la brigade Montmarie se trouve faire partie du 3e corps; la brigade Valentin est envoyée, la moitié au 6e corps et la moitié à la division Bonnet; et la brigade Lamartinière se rend provisoirement à Burgos. Mon intention est de l'envoyer plus loin aussitôt que les six bataillons auxiliaires seront arrivés.

Les six bataillons auxiliaires continueront toujours à se rendre à Vittoria. Faites part de ces dispositions au roi et au duc de Dalmatie. Envoyez-leur copie des ordres donnés depuis le 1[er] janvier, afin que, s'il s'était perdu des estafettes, ils aient le double. »

Napoléon à Berthier. Paris, 15 février 1810.

« Mon cousin, je n'approuve pas qu'on change l'organisation des escadrons de gendarmerie. Ils se mettront en marche aussitôt qu'ils seront complétés, à quelques hommes près. Les quatre premiers escadrons entreront dans la Biscaye, et les quatre suivants dans la Navarre. Mon intention est qu'ils entrent en Espagne au 1[er] mars. — Mandez au duc d'Abrantès de prendre avec lui le 1[er] bataillon provisoire des équipages militaires. Par ce moyen, le duc d'Abrantès aura 140 caissons du 10[e] bataillon, et 140 du 2[e] provisoire; total, 280 caissons. Recommandez-lui de les faire mettre en bon état, d'y établir une bonne organisation, et de les tenir chargés de biscuit, soit de celui qu'il prendra à Bayonne, soit de celui qu'il prendra à Burgos. Il sera ainsi à même de suivre toute sorte d'opérations. Pressez le départ du 11[e] bataillon des équipages pour Bayonne, et faites-moi connaître quand il y arrivera. — Écrivez au général Hédouville de garder à Bayonne les 31 mille paires de souliers qu'a laissées le 1[er] bataillon des équipages militaires. Elles serviront à approvisionner les troupes de passage. »

Napoléon à Berthier. Paris,

« Mon cousin, faites connaître au général Suchet que je lui réitère l'ordre de faire le siége de Lérida

et de Méquinenza, et d'employer le reste de ses troupes sur la frontière du royaume de Valence ; que j'ai à cœur spécialement de venir promptement à bout de la Catalogne. Prévenez-le que le duc de Castiglione a été jusqu'à Barcelone, et qu'il tâche de se mettre en communication avec lui. Faites connaître au général Suchet que s'il recevait de Madrid des ordres contraires aux miens, il doit les regarder comme non avenus, surtout pour ce qui regarde l'administration. » 17 février 1810.

« Sire, il paraît que Cadix veut se défendre ; nous verrons sous quelques jours ce qu'elle fera lorsque nous aurons quelques batteries montées. Si Votre Majesté pouvait disposer de l'escadre de Toulon, l'occasion pourrait être bonne. Jos. à Nap. Santa-Maria, 18 février 1810.

Je ne suis pas en état, Sire, de rien donner pour la solde en ce moment ; je suis encore dans la plus grande gêne. Si Votre Majesté peut continuer comme par le passé, il me paraît que, la tranquillité rétablie, je pourrai suffire à tout, et répondre aux vues de Votre Majesté : il me faut pour cela laisser administrer et continuer de payer, ou prêter les fonds pour payer l'armée encore deux mois ; il est à croire que d'ici à cette époque, Cadix pris, Valence soumise, l'Espagne entière le sera. Alors Votre Majesté pourra disposer pour le Portugal de 50 mille hommes qui aujourd'hui sont en Espagne ; et je conçois que, ne conservant ici que 50 ou 60 mille Français, il me sera possible de les payer entièrement si l'ordre est observé, si on établit les mêmes

règles ici qu'en Italie, de manière que le trésor espagnol compte une somme déterminée à la caisse de l'armée française, qui sera administrée par les administrateurs français.

Votre Majesté peut par là concilier les intérêts de son empire avec ceux du bien de ce vaste pays, qui serait bientôt ruiné si on n'adopte pas des bases fixes, et telles que la bonté en a été consacrée par l'expérience du royaume d'Italie.

Je dois penser que Votre Majesté doit aussi désirer de me mettre dans une position convenable vis-à-vis tout le monde ; elle ne peut pas vouloir que son frère soit à chaque instant humilié par des ordres que lui transmettent des généraux qui lèvent des impôts, font des proclamations, émanent des lois, et me rendent ridicule aux yeux de mes nouveaux sujets.

Les généraux Kellermann et Loison, entre autres, ont beaucoup fait de ces choses-là. »

Napoléon à Berthier. Paris, 19 février 1810.

« Mon cousin, donnez ordre que les mille chevaux d'artillerie qui arrivent le 28 à Bayonne, et les 370 qui arrivent le 24, faisant près de 1,400 chevaux, se rendent à Saragosse, où ils seront aux ordres du général Suchet pour le siége de Lérida. Ils atteleront la poudre et tout ce qui sera nécessaire pour ce siége, en ayant soin de ne prendre à Bayonne que tout ce que l'on ne pourra pas se procurer à Pampelune et à Saragosse. Ordonnez que tous les détachements des 3 mille chevaux qui arrivent d'Allemagne prennent, en passant à Poitiers, des mulets

pour se compléter. Ordonnez au général Lariboissière d'envoyer un officier d'artillerie pour diriger le mouvement. — Écrivez au général Suchet pour lui donner avis de cela, et dites-lui qu'après la prise de Lérida, ces chevaux lui serviront pour Tortose et Valence ; qu'il faut que, du 1er mars au 8, il ait investi Lérida; que le duc de Castiglione est prévenu, pour qu'il se mette en communication avec lui.»

Berthier aux généraux Thouvenot et Dufour. Rambouillet, 22 février 1810.

« Je vous ai envoyé les ordres de l'Empereur, d'après lesquels vous étiez nommé gouverneur de la province de......, qui est mise en état de siége. Cette mise en état de siége vous donne tous les pouvoirs nécessaires tant pour le commandement de la province que pour son administration; et ce n'est qu'avec moi que vous devez directement correspondre pour cet objet. Les rapports que vous avez à entretenir avec l'état-major général de l'armée d'Espagne concernent seulement les mouvements de troupes, et objets purement militaires (1). Ainsi que je vous l'ai mandé, toutes les ressources de la province doivent être employées pour solder les troupes, les bien nourrir, les habiller, en prenant au surplus les précautions convenables, et en ayant soin que le plus grand ordre et la plus grande économie soient apportés dans l'administration de la province en état de siége. »

(1) Ce décret, en mettant les provinces en état de siége, rendait réellement indépendants de l'autorité du roi les généraux qui les commandaient. Ce ne fut cependant que dans le courant du mois d'août que l'Empereur retira formellement le commandement supérieur à son frère.

Berthier à Suchet. Rambouillet, 22 février 1810.

« Je vous réitère, Monsieur le comte, l'ordre que je vous ai donné pour vous emparer de Lérida et Méquinenza, et de vous mettre en communication avec le duc de Castiglione. L'intention de l'Empereur est que l'Aragon, qui est mis en état de siége, ait le moins de communication possible avec Madrid. L'état de siége de cette province vous donne toute autorité, et vous devez employer toutes ses ressources pour solder, habiller et nourrir votre armée. Si enfin le roi vous donnait des ordres, comme général en chef des armées d'Espagne, pour ce qui concerne la partie administrative, alors seulement vous devez déclarer que l'Aragon, étant en état de siége, forme une armée séparée qui ne reçoit des ordres que de l'Empereur. Vous sentez assez, Monsieur le comte, que vous ne devez faire connaître ces dispositions que dans le cas d'une absolue nécessité. Sa Majesté s'en rapporte à vous sur la prudence qu'exige une pareille position, et elle compte sur votre dévouement à sa personne, et sur votre attachement à l'empire français. Vous sentez que quelques parties de l'Aragon pourraient être nécessaires pour les nouvelles limites de la France. Cette lettre, Monsieur le comte, est entre vous et moi seulement. »

Le major général à Napoléon. Paris, 27 février 1810.

« Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que, d'après les états que m'a adressés M. le général Loison, le montant des contributions frappées par ce général dans les provinces de Logrono, San-Domingo de la Cazalda, l'Arioja, etc.,

est de 14,909,574 réaux, sur laquelle somme celle de 8,374,557 réaux était déjà reçue au 3 février. Des ordres avaient été donnés pour presser le payement des 6,535,017 réaux qui doivent compléter la somme totale des contributions imposées.

D'après la demande du général Solignac, le général Loison a fait verser, dans la caisse du payeur de Burgos, la somme de 301,258 réaux, pour faire face aux dépenses qu'occasionnent les approvisionnements ordonnés dans cette ville; le général Loison a retenu 600,000 réaux pour les dépenses courantes de sa division : cette dernière somme a été déposée entre les mains de l'administrateur espagnol qui suit son quartier général. Le restant de la somme reçue a été envoyé à Madrid, pour être versé dans la trésorerie royale. Indépendamment de ces contributions, le général Loison a requis dans les mêmes provinces 3,685 paires de souliers, qui ont été distribuées aux troupes de sa division. »

Napoléon à Berthier. Paris, 28 février 1810.

« Mon cousin, je vous renvoie les lettres du général Thouvenot. Répondez-lui qu'il serait encore prématuré de faire venir des otages; qu'il doit gouverner le pays d'une main ferme, faire usage des ressources qu'il offre pour l'entretien des troupes; que 4 escadrons de gendarmerie doivent être arrivés; qu'il doit les placer et leur faire faire le service comme en France; que 6 bataillons auxiliaires, formant au moins 3 mille hommes, doivent être arrivés; que 3 mille marins armés de fusils,

commandés par le colonel Basle, arrivent dans les premiers jours de mars à Saint-Sébastien; qu'une division de ma garde, forte de 6 mille hommes, est à Logrono, et que s'il y avait urgence, il peut les requérir; que 6 mille hommes de l'arrière-garde commandés par le général Séras sont en marche; que le général Dufour est entré dans la Navarre avec une division de 6 mille hommes. Qu'ainsi donc les troupes ne peuvent lui manquer, et qu'il doit être sans inquiétude; qu'il doit prévoir que les mesures qu'il a prises pourront n'être pas agréables aux ministres du roi; mais que cela ne doit pas l'empêcher d'aller outre, et qu'il doit alléguer les ordres qu'il a de moi. Faites-lui connaître aussi qu'on doit transporter les marchandises américaines à Bayonne, où l'on pourra les mieux vendre. — Écrivez-lui aussi que les équipages américains ne doivent pas être considérés comme prisonniers. »

Napoléon à Berthier. Paris, 2 mars 1810.

« Mon cousin, donnez l'ordre à la brigade du général Lamartinière, forte de 5 mille hommes, de se rendre à Valladolid, où elle sera sous les ordres du général Kellermann, qui la réunira au régiment suisse et autres détachements qui sont sous son commandement, ce qui lui fera 7 à 8 mille hommes d'infanterie. Donnez-lui l'ordre d'appuyer le général Bonnet et de maintenir la tranquillité dans la Castille, ce qui laissera le duc d'Abrantès libre de se porter partout, et sans crainte pour ses derrières. Donnez ordre que les 6 bataillons auxiliaires continuent leur route de Vittoria sur Burgos, et nom-

mez pour les commander un général de brigade qui soit sur les lieux. Ces bataillons se disciplineront et s'exerceront, tout en servant au maintien de l'ordre et de la sûreté dans les Castilles; ils se lieront avec Santander, et se porteront partout où leur présence serait nécessaire. Le général Séras, avec la division d'arrière-garde, continuera sa route, et se rendra dans la Biscaye. Par ce moyen, le général Thouvenot aura à sa disposition une bonne division d'infanterie, les 43e et 44e bataillons de la flottille, et 4 escadrons de gendarmerie, valant 8 à 900 hommes, ce qui est plus que suffisant pour mettre le pays à l'abri de toute inquiétude. — Vous ferez connaître au duc d'Abrantès ces mouvements de troupes, pour qu'il puisse en disposer en cas d'événement extraordinaire. »

« Sire, j'écris à Julie de se rendre auprès de moi avec mes enfants; la saison est favorable : dans quelque temps elle serait insupportable par l'excessive chaleur. **Jos. à Nap. Ronda, 2 mars 1810.**

Votre Majesté impose à ce pays un fardeau qu'il ne peut pas supporter; il faut encore faire quelques avances, que la pacification me mettra à même de rembourser.

X...., X..., X.... sont des gens qui ruineront le pays qu'ils doivent administrer, en pure perte. Je désire que Votre Majesté ordonne que ces pays soient administrés directement par nos intendants et nos ministres. »

« Mon cousin, réitérez les ordres pour que toutes **Napoléon**

À Berthier. Paris, 5 mars 1810.

les marchandises coloniales saisies sur des bâtiments américains dans les ports de Saint-Sébastien, de Bilbao, de Santander et autres ports d'Espagne, soient envoyées à Bayonne pour y être vendues. Le produit en sera versé dans une caisse spéciale, et il en sera tenu compte. Je vous envoie une décision sur une question proposée par le général Thouvenot. Répondez à ce général qu'il faut que l'argent soit versé dans la caisse des douanes à Bayonne; sans quoi les marchandises ne doivent point être délivrées. »

Joseph à la reine Julie. Malaga, 5 mars 1810.

« Ma chère amie, je reçois ta lettre du 14 février; elle me confirme dans mon opinion que tu dois me rejoindre le plus tôt possible avec mes enfants et avant le commencement des chaleurs; donc, le plus tôt que tu pourras. Dans le cas où, malgré ta bonne santé, tu ne pourrais pas partir aussitôt que je le désire et qu'il convient, *j'espère que tu ne souffriras pas que personne prenne ta place;* le contre-coup en serait sensible et préjudiciable ici. Cette nation, qui aujourd'hui m'accueille bien, est tellement fière, qu'elle serait humiliée si nous ne restions pas à notre place. Sois plutôt malade, et évite *toute occasion d'étiquette.* (1) »

Napoléon

« Monsieur le duc de Feltre, envoyez au major

(1) Joseph n'avait pas approuvé le divorce de Napoléon avec Joséphine. Cette circonstance avait contribué à jeter du froid entre les deux frères; il craignait qu'à l'époque des fêtes du mariage de l'Empereur, on ne donnât pas à la reine, sa femme, la place que lui assignait son rang.

général cette dépêche. Il répondra au duc d'Abrantès qu'il doit lever dans les provinces de Valladolid et de Burgos les fonds nécessaires pour subvenir à tous les besoins de son corps d'armée, et que tout doit être versé dans la caisse de son payeur. » au ministre. 12 mars 1810.

« Mon cousin, écrivez au duc d'Abrantès qu'il donnera des ordres au général Kellermann pour tout ce qu'il aura à faire. — Le général Gardanne se rendra au corps du maréchal Ney, qui l'emploiera dans sa cavalerie. — Le général Marancin, actuellement à Valladolid, sera employé au corps du duc d'Abrantès. » Napoléon à Berthier. Paris, 16 mars 1810.

« Mon cousin, témoignez au général Bonnet ma satisfaction de la manière dont il s'est conduit dans les affaires des 14 et 15 février contre les insurgés des Asturies. — Voyez le ministre de la marine pour qu'il fasse partir de Bayonne des bricks ou autres bâtiments de moindre grandeur, pour aller prendre à Gijon les prisonniers et tout ce qui embarrasse le général Bonnet. — Écrivez aussi au duc d'Abrantès pour qu'il fasse attaquer aussitôt Astorga, afin de soutenir le général Bonnet dans les Asturies, établir une communication avec lui, et porter l'alarme dans la Galice. » Napoléon à Berthier. Paris, 16 mars 1810.

« Mon cousin, écrivez au duc d'Abrantès qu'il est nécessaire qu'il frappe des contributions dans les provinces de la Vieille-Castille, de Valladolid et de Léon, assez fortes pour qu'il puisse solder ses trou- Napoléon à Berthier. Paris, 16 mars 1810.

pes. — Ecrivez au duc d'Elchingen pour qu'il fasse la même opération dans les pays qu'il occupe, et pour qu'il s'entende avec le duc d'Abrantès pour les limites respectives des pays qu'ils imposeront. — Vous donnerez le même ordre au général Bonnet, afin qu'il puisse mettre sa solde au courant. — Écrivez au général Hédouville pour qu'il me fasse connaître la situation des fonds qu'il a à Bayonne, et ce qu'il a envoyé en Espagne jusqu'au 1er avril; recommandez-lui de ne rien envoyer en Navarre, Aragon, Biscaye, Santander, Vieille-Castille, 6e corps. Je désire connaître la quantité de fonds qui se trouvent à Bayonne disponibles pour l'Espagne, afin que je décide. Voyez le ministre du trésor public pour savoir ce qu'il a de disponible pour l'Espagne pour mars et avril, et ne disposez de rien qu'après m'avoir rendu compte. »

Suchet à Berthier. Saragosse, 19 mars 1810.

« Je me suis empressé de faire connaître officiellement aux autorités locales le décret de l'Empereur du 8 février, qui forme un gouvernement particulier, sous le titre de gouvernement d'Aragon.

J'ai cru convenable de maintenir provisoirement toutes les autorités, jusqu'au moment où je pourrai vous présenter un projet d'organisation.

Je conserve aussi provisoirement, sous le titre de receveur, l'un des anciens trésoriers espagnols. Il versera exactement, tous les mois, le produit de ses recettes dans la caisse du trésorier du gouvernement de l'armée.

Je n'ai pu entrer dans mes nouvelles fonctions

qu'au moment de ma course dans le pays de Valence. Ces fonctions, que j'ai remplies presque de la même manière au nom du roi, le seront désormais au nom de Sa Majesté l'Empereur. Je ne me servirai néanmoins de ce nom que d'après une autorisation formelle de votre part, croyant m'apercevoir, par votre lettre du 22 février, que vous désirez que je ne fasse usage, jusqu'à nouvel ordre, que du titre : Gouvernement d'Aragon.

Je me conformerai en tous points aux dispositions qui me prescrivent de ne recevoir aucun ordre relatif à l'administration de la justice, la police et les finances, que ceux de l'Empereur, que vous me transmettez vous-même.

Votre Altesse me demande un rapport sur l'état des finances : elles sont bien peu en rapport avec nos besoins. Ce pays est depuis deux ans le théâtre de la guerre, et l'émigration de la presque totalité des riches propriétaires ne nous a laissé que des biens sans culture, dont l'administration parvient avec peine à arracher une petite partie des revenus ordinaires. Du reste, les difficultés ne m'arrêteront pas. Je ferai enlever jusqu'à la dernière piastre, pour approcher de l'exécution des ordres de l'Empereur.

Dès l'instant que j'ai été chargé de commander l'armée d'Aragon, j'ai tellement cru entrevoir que quelques parties de cette province deviendraient nécessaires au grand plan de l'Empereur mon maître, que j'ai fait reconnaître les chemins d'Oleron à Jaca, en faisant rédiger un mémoire qui présente clairement les moyens d'y établir une grande route : un

plan pour élever des fortifications à Saragosse est prêt à être achevé lorsque l'Empereur l'ordonnera. »

Jos. à Nap. Grenade, 21 mars 1810.

« Monsieur mon frère, je reçois la lettre de Votre Majesté Impériale et Royale en date du 23 février, par laquelle elle veut bien me faire part de son mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise, fille de l'empereur d'Autriche. Votre Majesté connaît l'intérêt que je prends à tout ce qui la regarde : j'espère qu'elle agréera mes sincères félicitations. Sur ce, je prie Dieu, etc. »

Napoléon à Berthier. Compiègne, 9 avril 1810.

« Mon cousin, vous donnerez ordre au général Buquet de distribuer les 20 escadrons de gendarmerie de la manière suivante : 4 escadrons en Biscaye; 4 en Navarre; 6 dans la partie de l'Aragon qui est entre l'Èbre et la France, de manière que toutes les vallées de l'Èbre à la France soient surveillées, et que cette gendarmerie puisse correspondre avec la gendarmerie de France; et 6 dans la province de Santander, de sorte que la correspondance de Vittoria à Bilbao et à Santander soit constamment libre. Total, 20 escadrons. Mon intention est que, par l'établissement de ce service, les trois provinces de Biscaye, la Navarre, la partie de l'Aragon qui est entre l'Èbre et la France, et la province de Santander, soient parfaitement organisées et soumises à une police régulière. — Les 6 escadrons de la province de Santander feront la police sur les environs de Miranda, de Briviesca, et jusqu'à Burgos. — Écrivez au général Suchet que mon intention n'est pas qu'il garde à Saragosse aucun

escadron de gendarmerie, mais qu'il les tienne cantonnés dans toutes les vallées de l'Aragon entre l'Èbre et la France. »

« Mon cousin, donnez ordre au général Abbé de se rendre à Saragosse, où il sera employé au 6e corps. J'approuve que le général Marancin soit employé au 5e corps. Donnez ordre de faire passer en Espagne les chevaux nécessaires pour les remontes faites par le roi d'Espagne. Donnez ordre que la 1re compagnie du 12e bataillon d'équipages militaires, chargée de 36 caissons d'ambulance, se rende à Valladolid. Donnez ordre que la 2e brigade d'arrière-garde de l'armée d'Espagne, commandée par le général Brenier, et qui arrive à Bayonne le 18 de ce mois, continue sa route sur Vittoria, où elle sera à la disposition du général Séras. Donnez ordre au duc d'Elchingen de dissoudre le 1er régiment provisoire de chasseurs, et de diriger les différents détachements qui composaient ce régiment sur leurs régiments définitifs. Écrivez au duc d'Elchingen que la province d'Avila doit être comprise dans son commandement, et qu'elle doit subvenir à la nourriture de son corps d'armée. Donnez ordre que de Burgos 250 mille rations de biscuit, et que de Valladolid la même quantité, soient dirigées sur Salamanque, pour y être à la disposition du duc d'Elchingen. »

Napoléon à Berthier. Compiègne, 9 avril 1810.

« Ma chère amie, M. Deslandes (1) te dira quelle

Joseph

(1) Secrétaire du roi Joseph.

à la reine Julie. Cordoue, 12 avril 1810. est ma position, combien il m'importe qu'elle cesse : il m'importe de connaître quelles sont les véritables dispositions de l'Empereur pour moi ; si j'en juge par les faits, elles sont mauvaises : je ne sais toutefois à quoi les attribuer. Que veut-il de moi et de l'Espagne ? Qu'il m'annonce une fois sa volonté, et je ne serai plus placé entre ce que j'ai l'air d'être et ce que je suis réellement, dans un pays où les provinces soumises sont livrées à la discrétion des généraux, qui mettent les impôts qu'ils veulent et qui ont ordre de ne pas m'écouter. Si l'Empereur veut me dégoûter de l'Espagne, il faut y renoncer sur-le-champ : je ne veux plus, dans ce cas, que me retirer. L'essai de deux royaumes suffit, et ne veux pas d'un troisième; car je veux vivre tranquille, acquérir une terre en France, loin de Paris, ou bien être traité en roi et en frère.

Si l'Empereur est aigri par des brouillons, et les mêmes gens qui m'ont calomnié aux yeux du peuple espagnol, et qui par là même ont préparé le succès que j'ai obtenu dès que j'ai été mieux connu, si tu ne peux faire que mon frère voie la vérité, je le répète, il faut se retirer.

Je désire donc que tu prépares les moyens pour que nous puissions vivre indépendants dans la retraite, et pouvoir être juste envers ceux qui m'ont bien servi.

Je t'embrasse, avec Zénaïde et Charlotte. »

Décrets impériaux. Compiègne, NAPOLÉON, empereur des Français, roi d'Italie et protecteur de la Confédération du Rhin,

Nous avons décrété et décrétons ce qui suit : 17 avril 1810.

Art. 1er. Il est formé une armée sous la dénomination d'armée de Portugal. Elle sera composée des 2e, 6e et 8e corps de l'armée d'Espagne, qui conserveront leur organisation actuelle.

Art. 2. La comptabilité de cette arméesera séparée de celle de l'armée d'Espagne, à dater du 1er mai ; elle aura un chef d'état-major, un intendant général, un général commandant la cavalerie, un général commandant l'artillerie, un général commandant le génie.

Art. 3. Nos ministres de la guerre, de l'administration de la guerre, du Trésor public, notre major général, sont chargés de l'exécution du présent décret, qui ne sera pas imprimé. »

« Le maréchal duc de Rivoli, prince d'Essling, est nommé général commandant en chef l'armée de Portugal, créée par notre décret du 17 avril 1810. »

« Monsieur le duc de Feltre, écrivez au duc de Castiglione que les plaines entre Lérida et Villa-Franca sont très-abondantes ; que le général Suchet dans sa retraite de Valence n'a rien perdu, et qu'il a toujours battu tout ce qui s'est trouvé devant lui. Je pense qu'aujourd'hui le duc de Castiglione a pris Tarragone, et qu'il est en communication avec l'armée d'Aragon. » Napoléon à Clarke. Compiègne, 17 avril 1810.

« Mon cousin, je vous renvoie un rapport de M. Denniée. Le roi d'Espagne ne doit être pour rien dans la confiscation et la disposition des marchandises anglaises en Andalousie. Il n'est que le commandant de mon armée. Toutes les marchandises Napoléon. à Berthier. Compiègne, 17 avril 1810.

anglaises, toutes les créances anglaises, à quelque titre et de quelque espèce qu'elles soient, doivent être versées dans la caisse de l'armée. Ce n'est pas avec les troupes espagnoles que le roi conquiert l'Espagne. Je ne vois pas pourquoi on veut toujours se refuser les moyens de payer l'armée. »

Napoléon à Berthier. Compiègne, 17 avril 1810.

« Mon cousin, écrivez au général Suchet que je suis très-mécontent qu'il se soit porté sur Valence au lieu de marcher sur Lérida, ainsi que j'en avais donné l'ordre. Vous lui témoignerez aussi mon mécontentement de ce qu'il n'était pas devant Lérida dans les premiers jours de mars. Quand même son artillerie n'eût dû être arrivée que pour le 20 avril, il fallait qu'il vînt prendre position en avant de Lérida, et qu'il poussât de forts partis pour entrer en communication avec l'armée de Catalogne. Il aurait dû laisser une forte division pour observer Valence, contenir le pays, et voir les mouvements que l'ennemi pourrait faire, en mer. Le général Suchet a été, malgré mes ordres, à Valence; il en est revenu très-légèrement, il a compromis ses troupes. Au lieu de remplir la mission dont il était chargé, il a laissé inactive la belle armée que je lui ai confiée. Cette conduite n'a nullement répondu à mon attente. Le duc de Castiglione, dans sa marche qu'il vient de faire sur Villa-Franca le 20 mars, a dû être fort surpris de ne pas trouver de troupes pour appuyer sa droite. Il est indispensable que le général Suchet répare ses sottises (1). »

(1) En cette circonstance, Suchet n'avait fait qu'obéir aux ordres

« Monsieur le duc de Feltre, je vous ai écrit, il y a peu de jours, de donner ordre aux chevau-légers polonais de se rendre en Espagne. Mon intention est que vous leur donniez contre-ordre. Il suffira que le général commandant la garde fasse choisir, parmi les hommes les plus en état de faire la guerre, de quoi compléter à 400 hommes les deux escadrons des régiments qui sont en Espagne. Napoléon à Clarke. Compiègne, 22 avril 1810.

Je vous ai écrit d'envoyer en Espagne la division de la garde commandée par le général Dumoutier. Envoyez sur-le-champ contre-ordre à la brigade de fusiliers, et arrêtez-la à Angers, ou bien où elle se trouvera. Le général Dumoutier continuera sa marche avec le reste de sa division. Donnez ordre à la brigade de conscrits qui est à Paris d'en partir pour remplacer les fusiliers à la division du général Dumoutier. De cette manière, cette division, forte de 6 mille conscrits, se rendra en Espagne. Recommandez bien que l'on mène ces troupes avec soin et sans les fatiguer. La brigade des fusiliers restera à Angers, et la vieille garde à Paris.

Le détachement de fusiliers qui est à Bayonne y restera pour la garde du château de Marrac. Faites-moi connaître quel est le dépôt général de cavalerie que vous portez dans l'état de situation comme étant à Paris. »

« Sire, le général de brigade Bourgeat, commandant l'artillerie du 6e corps d'armée, étant mal avec Berthier à Napoléon. Compiegne,

de Joseph, qui avait besoin du concours de son corps d'armée sur Valence, pendant l'expédition d'Andalousie.

23 avril 1810. M. le maréchal duc d'Elchingen, Sa Majesté Catholique lui a fait donner l'ordre d'aller prendre le commandement de l'artillerie et du parc de réserve qui se trouvent dans Madrid, et a donné le commandement de l'artillerie du 6e corps au colonel Digeon. M. le maréchal duc de Dalmatie prie Votre Majesté de vouloir bien approuver ces dispositions, qui ont été provoquées par le général Senarmont.

Ce général propose, en outre, de faire passer au 6e corps le général Charbonnel, qui est annoncé pour le 5e, attendu que l'artillerie de ce dernier corps est parfaitement commandée par le colonel Boucher.

Je prie Votre Majesté de me faire connaître ses intentions. »

Napoléon à Berthier. Compiègne, 25 avril 1810.

« Mon cousin, le général Dorsenne a l'ordre de se rendre à Burgos pour prendre le commandement de ma garde, qui est composée de la division Roguet, formée de deux régiments de fusiliers et de tirailleurs, et de la division Dumoutier, qui, d'Angers, a ordre de se rendre à Burgos, et qui est également formée de deux régiments de fusiliers et de tirailleurs. Chacune de ces divisions est forte de 6 mille hommes et a 8 pièces de canon de bataille, indépendamment de 12 pièces d'artillerie légère, qui joindront la division Dumoutier à son passage à Bordeaux, ce qui portera l'artillerie à 28 pièces. Je donne ordre aux lanciers de Berg et aux chevau-légers polonais de se rendre à Bayonne, ce qui, joint aux deux régiments de chasseurs, dragons et

grosse cavalerie, portera la cavalerie à 2,500 hommes. Je donne l'ordre au général Lepic d'aller prendre le commandement de cette cavalerie. Vous donnerez ordre au général Dorsenne de correspondre avec vous, et de ne recevoir d'ordre que de vous. Il occupera Burgos, Aranda, et maintiendra la communication avec Santander, Vittoria et San-Domingo. Vous lui donnerez le commandement supérieur de la province de Burgos. J'ai joint à ma garde un corps de marins commandé par le général Baste, et un corps d'ouvriers de marine, ce qui portera ce corps à 16 ou 17 mille hommes. — Vous donnerez pour instruction au général Dorsenne, qu'en cas que les Anglais marchent contre le duc de Rivoli, il est maître de marcher à son secours; mais que, hors ce cas-là, il doit s'appliquer à maintenir la tranquillité sur le Duero et jusqu'à Santander, faire des colonnes pour protéger les communications avec la Navarre, et pour maintenir sa communication avec Valladolid. — Vous donnerez ordre au général Dorsenne d'être rendu le 12 mai à Burgos, d'avoir toujours 500 mille rations de biscuit pour marcher avec la garde, de faire augmenter la défense du fort de Burgos, et de mettre tout dans la meilleure situation de défense et de tranquillité dans les pays environnants. Vous joindrez à ma garde le bataillon de Neufchâtel et la compagnie des guides de l'armée. J'ai donné ordre que les 3e, 4e et 7e demi-brigades provisoires, avec le régiment d'infanterie du grand-duché de Berg, sous les ordres d'un général de brigade, partent pour Bayonne et

de là pour Vittoria. Vous me ferez connaître le jour où arrivera cette brigade d'arrière-garde, pour que je lui donne de nouveaux ordres. »

Napoléon à Berthier. Compiègne, 26 avril 1810.

« Mon cousin, je vous renvoie toutes les pièces de la correspondance d'Espagne. Faites-en faire un extrait pour le *Moniteur,* que vous me montrerez demain à Saint-Quentin avant de l'envoyer. Vous mettrez, sous le titre *Siége de Cadix*, le journal de ce siége depuis le commencement jusqu'aujourd'hui; s'il y a quelque chose d'inconvenant, vous le supprimerez. Sous le titre de *Comptes journaliers des escarmouches et affaires peu importantes qui ont eu lieu dans les différentes parties de l'Espagne*, le rapport succinct des affaires de Malaga, de Ronda; des petits débarquements des Anglais, de la petite affaire du général Foy, de la reconnaissance dans le nord du général Sainte-Croix, de la marche du général Suchet sur Valence, en imprimant les pièces qui ont été émises à cette occasion, des affaires du général Bonnet. Il faut nommer les officiers qui se sont distingués; car, quoiqu'ils aient eu part à des affaires peu importantes, ils n'en ont pas moius risqué leur vie. D'ailleurs, cela donne des connaissances sur les affaires d'Espagne. »

Jos. à Nap. Séville, 30 avril 1810.

« Sire, M. le maréchal Ney vient d'ordonner une incursion militaire dans la province d'Avila, qui n'est pas occupée par son corps d'armée. Cette province est la seule où la tranquillité ait été constamment maintenue; elle a été très-utile à tous les corps d'armée qui l'ont avoisinée. M. le maréchal Ney a

poussé l'insulte jusqu'à faire enlever les caisses de mon receveur dans la ville même d'Avila, par des troupes de son corps d'armée qui y sont entrées et ont exécuté ses projets devant la garnison, à laquelle le gouverneur a heureusement donné l'ordre de laisser faire.

Si Votre Majesté n'a pas autorisé le maréchal Ney à cet acte, et nul décret connu de moi ne l'y autorise, le maréchal Ney sera puni par Votre Majesté, je n'en doute pas.

Si un ordre quelconque, au nom de Votre Majesté, l'a autorisé à lever des contributions dans la province d'Avila, qui n'est pas sous son commandement, dont les contributions sont affectées au payement des troupes qui l'occupent, ainsi qu'aux besoins des hôpitaux et du gouvernement de Madrid, M. le maréchal Ney a manqué encore à toutes les convenances, de ne pas me prévenir des ordres qu'il avait, et d'employer la force.

Depuis longtemps je ne suis pas bien traité. Le temps éclairera Votre Majesté ; mais, dans aucun cas, Votre Majesté ne peut vouloir que son frère, quel qu'il puisse être, soit humilié et insulté. Je demande justice à Votre Majesté, et je m'abstiens de toute autre explication. »

« Mon cousin, faites connaître au roi d'Espagne et au duc de Dalmatie que, si les armées de la Romana et des autres généraux insurgés se recrutent, la cause en est double : 1° la formation d'une armée espagnole qui fait craindre aux paysans d'être in-

Napoléon à Berthier. Berg-Op-Zoom, 9 mai 1810.

corporés dans ces nouveaux régiments, crainte qui les empêche de retourner chez eux ; 2° la mauvaise conduite qu'on a tenue relativement aux prisonniers faits à Ocana et ailleurs. »

Napoléon à Berthier. Lille, 23 mai 1810.

« Mon cousin, écrivez au général Suchet que j'approuve fort tous les échanges qu'il pourra faire de Français contre des Espagnols ; que je lui donne carte blanche là-dessus, pourvu qu'il ne se laisse pas attraper, et que l'échange ait lieu en même temps. »

Napoléon à Berthier. 27 mai 1810.

« Mon cousin, expédiez un officier d'état-major au général Suchet, avec l'ordre de démolir Lérida, en employant les magasins de poudre qu'il a trouvés dans cette place pour faire sauter les fortifications de manière à ce qu'elles ne puissent être rétablies. On gardera seulement une citadelle ou fort capable de dominer la ville, et où 5 ou 600 hommes puissent tenir pendant longtemps. On fera armer cette citadelle, et on y fera mettre des approvisionnements pour six mois. J'attendrai le rapport qui me sera fait pour approuver la conservation de cette citadelle ou fort. Tout le reste des attirails sera évacué sur la France par le chemin le plus court. Je suppose que le général Suchet a entrepris le siége de Mequinenza, et que j'apprendrai bientôt la prise de cette place. Après cela, il se portera devant Tortose, s'emparera de cette place, et écrira au maréchal Macdonald, qui se portera en même temps sur Tarragone.

Vous donnerez ordre au général Suchet de mettre

une contribution de plusieurs millions sur la ville de Lérida, afin d'être à même de parfaitement solder son corps.

Lérida peut payer 12 millions de réaux de guerre. »

« Mon cousin, écrivez au duc de Dalmatie que Lérida et Hostalrich sont pris; que Mequinenza l'est sans doute à l'heure qu'il est, et que j'ai donné l'ordre au général Suchet de marcher sur Tortose, et au maréchal Macdonald de prendre Tarragone; que, ces deux places prises, le général Suchet pourra, avec un corps de 30 mille hommes et l'attirail de siége nécessaire, marcher sur Valence et soumettre cette place; que l'opération du général Suchet était déjà prématurée, et n'a pu que nous faire perdre du monde; que le siége de Ciudad-Rodrigo pourra donner lieu à une bataille; qu'en conséquence le général Reynier, avec le 2ᵉ corps, doit se porter sur Abrantès sous les ordres du prince d'Essling, pour manœuvrer sur la droite du Tage; que les 1ᵉʳ, 4ᵉ et 5ᵉ corps et la division Dessolles sont plus que suffisants dans le midi; que le 5ᵉ corps doit manœuvrer le Portugal du côté de Badajos; que l'Empereur ne comprend pas ce que veut dire cet armement de toutes les villes d'Espagne, et comment l'expérience n'éclaire pas sur le danger de mettre dans la main de ces peuples des armes dont ils ont toujours fait un si mauvais usage; que c'est une politique insensée; qu'il est également inconcevable qu'on ne lève point de contributions dans

Napoléon à Berthier. 27 mai 1810

les pays qu'occupe l'armée, pour la nourrir et la payer. »

Napoléon à Berthier, Dieppe, 27 mai 1810.

« Mon cousin, écrivez au roi d'Espagne que je vois avec peine cet immense armement des Espagnols, qui n'est propre qu'à augmenter la résistance et à faire couler le sang des soldats français ; que, lorsqu'on a été si souvent trompé, il est difficile de comprendre la raison de cet entêtement dans un faux système.

Écrivez au prince d'Essling qu'il résulte de l'état de situation de l'armée anglaise, extrait des journaux anglais, que cette armée est de 23 mille hommes anglais et allemands, et de 22 mille Portugais ; qu'il doit donc avoir plus de troupes qu'il ne faut, si les Anglais veulent empêcher le siége de Ciudad-Rodrigo, pour les battre ; qu'il doit s'y porter avec les 6[e] et 8[e] corps ; qu'il doit laisser 2 mille dragons du 8[e] corps au général Kellermann, et 3 à 4 mille hommes de l'infanterie de ce corps, qui, joints aux bataillons auxiliaires et aux siens, formeront au général Kellermann un corps d'une dizaine de mille hommes d'infanterie, cavalerie et artillerie, suffisant pour maintenir la communication ; que lui, prince d'Essling, avec le reste des 6[e] et 8[e] corps, faisant plus de 50 mille hommes, doit prendre Ciudad-Rodrigo, et battre les Anglais s'ils s'avançaient.

Vous donnerez ordre au général Reynier de s'approcher avec le 2[e] corps d'Alcantara, pour manœuvrer avec le prince d'Essling, sous les ordres duquel il se trouve, sur la droite du Tage.

Écrivez au roi d'Espagne que, comme les Anglais sont les seuls à craindre, il doit mettre le général Reynier avec le 2ᵉ corps sous les ordres du prince d'Essling, pour marcher sur Alcantara et manœuvrer sur la droite du Tage; que les 1ᵉʳ, 4ᵉ et 5ᵉ corps et la division Dessolles sont plus que suffisants pour l'Andalousie; que, moyennant cela, le prince d'Essling sera plus à portée d'empêcher la levée du siége de Ciudad-Rodrigo, de prendre cette place, et de remplir mes intentions.

Vous écrirez également au roi d'Espagne qu'il ne doit donner aucun ordre à l'armée d'Aragon, et qu'il doit combiner sagement ses opérations pour en finir une bonne fois. »

« Mon cousin, donnez ordre au général Reille, mon aide de camp, de se rendre à Pampelune, où il prendra le gouvernement de toute la Navarre, avec titre de gouverneur. Vous lui donnerez les mêmes instructions qu'a le général Dufour. Napoléon à Berthier. Au Havre, 29 mai 1810.

Vous donnerez ordre au général Dufour de se rendre sans délai à Séville, où le duc de Dalmatie l'emploiera dans une division active.

Vous ferez connaître au général Reille qu'indépendamment des troupes qu'il y a dans la Navarre, d'autres troupes s'y rendront encore; que même le général Dorsenne pourra lui fournir quelques bataillons de ma garde, comptant sur sa prudence pour les employer convenablement et sans compromettre l'honneur du corps. »

« Mon cousin, mandez au prince d'Essling que, Napoléon

à Berthier. Au Havre, 29 mai 1810.

selon les nouvelles que nous avons d'Angleterre, l'armée du général Wellington n'est forte que de 24 mille hommes anglais et allemands, et que les Portugais n'ont que 25 mille hommes; mais que je ne veux pas entrer dans ce moment à Lisbonne, parce que je ne pourrais pas faire vivre la ville, dont l'immense population tire sa subsistance par mer; qu'il faut employer l'été à prendre Ciudad-Rodrigo, et après cela Almeida; qu'il ne faut pas aller par expédition, mais méthodiquement; que le général anglais, ayant moins de 3 mille hommes de cavalerie, peut bien recevoir bataille dans un pays où la cavalerie est inutile, mais ne viendra jamais la livrer dans un pays de plaine.

Les trois divisions d'infanterie du 6e corps font seules 24 mille hommes. Deux divisions du 8e corps seront composées de la manière suivante : la division Clausel, telle qu'elle existe; on y ajoutera le bataillon du 46e qui est à la division Lagrange, ce qui portera la division Clausel à 8 mille 500 hommes. Toute la division actuelle du général Solignac, plus le 65e, ce qui portera cette division à 9 mille. Total du 8e corps, 17 mille 500 hommes. Ces 5 divisions formeront donc plus de 40 mille hommes.

Les bataillons des 2e, 4e et 12e légères, 32e et 58e de ligne, sous les ordres des généraux de brigade Corsin et Jamin, feront partie de la division du général Séras, qui aura ainsi sous ses ordres ces 5 bataillons, 3 mille hommes; les 4 bataillons auxiliaires, 3 mille; le 113e et le 4e bataillon de la Vistule, 3 mille; total, 9 mille hommes.

Le général Séras aura sous ses ordres les généraux de brigade Corsin et Jamin.

La cavalerie sera disposée de la manière suivante :

Le 3e de hussards et le 15e de chasseurs, qui doivent former 2 mille hommes, resteront attachés au maréchal duc d'Elchingen.

Les 15e, 25e, 3e, 6e, 10e et 11e de dragons, formant 6 régiments et près de 5 mille hommes de cavalerie, composeront la réserve de cavalerie, que commandera le général Montbrun.

Cela seul formera donc 7 mille hommes de cavalerie.

La 1re brigade de dragons, formant 1,500 hommes, et composée des 1er, 2e et 3e régiments provisoires, restera attachée au duc d'Abrantès. La 2e, composée des 6e et 7e provisoires, sera attachée au général Kellermann; et la 3e, composée des 8e, 9e et 10e, sera attachée au général Séras.

Ainsi, le prince d'Essling aura 40 mille hommes d'infanterie et 9 à 10 mille hommes de cavalerie, indépendamment des troupes d'artillerie, des sapeurs, etc., ce qui lui fera une armée de 50 mille hommes, avec lesquels il assiégera d'abord Ciudad-Rodrigo, et après Almeida, et se préparera ainsi à marcher méthodiquement en Portugal, où je ne veux entrer qu'en septembre, après les chaleurs, et surtout après les récoltes.

La division Lahoussaye restera à l'armée du midi. (*Écrit de la main de l'Empereur :*)

Le général Reynier se portera du côté d'Alcan-

tara avec deux divisions d'infanterie formant 14 mille hommes; avec le 1er de hussards, le 22e de chasseurs, les chasseurs hanovriens et le 8e de dragons, formant environ 2 mille hommes de cavalerie, ce qui composera un corps de 16 à 17 mille hommes.

Le général Reynier sera ainsi placé sur la gauche de Ciudad-Rodrigo, occupant Alcantara, menaçant le Portugal de ce côté, et conservant les communications avec Madrid. Le prince d'Essling le maintiendra dans cette position sans le laisser entamer.

Par ce moyen, le prince d'Essling aura sous ses ordres 7 divisions d'infanterie, fortes de 54 mille hommes et 11 mille hommes de cavalerie, ce qui fera une armée de 65 à 70 mille hommes.

Il aura sur sa droite le général Séras, qui, avec 9 mille hommes d'infanterie et 1,500 chevaux, manœuvrera entre Astorga, le royaume de Léon et Zamora, de manière à maintenir ses communications avec le général Bonnet, à menacer le Portugal du côté de Bragance, et à couvrir la plaine de Valladolid. Le général Séras sera ainsi sous les ordres du général Kellermann, lequel aura 1,200 hommes de cavalerie avec les Suisses et les différents dépôts pour maintenir la tranquillité dans la plaine. Par ce moyen, le général Kellermann réunira dans ses mains 12 à 13 mille hommes.

D'ailleurs, avant que le prince d'Essling entre en Portugal, une réserve de 20 mille hommes sera arrivée à Valladolid.

Donnez donc tous les ordres en conséquence au

prince d'Essling et aux généraux Kellermann et Séras; donnez-en avis au général Bonnet, et enfin faites connaître toutes ces dispositions au duc de Dalmatie. »

« Mon cousin, donnez ordre au général Séras de se rendre, avec le 113e régiment de ligne et le 4e régiment de la légion de la Vistule, à Valladolid. Il prendra sous son commandement les 4 bataillons auxiliaires, dont vous lui recommanderez d'avoir un soin particulier; cela portera sa division à 8 bataillons. Le prince d'Essling lui fournira 1,200 hommes de cavalerie et 3 mille hommes d'infanterie, pour porter son corps à 10 mille hommes. Avec ce corps, le général Séras manœuvrera pour contenir l'armée de Galice. »

Napoléon à Berthier. Au Havre, 29 mai 1810.

« Mon cousin, répondez au général Dorsenne qu'il a le commandement absolu de la province de Burgos tant pour le militaire que pour la police et les finances; que toute espèce de troupe, artillerie, génie, troupes françaises, troupes espagnoles, de quelque nation que ce soit, est sous ses ordres. — Déterminez bien la limite du commandement du général Dorsenne; faites-lui connaître que mon intention est qu'il tienne toujours des troupes en mouvement pour réprimer les brigands; qu'il doit même faire marcher des colonnes sur les confins de la Navarre, dans les gorges de Santander, et partout où il sera nécessaire; qu'il ait à organiser à cet effet sept à huit colonnes mobiles, qu'il composera de chevau-légers polonais et de jeunes gens; mais recomman-

Napoléon à Berthier. Au Havre, 29 mai 1810.

dez-lui de tenir mes vieux soldats en masse, afin de n'en perdre aucun par accident. Les 400 chevau-légers polonais, les 800 lanciers du grand-duché de Berg lui donnent 1,200 hommes de cavalerie, qu'il peut former en six colonnes, en y mettant une ou deux compagnies d'infanterie, selon les circonstances. Ces détachements peuvent se porter partout pour poursuivre impitoyablement les brigands, et purger les confins de la Navarre et la province de Santander. En outre, il peut toujours avoir réunis sous la main 2 à 3 mille hommes, tant d'infanterie que de cavalerie, pour se porter partout où il serait nécessaire.

Mandez au général Dorsenne qu'indépendamment de ses troupes, d'autres doivent arriver; qu'il faut donc tirer de Soria, d'Aranda, et des autres points de la province, les approvisionnements nécessaires pour avoir toujours 500 mille rations de biscuit et plusienrs millions de rations de vivres dans les environs de Burgos.

Écrivez au prince d'Essling pour lui faire connaître la limite du commandement du général Dorsenne, qui a un commandement particulier, parce que d'un moment à l'autre il peut recevoir des ordres de moi; mais qu'il doit envoyer des colonnes partout, et qu'il ne se refusera en rien à ce qui pourra entretenir et assurer les communications.

Napoléon à Berthier. Au Havre, 29 mai 1810.

« Mon cousin, vous écrirez une circulaire aux différents maréchaux commandant en Espagne et aux différents gouverneurs, pour leur faire con-

naître mon mécontentement de ce que, par leurs ordres, des fonds sont sortis des mains des payeurs nommés par le ministre du Trésor; que cette marche et illégale, et incompatible avec les règles de l'administration.

De la main de l'Empereur : Ils n'ont pas droit de nommer des receveurs, et ceux qui reçoivent les contributions doivent être des hommes du Trésor. »

« Mon cousin, écrivez au général Dufour que je suis très-mécontent de son peu d'activité; qu'au lieu de rester inactif dans la ville, il doit rester à la tête des colonnes, et se porter partout pour détruire les bandes. » Napoléon à Berthier. Au Havre, 29 mai 1810.

« Napoléon, empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la Confédération du Rhin, médiateur de la Confédération suisse, etc., etc., etc. Décret de Napoléon. Au Havre, 29 mai 1810.

Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

Article 1er. La province de Burgos formera un gouvernement particulier, sous le titre de cinquième gouvernement d'Espagne.

Art. 2. Les provinces de Valladolid, Palencia et Toro formeront un gouvernement particulier, sous le titre de sixième gouvernement.

Art. 3. Notre major général et nos ministres de la guerre, de l'administration de la guerre et du Trésor public, sont chargés de l'exécution du présent décret. »

« Napoléon, empereur des Français, roi d'Italie, Décret

de Napoléon. Au Havre, 29 mai 1810.

protecteur de la Confédération du Rhin, médiateur de la Confédération suisse, etc., etc., etc.

Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

Article 1er. Il y aura des receveurs qui seront nommés par notre ministre du Trésor public dans chacun des six gouvernements d'Espagne, lesquels seront seuls chargés de toutes les recettes provenant des contributions, soit ordinaires, soit extraordinaires.

Art. 2. Dans les autres parties de l'Espagne, les contributions ordinaires et extraordinaires, destinées à l'armée, seront versées dans les caisses des payeurs des corps d'armée.

Art. 3. Les six receveurs établis dans les six gouvernements, et les payeurs faisant fonctions de receveurs dans les autres parties de l'Espagne, correspondront avec le receveur général des contributions de l'Espagne, qui résidera à Bayonne.

Art. 4. Il est expressément ordonné à tous nos généraux, intendants et officiers civils et militaires de nos armées, de faire verser les contributions dans les seules caisses des receveurs, pour les six gouvernements, et des payeurs, pour les autres parties de l'Espagne.

Art. 5. Les receveurs nommés par une autre autorité que celle de notre ministre du Trésor public cesseront leurs fonctions au moment de la notification de notre présent décret, et se rendront en toute diligence à Paris, avec toutes les pièces de leur comptabilité en recettes et en dépenses, auprès de notre ministre du Trésor public.

Art. 6. Notre major général et nos ministres du

Trésor public et de la guerre sont chargés, chacun en ce qui les concerne, de l'exécution du présent décret. »

« Sire, le général Belliard, après avoir exposé dans la lettre ci-jointe que le régiment des pionniers espagnols, attaché à l'arme du génie de l'armée française, s'affaiblit tous les jours par la désertion faute d'habillement, demande, par ordre de Sa Majesté Catholique, que ce corps passe au service d'Espagne, où il lui serait fourni de suite tout ce qui lui est nécessaire, et où il rendrait de meilleurs services.

Le ministre à Napoléon. Paris, 8 juin 1810.

Le génie français, dit le général Belliard, n'a pas de quoi fournir à son habillement, etc.

Je prie Votre Majesté de me faire connaître ses intentions.

De la main de l'Empereur : Approuvé, pourvu qu'il n'y ait pas de Français; s'il y en a, on les incorporera dans des régiments français.

Saint-Cloud, le 9 juin 1810. »

« Votre Majesté croira-t-elle que quelques politiques de Paris ont été jusqu'à dire qu'il se préparait en Espagne une nouvelle révolution très-dangereuse pour les Français? et ils affirment que les Espagnols attachés à Votre Majesté se lèveront contre eux. Que Votre Majesté considère s'il y eut jamais plus absurde chimère, et combien elle nous serait préjudiciable si elle réussissait à prendre quelque crédit. J'espère que les hommes de jugement

Le duc de Santa-Fé à Joseph. Paris, 20 juin 1810.

n'ajouteront pas foi à une telle chose, et qu'elle tombera d'elle même, faute de probabilité (1). »

Napoléon à Berthier. Rambouillet, 10 juillet 1810.

« Mon cousin, donnez l'ordre que la 2e division d'arrière-garde de l'armée d'Espagne continue son mouvement sur la Navarre, hormis le 1er régiment provisoire, qui restera à Tolosa, et servira à garder toute la province de Saint-Sébastien. Cette disposition permettra aux postes de ma garde de se resserrer sur Vittoria et Bilbao.

Le 1er régiment provisoire restera dans la province de Saint-Sébastien, jusqu'à ce que de nouvelles troupes arrivent pour le remplacer. Recommandez au général Reille de renvoyer à leurs corps les troupes étrangères qu'il aura. Avec ses 6 mille hommes, la gendarmerie et les deux escadrons du 9e de hussards, il doit rétablir l'ordre dans la Navarre. »

Napoléon à Berthier. Rambouillet, 10 juillet 1810.

« Mon cousin, écrivez au général Dorsenne de tenir en mouvement six ou sept colonnes composées chacune de 200 hommes de cavalerie et de 6 à 700 hommes d'infanterie, de les faire combiner ensemble de manière que deux ou trois puissent toujours se réunir, et de faire battre le pays par ces colonnes. Demandez-lui pourquoi il n'a pas exécuté cet ordre, et recommandez-lui de profiter de la ré-

(1) Cette lettre semble prouver qu'à Paris, comme en Espagne, beaucoup de gens employés près de l'Empereur ne désiraient pas que Joseph pût s'affermir sur le trône. Leur but était de se servir de ce pays, soit pour s'y enrichir, soit pour y commander et y faire leur avancement.

colte pour réunir de nombreux magasins à Burgos.»

«Mon cousin, écrivez au général Reynier que je n'entends pas dire qu'il lève des contributions dans le pays où il se trouve, pour nourrir et solder son corps d'armée; que la guerre nourrit la guerre. Écrivez la même chose au général Dorsenne; dites-lui que je n'ai pas encore vu une lettre de lui où il parle administration, des contributions qu'il lève, et de ses ressources. Renvoyez la lettre ci-jointe au roi, pour lui faire connaître qu'il est nécessaire qu'il pourvoie aux besoins de l'armée.» Napoléon à Berthier. Rambouillet, 14 juillet 1810.

«Je vous adresse, Monsieur le duc, un décret de l'Empereur, que M. le duc de Feltre, ministre de la guerre, m'a fait passer. Vous verrez par ce décret que l'Empereur a jugé utile au bien de son service de vous nommer général en chef de son armée du midi en Espagne. Sa Majesté, par cette disposition, a voulu que votre commandement et votre activité fussent plus directs et plus clairs. Instructions pour le duc de Dalmatie. Rambouillet, 14 juillet 1810. *De la main de l'Empereur :* Il faut ajouter à cela que j'ai voulu aussi faire peser sur lui la responsabilité.

Le territoire de votre armée doit s'étendre sur la gauche de la Sierra-Morena. L'intention de Sa Majesté est que vous preniez les mesures les plus efficaces pour pourvoir à la solde et aux besoins de votre armée. Vous devez avoir pour principe que *la guerre doit nourrir la guerre*. Vous devez pousser avec vigueur les opérations sur Cadix; prendre des mesures pour faire cesser le brigandage. Sa Majesté suppose que vous avez fait occuper et retrancher les points les plus importants, pour maintenir libres vos communications et les mettre à l'abri d'un coup de main

contre les bandes de brigands qui parcourent le pays.

Si cela est nécessaire, Monsieur le duc, l'Empereur vous autorise à faire vendre les marchandises anglaises, et même à mettre des contributions (*de la main de l'Empereur*) extraordinaires, pour subvenir aux besoins de votre armée. Dans le cas où les contributions ordinaires ne suffiraient pas pour aligner la solde, vous devez surtout mettre de fortes contributions sur les pays qui ne sont pas encore soumis.

En vous nommant général en chef de l'armée du midi, cela ne change rien à la situation actuelle des choses, puisque vous commandez de fait. Il suffira donc que vous fassiez mettre un mot à l'ordre de l'armée, de manière que cette nouvelle disposition fasse le moins de sensation possible dans le pays.

Je n'ai pas besoin de vous recommander les égards que vous devez avoir pour le roi. Vous devez marcher d'accord avec ses ministres, quoique, dans la position actuelle, vous soyez réellement le général en chef. Sa Majesté n'a pas voulu laisser plus longtemps d'incertitude dans les opérations de son armée du midi ; elle a jugé avoir besoin de répondre à la confiance que vous lui inspirez. Vos talents ne lui ont pas laissé d'incertitude sur le choix d'un commandement si important.

Nota. Faire des lettres aux maréchaux duc de Bellune, duc de Trévise, et au général comte Sébastiani, pour les prévenir qu'ils font partie de l'armée du midi, dont le commandement est donné au maréchal duc de Dalmatie. »

« Sire, j'ai l'honneur de mettre sous les yeux de Votre Majesté : Berthier à Napoléon. Rambouillet, 14 juillet 1810.

1° Une lettre du général Thouvenot, du 9 juillet, qui confirme qu'un corps ennemi, d'environ 4 mille hommes, a débarqué à droite et à gauche de Castro, entre Bilbao et Santander. Le commandant de Castro ayant ainsi sa droite et sa gauche occupées par l'ennemi, et étant canonné sur son front par deux frégates anglaises, a réuni les garnisons de Santona et de Laredo, et a évacué la place. Le général Buquet se trouvait à Bilbao à la tête de cinq escadrons de gendarmerie, et s'était de suite dirigé sur Ransaler, à la hauteur de Laredo. Le général Barthélemy et le commandant de Castro avaient été prévenus de ce mouvement. Ce débarquement, qui a eu lieu le 5 et le 6 juillet, était connu dans le public, et n'avait produit aucune sensation défavorable.

2° Une lettre de M. le général Dorsenne, du 7 juillet, dans laquelle il rend compte qu'ayant été informé par le général Thouvenot du débarquement effectué, il a donné ordre au colonel du régiment de tirailleurs-chasseurs qui occupe Bilbao, et qui a des détachements dans les environs, de les faire rentrer sur-le-champ; à deux escadrons de lanciers de Berg, complétés à 400 chevaux, de se mettre de suite en marche sur Orduna; et à un bataillon de chasseurs, fort de 800 hommes, de se mettre également en marche, avec 4 pièces de canon, pour aller prendre position en avant de Briviesca, afin de pouvoir suivre avec plus de célérité les mouve-

ments de l'ennemi. Le général Dorsenne se disposait à prendre lui-même le commandement de ces troupes et de celles qu'il pourrait encore y joindre. Son intention était d'aller directement à la rencontre de l'ennemi, et il ne doutait pas du succès.

3° Une lettre du général Buquet du 4 juillet, dans laquelle il parle aussi de ce débarquement, et rend compte de son arrivée à Bilbao.

4° Quatre rapports du général Belliard, dans lesquels il est rendu compte de ce qui se passe dans la Nouvelle-Castille, où l'on poursuit sans cesse les bandes de brigands. Il paraît que Bassecourt devait se reporter sur Cuença. Le général Lucotte occupait toujours Tarancon, etc. »

Berthier à Joseph. Rambouillet, 14 juillet 1810.

« Sire, l'Empereur m'ordonne d'avoir l'honneur d'écrire à Votre Majesté pour lui faire connaître que, par son séjour à Madrid, il considère l'armée en Andalousie comme n'ayant point de chef immédiat, le maréchal duc de Dalmatie n'ayant aucune autorité légale; de sorte que personne ne se trouve avoir la responsabilité des événements sur les trois corps qui se combinent pour les opérations du midi de l'Espagne, s'il arrivait le moindre événement ou quelques cas d'insubordination de la part d'un des commandants des trois corps (*cinq mots illisibles de la main de l'Empereur*), de former une armée du midi, composée des 1er, 4e et 5e corps. Votre Majesté jugera que la responsabilité étant directe pour le général qui sera nommé, les opérations marcheront avec plus de célérité. Le maréchal duc

de Dalmatie ayant eu le bonheur de mériter la confiance de Votre Majesté, en même temps qu'il a celle de l'Empereur, pourrait être pourvu de ce commandement.

L'Empereur, Sire, apprend avec la plus grande peine que l'armée qui assiége Cadix est dans un entier dénûment; que la solde est arriérée de neuf mois : il peut résulter de cet état de choses les plus graves inconvénients. Sa Majesté ne peut envoyer en Espagne que les 2 millions qu'elle a assignés par mois, parce que la France est épuisée d'argent; que, dans l'état actuel des choses en Espagne, la guerre doit nourrir la guerre; que toutes les ressources du pays doivent être employées pour nourrir, solder et habiller les troupes qui en font la conquête; que former et solder des troupes espagnoles, c'est solder et payer des ennemis; qu'enfin le militaire doit être payé avant le civil, et surtout les troupes françaises, qui sont les seuls soutiens de Votre Majesté en Espagne. L'Empereur pense que Séville, Cordoue, Malaga, etc., tous ces beaux pays doivent fournir abondamment aux besoins des troupes dans le midi, et tenir la solde à jour. »

Berthier à Suchet. Rambouillet, 14 juillet 1810.

« L'Empereur, Monsieur le général comte Suchet, me charge de vous faire connaître que son intention est qu'aussitôt que vous aurez pris Tortose, vous mettiez cette place au pouvoir du duc de Tarente, et que vous concentriez votre corps d'armée en Aragon, afin de pouvoir seconder l'expédition que Sa Majesté sera dans le cas d'ordonner sur le

Portugal, expédition qu'elle a le projet de faire après la prise des places de Tortose et de Tarragone. (*Mots illisibles de la main de l'Empereur.*) Partager votre armée en deux corps. Vous marcheriez avec le premier, composé d'environ 15 mille hommes, sur Valladolid, manœuvrant pour appuyer les opérations jusqu'à ce que les Anglais soient battus et jetés à la mer. Pendant ce temps, vous laisseriez un autre corps de 12 mille hommes pour maintenir l'Aragon; et, aussitôt que les Anglais seraient chassés du Portugal, vous rentreriez avec vos 15 mille hommes en Aragon, et, avec votre corps d'armée réuni, vous vous porteriez sur Valence, en même temps que l'armée de Catalogne ferait marcher une division par Tortose, et que le duc de Dalmatie coopérerait à votre expédition en faisant marcher de son côté un corps de 15 à 20 mille hommes.

Pendant votre mouvement sur Valladolid, les chevaux de votre équipage de siége se referaient, et l'équipage se réparerait, et se mettrait en état de se porter sur Valence.

De la main de l'Empereur : Enfin, il faut prendre Tortose, s'occuper après à être réunis, et prêts à exécuter l'ordre de l'Empereur. Cependant vous devez aussi prendre conseil des événements; vous ne devez pas quitter, après la prise de Tortose, le pays sans l'ordre de l'Empereur. »

Joseph à la reine Julie.

« Ma chère amie, j'ai reçu ta lettre, dont était porteur Tascher. Sa cousine (1) m'écrit que l'Empereur

(1) L'impératrice Joséphine.

l'autorise à se marier avec ta nièce Marcelle; elle y consent, d'après ce que me disent ses frères. Tascher a aujourd'hui 50 mille livres de rente en fonds de terre, il a un état, *c'est l'honneur même:* il ne faut pas hésiter à lui donner ta nièce; il est mieux que le parti que l'on te propose. J'entends donc que Mlle Marcelle épouse M. Tascher, si elle le trouve bien. Je m'engage avec lui et sa cousine, à laquelle je ne veux pas manquer de parole, *moins aujourd'hui que dans tout autre temps* (1). Réponds-moi d'une manière précise, et Tascher reviendra à Paris.

Madrid, 16 juillet 1810.

Je désire beaucoup savoir ce que devient l'Espagne avant que tu quittes Paris. Quant à moi, je suis bien décidé à ne jamais transiger avec mes devoirs: si on veut que je gouverne l'Espagne pour le bien seulement de la France, on ne doit pas espérer cela de moi. J'ai des devoirs de cœur et des besoins de reconnaissance envers la France, qui est ma famille; mais jamais, même dans la misère, je n'ai accoutumé mon âme à se dégrader pour le bien de ma famille. J'ai des devoirs de conscience en Espagne, je ne les trahirai jamais; et je me complais trop dans le souvenir de ma vie passée, pour vouloir changer d'allure aujourd'hui que je redescends la montagne.

Il faut que l'Empereur connaisse bien ma position; qu'elle change sa justice, ou que je la fasse changer par ma retraite des affaires. Tu dois donc

(1) Le divorce avait été prononcé.

venir en Espagne avec la connaissance de ce que veut l'Empereur, avec le projet d'y rester, ou résolue à la quitter pour la vie privée. Il n'y a personne à Paris à qui je puisse écrire : l'Empereur a peu vu M. d'Azanza, que j'avais chargé de mes affaires; quand tu en seras partie, il n'y aura plus aucun moyen de communication. Il est donc bon que tu saches bien, avant de partir, ce qu'il nous importe de savoir, et que nous ne pourrons plus savoir après. »

Napoléon à Berthier Saint-Cloud, 10 juillet 1810.

« Mon cousin, donnez ordre que 3 millions partent en un seul convoi pour le quartier général de l'armée du midi, escorté par un corps de 1,200 hommes qui sera formé à Bayonne, par le général Quesnel, de tous les détachements disponibles des 1er, 4e et 5e corps, et par ce que pourront fournir les dépôts des Polonais. Vous ferez commander cette escorte par un de vos aides de camp ou par un colonel intelligent, qui aura ordre de conduire ce convoi intact à sa destination, et d'empêcher que sur la route, et même à Madrid, il en soit retiré aucuns fonds, sous sa responsabilité; il sera à cet effet porteur d'un ordre de moi. Indépendamment de cette escorte de 1,200 hommes, les gouverneurs Thouvenot et Dorsenne feront les dispositions nécessaires pour y joindre des détachements d'infanterie et de cavalerie sur tous les points de leurs gouvernements. Vous écrirez au duc de Dalmatie, au duc de Bellune, au duc de Trévise et au général Sébastiani, pour qu'ils fassent également renforcer

l'escorte du convoi dans la Manche et dans l'arrondissement de leur corps d'armée. Ce convoi de 3 millions se rendra en droite ligne à Séville; il est destiné à mettre à jour la solde du corps de l'armée du midi. »

« Monsieur le duc de Feltre, faites connaître au roi de Naples que toutes ses troupes en Espagne désertent et sont dans la misère, et que désormais je n'en veux plus.

Napoléon à Clarke. Saint-Cloud, 27 juillet 1810.

Donnez ordre au maréchal Pérignon de n'en plus envoyer; au général Miollis, de n'en plus laisser passer : c'est un ramassis de brigands qui empoisonnent les pays par où ils passent.

Vous ne me parlez pas de la démolition de Girone, ni de ce que j'ai ordonné de la démolition de Lérida. »

« L'Empereur, Monsieur le prince d'Essling, m'ordonne de vous témoigner sa satisfaction sur la prise de la place importante de Ciudad-Rodrigo. Sa Majesté voit avec plaisir que, d'après vos dispositions, la place d'Almeida est investie dans ce moment. La prise de cette dernière place et la prise du fort de la Conception sont nécessaires; alors on se trouvera fortement appuyé pour marcher sur Lisbonne.

Berthier à Masséna Paris, 29 juillet 1810.

Ciudad-Rodrigo doit être mise en bon état, et être la place de dépôt général pour l'armée de Portugal, soit pour ses vivres, soit pour ses munitions. Vous aurez sûrement donné des ordres pour faire rentrer les récoltes, et réunir dans Ciudad-Rodrigo tous

les moyens de subsistances qu'on pourra se procurer.

L'Empereur pense, Prince, que la place d'Almeida pourra être prise vers la fin d'août, et qu'au commencement de septembre vous serez en mesure de marcher sur Lisbonne. Sa Majesté vous laisse le maître de livrer bataille aux Anglais, si vous le jugez convenable.

L'Empereur ne pense pas qu'on doive prendre Badajos, ce qui nous entraînerait à un grand siége, et ensuite il faudrait faire le siége d'Elvas, place encore plus forte : mais, les Anglais une fois bien battus et rembarqués, Badajos et Elvas tombent d'eux-mêmes.

Le général Drouet (de la main de l'Empereur) *sera à Valladolid le 1er septembre avec un corps d'infanterie et de cavalerie de 12 mille hommes ;* ce qui, joint à la division Séras et aux troupes de la division Bonnet, formera un corps capable de contenir la Galice et de s'en emparer aussitôt que vous aurez marché sur Lisbonne, (de la main de l'Empereur) *ou de maintenir vos communications.* »

Napoléon à Berthier. Saint-Cloud, 31 juillet 1810.

« Mon cousin, je vous renvoie les propositions du prince d'Essling pour les récompenses à accorder pour la prise de Ciudad-Rodrigo. Faites-moi connaître le nom des individus cités, soit dans la relation, soit dans les détails du siége, et proposez-moi pour eux des récompenses. Faites-moi connaître également quels étaient les régiments qui faisaient partie du siége; ceux-là seuls ont droit à des récompenses. »

« Monsieur le duc de Feltre, le 9e corps de l'armée d'Espagne sera composé de deux divisions : Napoléon à Clarke. Saint-Cloud, 3 août 1810.

La 1re, commandée par le général de division Claparède;

La 2e, par le général Conroux, qui est inutile en Catalogne.

Le général Cottin commandera l'artillerie; le colonel Dubreuille, le génie; le général de brigade Fournier commandera toute la cavalerie. Le général de brigade Gérard sera employé dans une de ces divisions. Le général Dupellin, ancien colonel du 85e, recevra ordre de se rendre à la division Friant. Proposez-moi un autre général de brigade à sa place.

Je n'approuve point que les pièces de 12 soient remplacées par des pièces de 8; ce sont des pièces de 12 que je veux : elles sont plus utiles en Espagne qu'ailleurs, parce qu'elles peuvent servir contre un couvent, ou pour ouvrir l'enceinte d'une petite ville. Il y a beaucoup de pièces de 12 à Burgos. En donnant au général Drouet des canonniers, des chevaux, des munitions, il pourra prendre des pièces de 12 là.

Tirer les compagnies d'artillerie de Boulogne, c'est trop loin : n'en avez-vous pas à Toulouse, aux îles de Ré et d'Oleron ?

J'approuve que vous envoyiez quelques officiers d'artillerie hollandais. Je ne veux point du train de l'armée du nord pour Bayonne; c'est le tirer de trop loin.

Retenez 300 chevaux sur le train qui devait aller à Séville.

Je trouve que la 5e compagnie du 2e bataillon de mineurs et la 5e compagnie du 1er bataillon de sapeurs, que vous tirez d'Alexandrie, viennent de trop loin ; prenez-les plus près que cela.

Il est nécessaire d'avoir à la suite du corps d'armée quelques caissons d'outils du génie ; tout cela doit se trouver à Metz. »

Napoléon à Berthier. Trianon, 3 août 1810.

« Mon cousin, faites connaître au prince d'Essling que le 44e bataillon de la flottille, qui est à Valladolid, est à sa disposition ; et que ce bataillon aura l'avantage de lui donner des facilités pour le passage des rivières, et surtout pour le passage devant Lisbonne. — Donnez ordre que, s'il y a des souliers à Bayonne, on en expédie 6 mille à Burgos. — Écrivez au général Bonnet qu'il est autorisé à renvoyer à leurs dépôts les officiers et soldats éclopés, et hors d'état de faire la guerre. Écrivez-lui aussi que si les régiments qui sont sous ses ordres se trouvaient réduits à moins de 2 mille hommes présents sous les armes, il serait bon de renvoyer en France le cadre du 4e bataillon, en en versant les hommes dans les autres bataillons ; mais que, pour cela, il faut que les régiments soient réduits à moins de 2 mille hommes. — Écrivez au général Drouet qu'à son arrivée à Tolosa il s'instruise bien de la situation de la Navarre, et que si elle était telle que sa présence y fût absolument nécessaire, il peut se détourner de sa route pour rétablir l'ordre et donner une bonne chasse aux brigands ; mais qu'il ne doit faire cette pointe que si cela était

indispensable. — Remettez-moi l'état des officiers et soldats cités dans le rapport de la prise de Ciudad-Rodrigo, et proposez-moi pour eux de l'avancement dans la Légion d'honneur. »

« Monsieur le duc de Feltre, je vois dans le *Journal de l'Empire* que le 5e bataillon de marche de mille hommes est parti de Naples le 25 juillet, pour se rendre en Catalogne. Donnez ordre qu'on arrête ce bataillon où on le rencontrera, qu'on en passe la revue, et qu'on le retienne jusqu'à nouvel ordre. Mon intention n'est pas d'encombrer la Catalogne de mauvais soldats, et d'en grossir les bandes de brigands. Si ce bataillon est composé de galériens ou de bandits, ou d'hommes mal habillés et mal armés, on le renverra à Naples. Napoléon à Clarke. 6 août 1810.

En général, écrivez au roi que je n'ai pas besoin de nouvelles troupes napolitaines en Espagne, et que je n'en veux plus. »

« Je reçois la lettre que Votre Altesse Sérénissime a bien voulu m'écrire le 4 juillet. Je fais partir M. d'Almenara avec une lettre pour l'Empereur, dans laquelle je lui expose ma situation, et le prie de juger s'il est possible qu'elle continue ainsi encore deux mois. Joseph à Berthier. Madrid, 7 août 1810.

M. d'Almenara pourra donner à Votre Altesse les détails que l'intérêt qu'elle a toujours pris à moi et à la véritable gloire de l'Empereur pourra lui faire désirer de connaître, pour en faire l'usage que sa raison éclairée lui dictera dans cette circonstance importante.

Je prie Votre Altesse de ne pas douter de ma sincère amitié.

Il est probable que je serai parti pour l'Andalousie lorsque Votre Altesse recevra cette lettre. »

Joseph à la reine. Madrid, 8 août 1810.

« Ma chère amie, je me décide à envoyer à Paris M. d'Almenara, qui te remettra cette lettre; il t'informera de l'état de mes affaires: tu les connaîtras par la copie de la lettre que j'adresse à l'Empereur, et dont la réponse fixera le parti qui me reste à prendre, ma résolution étant inébranlable de ne pas rester ici dans une position indigne de moi. Je suis fâché que ces événements arrivent dans un moment où ta santé n'aurait besoin que de ménagement et de repos; mais tu dois réfléchir que la retraite ne sera un malheur ni pour toi ni pour moi, lorsque je ne puis pas faire le bien où je suis, et que bientôt j'y serai un fardeau inutile; au moins je me retirerai digne de l'estime des gens de cœur et de la mienne. Si cela arrive, l'Empereur l'aura voulu; ainsi tu ne dois craindre ni pour toi ni pour moi aucun regret; car, enfin, tu ne voudrais pas être femme d'un homme qui, portant le titre de roi, serait réduit ici à faire une figure qu'il n'a jamais pu supporter dans les diverses périodes de la vie privée. Dans ce cas extrême, car je ne me retirerai que ne pouvant pas faire honorablement autrement, je désire vivre surtout loin de Paris. Tu penses comme moi qu'il ne faut plus songer à Morfontaine, à cause du voisinage de Paris.

Voici la réponse que M. Jams peut faire au mi-

nistre des finances : il doit réclamer ce qui m'est annoncé par cette lettre, les droits du quart; je crois que cela doit s'élever et au delà de 3 millions de francs. Je n'ai pas de nouvelles de Deslandes depuis son retour de Plombières; j'envoie avec M. Almenara un courrier qui pourra revenir avec tes lettres.

Je t'ai écrit que je désirais que Marcelle (1) épousât M. Tascher, qui vient d'acheter 40 à 50 mille livres de rente de biens patrimoniaux.

Donne-moi des nouvelles des enfants, et avant tout soigne ta santé, et sois contente, quelque chose qui arrive. Une bonne conscience, ma société lorsque je serai rendu à toi et à mes enfants, pourront bien te consoler de tout, surtout si tu pouvais y joindre une bonne santé. Je t'embrasse, ma chère Julie, avec mes enfants. »

« Sire, ma position dans ce pays, toujours difficile, souvent déplorable, est telle aujourd'hui qu'elle ne peut continuer plus longtemps, si les dispositions prises et celles dont je suis menacé encore ont lieu. Jos. à Nap. Madrid, 8 août 1810.

Je ferai en sorte que la réponse que j'attends de Votre Majesté me retrouve à Madrid; mais je la supplie de ne pas me la faire attendre longtemps, car les choses sont plus fortes que les hommes; et, le jour où je serai entièrement abandonné par ma garde, par mon service, par tout ce qui constitue un gouvernement, je n'aurai plus d'autre parti que celui de me rendre en France à la disposition de Votre Majesté, en la priant de trouver bon que je

(1) Mademoiselle Clary, nièce de la reine Julie.

me réunisse à ma famille dont je suis séparé depuis six années, et que je retrouve, dans l'obscurité domestique, des affections et un calme que le trône m'a fait perdre, sans m'avoir rien donné en échange, puisque ce n'est pour moi qu'un lieu de supplice, d'où je contemple passivement la dévastation d'un pays que j'avais espéré pouvoir rendre heureux.

Je ne puis plus même aujourd'hui, comme l'année passée, trouver un refuge à l'armée. En combattant les ennemis de Votre Majesté et de l'Espagne, mes yeux étaient distraits du spectacle qui m'afflige aujourd'hui, et du moins ma position était compatible avec l'honneur. Si tout ce qui est répandu par les officiers qui arrivent de Paris, rendu vraisemblable par la lettre du prince de Neufchâtel du 14 juillet, se vérifie; si Votre Majesté m'ôte le commandement de l'armée d'Andalousie, et affecte exclusivement les revenus de ces provinces à l'armée, je n'ai plus d'autre parti à prendre qu'à quitter la partie; et cette décision est tellement forcée qu'elle ne peut pas même m'être imputée. Dans l'état actuel des affaires en Espagne, le général qui commande en chef dans une province en est le roi. Toutes les ressources entières de la province ne peuvent jamais suffire, parce que ce qu'on appelle les besoins ne sont pas déterminés, et que ce général augmente les besoins à mesure des ressources qu'il prévoit; d'où il résulte que toutes les provinces commandées par des généraux qui ne sont pas sous mes ordres sont nulles pour moi. C'est l'Andalousie seule où je puis espérer de trouver quelques ressources, après avoir

assigné à l'armée ce qui a été jugé suffisant, si Votre Majesté continue à envoyer 2 millions par mois: mais donner le commandement des troupes à un général qui ne reconnaîtrait pas mon autorité, c'est lui donner l'administration et le gouvernement; c'est m'enlever la seule province où je pourrais espérer de vivre; c'est me réduire à celle de Madrid, qui rend 800 mille francs par mois, tandis que mes dépenses les plus indispensables s'élèvent à 4 millions de francs par mois. Je suis ici entouré des débris d'une grande nation; j'ai une garde, les dépôts des hôpitaux de l'armée, une garnison, une maison, un ministère, un conseil d'État, les réfugiés de toutes les provinces, etc. Cet état de choses, Sire, ne peut pas durer deux mois, quand l'honneur, le sentiment de ce qui m'est dû pourrait me faire supporter cette position humiliante. Car, enfin, que serai-je si on m'enlève l'armée d'Andalousie? le concierge des hôpitaux de Madrid, des dépôts de l'armée, le gardien des prisonniers? Sire, je suis votre frère; vous m'avez présenté à l'Espagne *comme un autre vous-même*. Je sens toute l'exagération de cet éloge sous le rapport des talents; mais je ne serai jamais au-dessous par la vérité de mon caractère, par la noblesse de mes sentiments, par ma tendre affection pour mon frère.

J'ai toujours espéré que Votre Majesté serait venue en Espagne; j'ai tout supporté dans cette attente; mais aujourd'hui cet espoir s'éloigne et les circonstances pressent: je suis forcé à la démarche que je fais. J'envoie à Votre Majesté M. d'Almenara,

qui tient le portefeuille des finances depuis la mort de M. de Cabarrus, et qui connaît et les détails déplorables de ce département, et les autres ministères, assez pour que Votre Majesté puisse prendre un parti avec pleine connaissance de cause.

Quant à moi, Sire, qui vous dois mon opinion tout entière, et qui vous la donne après la détermination inébranlable que j'ai émise plus haut, je pense que : 1° si l'armée française est mise sous mes ordres ; 2° si j'ai le droit de renvoyer les officiers qui se conduiraient évidemment mal ; 3° si je suis autorisé à rassurer la nation sur les changements de gouvernement et les démembrements dont la menacent tous ceux qui arrivent de Paris; 4° si Votre Majesté a en moi la confiance qui m'est due, en me laissant dire et écrire aux Espagnols ce que je crois convenable à leur position et à la mienne, sans prêter foi aux interprétations empoisonnées de la malveillance et de la médiocrité raisonneuse, je prends l'engagement : 1° que l'armée française ne coûtera pas un sou à la France au delà des 2 millions que Votre Majesté affecte à ce service; j'espère même que bientôt Votre Majesté pourra être délivrée de ce fardeau, qui me serait surtout nécessaire dans les premiers mois; 2° que l'Espagne sera bientôt pacifiée, comme le fut le royaume de Naples; 3° que l'Espagne sera sous peu aussi utile à la France qu'elle lui est aujourd'hui funeste.

Si, au contraire, je suis forcé à me retirer, si les provinces sont partagées en gouvernements militaires et régies par des généraux, je crains bien que

Votre Majesté ne voie pas la fin de cette terrible convulsion.

Je prie Votre Majesté de ne voir dans cette lettre et dans ses moindres expressions que ce que j'ai voulu y mettre, la pure vérité, dictée surtout par l'amitié fraternelle qui m'attache à vous dès le berceau, et qui m'accompagnera jusqu'au tombeau, quelque chose qui arrive.—L'émotion que j'éprouve dans ce moment et qui suspend la fin de cette lettre serait donc causée par un égoïsme personnel, par de lâches regrets! Non, Sire, je ne le pense pas; je pleure sur les misères de la nature humaine, sur la dispersion d'une famille jadis si unie, sur le changement survenu dans le cœur de mon frère, sur l'affaiblissement graduel d'une gloire immense, qui doit être éternisée par les souvenirs des sentiments généreux et héroïques plus que par une immense puissance. Sire, si cette dernière partie de ma lettre ne vous rappelle pas le tendre et digne ami de votre enfance, si elle ne vous dit pas que je suis pour vous ce que n'est aucun homme sur la terre, il ne me reste qu'à me retirer.

P. S. Depuis deux jours que j'ai écrit cette lettre, ma position à Madrid devient encore plus critique, et je compte me rendre en Andalousie; il est probable que j'y serai déjà lorsque Votre Majesté recevra cette lettre. »

« Mon cousin, répondez au prince d'Essling que vous m'avez mis sous les yeux sa lettre du ... juillet, et que je vous ai chargé de lui faire connaître

Napoléon à Berthier. Saint-Cloud, 14 août 1810.

qu'il doit réprimer sévèrement tout désordre ou insubordination; qu'il a le commandement; qu'il doit faire cesser le brigandage, et faire en sorte que les fonds provenant des contributions soient employés au profit de l'armée, et qu'il serait coupable d'avoir la moindre négligence là-dessus. »

Jos. à Nap. Madrid, 15 août 1810. « Sire, je vous prie d'agréer mes félicitations à l'occasion du jour de votre fête; il m'est pénible d'y ajouter mes vœux pour que Votre Majesté rende plus de justice à mon caractère, et à la tendre affection qui me lie à elle dans tous les événements pénibles.

Je prie Votre Majesté d'agréer l'hommage de ma tendre amitié. »

Napoléon à Berthier. Saint-Cloud, 19 août 1810. « Mon cousin, je suis étonné que vous n'ayez pas encore de nouvelles du général Drouet. Faites-moi connaître quand ses troupes sont arrivées à Bayonne. — Écrivez au général Drouet, ainsi qu'au général Dorsenne, que je juge à propos de renforcer la Navarre de tout le régiment de lanciers de Berg, ce qui, avec le 9e de hussards, mettra sous les ordres du général Reille 1,500 hommes de cavalerie. Je pense qu'il est également convenable d'envoyer au général Reille la brigade de la garde qui est sous les ordres du général Dumoutier. Ainsi, Reille aura ses quatre régiments de marche, le 5e qu'il a gardé, les deux escadrons du 9e de hussards et enfin les quatre régiments de la garde avec leurs chevaux et le régiment de lanciers. — Le général Drouet pourra remplacer les régiments de la garde

par une portion des troupes qu'il a amenées de France. — Écrivez-lui que je suis trop loin pour donner ces ordres d'une manière positive; que je le laisse maître de les faire exécuter, ou d'y substituer d'autres qu'il jugera plus convenables; que ce qui me porte à envoyer les régiments de la garde au général Reille, c'est qu'ils sont plus accoutumés à servir sous les ordres de cet officier, et que dès lors il y aura moins de difficultés dans les rapports de subordination; que d'ailleurs la garde étant destinée à faire une guerre active, elle se trouvera là employée d'une manière plus conforme à sa destination. — Les ordres pour le général Dorsenne, vous les enverrez tout ouverts au général Drouet, qui les lui fera passer, s'il le juge convenable. — Je désire que vous me fassiez un choix de quatre à cinq colonels, colonels en second ou majors, tous hommes d'exécution, à envoyer à Reille pour commander ses colonnes mobiles; par exemple, des hommes comme le colonel Ameil, du 24e de chasseurs.

Donnez ordre au général Burke de se rendre en Navarre pour y servir sous les ordres du général Reille. Recommandez-lui de ne pas se compromettre sur les routes d'Espagne, et de ne marcher qu'avec de fortes escortes. »

Soult à Berthier. Séville, 20 août 1810.

« Monseigneur, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse Sérénissime que j'avais donne ordre au maréchal duc de Trévise de détacher en Estramadure la division du général Girard avec

le 21e de chasseurs à cheval, et de lui donner pour instruction de manœuvrer dans cette province sur tout le prolongement de la Sierra-Morena jusqu'à la Guadiana, afin de couvrir les débouchés de ces montagnes, d'attirer l'attention de l'ennemi, et l'empêcher de faire des détachements vers le Tage. Le général Girard a rempli ces divers objets avec la plus grande distinction; il a été pendant 20 jours en mouvement, a forcé l'ennemi à rappeler tous ses détachements, et, malgré la disproportion de forces, il lui a livré un combat glorieux.

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Altesse Sérénissime copie du rapport que le maréchal duc de Trévise m'a fait à ce sujet le 19 (1). Votre Altesse y trouvera les détails de la brillante affaire qui a eu lieu le 11, en avant de Villagarcia, laquelle a occasionné à l'ennemi la perte réelle de 2,500 hommes, et celle de plus de 3 mille dispersés, qui à présent errent dans le pays par détachements, commettent des dévastations, et annoncent le projet de rentrer en partie chez eux. Le général Girard a eu 396 hommes hors de combat. Tous ces corps ont bien fait leur devoir; les généraux, plusieurs officiers et un grand nombre de soldats se sont particulièrement distingués. Votre Altesse trouvera ci-joint, au rapport, l'état des militaires de tout grade qui, dans cette journée, ont acquis des droits aux grâces de Sa Majesté l'Empereur, et en faveur desquels j'ai l'honneur de faire des demandes.

(1) Voir la note D.

J'ai dit que la Romana avait réuni tous ses détachements pour attaquer le général Girard; Votre Altesse remarquera qu'il avait à cet effet rappelé la division de la Carrera et celle de O'Donell, qui se tenaient ordinairement sur le Tage; et que les garnisons de Campo-Mayor et de Badajos, qui étaient fournies par des Espagnols, ont été relevées par des Portugais. L'ennemi était dans l'intention de marcher sur Séville; il a été heureusement déjoué: mais sa destruction eût été complète et on eût fait 6 à 800 prisonniers, si la brigade du général Marisy, qu'on a mal à propos retenue sur le Tage, et qui n'a plus eu l'ennemi devant elle, avait joint le général Girard, ainsi que je l'ai plusieurs fois ordonné et itérativement demandé. Cette disposition n'ayant pas été exécutée, de nouveaux combats ne peuvent tarder à avoir lieu en Estramadure, et je ne puis me dispenser de renforcer le général Girard, et pour cela de retirer quelques troupes de devant Cadix, malgré que le maréchal duc de Bellune soit persuadé qu'il doit être incessamment attaqué, et que lui-même demande des renforts. Je mets ci-joint copie d'une lettre du général Girard au maréchal duc de Trévise, qui instruira Votre Altesse de la situation de ce général.

Sur la gauche, le général Sébastiani avec les troupes du 4ᵉ corps qu'il a pu réunir, et le général Godinot avec quelques détachements que j'ai tirés de l'intérieur de l'Andalousie, sont en opérations contre l'armée de Murcie, laquelle paraît avoir été jointe par tout ce qu'il y avait d'ennemis du côté de

Valence, et par quelques milliers d'hommes que Blake a débarqués à Carthagène. J'avais ordonné au général Lorge de faire diversion en dirigeant une colonne sur Vera, et d'envoyer de suite la brigade de dragons du général Digeon, et un bataillon du 64e qui depuis dix-huit mois est absent de son corps, à Baylen et à Linarès, pour joindre le général Godinot; mais un ordre direct donné par le roi s'y est opposé.

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Altesse les lettres que m'ont écrites à ce sujet les généraux Lorge et Lahoussaye.

Il est incompréhensible de rencontrer pareille opposition, et que, malgré les ordres de l'Empereur, je ne puisse pas disposer des troupes qui font partie de l'armée dont Sa Majesté a daigné me confier le commandement (toutes celles qui sont dans la Manche et sur le Tage sont dans ce cas). Je m'en plains à Sa Majesté Catholique, et je lui représente respectueusement que le service est ainsi compromis; que c'est nous exposer à recevoir quelque affront, ou au moins à n'obtenir que des succès incomplets; et enfin, que c'est mettre les généraux qui reçoivent des deux côtés des ordres dans l'alternative pénible de commettre un acte de désobéissance, n'importe à qui ils obéissent. J'espère que le roi aura égard à mes observations, et que Sa Majesté reconnaîtra que les craintes qu'elle avait pour Madrid ne sont pas fondées.

Cependant, comme cette opposition se renouvellera probablement encore, j'ai l'honneur de prier Votre Altesse Sérénissime de vouloir bien prendre

à ce sujet les ordres de l'Empereur, et d'observer à Sa Majesté qu'il me paraît de toute urgence que le 2e corps retourne sur la Guadiana, et que le siége de Badajos soit le plus tôt possible entrepris. Je crois aussi utile au succès de la campagne que le 3e corps dirige au moins une tête de colonne vers Valence; enfin, je demande avec instance que les détachements de cavalerie et d'infanterie qui appartiennent à l'armée du midi, et sont répandus dans toute l'Espagne, rejoignent leurs corps respectifs. Lorsque ces renforts me seront arrivés, je pourrai en faire davantage et avancer les opérations.

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Altesse deux extraits du journal du siége de Cadix, du 6 au 16 de ce mois. »

Joseph à la reine Julie. Madrid, 21 août 1810.

« Ma chère amie, je reçois ta lettre du 28. M. d'Almenara arrivera avant la présente, et t'instruira de l'état de mes affaires; il est aussi mauvais que possible. Le mal me vient des insurgés d'un côté, et de l'autre de la France; car l'Empereur est si trompé sur ce pays qu'il ne prend que de mauvaises mesures, et tout cela pour ne vouloir pas prêter l'oreille à ce que je lui dis; il préfère s'en rapporter à des gens qui voient mal, ou qui ont des intérêts différents des siens et des miens, qui, je pense, sont les mêmes, s'ils consistent dans la prompte pacification de l'Espagne, seul moyen de rendre cette nation à ses sentiments naturels, et à faire cesser une lutte qui tourne au profit des ennemis des deux nations.

Si l'on veut tenir à l'Espagne ce qu'on lui a promis, me donner toute autorité sur l'armée, avoir en moi la confiance qui m'est due, l'Espagne sera pacifiée, amie de la France dans un an : si on continue dans le système commencé depuis février, toute l'Espagne sera bientôt une ardente fournaise d'où personne ne se tirera avec honneur. On ne connaît pas cette nation. Oui, c'est un lion que la raison conduira avec un fil de soie, qu'un million de soldats ne réduiront pas par la force militaire. Tout est ici soldat, si on veut gouverner militairement; tout sera ici ami, si on veut parler de l'indépendance de l'Espagne, de la liberté de la nation, de sa constitution, de ses cortès. Voilà la vérité; qu'on choisisse. Le temps prouvera ce que je dis. Conserve cette lettre, elle est prophétique. Quant à moi, je serai heureux de rester roi d'Espagne, si je puis faire le bonheur de la nation, et m'acquitter avec la France en lui faisant de l'Espagne une bonne et utile amie; c'est ce que je ne puis faire qu'autant que l'Empereur aura confiance en moi. S'il en est autrement, si l'on veut établir des gouvernements militaires, je ne suis pas propre à cela; je ne puis pas être témoin de la flagellation des Français et des Espagnols. Je m'enveloppe de mon manteau, et il ne me reste qu'à me retirer. On ne réussira pas par la rigueur, et moi moins encore qu'un autre: par la raison et la vérité, je me serais fait fort qu'avant un an toute l'Espagne aurait ressemblé à l'Andalousie, à la province d'Avila, où je puis gouverner à mon gré. Ce pays, il y a quelques mois,

était aussi pacifié que le département de l'Oise. Ce n'est pas dans mon intérêt que j'insiste, c'est dans celui de l'Empereur, de la France, de l'Espagne. Depuis l'institution des gouvernements militaires, l'opinion a changé : les Français sont regardés partout comme des ennemis acharnés, et partout ils sont égorgés; il n'y a pas de jour que je ne sois instruit de nouvelles scènes, tandis qu'il y a quelques mois tout se pacifiait insensiblement. Il n'y a pas de doublon exporté qui ne coûte une tête française. Il est de mon devoir de dire tout cela à l'Empereur par ton intermédiaire. Il est bien malheureux qu'il n'ait pu effectuer son voyage en Espagne; il aurait jugé par lui-même, et le sort de l'Espagne et le nôtre serait fixé. Mais cependant quel aveuglement est le sien de ne vouloir pas me croire! Qui est plus intéressé que moi à la pacification de l'Espagne? Qui la connaît davantage? »

Soult à Berthier. Séville, 23 août 1810.

« Monseigneur, j'ai eu l'honneur de rendre compte à Votre Altesse Sérénissime que j'avais ordonné à la brigade du général Digeon, division Lahoussaye, de se rendre à Baylen et Linarès, où le général Godinot devait en disposer pour la diriger sur Huesca, en remontant le Guadalquivir, à l'effet d'appuyer le mouvement offensif que le général Sébastiani opère en ce moment contre l'armée de Murcie.

Cette brigade avait obéi à mon ordre, et elle était arrivée à la Caroline, lorsqu'un ordre émané du roi et expédié par le général Belliard l'a mise dans le cas de repasser la Sierra-Morena.

A ce sujet, j'ai l'honneur de mettre sous les yeux de Votre Altesse les rapports que m'ont faits les généraux Lorge et Digeon. Je lui adresse également copie d'une lettre que je viens d'écrire au général Lorge. Votre Altesse y remarquera que j'accuse ce général de désobéissance, et d'avoir, pour ce fait, donné lieu à une faute militaire qui peut occasionner de graves conséquences.

J'ai l'honneur de prier Votre Altesse Sérénissime de vouloir bien demander à Sa Majesté l'Empereur le remplacement du général Lorge dans le commandement de la division de la Confédération du Rhin, et de présenter pour ce commandement le général Arnaud, actuellement à Tolède, ou tout autre général qu'il plaise à Sa Majesté de désigner.

En toute autre circonstance, l'opposition que je rencontre ne serait que fâcheuse; mais, dans celle où je me trouve, elle peut avoir, je ne puis trop le dire, de graves conséquences. Le général Sébastiani est en opération avec 6 mille hommes contre l'armée de Murcie, qui est de 22 à 24 mille hommes; je comptais le renforcer par une colonne de 2 mille hommes, que le général Godinot devait diriger sur Huesca : les ordres du roi s'y opposent. Quel sera le résultat de cette fausse disposition? Je ne puis y penser sans inquiétude, surtout lorsque je considère que l'on expose ainsi les armes impériales à recevoir un affront : ce motif m'est, je l'avoue, bien plus sensible que la crainte de voir ma responsabilité compromise.

Je supplie Votre Altesse de rendre compte à l'Em-

pereur de ces observations, et de solliciter Sa Majesté de daigner manifester ses suprêmes intentions. Je la prie également de prendre en sérieuse considération les demandes que j'ai eu l'honneur de lui soumettre, par mes dernières dépêches, sur la composition de l'état-major général et de l'administration générale de l'armée, ainsi que pour faire rejoindre les détachements et bataillons et escadrons destinés pour l'armée du midi, qui se trouvent dans le nord de l'Espagne. Toutes ces demandes me paraissent d'une urgente nécessité. »

« Sire, j'avais d'abord adressé cette lettre au prince de Neufchâtel ; toute réflexion faite, je prie Votre Majesté de permettre que je l'envoie directement à Votre Majesté, parce que je m'aperçois que j'ai écrit comme je sens, et qu'il vaut mieux que Votre Majesté seule en juge comme elle voudra. Jos. à Nap. Madrid, 25 août 1810.

M. d'Amenara a porté une lettre à Votre Majesté; ma situation empire tous les jours : je la prie de ne pas tarder à me faire connaître ce qu'elle décide.

Le général Kellermann vient de donner l'ordre, par une circulaire, de ne pas correspondre avec mes ministres; de manière que le tribunal suprême de Valladolid, qui a dans sa juridiction toute l'Espagne en deçà du Tage, ne sait plus ce qu'il doit faire; le découragement est général. Sire, au nom de votre intérêt plus que du mien, quelle que soit votre volonté, faites-la connaître; mais ne permettez pas l'horrible anarchie qui dévorera ce pays tant que l'autorité centrale sera méconnue, que l'on

foulera aux pieds toutes les passions de la nation, et que votre frère sera un roi nominal, et un objet de dérision pour les uns et de pitié pour les autres. Si Votre Majesté croit que le même sang coule dans mes veines, elle doit bien penser que je ne puis pas longtemps supporter un tel état de choses. »

Joseph à Berthier. Madrid, 25 août 1810.

« Je prie Votre Altesse de mettre sous les yeux de l'Empereur la lettre ci-jointe, d'où il résulte que M. le maréchal duc de Dalmatie croit pouvoir donner en deçà de la Sierra-Morena des ordres qui doivent être exécutés *exclusivement* à tous autres, ce sont ses expressions. Les troupes qui sont dans la Manche sont les avant-postes destinés à se replier sur Madrid et à la couvrir. Si les ordres de Séville peuvent m'enlever les troupes qui sont autour de Madrid, je ne suis pas sûr de ne pas me trouver un de ces matins, à mon réveil, prisonnier des bandes armées de l'Estramadure, de Valence ou de Siguenza. Ce n'est pas sans doute l'intention de l'Empereur : il importe à sa justice d'exprimer sa volonté d'une manière claire et forte. Quant à moi, je suis prêt à tous les sacrifices compatibles avec l'honneur; mais je ne puis pas me voir traiter ainsi par le maréchal Soult, qui ne m'est plus reconnaissable depuis l'arrivée à Séville d'un de vos officiers qui, à ce qu'il a dit à mes commissaires royaux, lui porte les ordres et les instructions directes de l'Empereur.

Quels sont les corps que Sa Majesté Impériale destine à la défense des provinces de Castille-Nou-

velle, de Tolède, la Manche, Siguenza, Cuença, etc.? J'avais toujours cru que c'était la division Dessolles et la division Lahoussaye : le maréchal Soult prétend que non, que nous devons être ici à sa discrétion, défendus par les détachements qu'il voudra bien nous prêter, ou livrés aux insurgés, comme bon lui semblera, selon ma soumission plus ou moins grande à ses volontés. Je connais mal l'Empereur, ou un tel délire de la part du maréchal Soult doit lui faire connaître un homme aveuglé également, à ce qu'il paraît, par les faveurs comme par les revers (1).

Je prie Votre Altesse d'agréer mon amitié. »

Soult à Berthier. Séville, 18 août 1810.

« J'aurai pour Sa Majesté Catholique tous les égards que je lui dois ; mais il sera difficile que je sois toujours d'accord avec ses ministres : mes devoirs sont en trop grande opposition avec ceux qui leur sont imposés. Les intérêts du roi, qu'ils veulent faire valoir, que plusieurs jugent plus mal que personne, les éloignent trop de la route que je dois suivre, pour que nous puissions, même rarement, nous rencontrer. Cette observation est générale, et je n'entends pas l'appliquer particulièrement.

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Altesse extrait d'une lettre que le roi m'a écrite le 10 août : elle y remarquera que Sa Majesté m'annonce l'intention de se rendre en Andalousie, lorsqu'elle jugera que sa présence n'est pas nécessaire à Madrid. Il est de

(1) Joseph fait allusion aux regrets exprimés par Soult, devenu son major général, sur sa conduite en Portugal.

mon devoir de rendre compte que je ne pense pas que la présence du roi soit plus nécessaire en Andalousie qu'à Madrid, attendu qu'elle donnerait inévitablement lieu à l'établissement d'un régime d'administration différent de celui qui convient au pays jusqu'à l'entière pacification de l'Espagne, détournerait une partie des ressources dont l'armée ne peut se passer, et ferait éclater avec ses ministres une opposition qu'il me serait impossible d'éviter. »

Soult à Berthier. Séville, 29 août 1810.

« L'opposition que les dispositions du roi me font éprouver, et les circonstances difficiles où je me trouve, m'ont mis dans le cas d'écrire à Sa Majesté Catholique la lettre dont j'ai l'honneur d'adresser copie à Votre Altesse, en la priant de vouloir bien la mettre sous les yeux de l'Empereur, afin que Sa Majesté daigne apprécier ma situation, et me fasse jouir de la faculté de disposer des troupes que sa suprême confiance a mises sous mon commandement pour le bien de son service, ou que Sa Majesté m'accorde la grâce de me décharger d'une partie de la responsabilité qui se rapporte à leurs opérations.

Votre Altesse sera persuadée que des personnes, peut-être trop influentes, portent souvent le roi à de fausses dispositions, qu'elles aigrissent Sa Majesté et lui inspirent mal à propos des craintes, si elle veut faire attention aux rapports qui lui sont adressés de toutes les parties de l'Espagne, et particulièrement de Madrid. De ces circonstances résultent l'opposition relative aux opérations militaires,

et aussi celle qui a rapport à l'administration du pays, dont l'effet doit être d'assurer l'entretien et la dépendance de l'armée impériale. C'est au point qu'on a pressé le roi d'écrire à ses intendants en Andalousie de se refuser à toute demande qui dépasserait les fixations que Sa Majesté a déterminées, lesquelles n'accordent que 50 mille francs par mois pour toutes les dépenses d'administration générale, artillerie, génie, état-major, etc., etc., et de laisser plutôt employer la violence que de céder. Les conséquences qui pourraient résulter de cet ordre, si je n'avais cherché à en atténner l'effet aussitôt qu'il m'a été connu, sont incalculables, et je ne doute pas que Son Altesse n'en reste comme moi persuadée. Je dois le répéter à Votre Excellence : il me paraît de toute nécessité que l'état-major de l'armée et l'administration générale, dont une partie est à Madrid, se rendent le plus tôt possible près de moi, et que le gouvernement de Madrid ne forme plus qu'un arrondissement. De cette manière, il y aura plus d'action et moins de contrariété. Il en résultera un grand bien pour le service, même en faisant des économies ; et chacun pourra se renfermer dans la sphère de ses attributions (1). »

Berthier aux gouverneurs de province. Paris, 15 sept. 1810.

« Je vous ai fait connaître, Monsieur le général, par ma lettre du 22 juillet dernier, que j'étais informé qu'il existait des abus dans la manière dont les contributions étaient perçues dans quelques pro-

(1) Les vœux du duc de Dalmatie furent remplis. C'est à cette époque que le commandement général fut ôté au roi.

vinces d'Espagne; et je vous ai recommandé de mettre tous vos soins à les faire cesser, et à prévenir ceux qui pourraient s'introduire dans votre gouvernement. D'après les nouveaux renseignements qui me sont parvenus, il paraît que le désordre continue dans quelques parties de l'Espagne. Les plaintes qui en résultent excitent le mécontentement de l'Empereur. L'intention de Sa Majesté est que tous les fonds provenant des contributions ou des impositions extraordinaires soient versés entre les mains des préposés du Trésor public, pour être employés à la solde et aux besoins de l'armée; et que tout individu qui se rendrait coupable d'infidélité dans la perception de ces fonds soit sévèrement puni, comme contribuant à entretenir l'esprit d'insurrection, en exaspérant les habitants contre l'administration française.»

Jos. à Nap. Madrid, 31 août 1810.

«Sire, Votre Majesté trouvera ci-joint, dans le rapport d'un conseiller d'État qui a signé les constitutions de Bayonne et qui m'a suivi partout, une preuve nouvelle des causes multipliées qui, dans le gouvernement du général Kellermann, ont abattu le courage de ceux qui m'étaient affectionnés, ont multiplié les ennemis et réduit ce pays au point où il se trouve; de manière que, pour peu que cela dure, le mal sera sans remède. A Valladolid, il existe un bureau où l'on vend les prisonniers pour de l'argent; les bandes en achètent; moi seul, je ne puis pas en avoir. Cependant, quoi qu'on me dise, depuis le passage de la Sierra-Morena il y a moins

de déserteurs dans les troupes espagnoles à mon service que dans toutes les troupes alliées qui sont en Espagne incorporées dans l'armée française. Aujourd'hui, par exemple, est arrivé un convoi d'Andalousie; les feuilles de départ portent 80 prisonniers, il en est arrivé 40; ils vont partir pour Valladolid: combien en arrivera-t-il à Bayonne? Que Votre Majesté s'en fasse informer, pour lui servir de règle: peut-être 10, peut-être aucun. Il est de fait que ces 80 hommes seront de nouveau des ennemis ou des brigands : incorporés dans mes régiments, il en déserterait 2, 3, mais 75 serviraient Votre Majesté comme les régiments qui tiennent garnison à Madrid, qui font tous les jours le coup de fusil dans la province de Siguenza, dans la Manche. C'est un maréchal des logis espagnol qui vient de faire prisonnier le fameux moine Gil, de Saragosse, qui était à la tête de la croisade, et que l'on a crû mal à propos avoir été fusillé à Saragosse : il part demain pour France, où il arrivera, à moins qu'on ne le relâche à Valladolid; il pourrait payer une forte rançon. Une compagnie de cavalerie espagnole vient, il y a dix jours, de faire une charge superbe contre un régiment de Siguenza; elle a laissé sur le carreau la moitié de son monde, mais elle a été victorieuse. Il est donc faux que les troupes espagnoles à mon service soient inutiles, et qu'elles désertent. Sur 800 officiers que j'ai admis à mon service, deux seulement ont faussé leur parole depuis janvier. Si je n'eusse pas été contrarié, les ennemis auraient 20 mille hommes de moins, et j'aurais 20 mille hommes

de plus, et ce seraient toutes les meilleures et anciennes troupes de ligne; mais sans confiance je ne puis rien. Aussi ai-je pris mon parti et suis-je résigné à tout, plutôt que de continuer la vie honteuse que je supporte.

Les lettres ci-jointes du maréchal duc de Dalmatie au général Lorge, et du général Lorge à moi, éclaireront aussi Votre Majesté sur ma situation par rapport au midi. Votre Majesté n'oublie pas que la Manche ne fait pas partie du commandement du maréchal Soult; que les troupes qui sont dans la Manche, Tolède, Talavéra, Madrid, représentent, quoique incomplétement, la division Dessoles et les 800 cavaliers du duc d'Aremberg qui sont en Andalousie, mais qui ne font pas partie de l'armée du midi; j'ai prévenu le maréchal duc de Dalmatie que je lui enverrai les troupes qui remplacent ici Dessoles et d'Aremberg, dès qu'il jugerait pouvoir me renvoyer ces troupes. Cependant, tous les détachements appartenant aux trois corps de l'armée du midi sont en marche pour rejoindre. Cette armée va recevoir, en cavalerie seulement, un renfort de 900 hommes.

Si le général Lorge eût obéi au maréchal Soult, je serais sans cavalerie dans des plaines immenses; et la Manche, qui nourrit Madrid, eût été la proie des insurgés, les communications eussent été interrompues avec l'Andalousie, qui serait devenue bientôt aussi étrangère au reste du continent que le fut, l'année dernière, le Portugal et l'armée du Portugal.

Ma femme est à Paris; elle a mon entière con-

fiance; elle connaît ma position : je la charge de la faire finir n'importe comment, pourvu que cela soit conforme à vos désirs. Dans la position où je suis, il me faut une confiance absolue, Sire. Si je ne l'ai pas, la retraite absolue, comme vous le voudrez. Votre intérêt, Sire, et j'ose dire votre gloire, ne vous permettent pas de prolonger davantage l'ignominieuse agonie d'un frère sur le trône d'Espagne, exposé, dans un lieu si élevé, aux risées de vos ennemis et à la déconsidération de ses amis. Si mon âme n'était pas plus élevée que le trône, j'accepterais les secours qu'on veut me donner, j'attendrais tout du temps, et en attendant je vivrais des protections de mes inférieurs; car le maréchal Soult proteste dans l'Andalousie *qu'il m'aime, ainsi que la nation andalouse*, où il consent de se fixer. C'est ce que m'écrit un commissaire royal de Séville; ainsi on pourrait s'arranger avec lui : Kellermann et beaucoup ne seraient pas non plus intraitables. Mais non, Sire, je ne m'arrangerai jamais qu'avec vous. S'il ne vous convient pas de me garder au trône d'Espagne tel que doit y être un homme d'honneur, votre frère, prenez votre parti, et soyez sûr que je pourrai croire dans ma retraite que l'Empereur a fait une grande faute en se privant d'un homme animé de mes sentiments; mais je conserverai toujours un bon et tendre sentiment pour mon frère, car enfin il n'aura pas dégradé mon caractère en me conservant dans une position indigne de moi; et en me rendant à mon obscurité primitive, il me laissera l'estime de moi-même, et la conviction

qu'il ne pourra pas se rappeler de moi dans les intervalles éloignés où sa pensée, libre des affaires, pourra s'arrêter encore sur ses premières affections, sans être forcé de convenir qu'il n'aura pas trouvé d'hommes, dans le long commerce qu'il a eu avec tant d'hommes, qui méritassent plus, et autant peut-être, sa véritable estime et son entière confiance.

Je supplie Votre Majesté d'agréer toujours avec bonté l'hommage de ma tendre amitié. »

Joseph à la reine Julie. Madrid, 7 sept. 1810.

« Ma chère amie, M. le colonel Chateau, aide de camp du maréchal duc de Bellune, te remettra cette lettre. J'attends Deslaudes, dont j'ai besoin. Ma situation ici, par rapport à l'Empereur, est telle qu'elle était lorsque Almenara est parti; j'espère qu'à cette heure il y aura quelque chose de décidé. Si tu pensais que l'Empereur ne voulût pas du mariage de Tascher, sans doute contre sa volonté, il ne faut pas le faire; dans ce cas, lui-même est trop raisonnable pour se marier ainsi : mais l'impératrice Joséphine l'a assuré du contraire. Cependant, parles-en toi-même à l'Empereur, si tu le juges convenable.

Je désire bien que ta santé soit améliorée; j'ai calculé qu'elle a empiré depuis l'époque où mes affaires d'Espagne ont si fortement empiré par le changement de système dans lequel il paraît que l'Empereur est entré pour ce pays et pour moi à la date du mois de février. Ce que je t'ai écrit à ce sujet de Ronda a-t-il donc tant influé sur toi? Je te croyais plus sage. Si ta crainte ne vient que pour moi, sois tranquille, je ne veux pas faire un faux pas; mais

dès que je saurai bien que l'Empereur trouve bon que je me retire des affaires, je serai plus heureux avec toi, mes enfants, un petit cercle d'amis et ma conscience que tu me connais, que je ne l'ai jamais été depuis que j'ai été placé si haut aux yeux du monde, et si bas à mes propres yeux. Mets ta douceur, ta sagesse, ta prudence à savoir comment ou quand l'Empereur veut que je me retire, et je ne cesserai de te remercier d'avoir réussi à me retirer d'ici et de toute place publique. Je ne puis rester ici qu'autant que je pourrai faire le bonheur de la nation espagnole, en servant la politique générale de l'Empereur; mais toute entrave qui nuirait au but que doit se proposer tout prince honnête homme, me rend la place que j'occupe insoutenable. Je ne trouve pas mauvais que l'Empereur la fasse occuper par un autre; je resterai son ami et son frère dans la retraite, comme si la grandeur n'eût jamais existé. Mais il doit aussi être juste, et ne pas prétendre que je reste plus longtemps où je suis, mannequin responsable de tout le mal qu'il ne peut ni prévoir ni empêcher, également en butte à la déconsidération de la nation dont je me dis roi et que je ne protége pas, et de l'armée française que je ne commande plus de fait depuis la formation de l'armée du midi, époque où le maréchal Soult a jeté le masque à mon égard, et où lui, ainsi que bien d'autres, font assez voir par leur conduite quelle doit être la mienne.

Je t'embrasse, avec Zénaïde et Charlotte; je me porte très-bien, et je ne serai content que lorsque je saurai qu'il y a quelque chose de décidé. »

Le secrétaire d'État au duc de Santa-Fé (1). Madrid, 12 sept. 1810.

« Si l'Andalousie n'est pas entièrement pacifiée, si la junte de Cadix existe encore, et si les Anglais y exercent leur fatale influence, on doit l'attribuer en grande partie aux machinations et aux trames ourdies par la junte et l'Angleterre au moment où parvint à leur connaissance le décret du 8 février, qui établit des gouvernements militaires dans la Navarre, la Biscaye, l'Aragon et la Catalogne, quelques gouverneurs français ayant traité ces provinces comme si elles étaient absolument détachées de la monarchie.

Mais combien n'est-il pas démenti par la conduite de certains gouverneurs qui paraissent s'obstiner à prolonger l'insurrection d'Espagne plutôt qu'à la soumettre? car dans plusieurs endroits on ne se contente pas d'exclure toute idée de l'autorité du roi, en faisant administrer la justice au nom de l'Empereur, mais, ce qui est pis, on a exigé que les tribunaux civils de Valladolid et de Palencia prêtassent serment de fidélité et d'obéissance à Sa Majesté Impériale, comme si la nation espagnole n'avait pas de roi! »

Napoléon à Berthier. Saint-Cloud, 16 sept. 1810.

« Mon cousin, écrivez au général Suchet qu'après la prise de Tortose et de Tarragone, Valence sera sans doute le but de ses opérations, si les circonstances ne s'y opposent pas; mais que, les affaires s'avançant du côté du Portugal, il est probable que je me déciderai à le faire marcher contre Valence,

(1) M. d'Azanza, duc de Santa-Fé, était alors à Paris, et devait faire part de ce rapport de Madrid.

ces deux places étant prises. — Vous lui ferez connaître que j'ai lu le mémoire du colonel du génie Haxo; que dès qu'il est possible de garder avec mille hommes la citadelle et les fortifications de Lérida, je consens à ne point démolir l'enceinte de cette place; mais il faut armer et approvisionner les forts, et ne mettre sur l'enceinte de la place que de la petite artillerie, afin qu'on puisse l'évacuer sur la citadelle si cela était nécessaire, et que l'artillerie et la vraie défense soient dans les forts. »

« Mon cousin, je suis instruit qu'un grand nombre d'Espagnols envoient leurs mérinos en France, et qu'un tronpeau de 10 mille est en route pour s'y rendre. Donnez ordre à tous mes généraux et autres autorités, pour qu'on protége le mouvement de ces animaux sur la France (1). » Napoléon à Berthier. Saint-Cloud, 16 sept. 1810.

« Mon cousin, écrivez au général Girard une lettre en mon nom, pour lui témoigner ma satisfaction sur sa bonne conduite dans l'affaire de Villa-Garcia; et faites mettre à l'ordre du jour que j'ai reconnu dans cette circonstance la bravoure ordinaire des troupes du 5e corps. Proposez-moi les récompenses que demande le général Girard, soit pour la Légion d'honneur, soit pour l'avancement. » Napoléon à Berthier. Saint-Cloud, 16 sept. 1810.

« Les décrets de Sa Majesté l'Empereur sont les mêmes ponr tous les généraux. Le prince d'Essling, qui a traversé toutes les provinces jusqu'aux fron- Messieurs de Santa-Fé et Almenara à Berthier. Paris, 16 sept. 1810.

(1) Plusieurs généraux envoyaient ces mérinos, et souvent pour eux-mêmes.

tières du Portugal, qui paraît former en ce moment d'immenses magasins, et a de bien plus grands besoins que les gouverneurs des provinces, s'est adressé aux préfets espagnols, qui lui ont fourni au delà de ce qu'il demandait. Voilà qui parle en faveur du peuple espagnol : car le prince d'Essling reçoit les bénédictions du peuple partout où ses troupes passent. Tel est l'effet de l'ordre et de l'humanité envers un peuple qui connaît les règles de la justice et de ce que la guerre demande de sacrifices, mais qui ne souffrirait pas des dilapidations et des vexations inutiles (1). »

Napoléon à Berthier. 17 sept. 1810

« Mon cousin, faites connaître au général Drouet que des plaintes graves sont portées contre le général qui commande à Santander; que mon intention est qu'il le destitue et le remplace par un autre général, et qu'il fasse faire une enquête sévère sur les dilapidations qui auraient été commises dans ce pays; qu'il fasse la même chose du côté du général Avril. — Vous lui écrirez qu'on se plaint beaucoup du neveu du général D...; qu'il est urgent de faire des exemples sévères; que la corruption est poussée au point de trafiquer de la libération des prisonniers; que je lui recommande la plus grande énergie dans la recherche de ces abus; que des dilapidations pareilles se commettent dans la Biscaye. — Recommandez-lui de faire saisir tous les dépôts de marchandises coloniales, de cotons, de sucre, de

(1) C'est sans doute de ce rapport d'Almenara que se plaint Napoléon dans une de ces lettres à Berthier.

café, etc., qui se trouvent dans les Biscayes, dans la Navarre et sur les frontières de France, destinées par les contrebandiers à être introduites en France. — Vous devez lui faire connaître que mon intention est qu'il ne déplace pas mes consuls sur les côtes; qu'il doit les laisser correspondre avec le ministre des relations extérieures, et que je n'ai point supprimé les consulats. — Écrivez aussi au général Dronet que je le charge de prendre des renseignements sur les contributions qui ont été levées dans les provinces d'Espagne; que ma volonté est que toutes soient versées dans la caisse de l'armée et employées pour le compte du soldat. Vous le préviendrez que je porte la plus grande attention sur cet objet, et que je me ferai rendre compte de toutes les contributions qui sont levées. »

« Mon cousin, de fortes plaintes me reviennent de tous côtés contre le général X... Écrivez-lui, par un officier, pour lui témoigner mon extrême mécontentement des vexations qui se commettent dans son gouvernement, et demandez-lui un état catégorique de toutes les contributions qu'il a levées. On vend dans ce gouvernement jusqu'à la libération des prisonniers de guerre, et notamment à Valladolid. Vous lui déclarerez que je le rends responsable d'abus si contraires au bien et à l'intérêt de l'armée. Vous lui ferez connaître que j'ai demandé un rapport sur ces sujets de plainte; que l'officier que vous envoyez est chargé de rapporter la réponse, et que j'attends qu'il vous rende compte qu'il a

Napoléon à Berthier. 17 sept. 1810.

fait arrêter et juger par des commissions militaires les individus coupables de ces crimes. Vous lui ferez comprendre que s'il ne sévit pas contre ces horribles abus et s'il n'y porte pas remède, je croirai qu'il les protége, comme le veulent les rumeurs publiques; que, de tous les gouvernements d'Espagne, le sien est celui où il se commet le plus de brigandages. »

Napoléon à Berthier. 17 sept. 1810

« Mon cousin, des exactions de toute espèce se commettent en Espagne; on y trafique même de la libération des prisonniers. Envoyez par un officier la lettre que vous devez écrire au général X.... Écrivez en même temps au prince d'Essling pour qu'il fasse arrêter les individus coupables de ces crimes. Envoyez des officiers interroger la garnison de Ciudad-Rodrigo, et notamment le commandant de l'artillerie, auquel on assure qu'il a été demandé 200,000 réaux pour laisser aller la garnison. Chargez le général Buquet de faire une enquête sur cette affaire. — Il est temps de mettre un terme à ce brigandage. — Le prince d'Essling, par une de ses lettres du 30 août, dit qu'il vous a envoyé l'état des contributions levées par le duc....., et que ce maréchal n'a pas versées. Vous ne m'avez point mis cet état sous les yeux. Faites-moi un rapport là-dessus. »

Napoléon à Berthier. Fontainebleau, 17 sept. 1810.

« Mon cousin, le bruit d'un prétendu mariage du prince Ferdinand avec une princesse d'Autriche s'accrédite beaucoup. Il est important que vous écriviez à tous les commandants des corps d'armée

en Espagne, pour les prévenir que ce bruit est un enfant de l'oisiveté de Paris, et un bavardage qui occupe les Parisiens; qu'ils doivent rejeter avec indignation la seule idée d'un pas rétrograde; qu'il n'a jamais été question de rien de pareil. »

« Mon cousin, je vois que le général Kellermann montre la plus grande insouciance, et que, loin de placer ses forces de manière à appuyer l'armée de Portugal, il tient ses troupes disséminées. Il me semble que j'ai compris la province d'Avila dans l'arrondissement de l'armée du centre. — Écrivez de nouveau au général Drouet que j'attache la plus grande importance à avoir des nouvelles de l'armée de Portugal; que le principe d'occuper tous les points est impossible à exécuter; qu'il faut se contenter d'occuper les points où sont les dépôts et les hôpitaux, et avoir ses troupes dans la main pour les porter où cela est nécessaire, et surtout sur les derrières de l'armée de Portugal. »

Napoléon à Berthier. Fontainebleau, 18 sept. 1810.

« Sire, Votre Majesté a ordonné qu'il lui serait fait un rapport sur les discussions qui ont eu lieu dans l'Andalousie, au sujet des prises maritimes amenées dans les ports de cette province.

Clarke à Napoléon. 18 sept. 1810.

Au mois de juillet dernier, le sieur Proharam, chargé par intérim de la gestion du consulat général à Chiclana, m'écrivit qu'une prise portugaise, conduite à San-Lucar, avait été réclamée par l'autorité militaire, comme investie du droit de connaître exclusivement des prises maritimes et d'en disposer. Cette prétention était fondée sur un arrêté de Son

Excellence M. le maréchal duc de Dalmatie, qui établit à Séville une commission de séquestres et confiscations.

Le président de cette commission écrivit au sieur Proharam pour lui demander toutes les prises de bord qui lui auraient été transmises, et l'invita à y joindre des exemplaires des règlements relatifs aux prises.

Cet agent s'empressa de satisfaire à cette invitation. Mais il crut devoir en écrire en même temps à Son Excellence M. le maréchal, et lui rappeler les attributions que les règlements défèrent aux consuls de Votre Majesté.

Il en reçut la réponse suivante :

« Il existe effectivement à Séville une commission « de séquestres et confiscations qui a été investie « du pouvoir de connaître, en raison des circon- « stances, des prises faites en mer ayant destination « pour Cadix, ou qui sortiraient de cette place. « C'est donc à cette commission que les procès- « verbaux des prises, papiers de bord et autres do- « cuments, doivent être adressés pour l'instruction « des procédures, et obtenir jugement de condam- « nation. »

M. le comte de Laforest, ambassadeur de Votre Majesté à Madrid, me fit part des mêmes circonstances; mais il craignit que les informations qui lui avaient été transmises ne fussent incomplètes; et, supposant qu'à raison de la situation du pays il pouvait avoir été pris des dispositions particulières, il chargea M. de Canclaux, qui se rendait

à Chiclana pour y reprendre la gestion du consulat général, de bien éclaircir les faits, afin qu'il pût m'en rendre compte.

Sur la dépêche de M. le comte de Laforest, j'écrivis moi-même à Son Excellence le ministre de la marine, et le priai de vouloir bien me faire connaître si, par suite de dispositions nouvelles que j'ignorais, les fonctions consulaires, quant à l'administration et à l'instruction des prises, se trouvaient en effet suspendues dans cette partie de l'Espagne.

Des difficultés de la même nature avaient eu lieu à Santander au commencement de 1810. Un ordre du jour émané de Son Excellence M. le maréchal duc de Dalmatie en date du 12 décembre 1809, attribue à l'administration militaire les fonctions des consuls pour les bâtiments de prise sur l'ennemi, ou ceux qui doivent être séquestrés comme provenant d'un port ennemi.

Tel était, Sire, l'état des choses, lorsque, par sa lettre du 9 de ce mois, Votre Majesté m'a ordonné de donner à tous ses consuls en Espagne l'ordre d'intervenir dans toutes les prises, en ajoutant qu'elle entendait qu'ils fissent leurs fonctions dans toute leur intégrité.

Cet ordre, qui, d'après la lettre que j'ai eu l'honneur d'écrire à Son Altesse le prince vice-connétable, doit être transmis aux généraux de Votre Majesté, me paraît prévenir désormais toutes les discussions. Il rend ses attributions aux autorités consulaires ; les règlements qui les déterminent sont positifs, et ne laissent aucune incertitude. »

Napoléon à Berthier. Saint-Cloud, 19 sept. 1810.

« Mon cousin, faites partir demain un officier porteur d'une lettre pour le prince d'Essling, dans laquelle vous lui ferez connaître que mon intention est qu'il attaque et culbute les Anglais; que lord Wellington n'a pas plus de 18 mille hommes, dont seulement 15 mille d'infanterie, et le reste de cavalerie et d'artillerie; que le général Hill n'a pas plus de 6 mille hommes d'infanterie et de cavalerie; qu'il serait ridicule que 25 mille Anglais tinssent en balance 60 mille Français; qu'en ne tâtonnant pas, et les attaquant franchement après les avoir reconnus, on leur fera éprouver de grands échecs. Quant aux troupes qu'il doit laisser sur ses derrières, il faut qu'il laisse les régiments provisoires de cavalerie. L'armée a 12 mille hommes de cavalerie; il n'y en a pas besoin de plus de 6 mille en Portugal : c'est donc 6 mille à laisser entre Ciudad-Rodrigo, Alcantara et Salamanque. Le prince d'Essling doit laisser à cette cavalerie quelques pièces d'artillerie : l'artillerie est le complément de la cavalerie. Le prince d'Essling a quatre fois plus d'artillerie qu'il ne lui en faut contre l'armée ennemie. Je suis trop éloigné, et la position de l'ennemi change trop souvent, pour que je puisse donner des conseils sur la manière de mener l'attaque; mais il est certain que l'ennemi est hors d'état de résister. Après les nouvelles les plus sûres que l'on tient de l'espionnage à Londres, si l'on joint à l'armée anglaise dans la Péninsule 4 mille hommes qui sont à Cadix, on trouvera qu'elle est de 28 mille hommes,

ce qui est toute la force des Anglais, qui ont renforcé leur armée de Malte et de Sicile. »

« Monsieur le duc de Feltre, donnez ordre qu'on mette aux arrêts pour un mois l'officier du dépôt du 28ᵉ de dragons, qui a reçu l'ordre de fournir 100 hommes au régiment de marche de dragons de l'armée de Catalogne, et qui a présidé à la composition de ce détachement. Napoléon à Clarke. Fontainebleau, 27 sept. 1810.

Cet officier a envoyé un détachement en si mauvais état, que le prince Borghèse a jugé avec raison devoir le renvoyer; on l'a composé d'hommes qui étaient aux hôpitaux, ou proposés pour la réforme; on a retiré les bons chevaux pour en donner de mauvais, notamment un cheval de caisson boiteux, et deux chevaux de trompettes boiteux et aveugles. On a ôté aux dragons leurs habits, culottes, leurs bottes, etc., pour leur donner des effets de rebut; on leur a donné des pistolets sans chiens ou bassinets. Les selles, les housses, les manteaux, porte-manteaux, tout a été changé, et remplacé par des effets hors de service.

Faites-moi connaître le nom de l'officier qui s'est permis une pareille plaisanterie, et donnez sur-le-champ des ordres pour que le dépôt du 28ᵉ fournisse 100 autres dragons bien montés, bien armés, bien équipés, bien portants, et en état de jouer un rôle. »

« Mon cousin, je vous ai fait connaître, par mes deux lettres de ce soir, la nouvelle destination que je donne au général Drouet, et l'intérêt que je porte à Napoléon à Berthier. Fontainebleau,

26 sept. 1810. Au soir. ce qu'il soit rendu le plus tôt possible, de sa personne, à Valladolid, afin de veiller sur les derrières de l'armée de Portugal. — Je vous ai fait connaître que le général Reille, qui est en Navarre, avait sous ses ordres la division d'arrière-garde, composée de 4 régiments provisoires et forte de plus de 8 mille hommes, et la division Dumoutier, de la garde, forte de plus de 6 mille hommes, ce qui fait 14 mille hommes, les 2 escadrons du 9e de hussards, forts de 900 hommes, et du grand-duché de Berg, forts de 800 hommes. Le général Reille a donc 15 mille hommes; donnez-lui ordre de s'organiser une division de 6 pièces de canon, ce qui, joint à l'artillerie du général Dumoutier, lui composera un corps capable de traverser toute l'Espagne. Les 5 régiments qui formeront la division Claparède recevront l'ordre de se diriger sur Valladolid. Les 2 escadrons du 20e de chasseurs, du 7e idem, du 13e idem, formant 1,500 hommes, suivront le même mouvement. Le bataillon de Neufchâtel se joindra à cette division. Le général Dorsenne y réunira des caissons d'infanterie, 4 obusiers et 2 pièces de canon, avec de quoi compléter toutes les pièces du général Drouet, à 250 coups par pièce. Ce renfort de 10 à 12 mille hommes, joint à la division Séras et à 4 à 5 mille hommes de cavalerie, rendra le général Drouet, assez fort pour culbuter tous les corps espagnols qui viendraient à se présenter, pour garder fortement Ciudad-Rodrigo et Almeida, pour marcher au secours d'Astorga et maintenir ses communications avec le général Bonnet. Pendant ce temps,

sa seconde division, dont 2 demi-brigades sont depuis longtemps arrivées à Bayonne, se rendra en toute diligence à Vittoria; les 2 autres demi-brigades les suivront. Assurez-vous bien que ces 4 demi-brigades ont leurs pièces de campagne. — Ainsi donc, la Biscaye sera gardée; mais elle a besoin d'un commandant supérieur. Donnez ordre à mon aide de camp le général de division Caffarelli, que je destinais à commander la division de réserve de Catalogne, de partir dans la journée de demain pour se rendre en poste à Vittoria, où il prendra le commandement des trois provinces de Biscaye et de Santander. Vous lui donnerez pour instructions de se concerter avec les généraux Reille, Dorsenne et Bonnet pour maintenir la tranquillité sur les derrières, et assurer toutes les communications. Vous lui donnerez connaissance des troupes qui sont en Biscaye et des demi-brigades qui s'y rendent, et vous donnerez ordre aux généraux Thouvenot et Barthélemy de reconnaître ce général. Le ministre de la guerre donne ordre aux 1er et 2e régiments provisoires de cavalerie légère qui arrivent aujourd'hui à Niort, d'en partir pour se rendre en droite ligne à Vittoria. Par ce moyen, le général Caffarelli aura sous ses ordres en Biscaye 2 régiments d'infanterie formant 6 bataillons, et 4 escadrons de cavalerie. — Il est nécessaire de prévenir le général Drouet que si, avant l'arrivée de la division Claparède et de la cavalerie du général Fournier, il était obligé de replier ses postes pour marcher sur des corps qui inquiéteraient les places de

Ciudad-Rodrigo et d'Almeida, il ait à replier tous ses petits postes. Dans ce cas, la communication avec Madrid se ferait plus lentement; il diminuerait le nombre des courriers et des estafettes, afin qu'ils arrivent plus sûrement; il les ferait partir une fois par semaine ou deux fois, s'il était possible, avec de gros convois. — Dites au général Drouet de prendre le général Thiébault pour chef d'état-major. Ce général, qui connaît la Galice et le Portugal, peut lui être très-utile. — Faites connaître au général Thiébault que j'attends qu'il secondera de tous ses moyens le général Drouet, et que je compte n'avoir qu'à me louer des services qu'il rendra dans cette circonstance. — Écrivez au général Drouet pour qu'en passant par Burgos il prenne un des escadrons de gendarmerie qui s'y trouvent. — Vous feriez bien de renouveler à Bayonne l'ordre d'en faire partir les 2 demi-brigades du général Conroux, et les 2 autres à fur et à mesure qu'elles y arriveront. Il faut renouveler également l'ordre aux 600 chevaux du train de partir de Bayonne pour Burgos, s'ils n'étaient pas déjà partis. »

Napoléon à Berthier. Fontainebleau, 28 sept. 1810.

« Mon cousin, donnez ordre au général Thouvenot de faire confisquer les marchandises anglaises et coloniales qui se trouvent dans son gouvernement. On assure qu'il a reçu des marchandises anglaises moyennant un droit de 10 pour 100. — Si cela est vrai, il faut lui faire restituer ces sommes, et confisquer les marchandises qu'il aurait laissé débarquer. Il aurait là commis une grande faute. »

« Mon cousin, donnez l'ordre au général Drouet de se porter sans délai à Valladolid de sa personne, pour prendre, sous le titre de commandant du 9e corps de l'armée d'Espagne, le commandement des troupes qui sont dans la Vieille-Castille, et protéger Almeida, Ciudad-Rodrigo, Salamanque, Astorga. — Vous donnerez ordre aux généraux Kellermann, Séras, aux commandants de Ciudad-Rodrigo, d'Almeida, et à tous les commandants, quelque titre qu'ils aient, de mes forces sur les derrières de l'armée de Portugal, d'obéir aux ordres du général Drouet.

Napoléon à Berthier. Fontainebleau, 28 sept. 1810.

Vous ferez connaître à ce général qu'il aura sous ses ordres, d'abord la division Séras, composée du 113e de ligne, du 4e régiment de la 1re légion de la Vistule, des 4e bataillons du 12e léger, des 32e et 58e de ligne, et des 2e, 4e, 5e et 7e bataillons auxiliaires, et de la 4e brigade de dragons, composée des 9e et 10e régiments provisoires, ce qui fait 6 à 7 mille hommes d'infanterie et 1,500 chevaux; qu'il aura de plus un bataillon de la garde de Paris, 4 bataillons suisses, et 1,200 dragons des 6e et 7e régiments provisoires. Il aura donc plus de 3 mille hommes de cavalerie. Indépendamment de ces forces, il aura son corps d'armée. Avec cette cavalerie le général Drouet sera maître de la campagne, et pourra ramasser tous ses postes pour marcher au secours de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida, et revenir ensuite au secours d'Astorga. Il est convenable que les hôpitaux et établissements qui se trouveraient à Benavente et ailleurs soient renfermés dans les places fortes ou dans Valladolid.

Les troupes ci-dessus énumérées sont trop faibles sans doute pour garder tous les points de la Vieille-Castille; mais le général Drouet, avec une colonne de 8 mille hommes d'infanterie et de 2 mille chevaux, sans dégarnir les postes les plus importants, pourra empêcher que Ciudad-Rodrigo et Almeida soient bloquées, ou du moins faire lever le blocus. Le prince d'Essling doit avoir laissé plusieurs milliers de chevaux sur ses derrières, puisqu'il a eu ordre de laisser les brigades provisoires de dragons. Je compte que le général Drouet sera rendu à Valladolid dans les premiers jours d'octobre, pour être à même de faire les mouvements convenables.

Vous donnerez l'instruction au général Drouet d'expédier, en quittant Vittoria, l'ordre à la division Claparède, composée de 5 demi-brigades provisoires, de partir pour Valladolid, ainsi qu'aux 20ᵉ et 7ᵉ de chasseurs, et au 13ᵉ de chasseurs, qui est arrivé le 25 à Bayonne. Ces trois régiments lui donneront plus de 1,500 hommes de cavalerie d'élite.

Quant à la seconde division, les deux demi-brigades qui sont arrivées à Bayonne et qui ont eu ordre de se rendre à Vittoria y serviront pour maintenir la tranquillité de la province, et attendront l'arrivée de 2 autres demi-brigades.

La brigade Dumoutier avec la division du général Reille, renforcée du 5ᵉ provisoire, qui doit déjà y être incorporée, formant 12 mille hommes, sont plus que suffisants pour contenir la Navarre.

Les 2 autres demi-brigades qui arrivent incessamment à Bayonne se joindront aux 2 autres à

Vittoria, et reformeront la 2e division; et comme une division est en marche pour se rendre dans la Biscaye, le général Drouet pourra retirer cette 2e division.

Résumé. — Le général Drouet partira 24 heures après la réception de votre ordre, que vous lui enverrez par un officier. — Il mettra sur-le-champ en marche pour Valladolid les 5 demi-brigades formant sa 1re division et ses 6 escadrons de cavalerie.

En passant à Burgos, la 1re division se fera rejoindre par le bataillon de Neufchâtel, avec les 2 pièces de canon qu'a ce bataillon.

Donnez ces ordres sur-le-champ. »

Napoléon à Berthier. Fontainebleau, 29 sept. 1810.

« Mon cousin, il faut donner l'ordre au duc de Dalmatie de se porter avec le 5e corps constamment sur la Romana, de manière à le tenir en échec, s'il voulait passer le Tage ou marcher sur les derrières de l'armée de Portugal. Vous lui ferez connaître que les Anglais se sont affaiblis dans Cadix pour renforcer leur armée de Portugal; qu'il a plus de monde là qu'il ne lui en faut; que son premier but doit être de faire diversion, et de s'appuyer à l'armée de Portugal.

Vous écrirez au roi que je forme une armée du centre, qui sera composée de sa garde et de tous les Espagnols à pied et à cheval, du 26e régiment de chasseurs, des chasseurs hanovriens, hollandais, westphaliens; et de la division de dragons du général Lorge, ce qui fait près de 4 mille hommes de cavalerie; et de deux divisions d'infanterie, la première

composée des régiments français de la division Dessolles, ou, en remplacement de cette division, des bataillons qui sont dans l'arrondissement de l'armée du centre, formant 6 mille hommes; et de la 2e division des troupes de la confédération du Rhin, formant également 6 mille hommes, ce qui fera toujours plus de 15 mille hommes; qu'il est nécessaire d'organiser une division d'artillerie pour joindre à cette armée, afin qu'elle soit en état de se porter où il serait nécessaire.

Vous ferez également connaître au roi que le duc de Dalmatie a ordre d'être sur les talons de la Romana, et de ne pas le laisser passer le Tage, et de le contenir.

Vous ferez connaître au roi et au duc de Dalmatie que le général Drouet se rend à Valladolid avec le 9e corps, pour prendre le commandement du pays sur les derrières de l'armée de Portugal; que le général Caffarelli se rend à Vittoria pour prendre le commandement des provinces de la Biscaye et de Santander; que j'attends la nouvelle de la prise de Tortose; que la prise de Tarragone la suivra, ce qui mettra à même de faire marcher 25 mille hommes sur Valence. »

Napoléon à Berthier. Fontainebleau, 2 octobre 1810.

« Mon cousin, envoyez par un officier de votre état-major l'ordre au général Suchet de faire diriger, avec les moyens qui sont à sa disposition, trois convois sur Barcelone; chacun de ces convois sera de 10 mille quintaux, soit de farine, soit de grains, pour l'approvisionnement de cette place. Il est né-

cessaire que le premier convoi arrive dans le courant de novembre, le second en décembre, le troisième en janvier. Vous lui ferez connaître qu'aussitôt que le premier convoi sera parti d'Aragon, les ordres seront donnés pour qu'on lui envoie de Bayonne une somme équivalente à la valeur du convoi, pour l'aider à payer la solde de son armée. Vous ferez également connaître au général Suchet que l'armée de Portugal, sous les ordres du prince d'Essling, a commencé le 16 septembre sa marche dans l'intérieur du Portugal. Aussitôt que Tortose sera pris, il faudra s'occuper de son approvisionnement et faire toutes les dispositions pour le siége de Tarragone, pendant que des partis menaceront Valence. Il est réservé au général Suchet d'avoir la gloire de soumettre cette importante province après la réduction de la Catalogne. Mais surtout il est de la plus grande importance de bien approvisionner Barcelone, afin que la nouvelle garnison que l'Empereur veut y mettre puisse y vivre, et maintenir le pays dans l'obéissance. »

Napoléon à Berthier. Fontainebleau, 3 octobre 1810.

« Mon cousin, je vous envoie un décret que j'ai pris pour que, dans les six gouvernements que j'ai établis en Espagne, les denrées coloniales et anglaises soient saisies et confisquées, et que toutes celles qui proviennent de prises ou de ventes faites par mes agents soient assujetties aux droits portés par mes décrets des 5 août et 12 septembre derniers. Envoyez un courrier au duc de Dalmatie et au prince d'Essling, et écrivez au roi d'Espagne pour

que toutes les denrées coloniales et anglaises soient confisquées, et les autres soumises au tarif. C'est un moyen de se procurer des fonds considérables. »

Napoléon à Berthier. Fontainebleau, 4 octobre 1810.

« Mon cousin, j'approuve le projet de formation de l'armée du centre commandée par le roi d'Espagne, le général Belliard étant chef d'état-major et en même temps gouverneur de Madrid, et le général Dessolles commandant la division française. — Je trouve que vous ne laissez pas assez de cavalerie à ce corps. Vous en ôtez les 4 régiments de la division la Houssaye et les 2 régiments de la brigade Marisy. Je crois qu'il suffit d'ôter les 2 régiments de la brigade Digeon, faisant partie de la division la Houssaye, et qui sont au delà de la Sierra-Morena, et qu'il faut les remplacer par les 2 régiments de la brigade Marisy, que vous mettrez sous les ordres du général la Houssaye. Par ce moyen, le roi aura une division de cavalerie de 4 régiments français. Ainsi, il y aura à cette armée 4 mille hommes de cavalerie, y comprenant la garde royale; ce nombre de chevaux est nécessaire.

Je vous renvoie votre projet, pour que vous me le remettiez ainsi rectifié. — Il faut de plus y joindre la division des arrondissements des provinces de Ségovie, d'Avila, de Soria, de Guadalaxara, d'une partie de l'Estramadure, et des petites provinces du côté de l'Aragon. Joignez-y aussi Cuença. — Il faudra spécifier, dans le projet de formation, que les escadrons de marche formés des détache-

ments des régiments de la division la Houssaye, qui font partie de l'armée du centre, se rendront à Madrid, ce qui portera à 2,400 hommes cette division. Le roi a 600 hommes de sa garde; avec les 1,900 hommes de cavalerie légère, il aura environ 5 mille hommes de cavalerie. »

« Sire, M. le maréchal duc de Dalmatie ayant pris un arrêté le 17 août dernier, d'après lequel les officiers généraux, supérieurs et commandants d'armes, doivent jouir d'une indemnité de frais de table dans l'arrondissement de l'armée du midi en Espagne, M. Belliard demande que le même avantage soit accordé aux officiers généraux, supérieurs et commandants d'armes employés dans les provinces de la Manche, de la Nouvelle-Castille et de Guadalaxara. — Clarke à Napoléon. Fontainebleau, 5 octobre 1810.

Je prie Votre Majesté de me faire connaître ses intentions. »

De la main de l'Empereur : « Donnez ordre que ces frais ne soient perçus qu'après que la solde du soldat sera payée. La solde passe avant tout. Fontainebleau, ce 6 octobre 1810. »

« Sire, M. le général Belliard me transmet plusieurs pièces relatives à la conduite de M. X., colonel du 13e régiment de dragons. Le général Marisy se plaint beaucoup de la manière de servir de cet officier, et de son insubordination. Il lui a dernièrement donné l'ordre de renforcer la garnison de Talavéra; il ne l'a pas fait, quoique l'ordre fût renouvelé plusieurs fois. Voulant punir cette déso- — Clarke à Napoléon. Fontainebleau, 5 octobre 1810. (*Décision de Napoléon.*) Faire mettre cet officier en jugement, con-

formément aux lois militaires. Fontainebleau, 24 octobre 1810.

béissance, il lui signifia les arrêts; il répondit, d'une manière indécente, qu'il n'irait point. Enfin, il lui en donna l'ordre par écrit, et il persista à désobéir. Le général Marisy prit alors le parti de lui ôter provisoirement le commandement du régiment; et le roi l'a appelé à Madrid, pour y attendre les ordres de Votre Majesté à son égard. Je pense que Votre Majesté m'autorisera à donner l'ordre de faire mettre cet officier en jugement.

Les insurgés de l'Estramadure se rapprochant du Tage, le 3e bataillon du 96e et les 2 escadrons du 22e de chasseurs ont été envoyés au général Marisy. »

Joseph à la reine Julie. Madrid, 9 octobre 1810.

« Ma chère amie, j'ai reçu ta lettre du 19. Il me tarde de savoir que Charlotte soit guérie. Il paraît trop vrai que nous avons la peste à Carthagène, venant d'Afrique : on a pris toutes les précautions. Les bandes ennemies sont bien multipliées. Depuis le funeste décret du 8 février, tout a changé de face dans ce pays. L'opinion est toute-puissante chez ce peuple, et l'opinion est aujourd'hui entièrement tournée contre nous. Il serait encore possible de remédier à tant de maux, si l'on fait tout ce que j'ai demandé par ma lettre à l'Empereur, dont a été porteur M. d'Almenara; mais la moindre modification rend tout succès impossible, et je ne m'en chargerai pas. Dis ceci à l'Empereur, et qu'il pense bien qu'il a un plus grand lot de gloire et de responsabilité que moi à porter à la postérité. »

Napoléon

« Mon cousin, écrivez au général Caffarelli que

la première brigade de sa division, dite division de réserve, arrive dès le 1er novembre; que la seconde et la troisième arrivent successivement du 1er au 10; que, comme le général Drouet ne saurait avoir trop de troupes, mon intention est qu'il fasse passer à Valladolid les deux premières demi-brigades qui sont aujourd'hui sous ses ordres: il gardera les deux dernières, qui arrivent vers la moitié d'octobre, pour maintenir le pays jusqu'à ce que sa division soit arrivée: mais il les fera partir aussi pour Valladolid dès que sa première brigade l'aura rejoint. — Mandez-lui que je le laisse maître d'accélérer ou retarder de quelques jours le départ de ces corps, selon les circonstances et ce qui se sera passé en Portugal; que les trois brigades de la division qu'il commande, avec la brigade de cavalerie du général Vattier, font une force de 10 mille hommes. — Vous lui ferez connaître que j'attends beaucoup de fermeté de sa part pour faire cesser les dilapidations, et qu'il y en a eu beaucoup. — Vous le chargerez de faire une enquête sur la conduite du général Avril à Bilbao, et sur celle du général Barthélemy à Santander. Vous lui demanderez même de me faire connaître son opinion sur le général Thouvenot. Il doit prendre sur-le-champ toutes les mesures convenables pour faire cesser toute espèce d'abus. — Vous lui ferez connaître confidentiellement que mon intention est de réunir la Biscaye à la France; qu'il ne faut pas en parler, mais qu'il doit se conduire en conséquence. — Faites la même confidence au général Reille sur la Navarre. Recommandez à

à Berthier. Fontainebleau, 12 octobre 1810.

ces deux généraux de faire arrêter les commandants de places qui dilapideraient, et de faire une enquête sur le passé pour connaître les abus qui ont eu lieu, et faire rentrer les fonds qui auraient été perçus au profit des particuliers. »

Joseph à la reine Julie. Madrid, 12 octobre 1810.

« Ma chère amie, je n'ai pas de tes lettres depuis cinq jours, l'estafette étant en retard. Je me porte bien ; je suis impatient des nouvelles de la maladie de Charlotte et des déterminations de l'Empereur, étant convaincu que les affaires de ce pays, quelque gâtées qu'elles soient, peuvent être rétablies par moi, et par moi seul ; mais il n'y a plus un instant à perdre. Qu'on soit juste et confiant à Paris, et l'on sera bientôt tranquille en Espagne. Il faut pour cela que je puisse dire à la nation qu'elle sera indépendante, et conservera l'intégrité de son territoire ; que je parle et que j'agisse comme je pense, en véritable roi d'Espagne, et en frère de l'Empereur et en prince français; que l'armée soit dans les rapports qu'elle doit avoir avec le lieutenant de l'Empereur; que l'Espagne soit défendue, protégée et pacifiée par son roi. Avec ces moyens moraux, nous aurons la paix : sans cela déchirements continuels, et la France consumera ici ses forces en efforts sanglants et superflus, car ils n'auront pour résultats ni le bien de la France, ni celui de l'Espagne, ni la gloire de l'Empereur. La nation espagnole est plus compacte dans ses opinions, dans ses préjugés, dans son égoïsme national qu'aucune autre de l'Europe; il n'y a pas ici des catholiques et des protes-

tants, pas de nouveaux et d'anciens Espagnols, et tous se feront hacher plutôt que de souffrir un démembrement. Que diraient les habitants des provinces limitrophes à celle de Londres ; que diraient les Provençaux ou les Languedociens, si les uns et les autres étaient menacés de cesser d'être Anglais ou Français ?

Il faut donc avant tout que je sois autorisé à dire que rien ne sera changé à ce qui a été promis à la nation sur son intégrité et son indépendance : hors de là, point de salut pour moi en Espagne ; il faut absolument que les généraux qui, évidemment, ont abusé soient rappelés en France : avec ces deux moyens, tout peut encore se réparer, et la France pourra sous peu retirer de l'Espagne autant de bien qu'elle en éprouve de mal depuis deux ans. Si on ne prend pas ce parti, il n'y en a pas d'autre honorable pour moi que celui de la retraite la plus absolue, comme ma conscience me l'ordonne et que l'honneur me l'inspire. J'espère que tu n'y porteras pas de regrets ; mais je te répète que je ne prendrai ce parti qu'à la dernière extrémité, parce que je pense que le devoir et l'honneur le veulent ainsi. Je t'embrasse avec mes enfants. Le moment est solennel ; tu ne dois pas avoir à te reprocher, ma chère amie, de n'avoir pas éclairé l'Empereur sur ses intérêts véritables, qui sont aussi les miens, comme ils sont ceux de la France et de l'Espagne. »

« Ma chère amie, je reçois ta lettre du 25. Je vois avec plaisir que Charlotte est mieux, et que **Joseph à la reine Julie. 23.**

Madrid, 14 octobre 1810.

Zénaïde continue à se bien porter. Tu me demandes si vous devez partir pour venir ici; tu es plus à même que moi de savoir ce que tu dois faire, puisque la décision de tout ceci dépend de l'Empereur, auprès de qui tu te trouves. Il n'est pas raisonnable que vous vous mettiez en route pour Madrid dans le moment actuel; vous vivez à Morfontaine, je ne sais pas comment vous vivriez ici, tant les affaires sont empirées depuis deux mois, et tant elles empireront tous les jours. Il faut, avant de partir, que tu saches que la négociation entamée avec M. Almenara et Santa-Fé est achevée, et d'une manière convenable. Je ne puis rester ici que roi d'Espagne; l'opinion ne peut être reconquise que par la garantie observée de l'indépendance et de l'intégrité; sans cela, nul espoir de succès, et nulle croyance que je puisse me soutenir ici quand je le voudrais. Si la raison ne prend pas le dessus à Paris sur des calculs erronés, c'est moi quidevrai venir te trouver en France, et pas à toi à venir me rejoindre en Espagne.

Règle-toi donc là-dessus, et viens, au reste, selon que les affaires iront à Paris. Aujourd'hui l'opinion est bouleversée ici, on ne sait que devenir; on voyait un port en moi, on n'y voit plus aujourd'hui qu'un jouet de l'orage qui n'est bon à rien. Aussi les éléments courent dans tous les sens les uns sur les autres. Qu'en résulte-t-il? Je l'ignore; mais sans doute rien pour moi, pour l'Empereur, pour la France, pour l'Espagne. Je resterai digne d'un meilleur sort, et ne serai pas très-malheureux, puis-

que ma conscience ne me manquera jamais : c'est tout ce que je puis te dire. »

« Ma chère amie, je reçois tes lettres du 26 et 28. Je me porte bien. J'attends toujours des nouvelles de Paris. Les affaires d'Espagne ne peuvent bien finir pour nous que par ces deux moyens : Joseph à la reine Julie. Madrid, 17 octobre 1810.

1° Fidélité absolue et entière dans la promesse d'intégrité et d'indépendance faite par moi à la nation, et garantie par l'Empereur ;

2° Le commandement absolu et réel sur les troupes françaises, réuni en mes mains ; et il n'y a pas un moment à perdre.

Sans cela point de salut pour le génie du bien dans ce pays. L'avenir prouvera si j'avais raison. Je t'embrasse avec mes enfants. »

« Je reçois les lettres de Votre Altesse Sérénissime relatives à la formation d'une armée du centre et aux marchandises anglaises et coloniales. Je m'empresserai de seconder de tout mon pouvoir les intentions de Sa Majesté Impériale et Royale. Joseph à Berthier. Madrid, 20 octobre 1810.

Je prie Votre Altesse de vouloir bien agréer la nouvelle assurance de mon sincère attachement. »

« Mon cousin, il faut que l'officier que vous enverrez au général Drouet aille jusqu'à Madrid et Séville. Il portera au duc de Dalmatie les nouvelles de l'armée de Portugal tirées des journaux anglais, et l'ordre de pousser sur la Romana, s'il est vrai qu'il ait marché sur le Portugal. » Napoléon à Berthier. Fontainebleau, 25 octobre 1810.

Napoléon à Berthier. Fontainebleau, 25 octobre 1810.

« Mon cousin, réitérez l'ordre au général Reille de renvoyer à Madrid le 1er et le 2e régiments de marche d'infanterie anciennement formés. — Donnez ordre que le 1er régiment de marche, qui a dû arriver le 20 à Madrid, continue sa route sur l'Andalousie. Le duc de Dalmatie fera incorporer ce régiment, et pourra employer le colonel et les officiers dans son corps. »

Napoléon à Berthier. Fontainebleau, 27 octobre 1810.

« Mon cousin, demandez aux ministres d'Espagne à Paris, des notes précises sur les abus qu'ils reprochent au général X.... Mandez à ce général que je vois avec surprise qu'il se soit attribué des sommes qui ne lui étaient pas dues; qu'il a pris 16 mille francs par mois, traitement qu'on ne fait pas même à un général maréchal, commandant une armée; et qu'il est probable que le Trésor public ne regardera pas cette somme comme légalement reçue. »

Napoléon à Berthier. Fontainebleau, 30 octobre 1810.

« Mon cousin, je vous envoie une lettre du ministre d'Espagne. Faites-moi connaître de quel droit le général X.... a changé la formule de l'administration civile, et pourquoi il arrête la marche des postes. »

Napoléon à Berthier. Fontainebleau, 2 novembre 1810.

« Mon cousin, je suis surpris que le général Drouet se trouvât encore le 23 à Valladolid. Il est nécessaire que vous lui fassiez connaître que je désire beaucoup qu'il fasse une diversion pour tâcher de rouvrir la communication avec le prince d'Essling.

Envoyez-lui la nouvelle que nous avons de Por-

tugal, c'est-à-dire que lord Wellington était, le 17 octobre, avec son armée à 4 lieues de Lisbonne; et que le prince d'Essling était vis-à-vis; que, le 18, il n'y avait pas encore eu de bataille.

Témoignez mon mécontentement au général Dorsenne de ce qu'il a retenu un détachement du 27e léger, faisant partie du régiment de marche. Donnez-lui ordre d'envoyer le plus tôt possible ce détachement à Madrid. »

« Mon cousin, je reçois la lettre du général Drouet du 22 octobre. — Les dispositions qu'il fait pour rouvrir les communications avec le Portugal ne me paraissent pas suffisantes. Réitérez-lui l'instruction d'aller à Almeida, et de réunir des forces considérables pour pouvoir être utile au prince d'Essling et communiquer avec lui. Il faudrait qu'il donnât au général Gardanne, ou à tout autre général, une force de 6 mille hommes avec 6 pièces de canon pour rouvrir la communication, et qu'un autre corps de même force se trouvât à Almeida pour correspondre avec ce général. Il est très-important qu'on puisse correspondre avec l'armée du Portugal pour que, pendant tout le temps que les Anglais ne seront pas rembarqués, on puisse pourvoir à assurer ses derrières.

Napoléon à Berthier. Fontainebleau, 3 novembre 1810.

Envoyez au général Drouet le *Moniteur* d'aujourd'hui, qui contient des nouvelles du Portugal, venues par la voie des journaux anglais.

Aussitôt que les Anglais seront rembarqués, le général Drouet portera son quartier général à Ciudad-

Rodrigo. Mon intention n'est pas que le 9[e] corps s'engage dans le Portugal, à moins que les Anglais ne tiennent encore, et même, dans ce cas, le 9[e] corps ne doit jamais se laisser couper d'Almeida, mais il doit manœuvrer entre Almeida et Coïmbre. Faites comprendre au général Drouet qu'il me tarde fort d'avoir des nouvelles de l'armée de Portugal; que cela est important sous tous les points de vue; et qu'il faut que les communications soient rétablies de manière à avoir des nouvelles, sinon tous les jours, au moins tous les huit jours.

Demandez au général Drouet l'état de toutes les troupes laissées sur les derrières, de la division Séras, de ce qu'a laissé le prince d'Essling, cavalerie, artillerie, infanterie; enfin, de tout ce qui est dans le 6[e] gouvernement. Il pourrait tirer ce qu'il a à Avila, en faisant occuper cette place par des détachements faisant partie de l'armée du centre. Il a beaucoup d'hommes isolés qui pourraient servir à cet objet. — Faites-moi un rapport sur les pays dont se compose l'arrondissement du 6[e] gouvernement : Léon et le pays compris entre Ciudad-Rodrigo et Salamanque n'en font-ils pas partie? »

Napoléon à Berthier. Fontainebleau, 3 novembre 1810.

« Mon cousin, témoignez ma satisfaction au général Dorsenne, en lui prescrivant de prendre des mesures sévères contre les commandants d'armes qui ont laissé voler la poudre.

Cette insouciance doit être réprimée par un sévère châtiment. »

Joseph

« Ma chère amie, j'ai reçu ta lettre dont était por-

teur M. Fournier, qui est arrivé ici avant-hier; je me référe à mes réponses précédentes pour ton voyage, il est subordonné aux décisions qui seront prises à Paris, et qui décideront de mon sort politique. Tant que l'horrible abandon dans lequel on me laisse durera, ni toi ni mes enfants ne devez le partager; vous avez du pain à Mortefontaine, vous n'en auriez ici qu'en l'arrachant à mes serviteurs les plus fidèles, qui bientôt seront obligés de me quitter. A chaque instant du jour et de la nuit, je suis exposé à monter à cheval pour défendre ma vie contre les bandes exaspérées et insurgées qui entourent cette ville qui est aux avant-postes, n'ayant aucune armée qui la couvre contre Valence, ni l'Estramadure, ni Siguenza, ni Avila; à l'heure qu'il est, ma garde est tout éparpillée et employée contre ces bandes, et cette garde n'est pas payée depuis six mois. Il faut que cela finisse d'une manière ou d'autre. Les gouvernements militaires ont achevé la ruine de ce pays. Ou l'Empereur ouvrira les yeux, et tout peut encore être réparé par ses ordres et par moi; ou il persistera dans le système actuel, et j'en serai la victime en Espagne, car la nation ne se calmera jamais tant qu'elle ne verra pas en moi un pouvoir protecteur et un véritable roi; ou je prendrai le parti de me rendre en France à la disposition de l'Empereur, prêt à y vivre en simple particulier, en France, en Italie, en Suisse, en Allemagne. Mais dans aucun cas je ne ferai rien ici qui me dégrade à mes propres yeux et à ceux de la nation, qui sera bientôt gagnée, si je reste digne d'elle et

À la reine Julie. Madrid, 8 novembre 1810.

de moi, et si l'on me rend le pouvoir de protéger les bons et de punir les méchants.

Tu dois donc rester à Paris jusqu'à ce que notre sort soit décidé.

Je patiente tant que je puis par égard pour l'Empereur, pour la famille; mais tout aura un terme. Quand il sera arrivé, tu me verras en France, et tu pourras y partager mon sort avec fierté, puisque par mes sentiments j'en mériterais toujours un bon.

Tous les bruits qui ont couru ici de l'arrivée du prince Ferdinand, viennent des officiers de l'état-major de Belliard.

Si tu es digne de ta position, tu dois dire tout cela à l'Empereur. M. Almenara ne peut pas apprécier ces vérités comme toi. Quand l'Empereur saura tout cela, il fera : ce qu'il voudra: il peut me chasser d'ici quand il veut; il n'a qu'à parler, m'envoyer où il veut, disposer de mon sort : de ce que je crois mon honneur, non. Jamais je ne mériterai de la part des Espagnols le traitement que j'en ai reçu, et je veux que la postérité plaigne une grande nation d'avoir méconnu le roi que le ciel lui avait donné dans sa bonté. Jamais je ne consentirai aux traitements horribles que lui font éprouver les gouvernements militaires, jamais mes mains ne déchireront ses entrailles et ne démembreront ses provinces, et je mourrai digne du trône, en le quittant lorsqu'il sera bien démontré que je ne puis pas y remplir les devoirs d'un roi. »

« Mon cousin, réitérez les ordres en Navarre pour que le général Dumoutier avec sa brigade se porte à Burgos, ainsi que le régiment du grand-duché de Berg. Napoléon à Berthier. Fontainebleau, 9 novembre 1810.

Réitérez l'ordre au général Dorsenne de tenir une forte division d'au moins 8 mille hommes avec de l'artillerie et de la cavalerie entre Burgos et Valladolid, prête à partir, si cela est nécessaire, pour se porter au secours de l'armée de Portugal.

Donnez l'ordre au général Caffarelli d'accélérer le départ de la division Conroux et de tout ce qui appartient au corps du général Drouet, et de tenir toujours des colonnes de cavalerie et d'infanterie en mouvement, pour se concerter avec celles du général Reille et du général Dorsenne, et pousser loin les brigands.

Réitérez l'instruction au général Drouet de se porter à Almeida avec la brigade de cavalerie légère du général Fournier, les divisions Claparède et Conroux, la brigade de cavalerie du général Gardanne, et ce qu'il peut y avoir de disponible.

Le général Gardanne fera l'avant-garde avec sa brigade, et le général Drouet le soutiendra avec son corps, pour pousser les brigands, rouvrir les communications, et se procurer à tout prix des nouvelles du prince d'Essling, en lui recommandant, en général, de ne pas se laisser couper d'avec nous. Vous ferez connaître au général Drouet qu'une division de 7 à 8 mille hommes de la garde se porte entre Burgos et Valladolid, et les soutiendra en cas d'événements; qu'il faut absolument avoir des nou-

velles de l'armée de Portugal et lui être de quelque secours.

Écrivez au général Drouet que si les escadrons de cavalerie qui ont ordre de se rendre à l'armée du centre sont encore du côté de Valladolid, il les retienne jusqu'à ce qu'on ait des nouvelles du Portugal. Ces escadrons seront fort utiles pour faire la police dans les environs de Valladolid. Ils continueront leur route sur Madrid, aussitôt qu'on saura à quoi s'en tenir sur l'armée de Portugal.

De la main de l'Empereur: Envoyez un de vos officiers de Paris, avec l'ordre de ne revenir qu'avec des nouvelles de Portugal. »

Napoléon à Berthier, Fontainebleau, 14 nov. 1810.

« Mon cousin, témoignez tout mon mécontentement au duc de Dalmatie du peu d'énergie qu'il met dans ses opérations; de ce que le 5[e] corps, au lieu de suivre la Romana, qui a fait, à ce qu'il paraît, un détachement sur Lisbonne, et par là de menacer la rive gauche du Tage, vis-à-vis Lisbonne, pour empêcher les Anglais d'avoir toutes leurs forces sur la rive droite, s'est replié sur Séville; de ce que des bruits misérables tiennent en échec l'armée française, et que 10 mille malheureux Espagnols, sans consistance, défendent seuls l'île de Léon. Mandez-lui qu'il n'y a jamais eu plus de 3 régiments anglais à Cadix, et qu'ils sont partis pour Lisbonne; qu'ainsi toute l'île de Léon et la place ne sont défendues que par une garnison espagnole; que je suis d'autant plus surpris de la rentrée du 5[e] corps à Séville, que j'avais donné l'ordre de ta-

lonner la Romana, et de l'empêcher de se porter sur Lisbonne; que rien n'avance devant Cadix; qu'on ne tente rien contre l'île de Léon, qui ne peut être que mal défendue, puisqu'elle ne l'est que par des Espagnols. Je vois avec beaucoup de peine qu'il n'y a de ce côté aucune vigueur dans les opérations militaires. »

Napoléon à Berthier. Fontainebleau, 15 nov. 1810.

« Mon cousin, je vous ai écrit pour des changements à faire dans l'organisation des escadrons de gendarmerie d'Espagne. En y pensant mieux, j'ai préféré refaire moi-même cette organisation, pour que mes idées fussent mieux remplies.

Le ministre de la guerre vous enverra le décret que j'ai pris. J'ai joint cependant ici une copie, pour que vous gagniez deux jours. Expédiez ce décret au général Buquet, et donnez-lui l'ordre de procéder sans délai à cette organisation. Prescrivez aux commandants des gouvernements le nombre d'hommes qu'ils ont à fournir (1). Pour les hommes à envoyer du dépôt de Bordeaux, il faut attendre les ordres du ministre de la guerre. Proposez-moi un homme sûr pour commander cette légion, soit un colonel tiré de la gendarmerie d'élite, soit un de ces bons officiers que nous avons connus à l'armée. J'ai en Espagne de la gendarmerie d'élite; on pourrait y prendre quelques maréchaux des logis, cela leur donnerait de l'avancement. Concertez-vous avec le général Durosnel, qui désignera les hommes que

(1) Voir ce décret à la note E.

le général Buquet pourrait prendre, s'il en avait besoin. »

Joseph à la reine Julie. Madrid, 18 nov. 1810

« Ma chère amie, Marius Clary te dira quelle est ma position ici : je n'y ai plus aucun commandement, et j'y suis devenu un fardeau inutile; j'ai réduit mon assignation civile à 40 mille réaux par jour, et, quelque modique qu'elle soit par rapport aux charges énormes qu'elle doit supporter, elle est impossible à payer sans ôter le pain à des soldats et à des magistrats.

Ces deux faits sont incontestables, et Marius te donnera tous les détails que tu voudras pour les prouver; mon commandement est illusoire, ma position insoutenable, et bientôt à la pitié et au ridicule qui m'assiégent succéderait un juste mépris, si je ne prenais pas le parti que me dictent ma dignité personnelle et la force des choses, plus forte encore que les hommes.

Je suis donc décidé à quitter l'Espagne, où je suis si déplacé, et à me rendre en France, prêt à faire tout ce qui conviendra à l'Empereur pour que mon éloignement des affaires fasse le moins de sensation possible. Je me rendrai près de lui dès qu'il m'aura témoigné qu'il désire me voir; jusqu'à ce que j'aie obtenu cette permission, je m'arrêterai dans une terre que je désire que tu fasses louer à 50 lieues de Paris, dans la Touraine, et que nous pourrons échanger dans la suite avec Mortefontaine; je serai charmé de t'y trouver avec mes enfants, si l'Empereur ne s'oppose pas absolument à ton départ, ce

que je ne dois pas attendre au moins des sentiments de justice qu'il doit à tous ses sujets : et je le redeviens avec plaisir dès que je ne puis plus remplir mes devoirs de roi d'Espagne; je retrouve de la grandeur dans la vie privée, puisqu'elle ne sera pas tous les jours un reproche que je me ferai à moi-même, comme celle que je mène ici depuis l'institution des gouvernements militaires.

Ce n'est pas l'ambition qui m'a fait accepter la puissance, et c'est la raison et le sentiment de ma dignité qui m'en fait abandonner l'ombre, lorsqu'il m'est trop démontré que je ne puis rien pour le bien de l'Espagne et de la France, et que je me déshonore ici comme un idiot, ou un ambitieux intrigant et dissimulé. Je ne suis ni l'un ni l'autre, et je le prouve en quittant le palais des rois, et en témoignant à l'Empereur puissant que je pourrais tromper, par la dissimulation, mes véritables sentiments. C'est ainsi que dans une chaumière je serai digne du trône, que je resterai bon frère, ami du prince puissant dont je ne demanderai plus que la justice qu'il doit à tout Français, en attendant que le temps lui prouve bien quel est l'homme qui mérita moins que moi d'être traité comme je l'ai été depuis un an, quel est l'homme dont l'estime et l'amitié dût plus honorer un autre homme, quelque soit son rang sur la terre.

En rentrant en France, je ne ferai aucun acte public ici, et je ferai dire que je vais voir l'Empereur; le général Belliard, gouverneur de Madrid, et chef de l'état-major d'un corps qu'on appelle du

centre, et dont on me dit commandant, continuera de le commander et de correspondre avec le prince de Neufchâtel. Mais, me dit-on, l'Empereur veut que vous restiez à Madrid. L'Empereur ne peut pas dire à un homme, Parlez, et lui mettre un baillon dans la bouche; l'Empereur ne peut pas vouloir une chose, quand il en empêche évidemment l'existence. Mais l'Empereur prétend que je ne dois pas encore penser à la retraite. Lui convient-il que je retourne à Naples? Je me rappelle qu'il me dit à Venise et à Bayonne qu'il avait été satisfait des rapports qu'il y avait eus avec moi. Je déclare que je suis prêt à y reprendre les mêmes rapports, et à lui donner des preuves nouvelles de mon affection et de ma déférence la plus juste à ses volontés dans ce pays, où cette conduite est compatible avec le caractère des habitants et la position des choses.

D'une manière ou d'autre, ma chère amie, j'espère te revoir sous peu de semaines, quel que soit celui des deux partis que je propose (et dont celui de Naples dépend de l'Empereur plus particulièrement) qui soit adopté. Et je déclare que celui d'une retraite absolue en Touraine ou ailleurs me convient davantage, si l'Empereur la trouve bonne et m'y conserve un peu de bienveillance.

Aie donc le courage de ta position, ma chère amie. Je n'écris pas à l'Empereur; que lui dirais-je que je ne lui aie pas déjà écrit par M. d'Almenara? que lui écrirais-je que tu ne puisses lui dire mieux que moi, en choisissant le temps et l'occasion opportuns? »

« Mon cher oncle, j'ai reçu votre lettre ; et je désirerais beaucoup pouvoir en tout complaire aux désirs de l'Empereur ; mais il est des choses qui sont impossibles avec cette nation, si je dois en être le roi. Il ne me reste pas d'autre parti à prendre, si l'Empereur insiste dans les intentions que votre lettre m'annonce, qu'à me retirer dans une terre à cent lieues de Paris, et à y être résigné à tout avec le calme et la sécurité d'un homme d'honneur, ou de retourner à Naples, où je pourrais complaire davantage à l'Empereur, puisqu'il me dit à Bayonne qu'il avait été très-content de moi. Je suis prêt à y renouer les mêmes rapports, et j'y serai fidèle : je n'ai aucun engagement antérieur avec les Napolitains, et y être comme j'y ai été, c'est tout ce qu'ils ont droit d'attendre de moi. Si cela contente l'Empereur, je suis prêt, comme je suis prêt à tout, plutôt que de contracter en Espagne des engagements que je ne pourrais pas tenir. Connaissant le pays mieux que personne, je sais ce que je puis promettre si je veux réussir.

Joseph au cardinal Fesch. Madrid, 19 nov. 1810.

Dans tout état de cause, comptez sur ma tendre amitié ; mais croyez que je vous dis vrai, que l'état auquel je suis réduit ne peut pas durer deux mois. »

« Ma chère amie, Marius te dira quelles sont mes intentions pour le mariage de Tascher. J'ai fait ce que j'ai dit pour lui et pour les sœurs de Marius. Ce mariage toutefois ne peut pas avoir lieu sans le consentement écrit de l'Empereur ; c'est ma manière

Joseph à la reine Julie. Madrid, 19 nov. 1810.

de voir et ma volonté : je ne peux pas le permettre sans cela. Si l'Empereur signe le contrat, tout est bon, leurs intérêts sont assurés ; si l'Empereur ne veut pas absolument cette alliance et qu'il refuse de donner son consentement écrit, marie tes nièces comme tu voudras : j'approuve tout. »

Napoléon à Berthier. Paris, 20 nov. 1810.

« Mon cousin, vous trouverez ci-joint l'extrait des derniers journaux anglais. Vous sentirez l'importance d'expédier un officier d'état-major au général Drouet, pour lui faire connaître qu'au 1er novembre il n'y avait pas encore eu de bataille ; que la gauche de l'armée française était à Villa-Franca et la droite à Torres-Vedras, et que l'armée anglaise est en position à quatre lieues de Lisbonne ; que 10 mille hommes de milices occupent Coïmbre et interceptent la route ; que la cavalerie n'est presque d'aucun usage ; qu'il est donc important qu'il ne fasse pas de petits paquets, et qu'il rouvre les communications avec le prince d'Essling avec un gros corps ; que je compte, du reste, sur sa prudence pour ne pas se laisser couper d'Almeida.

Il paraîtrait par les journaux anglais que la garnison de Coïmbre se serait laissé surprendre du 10 au 15 octobre, et aurait laissé prendre 1,500 malades ou blessés qui s'y trouvaient.

Réitérez les ordres aux généraux Caffarelli, Dorsenne et Reille pour l'exécution des mouvements que j'ai ordonnés précédemment, c'est-à-dire que la garde se réunisse à Burgos, et que tout ce qui

appartient au corps du général Drouet lui soit envoyé. Recommandez au général Kellermann de ne pas retenir la division Conroux, et de la laisser filer sur Salamanque.

Faites-moi connaître le jour où les fusiliers de ma garde arrivent à Bayonne. Mon intention est qu'ils aient un jour de séjour à Bayonne.

Les détachements qui se trouvent au camp de Marrac joindront leurs compagnies. — Écrivez au duc de Dalmatie pour lui faire connaître ce que disent les Anglais de l'armée de Portugal, et lui faire comprendre l'importance de faire une diversion en faveur de cette armée. »

« Mon cousin, je vous envoie des extraits des journaux anglais. Envoyez-en une note au duc de Dalmatie, et témoignez-lui mon mécontentement de ce que les divisions espagnoles soient arrivées à Lisbonne, et qu'il ne fasse rien. » Napoléon à Berthier. Paris, 22 nov. 1810.

« Mon cousin, donnez des ordres pour que toutes les marchandises provenant de fabriques anglaises qui peuvent être saisies dans toutes les villes d'Espagne occupées par mes troupes soient brûlées sans délai. Napoléon à Berthier. Paris, 28 nov. 1810.

« J'ai reçu la lettre de Votre Altesse Sérénissime. Elle aura vu, par la réponse de l'intendant général de l'armée, combien Sa Majesté Impériale et Royale avait été trompée sur les deux caissons des équipages. Je me serais bien gardé d'en écrire à Votre Altesse, si je n'avais pas reçu par la dernière es- Joseph à Berthier. Madrid, 28 nov. 1810.

tafette un nouveau duplicata sur un objet qui ne mérite de fixer l'attention de personne, puisqu'il repose sur des faits qui n'existent pas.

Un aide de camp du duc de Dalmatie et M. le général Kellermann m'informent de tout ce qu'ils ont appris du général Foy. J'ai écrit au duc de Dalmatie de faire un mouvement sur Badajos. J'ignore s'il jugera devoir faire quelque attention à ce que je lui mande, ne fût-ce que pour rappeler la Romana de ce côté, et en débarrasser l'armée française du Portugal.

J'ai écrit en Andalousie pour que la juridiction consulaire fût respectée, et que les lois sur les prises fussent exactement suivies.

Je prie Votre Altesse d'agréer ma sincère amitié.»

Napoléon à Berthier. Paris, 2 décembre 1810.

« Mon cousin, écrivez au général Reille que je donne l'ordre qu'on lui envoie six chefs de bataillon, dix capitaines, quinze lieutenants et quinze sous-lieutenants. Faites-lui connaître que j'ai vu avec peine ce qui est arrivé à un convoi de poudre; que ces événements ne devraient pas avoir lieu, parce que les convois ne devraient marcher que deux fois par semaine, une fois même s'il le fallait, et devraient toujours être composés des hommes qui rejoignent leurs corps, des courriers, etc., avec un supplément de troupes qui portât toujours la force des escortes à 500 hommes; que je désire que l'on suive rigoureusement cette règle, afin que je n'entende plus dire qu'un convoi a été intercepté. Écrivez la même chose au général Caffarelli; qu'il

règle ses courriers à deux par semaine, tant de Tolosa en Navarre que d'Irun à Burgos et de Vittoria à Bilbao, de sorte qu'ils puissent toujours être tellement escortés qu'ils n'aient rien à craindre. Les poudres, le trésor, les hommes isolés sortant des hôpitaux, tout attendrait que les convois partissent. De cette manière, on n'entendra plus parler des événements qui arrivent si souvent.

Écrivez la même chose au général Buquet, et aux généraux Dorsenne et Kellermann. »

Joseph à la reine Julie. Madrid, 12 déc. 1810.

« Ma chère amie, j'ai reçu les lettres dont étaient porteurs MM. de Santa-Fé et d'Almenara. Elles ne changent rien à ma position et à ma détermination. Je quitterai l'Espagne dès que je pourrai le faire avec honneur. J'attends pour cela des nouvelles du maréchal Masséna, dont je n'ai pas de nouvelles positives depuis celles que le général Foy a données en passant à Valladolid; elles étaient du 3 novembre.

Je plains l'Empereur de ne vouloir pas écouter la voix d'un ami, d'un bon Français, d'un bon frère. Fasse le ciel que je me sois trompé, que j'aie mal vu; et puissé-je être seul victime de l'obstination qu'il met à me méconnaître, et à méconnaître les seuls remèdes applicables aux maux qui désolent ce pays et à ceux dont sont menacées les armées en Espagne. »

Napoléon à Berthier. Paris, 15 déc. 1810.

« Mon cousin, faites-moi connaître s'il est vrai qu'on embarque à Saint-Sébastien des mérinos pour l'Amérique. Donnez l'ordre au général Thouvenot d'en défendre l'exportation, et de les diriger sur la

France. — Donnez l'ordre au général commandant à Burgos de laisser passer l'évêque de Calahorra, et de le faire reconnaître. »

Napoléon à Berthier. Paris, 15 déc. 1810.

« Mon cousin, comment arrive-t-il que la gendarmerie de Santander, de la Biscaye et de l'Aragon n'est pas payée? Écrivez au général Caffarelli pour la Biscaye et Santander, et au général Suchet pour l'Aragon, de prendre des mesures pour faire sur-le-champ solder cette troupe. Les gendarmes doivent être payés avant tout. »

Joseph à Berthier. Madrid, 15 déc. 1810.

« Votre Altesse doit avoir reçu une lettre du général Belliard qui lui annonce le départ du général Manzi avec 1,600 hommes dans la direction d'Alcantara; 1,500 Allemands vont les rejoindre; ce qui portera sa colonne à 3 mille hommes, comme paraît le désirer l'Empereur.

Il paraît qu'il n'y a rien eu de bien marquant en Portugal : nous avons des nouvelles du 4 du courant.

J'ai envoyé en Andalousie le comte de Montarco, ancien gouverneur du conseil de Castille et l'un de mes conseillers d'État, en qui j'ai confiance, pour reprendre les fils épars de l'administration. Je lui ai donné, pour instruction générale, de faire fournir à l'armée tout ce que les règlements de l'Empereur lui accordent, et de me consulter sur le reste.

Depuis la division des armées, M. le maréchal duc de Dalmatie n'entendait plus rien envoyer ici; il comptait disposer de tout. Je verrai s'il sera possible

de faire exécuter les dispositions que l'Empereur a adoptées.

Je prie Votre Altesse de ne pas douter de mon sincère attachement : le marquis d'Almenara ne m'a pas laissé ignorer tout ce que je lui dois de reconnaissance. »

Joseph à la reine Julie. Madrid, 24 déc. 1810.

« Ma chère amie, je reçois tes lettres du 30 novembre et du 2 décembre. Je n'en avais pas reçu par la dernière estafette. Je n'ai pas de nouvelles du Portugal. Je suis étonné que tu n'aies pas reçu mes lettres des 6 et 8 novembre, dans lesquelles je te dépeignais en détail ma position actuelle, et te répétais que j'étais résolu à ne rien faire contre ce que je crois être mes devoirs de roi d'Espagne, et que j'étais résolu à me rendre plutôt en France. Depuis ces lettres, qui paraissent avoir été interceptées, tu auras reçu peut-être celle du 16 et sûrement celle du 18, qui ne te laisseront rien ignorer.

Les résolutions pour que tu puisses partir pour l'Espagne doivent partir de Paris. Tant que le système actuel durera, tu n'as rien à faire ici; car moi-même je serai obligé de me rendre en France dès que je pourrai le faire avec honneur. J'attends l'issue des affaires du Portugal, ou tes réponses à mes lettres du 18 novembre et jours suivants. »

Joseph à la reine Julie. Madrid, 25 déc. 1810.

« Ma chère amie, je t'ai écrit avant-hier; je n'ai pas reçu d'estafette depuis. La fièvre jaune fait beaucoup de ravages à Cadix. Masséna était encore, le 4 décembre, dans ses positions devant Lisbonne.

J'ai confié le gouvernement de Madrid au général

Blaniac, qui était ici à ne rien faire depuis son arrivée de Paris. Je n'étais pas mécontent du général Belliard; mais Blaniac m'évitera beaucoup d'embarras et de tracasseries avec les autorités espagnoles; il n'y a d'ailleurs, à Madrid, presque pas de troupes espagnoles.

Tu auras su que le général Belliard avait été nommé chef d'état-major de l'armée du centre, et tu sentiras que cette place et celle de gouverneur étaient incompatibles, et qu'il me fallait au moins, dans la ville où j'habite, un général qui fût dans des rapports naturels avec mes ministres. »

Napoléon à Berthier. Paris, 26 déc. 1810.

« Mon cousin, faites partir ce soir une estafette pour Bayonne, et écrivez au général Foy, pour lui faire connaître que nous avons des nouvelles de Londres du 22; qu'il en résulte qu'au 3 décembre le prince d'Essling occupait toujours Santarem; qu'il y avait eu quelques affaires d'avant-garde où les Anglais avaient été repoussés, et que lord Wellington avait repris sa position de Lisbonne; que Silveyra se vantait d'un succès à Pinhel, sur l'avant-garde du général Gardanne; qu'il paraîtrait, par les détails que donne Silveyra, qu'il a peu de monde; et que si le général Gardanne avait continué à marcher sur lui, des magasins assez considérables de blé et de biscuit auraient été exposés (1).

Envoyez au général Foy trois exemplaires du *Moniteur* d'aujourd'hui, qui contient les nouvelles re-

(1) Nous avons parlé, au texte de ce livre, de l'opération du général Gardanne.

çues hier de Londres, et prévenez-le que demain on lui enverra le *Moniteur* du jour, où seront des articles relatifs à ces détails, et aussi à ce qui concerne la régence à Londres, ce qui ne laisse pas d'avoir quelque influence sur les affaires de l'armée. »

LIVRE DIXIÈME

ANNÉE 1811.

Situation critique de l'armée de Masséna en Portugal. — Sa retraite sur Almeida dans les premiers jours de mars. — Combat de Redinha (12 mars). — Combat sur la Ceira (15 mars). — L'armée arrive à Celorico (21 mars). — Elle marche sur Garda, et revient prendre position, le 29, derrière la Coa. — Combat de Sabugal (3 avril). — Cantonnements de l'armée de Masséna, le 8 avril. — Investissement d'Almeida par les Anglais. — Bataille de Fuentès de Onoro (5 mai). — Masséna est remplacé par Marmont (11 mai). — Le duc de Dalmatie, ayant rallié le duc de Trévise, s'avance vers Badajos (premiers jours de janvier). — Prise d'Olivenza (22 janvier). — Investissement de Badajos. — Victoire de la Gebora, remportée par le général Girard (18 février). — Prise de Badajos (11 mars). — Les Anglo-Portugais de Beresford, réunis à l'armée de Castanos, reprennent l'offensive (27 mars). — Investissement de Badajos. — Opérations devant Cadix. — Affaire de Chiclana (5 mars). — Bataille d'Albuera (16 mai). — Le duc de Raguse arrive à Mérida (18 juin). — Suite des opérations en Andalousie. — Affaire de Baza (9 août). — Mort du général Godinot. — Siége de Tarifa (fin de décembre). — Opérations en Estramadure. — Affaire d'Arroyo-Molinos (28 octobre.) — Belle retraite du général Girard. — Ravitaillement de Ciudad-Rodrigo (24 septembre.) — Wellington se replie sur Sabujal (26 septembre.) — Le duc de Raguse prend ses cantonnements de Salamanque à Tolède. — Dorsenne revient dans les provinces en deçà de l'Ebre. — Wellington s'établit à Froneda (fin de 1811). — Opérations en Catalogne et en Aragon. — Opérations des armées dans le nord et au centre de l'Espagne. — Voyage du roi à Paris (du 23 avril au 27 juin.) — Sa rentrée à Madrid (15 juillet.) — Travaux du roi. — Probabilité d'une rupture prochaine avec la Russie. — Joseph se déclare prêt à renoncer à la couronne, si les secours promis par la France ne sont pas envoyés. — Fin de l'année 1811.

Au commencement de l'année 1810, l'armée de Portugal était dans les positions de Santarem, at-

tendant l'effet des nouvelles promesses qu'on venait de lui faire. Des lettres du prince de Neufchâtel lui annonçaient que le 5e corps, qui faisait partie de l'armée d'Andalousie, avait l'ordre de marcher sur le Tage vers Villa-Flor et Montalvao, pour favoriser ses opérations; que l'armée de l'intérieur devait faire occuper Coria et Placencia, et qu'après la prise de Tortose, l'armée d'Aragon se rapprocherait du centre de l'Espagne. Ces lettres portaient aussi l'ordre de passer le Tage, et de couvrir les têtes de ponts par des fortifications; elles approuvaient toutes les opérations du maréchal pour contenir l'ennemi dans ses positions, et regardaient le temps gagné comme un avantage suffisant, dans les circonstances où se trouvait l'Europe. Malheureusement pour le maréchal, les espérances données par le major général ne se réalisèrent pas. L'armée du centre, loin d'être en état d'envoyer des troupes sur les frontières du Portugal, pouvait à peine suffire à donner la chasse aux guérillas qui infestaient la Nouvelle-Castille et se montraient parfois sous les murs de Madrid; et le général Suchet continua à faire des siéges en Aragon et en Catalogne. Le duc de Dalmatie se porta, à la vérité, en Estramadure avec une partie de son armée; mais, au lieu de s'avancer vers le Tage pour faciliter à l'armée du Portugal le passage du fleuve, il mit le siége devant Badajos; de sorte que ce fut le prince d'Essling qui favorisa les opérations du maréchal Soult, en contenant devant lui l'armée anglo-portugaise, tandis que, d'après les lettres de Paris, c'était ce maréchal qui devait favoriser celles

de Masséna. Cependant, la situation de l'armée du Portugal devenait tous les jours plus critique. Après avoir consommé les subsistances que les habitants des contrées environnantes avaient abandonnées, on envoya au loin des détachements pour tâcher de s'en procurer. Ces détachements parcouraient les montagnes, fouillaient les bois et les vallons, et emmenaient les bestiaux qu'ils y trouvaient. Quelquefois ils rencontraient dans de profondes retraites des populations qui s'y étaient réfugiées, leur enlevaient des subsistances, et les contraignaient par la violence à livrer celles qu'elles avaient enfouies. Ces recherches devenant de jour en jour moins productives, on multiplia les détachements, et on les poussa à de très-grandes distances; on toléra les maraudeurs, et chaque compagnie eut les siens; la moitié de l'armée était employée à nourrir l'autre moitié. De grands et inévitables désordres s'ensuivirent; des crimes furent commis; mais comment contenir dans le devoir des soldats abandonnés à eux-mêmes, affamés, et sous les yeux desquels se présentaient sans cesse les cadavres de leurs camarades assassinés par les habitants? Si lord Wellington eût attaqué vivement les Français ainsi éparpillés, il leur eût fait essuyer probablement des pertes considérables; il se borna à faire quelques démonstrations insignifiantes, et laissa à la disette le soin de délivrer le Portugal de ses ennemis, au lieu d'employer la force des armes. En effet, les détachements et les nombreux maraudeurs qui les suivaient ne rapportant plus rien, le maréchal Masséna se trouva dans l'impossibilité d'at-

tendre plus longtemps le secours de l'armée d'Andalousie, retenue devant Badajos, et dut songer à rentrer en Espagne, afin de prévenir la destruction totale de la sienne.

Le prince d'Essling aurait pu se retirer sur Castel-Branco et Larza-la-Mayor, contrée où il eût trouvé quelques ressources pour faire vivre ses troupes. Il eût été de là à portée de se lier à la portion de l'armée du midi qui assiégeait Badajos; mais, n'ayant aucune confiance dans la coopération de cette armée, il préféra reprendre la route qu'il avait suivie en allant à Lisbonne, afin de se rapprocher d'Almeida et de Ciudad-Rodrigo, ses places d'armes, où il espérait trouver une partie des troupes restées en réserve dans la Vieille-Castille, et où il avait laissé les dépôts, les effets d'habillement, les caisses et les munitions. Il avait l'intention de passer le Mondégo à Coïmbre, et de s'y arrêter quelques jours, pour laisser prendre l'avance aux malades et aux équipages.

Dès les premiers jours de mars 1811, tout ce qui pouvait embarrasser la marche prit la direction de Coïmbre. Le 6, les colonnes se mirent en mouvement : le 8e corps sur Torres-Novas, et le 2e sur Thomar. Le lendemain, le duc d'Abrantès prit la direction de Pombal, et le général Reynier suivit la route d'Espinhal. Ce ne fut que quand les dernières troupes sortirent de Torres-Novas qu'on brûla les ponts construits avec tant de peine, et non pas quelques jours avant le mouvement, comme on l'a écrit mal à propos. Pendant ce temps, le maréchal

Ney rassemblait son corps d'armée et la cavalerie à Leyria. Le 9, il se retira sur Pombal, où il se réunit au 8e corps.

Si, pendant que l'armée exécutait un changement de front, l'aile gauche en arrière, lord Wellington eût attaqué vivement à Leyria le maréchal Ney, qui formait le pivot de cette manœuvre, les Français eussent peut-être essuyé un échec; mais il paraît que, par ses dispositions, Masséna sut tenir son adversaire jusqu'au dernier moment dans l'incertitude sur ses véritables intentions. La cavalerie anglaise ne se présenta sur la route de Pombal que le 10, au moment où les Français prenaient position sur la rive droite de la Soure (1).

Le 11 au matin, l'armée fit halte sur les hauteurs en avant de Redinha, pour donner aux nombreux malades qu'elle menait à sa suite et aux équipages le temps de franchir le défilé que forme le village et le pont étroit sur lequel on passe l'Adancos. Le 8e corps et la division Loison suivirent le mouvement, et s'arrêtèrent sur des hauteurs qu'on rencontre au débouché du défilé; deux divisions du 6e corps restèrent en position en avant de Redinha. Le 2e corps continuait à suivre la route d'Espinhal. Le comte d'Erlon, qui disait avoir des ordres particuliers, et devoir se rendre dans son commandement territorial, poursuivait sa marche sur Ponte-de-Marcella.

Le 12, le maréchal Masséna se retira sur Con-

(1) L'armée anglaise ne découvrit le mouvement de retraite de Masséna que plusieurs heures après qu'il eut été effectué.

deixa. Le maréchal Ney, chargé de faire l'arrière-garde, fit occuper par la division Marchand et la plus grande partie de son artillerie les hauteurs en arrière de Redinha, que l'armée venait de quitter, et resta en avant du défilé avec une seule division, le 3e régiment de hussards, quelques escadrons de dragons et 6 bouches à feu. Il fut attaqué dans la soirée par 30 mille hommes; mais Ney était là, c'est-à-dire que les troupes firent des prodiges de valeur. Obligé néanmoins de céder à l'immense supériorité du nombre, le maréchal ordonna la retraite. L'ennemi se porta aussitôt rapidement en avant, dans l'espoir de détruire aisément un faible corps entassé dans un défilé. Toutefois, quelques charges vigoureuses du 3e de hussards et des 27e et 50e de ligne le firent rebrousser chemin, lui tuèrent beaucoup de monde, et le rendirent plus circonspect. La division passa la rivière sur le pont et à des gués reconnus à l'avance, et alla se rallier sous la protection de celle du général Marchand et de toute l'artillerie du 6e corps. L'ennemi ne chercha pas à pousser plus loin ses avantages. Ce combat fut très-glorieux pour le maréchal Ney et les troupes à ses ordres. L'armée combinée ne put entamer une poignée de braves placés dans une assez mauvaise position.

Cependant, les reconnaissances envoyées sur Coïmbre ayant rapporté que la ville était occupée par des milices, le pont coupé, et les gués impraticables à cause de la crue des eaux, le prince d'Essling, qui n'avait pas d'équipage de ponts, dut

renoncer à passer le Mondégo. Mais il voulait contenir l'ennemi sur la route de Coïmbre pendant un ou deux jours, pour donner à l'artillerie, aux équipages et aux malades le temps de défiler sur la nouvelle direction. Le maréchal Ney, assure-t-on, lui promit de rester 24 heures dans la position qu'il venait de prendre en arrière du défilé de Redinha, et 24 heures en avant de Condeixa; et le prince d'Essling, se basant sur cette promesse, se porta avec les divisions Loison et Clausel à Fuente-Cuberta, pour assurer la gauche du 6e corps. Cependant, le 13 au soir, ce corps avait abandonné Condeixa, ainsi que l'embranchement du chemin de Fuente-Cuberta, et marchait dans la direction de Miranda de Corvo. Masséna ne fut instruit de cet événement que par la cavalerie anglaise, arrivée par les derrières jusqu'à son quartier général, où il courut le danger d'être fait prisonnier. L'ennemi fut repoussé sur l'embranchement des chemins, et le maréchal se retira pendant la nuit sur Miranda de Corvo. Le maréchal Ney l'y suivit dans la journée du 14, et le général Reynier, qui se trouvait à Louza, communiqua avec l'armée. Les maréchaux eurent à Miranda une vive altercation, qui accrut la mésintelligence qui régnait déjà entre eux.

Le 15 au matin, le 2e corps, le 8e, et la division Loison, du 6e, prirent position sur la rive droite de la Ceira, en arrière du village de Foz de Arronce. Le maréchal Ney reçut ordre de passer également la rivière et de ne laisser qu'un détachement sur la rive opposée, pour couvrir la marche de quelque

artillerie et de quelques équipages. Malgré cet ordre, le maréchal resta sur les hauteurs de la rive gauche de la Ceira avec ses deux divisions. L'ennemi s'étant présenté sur le soir, il y eut un engagement sérieux qui faillit devenir funeste au 6[e] corps, et qu'on aurait évité si on s'était conformé aux intentions du général en chef. Heureusement, la présence du maréchal Ney remédia à tout; il repoussa l'ennemi, et à la nuit il opéra sa retraite et fit sauter le pont. Immédiatement après, les colonnes commencèrent à filer sur Ponte-Murcella. Le 17, toute l'armée prit position sur la rive droite de l'Alva. Elle espérait s'y reposer un ou deux jours; mais les Anglais s'étant emparés d'un pont, à deux lieues sur la gauche, elle fut obligée de continuer sa retraite sur Celorico. Cette marche fut rapide, parce que, dès l'instant qu'on quitta la route de Coïmbre pour suivre le chemin peu praticable de Ponte-Murcella, on détruisit quantité d'équipages. Le 21, l'armée arriva à Celorico, faiblement suivie par l'ennemi.

Le maréchal Masséna ne pouvait rester longtemps à Celorico, où il n'y avait pas moyen de faire vivre ses troupes. En se retirant sur Almeida et Ciudad-Rodrigo, pays épuisé par deux siéges et par le séjour de l'armée pendant cinq mois, il ne pouvait s'y arrêter que quelques instants, à moins de consommer les approvisionnements de ces places. S'il s'en éloignait, dans la direction de Salamanque et Toro, il donnait à l'ennemi la facilité de les assiéger, et se mettait dans l'impossibilité d'arriver assez

promptement au secours du 5[e] corps, dans le cas où lord Wellington porterait une partie de son armée en Estramadure; au lieu qu'en s'établissant vers Coria, entre l'Elja et l'Alagon, et sur les deux rives du Tage, pays qui avait moins souffert, il se liait avec le 5[e] corps et l'armée du centre, menaçait de nouveau le centre du Portugal et les lignes de Lisbonne, obligeait lord Wellington à suivre son mouvement, et reportait le théâtre de la guerre sur le Tage. Le maréchal, décidé à prendre ce dernier parti, ordonna de rester en position pendant deux jours aux environs de Celorico, pour y ramasser les vivres qu'on y trouverait encore, et d'envoyer dans les places les blessés et les malades : il se proposait de diriger de ces places, sur Coria, les dépôts, les effets d'habillement et les caisses, etc., etc. Ce projet, qu'approuva beaucoup le général Reynier, fut désapprouvé par le maréchal Ney. Quand ce dernier reçut l'ordre de marche, il écrivit non-seulement qu'il refusait d'obéir, mais que le lendemain il se retirerait sur Almeida. Le général en chef, ne pouvant tolérer une désobéissance aussi formelle, lui ôta le commandement du 6[e] corps, et le confia au général Loison, le plus ancien général de division.

L'armée marcha de Celorico sur Garda, où elle s'arrêta pendant quelques jours. Nous ignorons pourquoi, dans cet intervalle, le prince d'Essling changea d'avis : au lieu de continuer son mouvement sur Coria, il ramena le 29 l'armée derrière la Coa, la gauche à Sabujal, et la droite dans la di-

rection d'Almeida, le 8e corps et le quartier général à Alfayates.

Le 3 avril, le général Reynier fut attaqué à Sabujal par des forces bien supérieures. Après un violent combat, également honorable pour le général et les troupes du 2[e] corps, il fit sa retraite sur Alfayates. Le lendemain, toute l'armée se replia sous les murs d'Almeida et de Ciudad-Rodrigo. Masséna, ne pouvant occuper longtemps cette position sans consommer les approvisionnements de ces places, ne laissa qu'une division sous les murs de Ciudad-Rodrigo; et le 8 avril il envoya les 2[e], 6[e] et 8[e] corps prendre des cantonnements dans les provinces de Salamanque, de Toro et de Zamora; le 9[e] resta à San-Felicès. L'armée ennemie, manquant aussi de vivres, rétrograda sur Celorico, afin de se rapprocher de ses magasins. Un corps de 20 mille hommes, sous les ordres du général Spencer, investit étroitement la place d'Almeida.

Cependant le maréchal Masséna, qui n'ignorait pas que le général Brenier, gouverneur de cette place, n'avait des vivres que pour peu de temps, s'apprêta à le secourir. Les Anglais, informés de ses préparatifs, se concentrèrent sur l'Agueda et la Coa.

Le 2 mai, le prince d'Essling, ayant sous ses ordres les 2[e], 6[e], 8[e] et 9[e] corps, la cavalerie du général Montbrun, et 1,200 chevaux de la garde impériale, que mit à sa disposition le maréchal duc d'Istrie, général en chef de l'armée du nord, en tout environ 35 mille combattants, déboucha de

Ciudad-Rodrigo, repoussa les avant-postes ennemis et prit position sur l'Azava, la droite à Marialva et la gauche à Espeja. La gauche et le centre de l'armée ennemie étaient en ligne de bataille, en arrière de la petite rivière la Duas-Casas, sur un coteau d'un accès difficile, qui se prolongeait depuis Villa-Formosa jusqu'aux ruines du fort de la Conception. Le village de Fuentes de Onoro, un peu en avant du centre, était fortement occupé : sa droite s'étendait sur un terrain plus accessible, jusqu'à Navas de Avel. Sa force était, suivant les rapports français, d'environ 50 mille hommes, la plupart troupes anglaises, et seulement de 29 mille hommes d'après les rapports anglais. Le lendemain, les Français marchèrent en avant, le 2e corps formant la droite sur Alameda, d'où il chassa l'ennemi, et le 6e formant la gauche, sur Fuentes de Onoro. Le général Loison commit la faute de faire attaquer ce village sans en avoir reçu l'ordre, et même contre les représentations du premier aide de camp du général en chef, et fixa ainsi l'attention de l'ennemi sur ce point important. Malgré la vigueur de l'attaque, les Français ne purent se rendre maîtres que de quelques maisons de la partie inférieure du village.

La possibilité d'établir l'armée en potence sur la droite de l'ennemi, très-accessible au milieu d'un plateau large et dégarni d'obstacles, ayant été reconnue dans la journée du 4, le 6e corps et la cavalerie du général Montbrun reçurent ordre de se porter vers Navas de Avel et Pozo-Bello, pour atta-

quer cette droite, la rejeter sur le centre et tourner le village de Fuentes de Onoro, que le 9e corps était chargé d'enlever. Le 8e corps et la cavalerie de la garde devaient soutenir les 6e et 9e, et le 2e contenir la gauche de l'ennemi par des attaques entre Almeida et Fuentes de Onoro. Le mouvement de flanc de la droite à la gauche, pour se porter sur les points d'attaque, qui aurait dû être exécuté avant la pointe du jour, fut retardé de 2 à 3 heures, ce qui permit à lord Wellington de découvrir le projet de son adversaire, et lui donna le temps de faire des dispositions pour s'y opposer.

Le 5 au matin, le général Montbrun mit promptement en déroute la cavalerie espagnole de don Juan, qui s'était réunie aux Anglais, et perdit des moments précieux à la poursuivre ; de sorte qu'il ne se trouva pas à portée de tomber sur l'infanterie qui défendait les bois et le village de Pozo-Bello, lorsqu'elle fut mise en fuite par le 6e corps. Mais, revenu sur ses pas, il chargea et culbuta la cavalerie anglaise, placée en entier à l'aile droite. Le général Fournier, à la tête des 7e et 13e de chasseurs à cheval, sabra trois bataillons des gardes qui appuyaient cette cavalerie. M. Dulimbert(1), adjudant-major du 13e, fit prisonnier le général qui les commandait. L'aile droite des Anglais se retira dans le

(1) Cet officier, mort il y a peu d'années officier général, épousa, à son retour d'Espagne, une des filles du maréchal Jourdan. Quoique simple capitaine à la bataille de Fuentes de Onoro, il joua un rôle important dans cette affaire, en entraînant à la charge son régiment et celui qui était à sa gauche, après la mise hors de combat des officiers supérieurs du 13e de chasseurs.

plus grand désordre en arrière de Fuentes de Onoro et de Villa-Formosa. Lord Wellington fit tirer à mitraille sur les troupes des deux partis, afin d'arrêter les chasseurs français. Ces braves chasseurs furent criblés, le général Fournier démonté, les colonels blessés. Le général qui commandait la cavalerie de la garde impériale refusa d'obéir à l'ordre de se rapprocher du champ de bataille pour soutenir l'intrépide Montbrun (1). Le 6e corps, qui, après s'être emparé des bois et du village de Pozo-Bello, aurait dû marcher dans la direction du défilé et tourner Fuentes de Onoro, se jeta trop à droite, et le 9e corps n'attaqua pas assez vivement ce village. Le maréchal Masséna ne se trouvant pas là dans ce moment, les généraux laissèrent échapper l'instant critique qui décide ordinairement du succès ou de la perte des batailles; et lord Wellington profita de leur indécision pour former plusieurs lignes en arrière du défilé, en potence de sa ligne primitive, avec les troupes qu'il retirait de sa gauche depuis la pointe du jour. Il réunit sur cette nouvelle position une grande quantité d'artillerie. Lorsque le prince d'Essling arriva, le défilé devenait presque inattaquable. Les troupes des deux partis s'amoncelèrent successivement sur ce point; mais l'avantage du terrain étant du côté des Anglais, on ne put forcer ni le village de Fuentes de Onoro, ni le ravin où il était adossé.

Le général Pelet, aide de camp de Masséna, qui

(1) L'ordre lui fut porté par le lieutenant maintenant général de division duc de Reggio, fils du maréchal.

a fait une relation de cette bataille, ajoute les réflexions suivantes : « Le fait est que chacun des gé-
« néraux était devenu étranger à l'armée de Por-
« tugal : Loison savait qu'il était remplacé par le
« maréchal Marmont ; le 9e corps allait quitter l'ar-
« mée pour passer le Tage, et son général l'avait
« ménagé ; Reynier espérait et demandait un com-
« mandement séparé ; il ne fit ni le moindre mouve-
« ment d'attaque, ni même une démonstration
« contre la gauche de l'ennemi ; Junot retournait à
« Paris ; la plupart des généraux de division n'étaient
« plus mentionnés dans la nouvelle organisation de
« l'armée. »

Nous dirons de plus qu'il eût été facile au duc d'Istrie de mettre momentanément à la disposition de Masséna 12 à 15 mille hommes d'infanterie, qui auraient assuré la victoire.

Il est heureux pour lord Wellington que des causes qu'il ne pouvait prévoir aient empêché les Français de pousser ces premiers avantages avec plus d'ensemble et plus de vigueur ; car, s'ils eussent emporté Fuentes d'Onoro et le défilé, l'armée anglaise, qui avait à dos la place d'Almeida et le ravin de la Coa, sur lequel il n'y a qu'un passage praticable aux voitures, eût été grandement compromise.

Quoique le résultat de la bataille n'eût pas été au désavantage du général anglais, non-seulement il n'osa rien entreprendre pendant les jours suivants, mais il crut nécessaire de se retrancher fortement. Le prince d'Essling ne pouvant plus songer à l'attaquer, et perdant l'espoir de communiquer avec le

général Brenier, lui envoya, par trois émissaires qui partirent par des chemins différents, l'ordre de faire sauter les remparts d'Almeida, et de tâcher de se retirer avec la garnison. Un des émissaires arriva; et le 7, à minuit, trois salves d'artillerie de la place indiquèrent que l'ordre était parvenu. Pendant la nuit du 10, le général Brenier sortit d'Almeida à la tête de la garnison, forte de 1,100 à 1,200 hommes, tomba à l'improviste sur les postes ennemis, et s'ouvrit un passage. En même temps une forte explosion annonça que la place était détruite. Le général Brenier, constamment harcelé par l'ennemi, atteignit heureusement San-Felicès, où il se réunit au général Reynier. Ce même jour, le maréchal Masséna reçut à Ciudad-Rodrigo l'avis de son rappel. Le maréchal Marmont, qui le remplaça, fit rentrer l'armée en cantonnement dans les environs de Salamanque.

Cette expédition de Portugal échoua comme les deux précédentes, parce qu'on ne tint pas assez compte des obstacles d'un pays montagneux et raviné, du désespoir d'une nation unanime; parce qu'on ne proportionna les moyens d'attaque qu'au nombre et à la nature des armées régulières à combattre; parce qu'on ne prit pas assez de précautions pour assurer les communications avec l'Espagne, et la subsistance des troupes qu'on lançait au milieu d'une population en armes enlevant ou détruisant toutes les denrées.

Nous avons dit que l'Empereur avait ordonné au duc de Dalmatie de se porter, avec toutes les troupes dont il pourrait disposer sur le Tage, à Villa-Flor et

Montalvao, afin de se mettre en communication avec le prince d'Essling et le seconder dans ses opérations contre l'armée anglaise. C'était en effet cette armée qu'il fallait détruire, ou du moins forcer à se rembarquer, puisque sa présence dans la Péninsule mettait un obstacle invincible à la pacification. Mais le maréchal Soult se souciait peu de s'exposer à perdre momentanément les provinces sur lesquelles il exerçait une autorité sans limites, pour aller aider son collègue à faire la conquête du Portugal. Prétextant qu'il ne pouvait laisser derrière lui les places occupées par l'ennemi, il s'attacha à faire des siéges, et pendant ce temps l'armée du Portugal acheva de se désorganiser, et rentra en Espagne. Nous ne partageons pas l'opinion de ceux qui ont approuvé la prudence du duc de Dalmatie. Après l'expulsion de l'armée anglaise de la Péninsule, il eût été facile de se rendre maître des places; et en supposant qu'on eût été obligé d'évacuer Séville, et même les lignes devant Cadix, on y serait bientôt rentré lorsqu'on n'aurait plus eu à s'occuper de l'armée de lord Wellington. D'ailleurs, les opérations devant Cadix, auxquelles on donnait un si haut degré d'importance, à quoi ont-elles abouti? A rien. Pouvait-on se flatter de réduire cette place sans être maître de la mer (1)?

Dans les premiers jours de janvier 1811, le duc de Dalmatie arriva à Monasterio avec tout ce qu'il avait pu retirer de Cordoue et de Séville, et se réu-

(1) Les réflexions, les considérations qui précèdent sont tirées des Mémoires de Jourdan.

nit au duc de Trévise, commandant le 5e corps. L'armée française, s'étant avancée dans la direction de Badajos, remporta divers avantages sur les troupes espagnoles, chargées de la défense de l'Estramadure, et les obligea à se réfugier dans les places fortes. Le général Ballesteros, qui manœuvrait sur la gauche des Français avec 5 à 6 mille hommes, et qui annonçait l'intention de se porter sur Séville, fut poursuivi par la brigade du général Pépin, qui lui fit éprouver quelque perte. Plus tard, cette division espagnole, atteinte près de Castilegos, dans le comté de Niebla, par le général Gazan, fut dispersée, et perdit son artillerie.

Le 11, le maréchal Soult fit investir Olivenza. Cette place, en mauvais état, mal armée et mal approvisionnée, se rendit le 22; la garnison, forte d'environ 4 mille hommes, fut prisonnière de guerre.

Immédiatement après la prise d'Olivenza, le duc de Dalmatie forma l'investissement de Badajos, sur la rive gauche de la Guadiana, tandis que la cavalerie passait sur la rive droite, pour observer les divisions de Carero et de Mendizabal, nouvellement revenues du Portugal, campées sur la droite de la Gébora et sous la protection du fort de San-Cristoval.

Malgré les fréquentes sorties de la garnison, les assiégeants poussèrent rapidement leurs travaux, et, le 11 février, ils prirent d'assaut le fort de Pardaleros.

Cependant le duc de Dalmatie sentait que, pour hâter la reddition de la place, il fallait ôter aux assiégés l'appui des deux divisions campées sous le fort de San-Cristoval; mais il fut obligé d'attendre

que les eaux de la Guadiana et de la Gébora, sorties de leur lit, fussent écoulées. Enfin le 18, il fut en mesure de faire passer sur la rive droite de la Guadiana du canon et de l'infanterie. Ce même jour, une batterie de mortiers parvint à jeter des bombes dans le camp de ces divisions, et les força à prendre une nouvelle position, à quelque distance du fort. Le lendemain, les Français franchirent la Gébora. Le général Girard, qui commandait l'infanterie française, se porta entre le fort de San-Cristoval et l'ennemi, et les attaqua à la baïonnette, tandis que le général Latour-Maubourg faisait charger la cavalerie sur la rive gauche. Les Espagnols, mis en fuite, laissèrent sur le champ de bataille 8 à 900 morts, 5 drapeaux, 17 pièces de canon, 20 caissons et 5,200 prisonniers. Ceux qui parvinrent à s'échapper se refugièrent dans Elvas et dans Badajos.

Après la victoire de la Gébora, les travaux du siége furent poussés avec activité. De leur côté, les insurgés se défendirent avec vigueur, et ce ne fut que le 11 mars, lorsque la brèche était praticable, que le gouverneur se rendit prisonnier de guerre avec la garnison, forte de 9 mille hommes.

A cette époque, l'armée de Portugal était en pleine retraite. Le duc de Dalmatie, n'étant plus à temps de la secourir, retourna en Andalousie, et laissa en Estramadure le duc de Trévise avec le 5e corps. Ce maréchal se rendit maître successivement des forteresses d'Albuquerque, de Valence et de Campo-Mayor, en mauvais état, mal armées, et dans lesquelles quelques centaines d'hommes te-

naient garnison. Ces bicoques furent détruites, et leur armement porté à Badajos.

Le duc de Dalmatie, prévoyant que si lord Wellington parvenait à forcer le maréchal Masséna à évacuer le Portugal, il marcherait sur l'Estramadure, demanda dès le 13 mars, à Berthier, que l'Empereur donnât ordre au roi d'envoyer des troupes de l'armée du centre pour garder les places d'Olivenza et de Badajos, et qu'une partie de cette armée fût mise à sa disposition.

Du reste, ses craintes étaient fondées. Lord Wellington, voyant l'armée française du Portugal en pleine retraite, détacha le maréchal Beresford à la tête de 15 mille Anglo-Portugais, qui se réunirent à l'armée espagnole, commandée par le général Castanos depuis la mort du général la Romana. Le 27 mars, cette nouvelle armée arriva à Campo-Mayor. Le général Latour-Maubourg, qui y était resté en observation avec 500 chevaux, se reploya sur Badajos, et de là sur le 5e corps. Le 4 avril, l'ennemi passa la Guadiana, et s'empara d'Olivenza, où on avait laissé 400 hommes. Le maréchal Mortier, n'étant pas en état de livrer bataille à une armée si supérieure en nombre, et voyant ses communications menacées par les partis qui s'étaient jetés sur ses derrières, commença à battre en retraite en se rapprochant de l'Andalousie. Les alliés investirent Badajos.

Avant de nous occuper des opérations qui eurent lieu devant cette place, il est nécessaire de jeter un rapide coup d'œil sur les tentatives que fit l'ennemi

pour détruire les travaux des Français devant Cadix, pendant que le duc de Dalmatie était en Estramadure.

Sur la fin du mois de février, un corps de troupes tirées de Cadix, de Gibraltar et de divers autres points, que les rapports des généraux français évaluent à 22 mille hommes, dont 10 mille anglais, débarqua à Tarifa et à Algésiras, et se dirigea sur Chiclana, dans l'intention de faire lever le siége de la place, et de détruire les batteries et les ouvrages des assiégeants. Le 4 mars, l'avant-garde arriva en vue des avant-postes du duc de Bellune. Ce maréchal ne laissa dans ses lignes que ce qui était indispensable pour les garder, et réunit à Chiclana toutes ses troupes disponibles (environ 12 mille hommes).

Le 5 au matin, l'action fut engagée. On combattit de part et d'autre avec acharnement. Cependant les alliés, malgré la supériorité de leur nombre, n'obtinrent aucun avantage. Voyant qu'ils ne pouvaient atteindre le but qu'ils s'étaient proposé, ils prirent le parti de se réfugier dans l'île de Léon par un passage qu'ils surprirent près de San-Pietri, et les Français rentrèrent dans leurs lignes. Cette affaire fut très-meurtrière ; chacun des deux partis y perdit environ 3 mille hommes. On eut à regretter le général Ruffin, blessé mortellement et resté au pouvoir de l'ennemi. Quoique le duc de Bellune, par ses dispositions et la valeur de ses troupes, eût déjoué complétement le projet de ses adversaires, le général Graham, qui commandait les Anglais, ne s'attribua pas moins la victoire.

Si le général Sébastiani, en apprenant le débarquement de l'armée des alliés à Tarifa et à Algésiras, eût pu rassembler ses troupes disponibles, et marcher rapidement au secours du duc de Bellune, il est probable que cette armée eût été détruite; mais, menacé par l'armée espagnole de Murcie et par de nombreuses bandes réunies dans les montagnes de la Ronda, il supposa aux ennemis l'intention de marcher contre lui. Lorsqu'il fut instruit de la direction qu'ils avaient prise, il mit ses troupes en mouvement; mais il était trop tard.

Le duc de Dalmatie, à peine rentré à Séville, dut songer à marcher au secours de Badajos, que menaçait Beresford. L'armée des alliés était composée de deux divisions anglaises, d'une division portugaise, de 14 mille Espagnols commandés par les généraux Castanos et Blake, et de quelques régiments de cavalerie; en tout, 27 mille hommes et 32 pièces de campagne. L'équipage de siége était réuni dans les places de l'Alentejo. Dès les premiers jours de mai, la place fut resserrée sur les deux rives de la Guadiana, et la tranchée ouverte dans la nuit du 8 au 9. Les attaques principales furent dirigées contre le fort de San-Cristoval, sur la rive droite, et contre le château. Le général Philippon, gouverneur de Badajos, défendit les approches par de vigoureuses sorties; et les assiégeants n'avaient fait que de bien faibles progrès, lorsque le 13, Beresford, apprenant la marche du maréchal Soult, ordonna de lever le siége, et réunit son armée en arrière de la petite rivière d'Albuera.

Le duc de Dalmatie s'avançait effectivement dans l'intention de livrer bataille. Voici ce qu'il écrivait de Séville, le 4 mai, au prince de Neufchâtel : « Je « pars dans quatre jours, avec 20 mille hommes, « 3 mille chevaux et 30 pièces de canon, pour « rejeter au delà de la Guadiana les corps ennemis « qui se sont répandus en Estramadure, dégager « Badajos, et faciliter l'arrivée du général comte « d'Erlon. Si les troupes que ce général amène « peuvent se réunir à celles que je conduirai, et si « les troupes qui sont parties des armées du nord « et du centre arrivent à temps, j'aurai en Estra- « madure 35 mille hommes, 5 mille chevaux, et « 40 pièces de canon de campagne. Alors je livre « bataille aux ennemis, quand bien même toute « l'armée anglaise qui est sur le continent serait « réunie; et ils seront vaincus. »

Soult n'ayant pas été rejoint par les renforts qu'il attendait, son armée, forte seulement de 20 mille hommes et de 3 mille chevaux, se trouva trop inférieure à celle de l'ennemi. Le 15, il campa à Santa-Marta, à 3 lieues des alliés.

Beresford était en position sur la rive gauche de l'Albuera, petite rivière guéable, mais dont les bords sont escarpés : sa gauche s'étendait un peu au delà du village d'Albuera ; son centre et sa droite se prolongeaient presque parallèlement à la rivière, sur des sommités qui commandent le terrain environnant. Les Espagnols, aux ordres de Blake, placés sur deux lignes, et la plus grande partie de la cavalerie, tenaient la droite ; la division anglaise

du général Stewart venait ensuite, et la division portugaise du général Hamilton formait la gauche de la première ligne. La division anglaise du général Cole, une brigade portugaise et quelques troupes espagnoles étaient en seconde ligne.

Le 16 au matin, le duc de Dalmatie ordonna au général Godinot d'attaquer le village d'Albuera; il était soutenu par la brigade de cavalerie légère du général Britche; en même temps le 5e corps, commandé par le général Girard (depuis le départ pour la France du duc de Trévise), et la cavalerie du général Latour-Maubourg, soutenus par une division de réserve aux ordres du général Verlé, passèrent l'Albuera, et manœuvrèrent pour tourner la droite de l'ennemi. Le maréchal Beresford fit alors exécuter aux Espagnols un changement de front, la droite en arrière, et disposa sa seconde ligne pour les soutenir. A peine avaient-ils achevé ce mouvement, qu'ils furent attaqués et repoussés, et les Français s'établirent sur les hauteurs qu'ils venaient d'enlever. Beresford, voyant que s'il n'arrêtait pas les progrès de son adversaire, il courait le danger d'être enveloppé, fit avancer la division du général Stewart pour reprendre la position perdue par les Espagnols; mais la 1re brigade de cette division ayant été chargée par les lanciers de la Vistule, fut écrasée. De son côté, le général Godinot s'était emparé du village d'Albuera; de sorte que la bataille paraissait perdue pour les alliés, et leur général donna même quelques ordres pour se préparer à la retraite. Toutefois, avant de l'opérer, il

voulut tenter un dernier effort, qui effectivement ramena la victoire sous ses drapeaux. Les deux autres brigades du général Stewart et la division du général Cole se portèrent en avant, chargèrent les Français avec la plus grande impétuosité, et les obligèrent à se replier. La retraite s'opéra sous la protection de la cavalerie et de l'artillerie. Revenu sur la droite de l'Albuera, le maréchal Soult envoya ordre au général Godinot d'évacuer le village (1).

Cette bataille, qui dura quelques heures, fut très-meurtrière. La perte s'éleva de chaque côté à environ 6 mille hommes. Les généraux français Verlé et Pépin furent tués, et trois autres blessés.

Le lendemain, les deux armées prirent les armes, et restèrent en présence dans leurs positions respectives. A la nuit, le duc de Dalmatie se dirigea sur Llerena, où il prit position le 23 mai. Le 25, la cavalerie ennemie, qui le suivait, eut à Uxerque un engagement sans grande importance avec quelques escadrons français. Beresford se hâta de revenir devant Badajos, espérant réduire cette place, qui venait de perdre l'espoir d'être secourue; mais le brave général Philippon se disposa à faire la plus vigoureuse résistance.

Le duc de Wellington cependant amena à Beresford deux divisions qui avaient combattu à la bataille de Fuente de Onoro, laissant aux environs d'Almeida un corps commandé par le général Spencer. Les alliés reprirent les travaux du siége dans la nuit du 30

(1) Note F.

au 31 mai, devant Badajos. Leurs attaques furent dirrigées, comme à la première époque, sur le château et le fort de San-Cristoval. Le 6 juin, on jugea la brèche du fort praticable, et on se décida à donner l'assaut. Les troupes qui devaient l'exécuter sortirent des tranchées, et se précipitèrent dans le fossé; mais elles s'aperçurent alors que les assiégés avaient enlevé les décombres amoncelés au bas de la brèche, et qu'elle était impraticable. L'ennemi essaya néanmoins d'escalader les remparts au moyen de quelques échelles. Après une heure de vains efforts, il fut obligé de se retirer. Soixante-quinze grenadiers du 88ᵉ régiment, commandés par le capitaine Chauvin, eurent la gloire de repousser cette attaque.

Les jours suivants, les assiégeants cherchèrent à élargir la brèche. Dans la nuit du 9 au 10, ils livrèrent un nouvel assaut qui n'eut pas plus de succès que le premier. Le capitaine Joudion, du 27ᵉ régiment d'infanterie légère, commandant du fort, n'avait pour garnison qu'environ 150 hommes. Ce brave officier parvint à repousser les assaillants. Quoi qu'il en soit, prévoyant que la soumission d'une place aussi vigoureusement défendue exigerait beaucoup de temps; informé d'ailleurs de la marche du duc de Raguse, qui, avec une grande partie de l'armée du Portugal, venait rallier le duc de Dalmatie, Wellington se décida à lever le siége. A la même époque, il fut rejoint par le général Spencer, qui, apprenant la marche du duc de Raguse vers l'Estramadure, quitta les bords de la Coa, pour se réunir à son général en chef.

Wellington rassembla toute l'armée anglo-portugaise dans une forte position, dont la droite était appuyée par Elvas et la gauche par Campo-Mayor. Il fit élever quelques redoutes, et paraissait disposé à recevoir la bataille, si les généraux français venaient l'y attaquer.

D'après les ordres de l'Empereur, le duc de Raguse s'était en effet mis en mouvement pour aller au secours de Badajos. D'Alba de Tormès, il se dirigea sur Placencia, passa le Tage sur un pont de bateaux qu'il fit jeter à Almaraz, et arriva à Mérida, sur la Guadiana, le 18 juin. Soult, informé de la marche de l'armée du Portugal, partit de Llerena le 11 du même mois, et marcha par Los-Santos et Villa-Franca sur Almendralejo, où il campa le 15. Deux jours avant, le comte d'Erlon l'avait rejoint avec 6 à 7 mille hommes. Ce maréchal, apprenant que le siége était levé, se rendit à Badajos, où il n'eut que des éloges à donner au gouverneur et à sa brave garnison. Le général Latour-Maubourg, chargé d'éclairer la rive droite de la Guadiana pour se procurer des renseignements sur l'ennemi, rencontra, le 23, un corps de cavalerie qu'il chargea et culbuta, en lui tuant quelques centaines d'hommes et de chevaux.

Les armées du midi et du Portugal étant réunies, l'occasion de livrer bataille à lord Wellington, campé à deux marches de Badajos, paraissait favorable. Cependant les maréchaux ne crurent pas devoir le faire : peut-être cédèrent-ils à cet esprit de rivalité et de mésintelligence qui preserva plus d'une fois

l'armée anglaise d'une défaite. Quoi qu'il en soit, le duc de Dalmatie se hâta de retourner en Andalousie, où sa présence devenait tous les jours plus nécessaire. Il laissa aux environs de Badajoz le comte d'Erlon, avec deux divisions d'infanterie et une brigade de cavalerie. Une division de l'armée du Portugal resta sur la Guadiana, ayant en arrière quelques troupes échelonnées jusqu'à Almaraz; les autres divisions repassèrent le Tage. Quelques ouvrages de campagne furent construits sur les deux rives, pour mettre en sûreté le pont de bateaux. Les Anglais prirent des cantonnements aux environs de Pontalègre, et les opérations furent suspendues en Estramadure.

Pendant l'absence du duc de Dalmatie, les affaires avaient pris, en Andalousie, une fâcheuse tournure. Le général Blake était revenu dans le comté de Niebla, et les généraux de l'armée de Murcie avaient saisi le moment où la plus grande partie de l'armée française se trouvait vers Badajos pour prendre l'offensive. Le général Sébastiani, affaibli par des détachements fournis pour l'expédition de l'Estramadure, avait été obligé de concentrer les troupes aux environs de Grenade. Les partis ennemis parcouraient le royaume de Jaen, levaient des hommes et des contributions, excitaient le peuple à l'insurrection, et se montraient sur la grande route de communication d'Andujar à Madrid. Toute la population des montagnes qui environnent Ronda finit par prendre les armes, par bloquer cette ville et assiéger le fort de Niebla. Le général Darricau, gouverneur de Séville, menacé par un corps qui s'était avancé

jusqu'aux portes de la place, se tenait renfermé avec sa faible garnison dans le couvent de la Chartreuse. Par son attitude et son énergie, il parvint à sauver cette importante ville, ce dont le roi Joseph et l'Empereur se montrèrent fort satisfaits.

A l'approche du duc de Dalmatie, l'ennemi s'éloigna précipitamment; le fort de Niebla et la ville de Ronda furent dégagés, et le maréchal se rendit à Grenade. Sa présence dans cette partie de son commandement était d'autant plus nécessaire, que le général Sébastiani se disposait à profiter de l'autorisation de rentrer en France, et que le général Blake, après s'être embarqué à Tarifa, venait de débarquer à Almeria avec quelques milliers d'hommes de renfort pour l'armée de Murcie, dont il prit le commandement. Ce général réunit son armée dans une position retranchée à la Venta-de-Baul, 2 lieues en avant de Baza, où il établit son quartier général.

Soult ordonna au général Godinot, quelque temps détaché pour donner la chasse aux guérillas qui infestaient le royaume de Jaen, de manœuvrer de manière à se porter sur les derrières de l'ennemi; il partit en même temps pour l'attaquer de front. Le 9 août, les deux armées se trouvèrent en présence. On assure que le maréchal, voulant donner au général Godinot le temps d'achever son mouvement, se borna à faire une fausse attaque et quelques démonstrations pour retenir son adversaire dans son camp, et que le général Godinot, après avoir battu et dispersé quelques corps que Blake avait détachés de sa droite, arrêta son

mouvement, au lieu de pousser jusqu'à Baza, où, dit-on, il aurait pu entrer, et couper la retraite aux ennemis. D'autres ont assuré que la position de Baul fut attaquée sérieusement et ne put être enlevée, et que le général Godinot n'aurait pu pénétrer jusqu'à Baza sans se compromettre. Quoi qu'il en soit, les Espagnols battirent en retraite pendant la nuit. Poursuivis le lendemain par la cavalerie, ils essuyèrent des pertes assez considérables. Vers cette époque, le général Blake reçut l'ordre de marcher au secours de Valence. Le duc de Dalmatie, n'ayant plus rien à craindre de ce côté, retourna à Séville, et donna au général Leval le commandement des troupes qu'il laissa dans le royaume de Grenade.

Après le départ de Blake pour se rendre à l'armée de Murcie, Ballesteros prit le commandement des troupes espagnoles répandues dans le midi de l'Andalousie. Ce général manœuvrait en partisan, se montrait tantôt à l'embouchure de la Guadiana, tantôt au camp de Saint-Roch, tantôt vers Cadix et tantôt dans les montagnes de Ronda, évitant tout engagement sérieux, attaquant les faibles détachements, enlevant quelques postes isolés, et excitant les habitants à prendre les armes.

Le duc de Dalmatie crut avoir enfin trouvé l'occasion de se débarrasser d'un ennemi aussi actif et aussi incommode. Informé qu'il était rentré au camp de Saint-Roch, il fit marcher quelques colonnes pour l'attaquer; mais à leur approche Ballesteros se réfugia sous le canon de Gibraltar. Le

général Godinot, qui faisait partie de cette expédition, se porta sur Tarifa, qu'il essaya d'enlever. Obligé de renoncer à cette entreprise, après avoir perdu quelques centaines d'hommes, il rentra à Séville et se brûla la cervelle. On prétendit qu'il voulut se délivrer des douleurs que lui causait une maladie de nerfs; d'autres dirent qu'il fut porté à cette funeste résolution par désespoir d'avoir échoué devant Tarifa, et parce qu'il ne put supporter les reproches que lui adressa son général en chef.

Soult ne renonça pas au projet de se rendre maître de Tarifa. Dans le courant du mois de décembre, il ordonna au général Leval d'en faire le siége. La tranchée fut ouverte le 25, et le 29 les assiégeants livrèrent un assaut, qui fut repoussé. Quelques jours après, le général Leval, en exécution des ordres de son général en chef, leva le siége, et se mit en retraite, après avoir enterré sa grosse artillerie, qu'il n'avait pas les moyens de faire transporter. Ainsi furent terminées les opérations de la campagne de 1811, dans les provinces du midi. Il nous reste à jeter un coup d'œil sur ce qui s'était passé en Estramadure depuis le départ du duc de Dalmatie.

On a vu qu'après la levée du siége de Badajos, le duc de Raguse laissa une division sur la Guadiana, et ramena son armée sur la rive droite du Tage; que le duc de Dalmatie retourna à Séville, laissant en Estramadure le comte d'Erlon avec environ 12 mille hommes, et que l'armée anglaise prit des cantonnements aux environs de Pontalègre.

Sur la fin de juillet, lord Wellington passa le Tage, et se porta aux environs de Ciudad-Rodrigo, où nous le retrouverons lorsque nous nous occuperons de l'armée du Portugal. Il laissa sur la frontière de l'Alentejo la division du général Hill. Le mouvement que venait de faire l'armée anglaise ayant obligé le duc de Raguse de concentrer la sienne, il appela à lui la division restée sur la Guadiana, et le comte d'Erlon se trouva abandonné à ses propres forces.

Le général Castanos profita de cette circonstance pour parcourir la haute Estramadure espagnole, entre le Tage et la Guadiana, et faire des levées d'hommes, afin de réorganiser son armée. Le comte d'Erlon reçut ordre de le faire poursuivre par un détachement qui, en même temps, lèverait des contributions. Le général Girard, chargé de cette expédition, avait sous ses ordres sa division et quelques régiments de cavalerie. Partant de Mérida, il arriva, le 13 octobre, à Cacerès, où il établit son quartier général. Des colonnes dirigées dans toutes les directions donnèrent la chasse aux troupes espagnoles, et les obligèrent à se retirer sur les frontières du Portugal. Ayant rempli la mission dont il était chargé, ce général se mit en marche le 26, pour revenir à Mérida : le lendemain, il prit poste à Arroyo-Molinos. Le jour suivant, la brigade du général Victor Rémond partit de grand matin pour Mérida, où elle arriva sans rencontrer l'ennemi; mais lorsque, sur les 8 heures, le général Girard se disposait à suivre cette brigade, ses avant-postes furent attaqués par le général Hill. Le général

anglais avait marché pendant une partie de la nuit; et les Français, qui sans doute se gardaient mal, se trouvèrent enveloppés dans le village d'Arroyo-Molinos par des forces trois à quatre fois supérieures en nombre. Cependant le général Girard, officier d'une grande distinction, ne se laissa pas intimider. Sommé de rendre les armes, pour toute réponse il se met à la tête de son infanterie, charge l'ennemi, s'ouvre un passage, et se jette dans les montagnes. Poursuivi vivement, il est encore une fois entouré dans une plaine qu'il est obligé de traverser. Il reçoit une nouvelle sommation, à laquelle il répond comme à la première; il continue sa retraite, et vient prendre position à San-Hernando. Alors l'ennemi cessa ses attaques et sa poursuite. Après avoir donné quelques heures de repos à ses troupes, le général Girard revint à Mérida par Zorita et Naval-Villar. Les Français perdirent 7 à 800 hommes tués ou prisonniers, 3 pièces de canon, et leurs caissons. Au nombre des prisonniers se trouvaient le général Bon et le duc d'Aremberg, colonel du 27e régiment de chasseurs à cheval, tous les deux blessés en chargeant à la tête de la cavalerie. Si on est en droit de blâmer le général de s'être laissé surprendre, on lui doit de grands éloges pour la brillante valeur qu'il déploya dans une circonstance aussi critique (1).

Dans le courant du mois de décembre, le général Hill rassembla ses troupes pour rejeter le comte

(1) L'Empereur, qui aimait beaucoup Girard, dont il appréciait la brillante valeur, le rappela en France, mais lui donna immédiatement un autre commandement.

d'Erlon sur les frontières de l'Andalousie. Le général français, trop faible pour lui résister, se replia, et prit position à Llerena. Toute communication par l'Estramadure, entre les armées du Portugal et du midi, fut ainsi coupée. Le seul avantage qui resta à cette dernière, à la fin d'une campagne où tant de combats furent livrés et tant de sang répandu, se réduisit à la conquête de Badajos, qui ne tarda pas à lui être enlevée.

Lord Wellington, qui, comme nous l'avons dit, était repassé sur la rive droite du Tage, établit, le 10 août, son quartier général à Fuente-Guimaldo, et ses troupes aux environs de Ciudad-Rodrigo, de manière à empêcher toute introduction de vivres dans cette place. Ce fut alors que le duc de Raguse rappela la division restée sur la Guadiana. Il se concerta avec le général Dorsenne, commandant en chef l'armée du nord, pour obliger l'armée anglaise à rentrer en Portugal et ravitailler Ciudad-Rodrigo. La jonction des deux armées se fit à Tamames le 22 septembre. A leur approche, le général anglais leva le blocus, et concentra ses troupes dans une position qu'il avait fait retrancher près de Fuente-Guimaldo. Il laissa sur la rive droite de l'Agueda sa division légère, et sur les hauteurs d'El-Bodom une autre division qui poussait ses avant-postes sur les hauteurs de Pastorès, pour observer les mouvements des Français. Ces deux divisions devaient se replier sur le camp de Fuente-Guimaldo, si elles étaient menacées par des forces supérieures. Le 24, la tête de l'armée impériale arriva sous les murs

de Ciudad-Rodrigo; elle y introduisit un grand convoi.

Le lendemain, la division de cavalerie du général Montbrun, soutenue d'un corps d'infanterie, attaqua et culbuta la division postée à El-Bodom, lui enleva 4 pièces de canon, que toutefois elle ne put conserver. L'ennemi fut poursuivi jusqu'auprès de Fuentes-Guimaldo. Lord Wellington ayant réuni toute son armée dans son camp retranché, y resta pendant la journée du 26, et paraissait disposé à recevoir la bataille. Cependant il se mit en retraite pendant la nuit, et alla prendre une position qui avait été reconnue près de Sabujal. Son arrière-garde, atteinte le 27 au village d'Aldea de Ponte, essuya quelque perte.

Les Anglais assurent que, le 28, lord Wellington resta dans sa nouvelle position, et offrit la bataille aux Français, qui, satisfaits d'avoir ravitaillé Ciudad-Rodrigo, l'évitèrent. Nous ignorons si ce reproche est fondé, mais il est certain que souvent de semblables motifs eurent une funeste influence sur les opérations. Quoi qu'il en soit, le duc de Raguse et Dorsenne se séparèrent. Le premier dispersa son armée dans les cantonnements, depuis Salamanque jusqu'à Tolède; et le dernier ne tarda pas à ramener dans les provinces au delà de l'Èbre une partie de la sienne, pour tâcher de les pacifier. En s'éloignant, les généraux en chef commirent la faute de laisser l'équipage de siége dans Ciudad-Rodrigo, place de première ligne, exposée à être assiégée d'un instant à l'autre.

Lord Wellington mit aussi ses troupes en cantonnements. Il établit son quartier général à Frénéda, et fit rétablir les ouvrages d'Almeida, détruits par le général Brenier, dans l'intention d'en faire une place d'armes pour recevoir l'équipage de siége destiné à attaquer Ciudad-Rodrigo.

Nous avons vu que les armées de Catalogne et d'Aragon terminèrent la campagne de 1810 par la conquête de Tortose. Le gouvernement espagnol accusa le général O'Donell de n'avoir pas fait d'assez grands efforts pour secourir cette place, et le remplaça par le général Campoverde. Ce nouveau général, prévoyant que le maréchal Macdonald, campé à Reuss, serait bientôt forcé par la disette de s'en éloigner, fit occuper la ville de Wals par une division aux ordres de Sarsfield, afin de l'inquiéter dans sa marche. Le maréchal, après avoir consommé les vivres des environs de Reuss, en partit en effet pour se rendre à Lérida. La tête de sa colonne étant arrivée, le 15 janvier 1811, à la proximité de Wals, le général espagnol ne jugea pas à propos de s'engager, et se retira sur les hauteurs de Pla. S'étant aperçu que la brigade italienne du général Eugène, qui le poursuivait, n'était pas soutenue, il la fit charger avec impétuosité, et la mit en déroute. La brigade du général Palombini, envoyée à son secours, fut entraînée par les fuyards; et toute la division courait le danger d'être détruite, si quelques escadrons du 24e régiment de dragons, commandés par le colonel Delort, n'étaient pas arrivés pour arrêter l'ennemi. Ces braves livrèrent un combat à la

cavalerie espagnole, trois ou quatre fois plus nombreuse, et restèrent maîtres du champ de bataille. Le général Eugène fut blessé mortellement, et le conel Delort, qui resta constamment dans la mêlée pour encourager ses dragons, fut atteint de plusieurs coups de sabre. Le duc de Tarente séjourna à Wals le lendemain du combat, et en partit la nuit suivante pour se rendre à Lérida, où il établit son quartier général.

Dans le courant de mars, le général Maurice Mathieu, gouverneur de la basse Catalogne, eut connaissance d'un complot qui se tramait pour livrer aux Espagnols le fort de Montjouy, qui domine la ville de Barcelone. Voulant faire tourner cette entreprise à la honte et au préjudice des ennemis, il ne mit aucun obstacle à la marche du général Campoverde, chargé de cette expédition; mais il renforça la garnison de Montjouy, et plaça des troupes en embuscade. Dans la nuit du 19 au 20 mars, 7 à 800 grenadiers espagnols s'approchèrent du fort dans le plus grand silence, croyant que des traîtres les y introduiraient. A peine descendus dans les fossés, ils furent assaillis d'un feu roulant et criblés de balles; peu d'entre eux s'échappèrent pour porter à leur général, resté en réserve avec le gros de la division, la nouvelle de leur funeste aventure. L'ennemi s'étant replié, les troupes disposées d'avance le poursuivirent, et lui firent essuyer de nouvelles pertes: elles saisirent l'argent destiné à récompenser les traîtres, et celui qui le portait.

Le maréchal Macdonald, afin de mettre plus de

suite et d'ensemble dans les opérations en Catalogne, partit de Lérida vers la fin de mars, pour se rendre à Barcelone. Le brigadier Salsfield, qui en fut informé, réunit sa division et un nombre considérable de paysans au mont Serra et dans les défilés environnants. Au moment où la brigade italienne qui faisait l'avant-garde du maréchal s'approcha de Manzega, elle fut assaillie, mise en déroute, et vivement poursuivie; les paysans massacrèrent impitoyablement les prisonniers et les blessés qui tombèrent en leur pouvoir. Cependant, le duc de Tarente étant arrivé, l'ennemi fut repoussé, et la colonne française entra dans la ville. Les Italiens y mirent le feu pendant la nuit, pour se venger des assassinats commis sur leurs camarades. L'incendie se propagea si rapidement, qu'à peine les généraux et les officiers eurent le temps de s'enfuir, et de sauver leurs chevaux et leurs équipages. Le lendemain, au moment où les Français s'engagèrent dans les défilés du col d'Avi, les Espagnols se montrèrent sur la droite de la colonne, la longèrent à travers les rochers et les précipices, la fusillèrent et la harcelèrent pendant cinq à six heures de marche. Arrivé au col d'Avi, le maréchal rassembla ses troupes, et les ennemis cessèrent de le poursuivre.

En arrivant à Barcelone avec un nombreux convoi de blessés, le duc de Tarente apprit que le fort de Figuières venait de tomber au pouvoir des Espagnols. Ce fort étant situé près des frontières de France, le général Guyot, gouverneur, s'y croyait en sûreté, et n'exerçait aucune surveillance. Une

porte secrète du magasin des vivres donnait dans les fossés : l'employé chargé de veiller sur ce magasin eut l'imprudence d'en laisser les clefs entre les mains de deux Catalans. Ceux-ci, pour la modique somme de 20 mille francs, ouvrirent la porte du fossé, et introduisirent dans le fort 500 miquelets, conduits par Llobera. Les soldats de la garnison, qui dormaient tranquillement dans leurs lits, furent faits prisonniers. Traduit devant un conseil de guerre, le général Guyot fut condamné à la peine capitale ; mais, en faveur de ses anciens services et à la sollicitation de sa mère et de sa femme, l'Empereur lui fit grâce.

Le général Baraguay-d'Hilliers, gouverneur de la haute Catalogne, apprenant cet événement, réunit les troupes dont il pouvait disposer, et marcha sur Figuières pour investir le fort ; mais, avant son arrivée, le brigadier Martinez y était entré avec un convoi et environ 2 mille miquelets. Les Espagnols chantèrent des *Te Deum* et ordonnèrent des réjouissances publiques à l'occasion de cette conquête. Le général Campoverde partit de Tarragone avec un corps de troupes régulières d'environ 10 mille hommes, auquel se joignirent quantité de paysans. Il avait l'intention de conduire un convoi de vivres dans la forteresse nouvellement conquise et mal approvisionnée ; il voulait aussi remplacer par des troupes de ligne les miquelets, plus propres à la guerre des montagnes qu'à la défense d'une place : mais, arrivé près de Figuières, il fut battu et repoussé par le général Baraguay-d'Hilliers, qui lui enleva son con-

voi, ses équipages, deux drapeaux, et environ 1,500 prisonniers. Les Français construisirent autour du fort des lignes de circonvallation et de contrevallation, de manière qu'il était aussi difficile aux assiégés d'en sortir, qu'aux secours d'y entrer. La garnison, après avoir consommé tous ses vivres, chercha à s'ouvrir un passage; mais elle fut repoussée. Sur la fin d'août elle se rendit à discrétion, et les troupes impériales entrèrent dans la forteresse.

Pendant que ces événements se passaient à l'armée de la Catalogne, celle d'Aragon ne restait pas dans l'inaction. Dès le mois de janvier, le général Hubert avait pris d'assaut le fort de Saint-Philippe de Balaguer, situé à moitié chemin de Tortose à Tarragone. Le général Suchet fit aussitôt des préparatifs pour assiéger cette dernière place; ses troupes repoussèrent celles de Compoverde, qui essayèrent de reprendre le fort de Saint-Philippe, surprirent la petite ville de Cambriz, détruisirent dans les montagnes de Molina des manufactures et des magasins d'armes, donnèrent la chasse et livrèrent une foule de combats aux partis de l'armée de Valence, qui rôdaient sur les frontières de la province. L'Empereur ayant mis à la disposition du général Suchet les troupes du duc de Tarente qui avaient été employées au siége de Tortose, Tarragone fut investie le 4 mai.

Le siége qu'on allait entreprendre présentait d'autant plus de difficultés, que la ville étant située au bord de la mer, une flotte anglaise concourait à sa défense, et pouvait y introduire des secours de

toute espèce. Le général Suchet prit la détermination de diriger l'attaque sur la basse ville, où se trouve le port; mais, avant tout, il jugea à propos de se rendre maître du fort d'Olivo, construit sur un rocher à environ 400 toises de la place, d'où les ennemis auraient pu inquiéter le cheminement contre la ville basse. Des redoutes et des retranchements qui couvraient Olivo ayant été emportés malgré la vigoureuse résistance des Espagnols, et conservés malgré les efforts qu'ils firent pour les reprendre, la tranchée fut ouverte le 17 mai, à 150 toises du fort.

Les assiégeants, obligés d'exécuter leurs travaux sur le roc vif, rencontrèrent de grands obstacles, que surmontèrent l'ardeur et le dévouement des troupes; ils eurent aussi à repousser de fréquentes sorties. Cependant, le 27, 4 batteries se trouvèrent armées et commencèrent à jouer. Le 29, le feu du fort étant à peu près éteint et les parapets renversés, on se décida à donner l'assaut. A 4 heures du soir, deux colonnes, chacune de 300 hommes, sortent de la tranchée, précédées d'officiers du génie et d'un certain nombre de sapeurs qui portent des échelles. Celle que commande le chef de bataillon Revel tourne la forteresse, les sapeurs enfoncent la porte à coups de hache, tandis que les soldats plantent les échelles et grimpent sur les remparts. La seconde colonne, que conduit le chef de bataillon Miocque, se précipite dans les fossés. Les échelles se trouvant trop courtes; les soldats grimpent sur les épaules de celui de leurs camarades qui est au som-

met de chacune d'elles, et cherchent à atteindre la brèche. Heureusement, on découvre un aqueduc dans le fossé : on coupe les palissades qui en défendent l'entrée; les assaillants pénètrent dans le fort et s'en rendent maîtres ; ils y trouvent 900 soldats et 70 officiers, qui rendent les armes et remettent 3 drapeaux. Les Français eurent à regretter le chef de bataillon Miocque, atteint d'un coup mortel. Quelques jours avant, le général Salm avait eu le même sort en repoussant une sortie. Le lendemain, une forte colonne sortie de Tarragone essaya de rentrer dans Olivo; mais elle fut repoussée et poursuivie jusqu'aux palissades de la place.

Maître de ce fort, le général Suchet ordonna de pousser vivement l'attaque projetée contre la basse ville. Déjà le général Rogniat avait fait construire des batteries sur le bord de la mer pour éloigner les bâtiments anglais, et fait établir un pont sur le Francoli. Dans la nuit du 1er et 2 juin, une première parallèle fut ouverte à 100 toises du bastion dit des Chanoines. Cette attaque se trouvant contrariée, à l'extrême droite, par le fort Francoli, situé à l'embouchure de la rivière de ce nom, on prit le parti de l'attaquer. Cinq batteries ouvrirent le feu le 7 juin, au matin : sur les 6 heures du soir, on jugea que la brèche était praticable, et le fort fut enlevé d'assaut par le général Saint-Cyr-Nugues. Le lendemain, les Espagnols firent vainement les plus grands efforts pour en chasser les Français. La possession de Francoli était d'autant plus importante pour les assiégeants, qu'elle les mettait en mesure

de battre le port, qu'elle facilitait le cheminement sur le bastion des Chanoines, et qu'elle donnait les moyens d'attaquer le fort Saint-Charles.

Pendant les jours suivants, le génie et l'artillerie poussèrent les travaux avec une nouvelle rapidité. Le 16, on enleva la lunette dite du Prince. Le 21, les brèches du bastion des Chanoines et des forts Royal et de Saint-Charles étaient praticables. A sept heures du soir, diverses colonnes sous les ordres du général Palombini s'élancent simultanément sur les divers points d'attaque, escaladent le bastion et les deux forts, et s'en emparent. Les Espagnols cherchent à rentrer dans la ville haute; les Français, qui les poursuivent avec acharnement, sont tout à coup arrêtés par un corps de réserve que conduit le général Sarsfield. Au bruit de la nouvelle fusillade qui s'engage, le colonel Robert accourt avec quelques compagnies de grenadiers et de voltigeurs, se précipite sur l'ennemi, et en fait un grand carnage. Toute la basse ville reste au pouvoir des assaillants; ils y trouvent 80 bouches à feu. Cette conquête leur coûta 120 morts et 372 blessés. La perte des Espagnols fut beaucoup plus considérable.

Dès le lendemain, les assiégeants reprirent leurs travaux. Le gouverneur ne faisant aucune proposition de capitulation, quoiqu'il y eût une large ouverture aux murs de la haute ville, on se disposa à y entrer de vive force. Le 28 juin, à 4 heures du soir, une forte colonne aux ordres du colonel Robert, escalade la brèche et pénètre dans la ville, tuant tout ce qui s'offre sur son passage. Les Espagnols cher-

chent à s'évader par la porte qui ouvre sur la route de Barcelone; poursuivis de très-près, plusieurs se précipitent du haut des remparts. Cette colonne de fuyards est arrêtée, hors de la ville, par la division italienne et le 24e régiment de dragons; une partie se jette à la mer pour se mettre sous la protection de la croisière anglaise, et bientôt le rivage est couvert de cadavres; enfin 9,700 hommes, parmi lesquels 497 officiers, 3 maréchaux de camp et le gouverneur, sont faits prisonniers. 20 drapeaux, 384 bouches à feu, et une immense quantité de munitions, furent les trophées de ce siége mémorable. L'Empereur récompensa le général Suchet par le bâton de maréchal, et accorda de l'avancement et des décorations aux officiers qui s'étaient le plus distingués.

La chute de Tarragone jeta l'épouvante et la consternation parmi les Catalans. La junte de la province s'enfuit à Mayorque; le général Campoverde se rendit à Cadix, et les troupes se dispersèrent. Cependant, il restait encore un corps de quelques mille hommes commandé par le marquis d'Éroles, qui s'était retranché dans le couvent de Mont-Serra, sur les montagnes et dans les défilés environnants. Le maréchal Suchet, en se rendant à Barcelone, fit attaquer et emporter toutes ces positions; ses troupes eurent moins de peine à battre les ennemis qu'à surmonter les difficultés du pays le plus affreux. Il n'existait plus d'armée organisée dans cette province; mais le général Lascy et le marquis d'Éroles rassemblèrent les hommes éparpillés, et en formèrent quelques bandes, qui, réunies aux miquelets et

aux paysans toujours en armes, continuèrent leurs courses et leurs brigandages, et ne laissèrent pas un instant de repos aux troupes françaises.

Le maréchal Suchet, jugeant que sa présence n'était plus nécessaire en Catalogne, se disposa à marcher sur Valence. Le général Blake, à qui le gouvernement venait de confier la défense de cette ville, l'une des plus considérables et des plus importantes du royaume, avait appelé à lui les troupes de Murcie, recueilli les débris de celles de la Catalogne, fait de nouvelles levées, et organisé une armée. Les forts de Peniscola, d'Oropesa et de Sagunte, qui commandent la grande route de la Catalogne à Valence, étaient réparés et armés. La ville n'étant entourée que d'une muraille, on avait construit hors de son enceinte des camps retranchés, des forts, des redoutes, et creusé des fossés; enfin, tout était disposé pour opposer une longue et vigoureuse résistance.

Pendant sa marche, le maréchal Suchet ne rencontra que quelques corps de cavalerie. Arrivé près des forts de Peniscola et d'Oropesa, il y laissa des détachements pour observer le premier et attaquer le dernier. Le 27 septembre, il entra dans la ville de Murviédro, située au pied de la hauteur sur laquelle se trouve placé le fort de Sagunte. On ne pouvait songer à assiéger ce fort avant la reddition de celui d'Oropesa, qui interceptait la route que devait suivre l'équipage de siége. En attendant, le maréchal donna la chasse à quelques rassemblements de paysans, battit les corps restés sur la gauche du Guadalaviar, et les rejeta sur l'autre rive. Impa-

tient de ne pouvoir entreprendre une attaque régulière contre Sagunte, il essaya de l'enlever par escalade; mais cette entreprise téméraire échoua, et fit perdre beaucoup de monde. Enfin, le fort d'Oropesa se rendit le 11 octobre, et la grosse artillerie put arriver. On construisit des batteries qui, en peu de temps, ouvrirent une brèche par laquelle pouvaient passer 4 à 5 hommes de front, mais impraticable à cause de son escarpement et de sa grande élévation. Le maréchal Suchet, accoutumé à voir faire à ses troupes des prodiges de valeur dans ce genre d'attaque, ordonna l'assaut. Elles firent, en effet, les plus grands efforts pour surmonter tous les obstacles; mais, malgré leur bravoure et leur dévouement, elles furent repoussées avec perte de 4 à 500 hommes tués ou blessés. Rendus plus prudents par cet échec, les assiégeants poussèrent pendant les jours suivants les cheminements jusqu'au pied des remparts, rapprochèrent les batteries et en augmentèrent le nombre.

Blake, ne voulant pas laisser tomber cette place sans chercher à la secourir, rassembla ses troupes et se mit en marche, dans la nuit du 24 au 25, pour attaquer l'armée française. Il arriva dans cette bataille ce qui est arrivé dans toutes celles livrées aux Espagnols pendant cette guerre : lorsque le maréchal Suchet fit charger la cavalerie, les ennemis furent mis en déroute. Ils eurent 6,500 tués ou blessés, d'après les rapports français; mais ce nombre paraît un peu exagéré : il n'en est pas de même de celui des prisonniers, qui dépassa 4,500, parmi lesquels

beaucoup d'officiers et deux généraux. On leur prit 16 pièces de canon et deux drapeaux. Si on juge de la résistance qu'ils opposèrent par la perte des Français, on en aura une faible opinion, puisque cette perte ne fut que de 128 tués et de 596 blessés. Le lendemain 26, le gouverneur de Sagunte se rendit prisonnier avec sa garnison, forte de 2,700 hommes.

Le maréchal Suchet, en attendant l'artillerie et les munitions qui lui étaient nécessaires pour assiéger Valence, et une division que lui amenait le général Reille, établit son armée sur la rive gauche du Guadalaviar, et s'empara du port qui est à l'embouchure de cette rivière. Tous les moyens d'attaque étant réunis, il franchit le Guadalaviar le 26 décembre, fit enlever le lazaret, qui était armé et fortifié, quelques ouvrages avancés, et forma l'investissement de la place. Dans les divers combats livrés pendant la journée, les Espagnols perdirent bon nombre de prisonniers, 2 drapeaux, 30 pièces de canon, et beaucoup de caissons et de voitures d'équipages. Le 29, la plus grande partie de la cavalerie et quelques compagnies d'infanterie, sous les ordres du général Delort, entrèrent dans Alcira, petite ville située dans une île que forme le Xucar. Les habitants, loin de songer à se défendre, vinrent au-devant des troupes, et les accueillirent avec beaucoup de bienveillance : ceux de la ville de San-Felipe agirent de même.

Pendant les jours suivants, les divers ouvrages construits autour de Valence furent successivement attaqués et emportés ; il ne restait plus à cette ville

pour défense qu'une simple muraille facile à détruire. Blake n'ayant pas accueilli la sommation qui lui fut adressée, l'artillerie fit une large brèche; et le 10 janvier 1812 on se disposait à donner l'assaut, lorsque le général espagnol consentit à remettre la ville. La nombreuse garnison fut prisonnière de guerre, et une commission militaire fit fusiller quelques-uns des misérables qui avaient égorgé les Français au commencement de la guerre.

L'Empereur nomma le maréchal Suchet duc d'Albuféra, lui assura une riche dotation, et récompensa les généraux et les officiers supérieurs par des décorations, des titres et des dotations. Les chefs de cette armée étant les seuls en Espagne qui aient participé à la munificence impériale, il semble que Napoléon a voulu, par cette favorable exception, témoigner son mécontentement aux chefs des autres armées. Sans doute ceux à qui les récompenses ont été accordées les avaient bien gagnées, mais ils n'étaient pas les seuls qui avaient réellement bien mérité de la France et de l'Empereur.

Le maréchal Suchet assiégea et prit d'assaut plusieurs places. Mais on sait que le succès d'un siége dépend plus de la capacité des chefs du génie et de l'artillerie, que de celle du commandant des troupes, et que le succès des assauts est dû à la valeur des troupes et de leurs officiers. Il fut toujours victorieux, mais il n'eut à combattre que des armées espagnoles. Dans quelle occasion et dans quelles contrées n'ont-elles pas été battues, lorsqu'elles se sont présentées sur le champ de bataille sans le

secours de leurs alliés? Opérant dans un système particulier, ses succès n'ont jamais dépendu de la coopération d'un autre corps d'armée. Chef militaire très-distingué et administrateur très-habile, il trouva dans les plus riches provinces de l'Espagne les moyens de pourvoir abondamment à tous les services de son armée, sans trop fouler les peuples. Il lui fut ainsi possible de faire observer une exacte discipline à ses troupes, et d'inspirer de la confiance aux habitants. L'harmonie qui régna entre les uns et les autres ne fut point troublée par la présence des nombreuses guérillas qui parcouraient les autres provinces, excitant et contraignant même les populations à s'insurger : il n'y en eut jamais dans celle de Valence, parce que les paysans y sont d'un caractère plus doux, et qu'ils jouissent de beaucoup d'aisance. Ils trouvaient, dans la culture de leurs fertiles champs, plus d'avantages que dans une vie errante et vagabonde, parsemée de dangers. Par les mêmes motifs, ils restaient dans leurs maisons, et les soldats, bien accueillis et pourvus de tout ce qui leur était nécessaire, n'avaient aucun prétexte de se livrer à des désordres. Les communications du maréchal furent toujours libres et assurées, et ses ordres arrivaient rapidement sur tous les points de son commandement. Que l'on songe maintenant aux obstacles de toute nature que les généraux en chef rencontraient sur tous les points du royaume, et, si on est de bonne foi, on conviendra que si le maréchal fut plus heureux que ses collègues, c'est en partie parce qu'il se trouva

dans une position plus avantageuse. Il n'en est pas moins vrai qu'il était digne des récompenses que l'Empereur lui décerna. On ne saurait donner de trop grands éloges à sa modération, à la sagesse de son administration, et à la bonne conduite de ses troupes. Il inspira aux peuples des pays qu'il venait de conquérir une telle confiance, que l'on est porté à croire qu'il eût été facile de leur faire reconnaître et même de leur faire aimer l'autorité du roi : mais, d'après ses instructions, le maréchal ne leur parlait et n'agissait qu'au nom de l'Empereur. Un décret de Napoléon, qui réunit à son domaine extraordinaire des biens situés dans la province de Valence jusqu'à la valeur de 200 millions, acheva de les convaincre qu'on songeait bien plus à faire peser sur eux les droits de conquête, qu'à les placer sous la protection d'une nouvelle dynastie.

Il nous reste, pour terminer le précis des événements pendant l'année 1811, à jeter un coup d'œil sur les opérations au centre et au nord de l'Espagne.

L'Empereur avait enfin senti la nécessité de confier à un chef le commandement supérieur de toutes les troupes répandues dans les provinces du nord. Ce commandement fut donné au commencement de l'année au maréchal duc d'Istrie, avec le titre de général en chef de l'armée du nord. Son autorité s'étendait sur les gouvernements de la Navarre, de la Biscaye, de Burgos, de Valladolid et de Salamanque; il avait aussi sous ses ordres quelques divisions de la garde impériale et celle du général Bonnet, le tout formant plus de 70 mille hommes.

Nous avons vu que, néanmoins, le duc d'Istrie ne crut pouvoir envoyer au maréchal Masséna, à l'époque de la bataille de Fuente de Onoro, que mille à 1,200 hommes de cavalerie de la garde. Il fut ensuite rappelé et remplacé par le général Dorsenne, qui, comme nous l'avons dit, agit de concert avec le duc de Raguse pour éloigner l'armée anglaise de Ciudad-Rodrigo, et pour introduire un convoi dans cette place. Quoique la réunion, sous les ordres d'un même chef, de toutes les troupes dispersées dans cette partie du royaume donnât la facilité de les faire agir spontanément contre les guérillas, on ne parvint ni à en diminuer le nombre, ni à réprimer leur audace. Le général Bonnet dans les Asturies, et le général Dubreton dans la province de Santander, étaient sans cesse aux prises avec Porlier et Mendizabal. Les bandes de Mina, dans la Navarre et la Biscaye, formaient une armée. Lorsque cet habile partisan était poursuivi de trop près par les généraux Reille, Caffarelli et autres, il ordonnait à ses troupes de se débander, et leur assignait un nouveau rendez-vous; il revenait ensuite enlever les convois et les courriers sur la grande route de Bayonne, et attaquer les faibles cantonnements.

Une armée espagnole, formée en Galice des débris de quelques régiments et de levées de paysans, s'étant emparée d'Astorga, le général Dorsenne se porta sur l'Esla, avec quelques divisions. A son approche, l'ennemi battit en retraite; son arrière-garde fut atteinte et essuya quelques pertes : les Français rentrèrent dans Astorga. Vers

la fin d'octobre, le général Dorsenne revint avec une partie de son armée dans les provinces de la rive gauche de l'Èbre, que le départ de la division du général Reille pour l'armée d'Aragon avait dégarnies de forces suffisantes. Il fit donner de nouveau la chasse à Mina, mais sans jamais pouvoir obtenir un succès décisif sur ce partisan.

Au centre de l'Espagne, il ne se passa aucun événement remarquable au point de vue militaire. On poursuivit les guérillas, on les battit quelquefois; mais, comme sur les autres points du royaume, les bandes devenaient chaque jour plus nombreuses et plus entreprenantes. Les Français ne pouvaient se montrer dans les promenades extérieures de la ville de Madrid, sans courir le danger d'être enlevés.

Nous allons maintenant analyser le plus rapidement possible la partie politique et administrative du règne de Joseph pendant cette année 1811.

Vers la fin de janvier, le roi, espérant, d'après le succès de l'armée d'Aragon, la soumission prochaine du royaume de Valence, fit partir un de ses aides de camp, le colonel de Clermont-Tonnerre, porteur d'une lettre à l'Empereur. Il demandait à son frère de déterminer dans quels rapports il se trouverait avec cette province. Napoléon ne fit aucune réponse. M. de Clermont-Tonnerre ne revint pas en Espagne, et ne put obtenir le commandement d'un régiment, même étranger.

Au commencement de février, un article du *Moniteur* vint jeter l'épouvante à Madrid. « Le général « Suchet, y était-il dit, annonce que les dispositions

« des esprits changent tous les jours, que l'influence « anglaise s'éteint, que la fièvre est passée, et que les « peuples de cette province (l'Aragon), ainsi que ceux « des arrondissements du centre, du midi et du nord, « demandent à grands cris leur réunion à l'empire. »

La défiance, l'inquiétude que fit naître cet article se comprennent facilement; les ressorts du gouvernement, qui avaient pu résister encore à tant de commotions, en furent vivement ébranlés. A la même époque, la reine Julie, qui, depuis la cessation de correspondance entre Napoléon et Joseph, était devenue l'intermédiaire entre son mari et son beau-frère, rendit compte au premier du résultat de ses efforts auprès du second. Plusieurs fois elle avait tenté d'entretenir Napoléon de la situation de Joseph, mais sans pouvoir parvenir à se faire écouter avec attention et bienveillance. Cependant, vers le milieu de janvier, le duc de Cadore lui avait demandé une audience, dans laquelle il lui dit que l'Empereur avait appris avec peine l'envoi en France du jeune Marius Clary, neveu de son mari, avec mission de traiter de l'acquisition d'une terre dans laquelle ce dernier avait l'intention de se retirer; que les membres de la famille impériale ne pouvaient rien acquérir en France sans l'autorisation du chef de l'État; que Joseph ne pouvait quitter son poste, où le retenaient et les devoirs de la couronne et ceux de son commandement; que Napoléon était obligé, pour suivre son système politique, de sacrifier même ses affections à ce système; qu'il ne pouvait plus être question de la constitution de Bayonne; que les inté-

rêts de l'Espagne devaient passer après les intérêts de l'empire; que cependant si Joseph était déterminé à quitter le trône, ce qui causerait un vif chagrin à son frère, il fallait que les choses se fissent régulièrement; que la déclaration devait en être envoyée à l'ambassadeur à Madrid, et que cela devait être traité de façon à n'entraîner aucune conséquence fâcheuse pour la sûreté et la tranquillité du pays, et surtout ne donnât lieu à aucun esclandre.

Le roi parut, dans les premiers moments, disposé à saisir cette occasion, et à profiter de l'ouverture qui lui était faite : mais l'idée qu'en se retirant il contrarierait son frère, qu'il aimait par-dessus tout, dont il était le plus grand admirateur, le retint encore une fois. Il eut avec M. de Laforest, ambassadeur de France à Madrid, un entretien à la suite duquel il envoya à Napoléon une note dans laquelle, sans se prononcer définitivement, il disait que ce qui lui conviendrait le mieux, à lui, était la renonciation aux affaires politiques.

Cette note fut envoyée le 13 février; un aide de camp de Joseph partit en même temps, pour tenir la reine au courant de cette nouvelle négociation. Le 4 mars, un aide de camp de Berthier, le colonel Lejeune, arriva à Madrid, porteur d'une lettre du major général, où se trouvaient les passages suivants : « L'Empereur réunit en ce moment une ar- « mée de 200 mille hommes dans le nord de la « France (1)..... Il affermit de plus en plus le grand

(1) On commençait à songer aux éventualités d'une guerre prochaine avec la Russie.

« empire, et Votre Majesté le seconde..... L'Empe-
« reur se met en mesure de résister à tout ce qui
« pourrait s'opposer à ses grandes conceptions.....
« *Nous apprécions les privations et les difficultés*
« *de la position de Votre Majesté.....* Tout va bien
« cependant..... tout est bien en France...., etc. »
Le reste de la lettre était du ton le plus affectueux.

Dès lors, il devenait évident pour Joseph que bientôt Napoléon aurait besoin de lui : son désir de quitter la couronne ne fut plus aussi vif. Lorsque ce prince croyait pouvoir être utile à son frère, toute considération secondaire cédait à celle-là.

Vers le milieu du mois de mars, la mesure prise pour les gouvernements des provinces d'Espagne vint menacer d'un danger nouveau le royaume tout entier. La rareté des grains fit craindre une disette. Cette disette possible avait pour cause l'indépendance des chefs militaires. Placés en dehors de l'autorité du roi, s'inquiétant peu de ce qui pouvait avoir lieu dans la province voisine, mais beaucoup de ce qui pouvait advenir dans celles qu'ils administraient, ils arrêtaient toute circulation. Or, Madrid se trouvant au centre, la rareté des subsistances était une conséquence forcée de ce système égoïste.

Toutes ces circonstances décidèrent Joseph à se rendre de sa personne à Paris, pour traiter directement les affaires d'Espagne avec son frère, bien persuadé qu'une heure de conversation entre Napoléon et lui changerait complétement l'état des choses. La naissance du roi de Rome lui donna une occasion

toute naturelle de faire ce voyage, l'Empereur l'ayant désigné pour un des parrains du jeune prince. Le 20 avril, il assembla le conseil des ministres, et leur déclara que son intention était de partir sous très-peu de jours pour la France, annonçant que son absence serait de peu de durée. Cette résolution du roi, à peine connue dans Madrid, y jeta une grande tristesse.

Le 23 avril, Joseph partit avec MM. O'Ffarill, Urquijo, duc de Campo-Alange, comte de Mélito, marquis de Monte-Hermoso, colonel Desprez, comte de Saint-Anastase, général Guye, Deslandes, secrétaire du cabinet.

Arrivé le 23 avril à Valladolid, Joseph reçut les hommages de la chancellerie, et répondit au discours du régent par l'exposé des motifs et du but de son voyage, et de son prochain retour avec sa famille. Le 10 mai, le roi entra en France, ne s'arrêta pas à Bayonne, et poussa jusqu'à Dax. Entre ces deux villes, il reçut une dépêche du prince de Neufchâtel, qui lui prescrivait, au nom de l'Empereur, de ne pas quitter l'Espagne; mais cette lettre ne fit qu'accélérer son voyage. Le 15 mai, il entrait à Paris.

Dans ses entretiens avec Napoléon, il manifesta l'intention de ne plus retourner dans un pays où il ne pouvait ni faire le bien ni empêcher le mal, si on ne révoquait pas les mesures qui détruisaient l'unité, sans laquelle il n'y avait plus d'ensemble dans les opérations militaires, ni de régularité dans l'administration. Il ne cacha pas les sentiments que

lui faisait éprouver l'état du royaume; et, toujours d'une fidélité infaillible au serment qu'il avait prêté en acceptant la couronne : « *Mes premiers devoirs,* « disait-il, *sont pour l'Espagne. J'aime la France* « *comme ma famille, l'Espagne comme ma reli-* « *gion. Je suis attaché à l'une par les affections de* « *mon cœur, et à l'autre par ma conscience.* » L'Empereur détermina son frère à retourner à Madrid, par l'assurance positive qu'il lui donna que les gouvernements militaires cesseraient bientôt; que déjà ils avaient produit un bon effet sur le gouvernement anglais, qui offrait de quitter le Portugal si les troupes françaises évacuaient l'Espagne, et de reconnaître le roi Joseph si la nation espagnole le reconnaissait, et si de son côté la France consentait à reconnaître la maison de Bragance en Portugal. Les divers commandements militaires devaient être mis sous les ordres du roi, les cortès devaient être réunies, et les troupes françaises sortir d'Espagne lorsque Joseph croirait qu'elles cesseraient de lui être nécessaires : il lui fit en même temps la promesse de lui prêter un million par mois. Le roi céda, rentra en Espagne le 27 juin, et à Madrid le 15 juillet, au milieu d'une affluence nombreuse. La joie la plus vive et la plus sincère régnait sur toutes les figures. Les principaux habitants avaient été au-devant de lui en voiture; on avait élevé un arc de triomphe sur son passage.

Joseph s'empressa de reprendre ses travaux d'administration intérieure, il présida plusieurs conseils d'État. Dans celui du 2 août, il parla des espérances

que lui donnaient les négociations (que l'on supposait alors entamées à Paris) entre la France et l'Angleterre (1).

Partant de cette hypothèse, le roi dit que la nation espagnole serait bientôt appelée, non pas à un pardon, mais à prendre part à des dispositions propres à consolider l'État; qu'ainsi il fallait songer, dès le moment, à préparer un travail sur la convocation des cortès, non telles qu'elles existaient autrefois, non telles que la constitution de Bayonne les avait organisées, mais plus nombreuses encore. Il ajouta qu'on devait trouver dans cette assemblée des hommes marquants de toutes les opinions, Castanos lui-même, ajouta-t-il, s'il y consent, de façon à avoir une véritable représentation nationale, pouvant légalement prononcer sur le sort de l'Espagne. A la suite d'un discours qui fit une vive impression, le roi nomma une commission du conseil d'État de cinq membres, et la chargea d'un travail sur la convocation des cortès, d'après les bases qu'il venait d'indiquer. C'eût été un excellent moyen pour ramener l'opinion, et cette démarche de Joseph eût produit un très-grand effet; mais les difficultés étaient immenses. Les espérances sur lesquelles on fondait la possibilité de cette réunion des cortès étaient vagues; il était plus que douteux que l'Empereur consentît à cette mesure toute nationale; car, en agissant comme il voulait le faire, le roi remettait aux mains de cette assemblée ses propres droits à la cou-

(1) Ces négociations n'eurent aucune suite, si tant est qu'elles aient été réellement entamées.

ronne d'Espagne, il lui laissait même à régler la succession au trône.

Vers la fin d'août, le général Belliard, gouverneur de Madrid, et depuis quelque temps major général de l'armée du centre, partit pour Paris, ayant reçu ordre de remettre ses fonctions au maréchal Jourdan, qui arriva en effet à la même époque.

Un mois ne s'était pas écoulé, que le roi apprit par le prince de Neufchâtel l'intention de l'Empereur de réunir la Catalogne à la France. Ainsi allaient se trouver anéantis brusquement tous les projets de Joseph. Ce dernier fit les représentations les plus énergiques, et le sénatus-consulte qui devait sanctionner cette mesure impolitique ne fut pas promulgué.

Au milieu des difficultés que cette nouvelle disposition de la part de l'Empereur et les mouvements des Anglais faisaient naître, se joignit une nouvelle circonstance qui fit craindre un avenir bien plus fâcheux. Il devenait hors de doute que l'on touchait au moment d'une rupture entre la France et la Russie, et voici ce qui confirmait ces craintes :

Une dépêche du duc de Bassano, ministre des relations extérieures, en date du 27 avril 1811, qui fut communiquée confidentiellement au roi Joseph par l'ambassadeur de France à Madrid, M. le comte de Laforest, rapportait une conversation que l'Empereur avait eue à Trianon, en présence de toute la cour, avec M. Kourakin. Cette dépêche, précurseur de la déclaration de guerre, contenait des détails assez curieux.

« L'Empereur avait débuté, y était-il dit, par attaquer le prince Kourakin sur les derniers événements militaires entre la Russie et la Porte: Je ne « puis, avait-il ajouté, considérer la dernière affaire « comme une victoire. Vous n'avez pas conservé de « communications au delà du Danube; vous avez été « obligés de vous retirer de la rive gauche de ce « fleuve: il n'y a donc pas de victoire. Dans une position à peu près semblable après l'affaire d'Essling, « je ne me suis considéré victorieux que parce que « j'étais resté maître de l'île de Lobau. Mais ce qui « m'étonne le plus, c'est qu'avec des succès si peu « prononcés, et avec une guerre dont l'issue n'est « point encore certaine, votre gouvernement, au « lieu de porter toutes ses troupes vers le théâtre « de la guerre, en détourne une si grande partie « pour les placer sur les frontières de la Russie. Je « suis comme l'enfant de la nature pour ce que « je ne puis expliquer par un intérêt réel: eh bien! « comme je suppose une cause extraordinaire, que « veulent dire ces rassemblements de forces et de « troupes du côté de la Pologne? Veut-on me forcer « de sortir du système que je me suis fait? Je connais les réclamations de la Russie sur le duché « d'Oldenbourg, et je suis prêt à donner tous les « dédommagements que l'on pourrait désirer; mais « je ne céderai en rien de la Pologne; rien de ce qui « a été réuni à la France n'en sera démembré. Sur « toute autre base je suis prêt à ouvrir des négociations, et je nommerai quelqu'un pour traiter « avec vous, si vous avez des pouvoirs de votre

« cour. » M. Kourakin ayant répondu qu'il n'en avait aucun, mais qu'il s'empresserait d'en demander, l'Empereur reprit la conversation. « Je connais, « avait-il dit, les manifestes que la Russie a fait ré- « pandre dans toutes les cours; je n'ai pas voulu le « savoir, afin de me réserver le droit de l'oublier. « Ainsi, il en est temps encore : qu'on s'arrête, ou « je serai obligé de convoquer la conscription de « 1812 ! »

On voit que la communication qui fut faite de cette dépêche, envoyée confidentiellement dans toutes les cours, avait pour but de préparer les esprits à l'événement d'une rupture prochaine.

Pendant les deux mois de septembre et d'octobre, il y avait eu peu d'événements sur le théâtre de la guerre : des bandes de guérillas qui étaient venues jusqu'aux portes de Madrid; le roi avait fait marcher sa garde, sous les ordres du général Jamin, pour les disperser; des difficultés pour approvisionner la capitale, où la famine commençait à se faire sentir; les Anglais, qui paraissaient prendre de jour en jour une attitude plus menaçante; la paix entre la Porte et la Russie (1); une échauffourée à Cacerès en Estramadure, dans laquelle le prince d'Aremberg avait été fait prisonnier, et où le général Girard avait réparé noblement la faute de s'être laissé surprendre. Toutes ces circonstances réunies avaient occupé les esprits, quoique étant plutôt les précurseurs d'événements que des événements eux-mêmes.

(1) Cette paix, que précède un armistice, n'a été conclue que vers la fin de l'année.

Enfin, on avait reçu la nouvelle des victoires remportées par le maréchal Suchet sur les Espagnols, celle de la reddition du fort de Murviedro. Ces avantages décisifs ne laissaient aucun doute sur la prochaine reddition de Valence. C'était là le côté le plus brillant de la situation.

Le roi avait senti la nécessité de faire une diversion en faveur du maréchal Suchet, et avait même songé à se porter de sa personne sur Cuença, en emmenant avec lui les troupes de l'armée du centre, qu'il aurait fait remplacer dans leurs positions par des détachements tirés de l'armée de Portugal, depuis deux mois dans la plus parfaite inaction sur les bords du Tage; mais le maréchal Marmont s'était refusé à seconder ce mouvement, et avait déclaré à Joseph que, quand même il lui en donnerait l'ordre, il ne lui obéirait pas. Cependant, après ce refus, soit qu'il ait reçu des ordres de Paris, soit qu'il ait pris sur lui de seconder le maréchal Suchet, afin de partager du moins la gloire de la conquête de Valence, il avait formé un détachement de 3 mille hommes de cavalerie, commandé par le général Montbrun, et lui avait donné ordre de se porter sur Valence.

Ce mouvement, qui aurait été excellent comme le roi l'avait conçu un mois plus tôt, n'avait plus les mêmes avantages à la fin de décembre.

En Andalousie, tout était tranquille; mais le siége de Cadix n'avançait pas, et rien ne faisait prévoir la fin de cette entreprise, hérissée de difficultés.

Le corps que devait détacher l'armée de Portugal

était prêt à se mettre en mouvement, lorsque le bruit se répandit à Madrid que le maréchal Marmont paraissait disposé à se mettre lui-même à sa tête. Les dangers d'une pareille résolution étaient évidents, les avantages nuls au point de vue de l'*intérêt général;* le roi s'y opposa autant qu'il dépendait de lui de le faire, puisqu'il ne pouvait donner d'ordres (1). Quoi qu'il en soit, le maréchal Marmont se borna à faire partir le général Montbrun.

Telle était la situation des choses, lorsque Joseph, voyant que le million promis pour chaque mois, et qui devait être fourni à titre de prêt par le trésor de France, n'arrivait jamais régulièrement, et que d'un autre côté il ne pouvait exister sans secours, eut le 24 décembre, avec l'ambassadeur de France, un long entretien. Il lui remit à la suite une note contenant une sorte de renonciation à la couronne d'Espagne, si la condition du secours mensuel n'était pas remplie. On voit que l'année 1812 s'annonçait sous d'assez tristes auspices.

(1) Malgré les promesses faites au roi à Paris, les généraux étaient restés réellement indépendants de son autorité.

CORRESPONDANCE

RELATIVE AU LIVRE DIXIÈME

DE JANVIER A AVRIL 1811.

Joseph à la reine Julie. Paris, 10 janvier 1811.

« Ma chère amie, M. le colonel Choiseul, que tu m'as recommandé il y a un an, et dont je suis très-content, te remettra cette lettre avec un portrait qui est destiné à Charlotte, et qu'elle peut garder, si tu le trouves ressemblant, jusqu'à ce que ceux destinés à Zénaïde et à toi puissent t'être envoyés.

Si tu peux ravoir les mêmes effets que Lance avait portés à Paris contre les mêmes valeurs, portes-en un à Nicolas (1), et, dans ce cas, garde ces objets près de toi.

Rien n'est décidé en Portugal, rien à Paris, pour ce qui nous regarde. Louis retourne-t-il en France? Marius est-il arrivé? Envoie-moi Gaspard, et dis-moi ce que tu sais. Si les affaires s'arrangeaient ici, je te dirais de partir sur-le-champ avec mes enfants: mais pourraient-elles s'arranger pour moi, si l'Empereur persiste dans ses mauvaises dispositions à mon égard? Je me porte bien, et t'embrasse, avec Zénaïde et Charlotte. »

Napoléon à Berthier. Paris,

« Mon cousin, la première instruction pour le duc d'Istrie, dont vous m'avez remis le projet, me

(1) Clary, banquier, frère de la reine Julie.

paraît bonne; envoyez-la-lui ainsi que mon décret, que vous devez regarder comme signé, et que vous transmettra le ministre de la guerre. Vous pouvez envoyer le général Lecamus auprès du duc d'Istrie; faites-le partir sans délai. Le duc d'Istrie est maître de faire tel mouvement qu'il jugera convenable, de concentrer ses hôpitaux, ses magasins; enfin de faire toutes les dispositions qui lui paraîtront nécessaires pour le bien de mon service. Vous l'autoriserez à correspondre avec le roi d'Espagne, avec le duc de Dalmatie, avec le général Suchet, avec le général Drouet et avec le prince d'Essling, pour s'instruire de ce qu'ils font. Vous lui ferez connaître qu'il commanderait le corps du général Drouet, si ce corps rentrait en Espagne, et que dans des circonstances imprévues il doit appuyer et porter des secours à l'armée de Portugal.» 16 janvier 1811.

« Mon cousin, faites connaître au roi d'Espagne qu'ayant donné le gouvernement de Madrid au général Belliard, et ce général n'ayant pas cessé de me rendre de bons services, je n'entends pas que son gouvernement lui soit ôté, et surtout qu'il soit donné à des officiers qui ne seraient pas au service de France. Que si donc cela était vrai, et que le roi eût retiré le gouvernement de Madrid au général Belliard, il eût à le lui rendre sans délai; que c'est mon ordre formel; qu'en général, j'entends qu'aucune troupe française ne soit sous les ordres d'officiers au service d'Espagne. » Napoléon à Berthier. Paris, 17 janvier 1811.

« Sire, j'ai mis, le 5 octobre dernier, sous les Berthier

à Napoléon. Paris, 19 janvier 1811.

yeux de Votre Majesté le tarif ci-inclus des frais de table accordés dans l'armée du midi de l'Espagne, par arrêté du duc de Dalmatie du 17 août. Votre Majesté a décidé, le 6 octobre, que je donnerais des ordres pour que ces frais ne fussent perçus qu'après que la solde du soldat serait payée, la solde passant avant tout.

J'ai fait connaître les intentions de Votre Majesté au duc de Dalmatie, qui a considéré cette décision comme une approbation tacite. Je crois devoir, au moment de la formation de l'armée du nord, faire observer à Votre Majesté que, dans les divers gouvernements qui en composent l'arrondissement, les gouverneurs ont alloué aux généraux, officiers supérieurs et commandants d'armes, des traitements extraordinaires pour frais de table, les uns d'après les bases d'un décret du roi d'Espagne en date du 28 avril 1809, dont je joins ici une copie; d'autres sur leurs arrêtés particuliers, sans qu'il y ait une uniformité qu'il faudrait établir en ce moment.

Le payement de ces traitements est suspendu depuis quelque temps, d'après des instructions données par le ministre du Trésor public. Les généraux gouverneurs m'ont adressé à cet égard des réclamations sur l'impossibilité de subsister en Espagne sans ce supplément de traitement.

Je dois attendre, pour donner des ordres à cet égard, que Votre Majesté m'ait fait connaître si le tarif des traitements extraordinaires qui sont payés à l'armée du midi doit être suivi par l'armée du nord, l'armée de Portugal, etc.,

Savoir : généraux de division, 1,800 francs par mois ; généraux de brigade, inspecteurs aux revues et commissaires ordonnateurs, 1,200 francs ; adjudants-commandants, colonels et sous-inspecteurs aux revues, 750 francs ; officiers de santé principaux, 500 francs ; chefs de bataillon, d'escadron, commissaires de guerres et chefs d'administrations de différents services, 400 francs ; commandants des places occupant dans l'armée un grade inférieur à ceux ci-dessus désignés, savoir : capitaines, 400 francs ; lieutenants et sous-lieutenants, 300 francs.

Les généraux qui sont gouverneurs d'un des quatre gouvernements compris dans l'arrondissement de l'armée du nord, et qui jusqu'à présent ont perçu un traitement de représentation, recevraient par mois seulement 4,000 francs. Ces tarifs seraient suivis à dater du 1er janvier 1811.

Votre Majesté a déjà réglé le traitement extraordinaire du maréchal d'empire commandant en chef. Le général chef d'état-major recevrait par mois 3,000 francs, comme aux armées du midi et de Portugal. Au moyen de ces indemnités, il ne serait rien alloué pour dépenses de bureau ni aucuns frais extraordinaires. Ces sommes ne seraient payées que sur les fonds des contributions du pays, et lorsque la solde serait au courant.

Si Votre Majesté approuve cette fixation, elle serait également suivie en Aragon, pour le corps d'armée commandé par le général Suchet.

Je prie Votre Majesté de me faire connaître ses intentions. »

Soult à Berthier. Olivenza, 22 janvier 1811.

« Le mouvement vers Badajos s'est opéré le 3 janvier. La colonne venant de Cordoue fit sa jonction avec celle aux ordres de M. le général de division Girard, à la hauteur de Llerena; et le même jour son avant-garde, composée d'un détachement du 26e régiment de dragons et d'un escadron du 4e régiment de chasseurs à cheval espagnol, rencontra à Usague un fort parti de la cavalerie ennemie qui formait son arrière-garde, le chargea avec impétuosité, et lui fit éprouver quelque perte. La division ennemie d'infanterie, commandée par Mendizabal, forte de 5 à 6 mille hommes, et la cavalerie portugaise et espagnole, aux ordres du général Butron, formant 2,500 chevaux, se replièrent devant ces deux colonnes, et dirigèrent leur mouvement vers Almenendra, Lejo et Mérida.

Le même jour, j'entrai avec M. le maréchal duc de Trévise et la colonne partie de Séville à Monasterio. La division ennemie, commandée par Ballesteros, également forte de 5 à 6 mille hommes et 400 chevaux, venait d'y passer, se repliant sur Montemolin, et avait pris position à Caleza.

M. le duc de Trévise l'ayant lui-même reconnue, la fit aussitôt attaquer par la brigade du général Pépin et le 2e régiment de hussards. Le combat dura trois heures, et l'ennemi fut enfoncé. La nuit qui survint empêcha de le poursuivre dans la direction de Tregenhal, qu'il prit en se retirant.

M. le duc de Trévise avait détaché sur la gauche, par Aracena et Fuentès de Léon, le chef de bataillon Camus du 26e régiment léger, avec un bataillon et un

détachement de cavalerie. Cette colonne fut retardée pendant quelques jours à Santos. Le 4, toutes les colonnes se réunirent à Fuentes-Cantos; le 5, elles arrivèrent à Los-Santos et à Zafra; mais la division Gazan fut détachée entre Monasterio et Trégenhal, avec ordre de poursuivre le corps de Ballesteros et de couvrir la marche de l'équipage de siége, qui fut retardée par des pluies qui tombèrent par torrents; et tout enfin est arrivé heureusement à Los-Santos et à Zafra. Cette contrariété, qui ne pouvait être prévue, n'a été que désagréable; et, du reste, il n'y a pas de temps perdu, par les motifs que je vais expliquer.

Les troupes ennemies qui tenaient campagne étaient fortes de 14 à 15 mille hommes, dont 2,500 de cavalerie. Si elles avaient voulu se battre, elles pouvaient tenter le sort des combats, puisque je ne pouvais me présenter devant elles qu'en nombre inférieur : mais ces troupes, qui avaient été tirées des six places de guerre qui sont sur cette frontière, pensèrent à leur sûreté, et je manœuvrai de manière à les forcer d'y rentrer. A cet effet, je me portai le 27, avec M. le duc de Trévise, sur Mérida, où la veille M. le général Britche avait eu à combattre la cavalerie ennemie. Cette affaire, insignifiante par elle-même, obligea cependant les Espagnols à continuer leur retraite; et ils se dirigèrent sur Cacerès, d'où, dans la même marche, ils se rendirent à Albuquerque. L'infanterie de Mendizabal et la cavalerie portugaise furent directement, par la rive gauche de la Guadiana, à Badajos.

Le premier objet, celui de nettoyer d'ennemis tout le pays, étant pour le moment rempli, je pensai à profiter du temps que j'avais encore devant moi avant l'arrivée de l'artillerie de siége, pour m'emparer de la place d'Olivenza, où j'ai le projet d'établir le dépôt des troupes qui agiront en Estramadure. Cette place réunit pour cela toutes les qualités convenables. Les ennemis en avaient déjà senti l'importance; et aussitôt qu'ils virent prononcer mon mouvement, ils se hâtèrent d'y jeter 4 à 500 hommes et 8 à 10 pièces de canon. Le 10, le général Britche reçut ordre de se porter avec sa brigade sur Badajos par la rive droite de la Guadania, et de manœuvrer de manière à intercepter toutes les communications qui y aboutissent. Le même jour, je me rendis à Talavéra-la-Réal avec M. le duc de Trévise et le surplus de la cavalerie de M. le général Latour-Maubourg, tandis que M. le général de division Girard prenait position à l'Albuhera.

Le 11, cette dernière division marcha sur Olivenza, tandis que je faisais reconnaître les approches de Badajos, sur les deux rives de la Guadiana. Le soir, nous arrivâmes, M. le duc de Trévise et moi, devant Olivenza.

Il n'était pas vraisemblable que la place d'Olivenza ferait résistance. Il y a dix mois qu'on y entra sans difficulté, et depuis, les ennemis avaient paru la négliger. L'espoir de l'emporter promptement me détermina à la faire investir sur-le-champ; et le lendemain la tranchée fut ouverte à la hauteur de la 3e parallèle. Les faibles moyens d'avant-garde

que le génie avait amenés ont suffi pour pousser les travaux jusqu'au couronnement du chemin couvert du bastion n° 8. Hier, une division de l'équipage de siége est arrivée. La nuit dernière, on l'a mise en batterie, et cette nuit on commence à la battre en brèche. J'ai l'espoir que dans deux ou trois jours la place sera soumise.

La division du général Gazan devait agir contre Ballesteròs, et protéger la marche de l'équipage de siége; elle n'a encore rempli que ce dernier objet. Un rapport du général Gazan, daté du 18 de Ségura de Léon, qui vient de parvenir, annonce qu'il se mettait en marche pour attaquer Ballesteros du côté d'Encina-Sola, où ce chef d'insurgés a réuni à ses troupes une partie de celles que Copons commandait dans le comté de Niebla.

Il est à espérer que le résultat sera avantageux, et qu'en cette partie les ennemis seront mis pour longtemps hors d'état de rien entreprendre contre Séville, ainsi qu'ils en avaient le projet. L'opération étant terminée, le général Gazan dirigera sa division sur Olivenza, où elle rejoindra le restant du 5e corps; et lui-même prendra les fonctions de chef d'état-major de l'armée, qu'il a plu à Sa Majesté de lui conférer.

Le général Britche a très-bien manœuvré sur la rive droite de la Guadiana, où il a fait des prisonniers et enlevé quelques convois qui allaient à Badajos. Il s'est successivement porté sur la Roca-Duque, Villa-del-Rey, et devant Campo-Mayor; mais il n'a pu empêcher que la cavalerie espagnole qui était à

Albuquerque ne vînt se réunir, par Campo-Mayor et Elvas, aux mille chevaux portugais qui s'y étaient retirés, d'où ensuite toute la cavalerie est rentrée avec un renfort d'infanterie dans Badajos. Il y a eu un combat de cavalerie sur la Botoa, dont le résultat a été à notre avantage.

Le dernier mouvement des ennemis paraissait avoir pour objet de secourir Olivenza; et les ennemis annonçant que leurs dispositions étaient faites en conséquence, je me suis déterminé à faire repasser sur la rive gauche de la Guadiana le général Britche. Le 17, il a pris poste à Talavéra-la-Réal, et le général Latour-Maubourg s'est rendu à Valverde de Leganez avec une brigade de sa division : le surplus de sa cavalerie est en avant d'Olivenza, sur la route de Badajos.

Le 20, le général Britche a été attaqué à Talavera par 1,500 hommes de cavalerie, de l'infanterie et du canon. Ce mouvement, qui n'était qu'une diversion, n'a pas eu de suite; l'ennemi a été repoussé.

Je fais occuper Mérida. Une colonne dépendante de Cordoue manœuvre entre Zalamea de la Serena et Medelin. Une autre colonne, dépendante de Séville, est entre Constantina et Guadalama.

Les rapports des divers émissaires annoncent qu'un corps anglais et portugais est arrivé à Extremos, d'où il a poussé sur Villa-Viciosa. Si cette assertion se vérifie, il sera prouvé que la diversion que je m'étais proposée en faveur de l'armée de Portugal remplit parfaitement son objet. Ainsi, M. le maréchal prince d'Essling aura devant lui moins

d'ennemis (1). Du reste, je ne pense pas que ceux qui se porteront devant moi m'empêchent de continuer mes opérations.

J'avais supplié Sa Majesté Catholique de vouloir bien faire diriger quelques détachements sur Truxillo et par la vallée de la Guadiana, pour communiquer avec les troupes que j'ai conduites en Estramadure; mais Sa Majesté n'a pas jugé à propos d'ordonner ces mouvements (2). Je n'ai pu même obtenir que les bataillons et détachements, dont la force s'élève à près de 8 mille hommes, destinés pour l'armée du midi, qui doivent être envoyés par l'armée du centre, fussent expédiés. J'ai l'honneur de prier Votre Altesse de vouloir bien en rendre compte à l'Empereur : dans la circonstance où je me trouve, cet objet est d'une grande importance (3).

Tel est le rapport des opérations qui ont eu lieu depuis mon départ de Séville. J'ajouterai cependant que, pour le moment, il m'est de toute impossibilité de pousser des troupes jusqu'au Tage sans les compromettre, et sans compromettre aussi le salut de l'armée du midi, qui dès lors ne pourrait plus tenir en Andalousie. Il y a sur cette frontière six places de guerre : Badajos, Olivenza, Jurumena, Elvas, Campo-

(1) Le duc de Dalmatie était dans l'erreur. A l'époque dont il s'agit, lord Wellington ne fit marcher aucun détachement dans la direction de l'Estramadure.

(2) Sa Majesté Catholique ne pouvait envoyer des troupes sur Truxillo sans s'exposer à perdre la ville de Madrid.

(3) Nous ne savons pas jusqu'à quel point cette plainte est fondée; mais nous savons que souvent, faute d'autres troupes, on était obligé de retenir à Madrid, pendant plus ou moins de temps, les détachements destinés pour le midi de l'Espagne.

Mayor et Albuquerque, qui ensemble renferment plus de 20 mille hommes d'infanterie et 2,500 de cavalerie. Il m'est démontré que si je portais un corps de 10 mille hommes sur le Tage, ainsi que c'était l'intention de l'Empereur avant que Votre Altesse m'eût écrit sa lettre du 10 décembre, ce corps ne pourrait arriver à sa destination, et serait aussitôt enveloppé, sans que je puisse aller à son secours. Il me paraît donc que, dans l'état actuel des choses, je remplirai mieux les intentions de Sa Majesté l'Empereur, et je serai utile à l'armée du Portugal, en prenant Olivenza, Badajos et Campo-Mayor, d'où probablement je pourrai communiquer avec M. le maréchal prince d'Essling; ou si les ennemis veulent m'empêcher, ils seront obligés de faire un gros détachement qui donnera la supériorité au prince, et lui laissera l'avantage des opérations. Jusque-là il ne peut rien arriver de fâcheux à l'armée du Portugal, d'autant plus qu'elle est dans une bonne position où elle est approvisionnée, et qu'elle est retranchée. Elle tiendra certainement les ennemis en échec assez de temps pour laisser avancer les opérations dans cette partie, et me mettre à même de lui faciliter de nouveaux succès. »

Soult à Berthier. Olivenza, 25 janvier 1811.

« Je viens de prendre Olivenza et 4,500 hommes de troupes espagnoles, qui sont conduits en France comme prisonniers de guerre. Demain, je ferai investir Badajos, et le siége commencera aussitôt. J'espère l'emporter, malgré 10 mille hommes de garnison qui s'y trouvent. Si je réussis, je prendrai en-

suite Campo-Mayor; et après, même pendant le siége de ces deux places, je ferai en Portugal des incursions qui pourront être utiles à l'armée commandée par M. le prince d'Essling (1). »

« Sire, M. de Clermont-Tonnerre est porteur de cette lettre; il pourra dire à Votre Majesté quelle est ma position. Jos. à Nap. Madrid, 26 janvier 1811.

Un parti considérable de Valence, à la tête duquel se trouve l'archevêque, et qui parle au nom de la majorité des citoyens, m'a fait faire des propositions de me recevoir dans la ville, et de se soumettre à mon autorité. Je serais déjà parti, si je ne craignais de contrarier les dispositions de Votre Majesté; car j'ignore dans quel rapport je me trouverais avec le général Suchet, commandant en chef le 3e corps.

Cependant l'exemple de Valence, ma présence dans cette ville, et la clémence et l'oubli du passé, auraient une grande influence sur Cadix; et je ne doute pas que, d'un moment à l'autre, pareil événement ne nous ouvrît les portes de Cadix.

Je supplie Votre Majesté de me faire connaître sa volonté d'une manière claire et précise, et je m'y conformerai; mais je rougis d'être ici inutile, tandis que j'ai la conviction que je pourrais être d'un si grand poids dans la balance à Valence, à Murcie, et en Andalousie.

La force morale seule finira les affaires d'Espagne; et les événements et ma conduite, Sire, quelque chose qu'on ait pu dire à Votre Majesté, m'en

(1) Le maréchal ne réalisa pas cette dernière promesse.

ont donné une forte portion; et je devrais m'estimer heureux de tous les maux que j'ai soufferts, si j'ai l'occasion d'employer cette force et de rendre quelques services à Votre Majesté, en rendant disponible une grande partie des troupes qu'elle emploie en Espagne, en me montrant aux peuples, et en pacifiant et calmant tant d'esprits et de passions exaspérés. Votre Majesté ne pense-t-elle pas que les Andalous ne nous aient déjà bien payé, par leur tranquillité et leur bon esprit, les privations que je me suis imposées en ne les surchargeant pas de contributions lors de mon entrée dans ces provinces?

Si Votre Majesté veut que je reste à Madrid, et c'est le vouloir que de ne pas me dicter mes rapports avec les généraux qui commandent dans les autres provinces, il est de toute nécessité de venir au secours de Madrid, surchargé de tant de fardeaux qui ne lui sont pas particuliers, à commencer par moi, par un prêt d'un million de francs par mois, que je rendrai quand et comme Votre Majesté voudra.

Si Votre Majesté se refuse à toutes mes demandes, je dois croire qu'elle veut que je quitte la partie, et qu'elle est assez trompée sur mon compte pour vouloir que j'en prenne tout l'odieux, comme d'une démarche qui serait absolument libre et volontaire, et je puis assurer Votre Majesté qu'elle sera forcée.

Je commence à établir un peu d'ordre dans cette province depuis que j'ai renfermé chacun dans ses attributions; mais, quelque chose que l'on fasse, il faut, pour y exister plus longtemps, une avance

d'un million par mois, pour pourvoir au strict nécessaire. Les domaines seuls que l'Espagne possède à Rome, à la Haie, les vifs-argents que j'ai ici et à Almaden, suffisent pour couvrir cette avance, durât-elle un an.

Je prie Votre Majesté de me faire connaître sa volonté. »

« Je charge mon aide de camp, M. de Clermont, d'une lettre pour Sa Majesté Impériale, et de la présente pour Votre Altesse. L'ignorance où je suis de mes rapports avec les généraux commandant les armées de Valence et d'Andalousie me retient ici, quoique j'aie reçu des propositions de Valence qui m'ont paru admissibles. L'exemple de Valence influera nécessairement sur Alicante et Cadix. Je prie Votre Altesse Sérénissime de procurer une audience à M. de Clermont, et de me donner tous les éclaircissements dont j'ai besoin pour ne pas compromettre le nom que je porte, avec personne, et pour que je sache ce que veut l'Empereur. » Joseph à Berthier. Madrid, 26 janvier 1811.

« Ma chère amie, M. de Clermont te remettra cette lettre; il est chargé d'une pour l'Empereur. Je serais aujourd'hui à Valence, sans l'incertitude où je suis des dispositions et de la volonté de l'Empereur. Fais-moi savoir le résultat de tout ceci. Clermont va se marier, il ne retournera pas tout de suite; envoie-moi un courrier. Voici le portrait pour Zénaïde. » Joseph à la reine Julie. Madrid, 26 janvier 1811.

« Ma chère amie, je reçois tes lettres des 8 et 10. Je me porte bien. Je t'ai déjà écrit que ton départ Joseph à la reine Julie.

Madrid, 28 janvier 1811. pour l'Espagne dépend des déterminations que l'on prendra à Paris. J'ai écrit par Clermont, qui est parti hier. Si, après que tu l'auras vu, et que ma lettre aura été remise, tu crois devoir te disposer à partir, fais-moi-le savoir, car dans trois mois il sera trop tard; mais, je te le répète, il faut que tu aies l'assurance que tu ne viens pas ici pour y rester aussi peu de temps qu'à Naples. Qui peut t'éclairer là-dessus? Tu sais que ce n'est pas moi. Je souhaite bien que l'Empereur s'explique clairement, et qu'il te dise ce qu'il veut, pour que tu saches ce que tu dois faire. »

Napoléon à Berthier. Paris, 6 février 1811. « Mon cousin, je pense que vous devez envoyer le *Moniteur* d'aujourd'hui au duc de Dalmatie, au duc de Trévise, au général Belliard, au duc d'Istrie, au commandant de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida. Dites au général duc d'Istrie, en lui envoyant le *Moniteur* pour lui annoncer qu'il y trouvera les dernières nouvelles que nous avons du Portugal, qui paraissent être du 13, que tout paraît prendre une couleur avantageuse; que si Badajos a été pris dans le courant de janvier, le duc de Dalmatie a pu se porter sur le Tage, et faciliter l'établissement du pont au prince d'Essling; qu'il devient donc très-important de faire toutes les dispositions que j'ai ordonnées, afin que le général Drouet avec ses deux divisions puisse être tout entier à la disposition du prince d'Essling. Écrivez en même temps au duc de Dalmatie pour lui faire connaître la situation du duc d'Istrie, et lui réitérer l'ordre de favoriser le prince d'Essling pour son passage du Tage; que

j'espère que Badajos aura été pris dans le courant de janvier, et que vers le 20 janvier sa jonction aura eu lieu sur le Tage avec le prince d'Essling; qu'il peut, si cela est nécessaire, retirer des troupes du 4[e] corps; qu'enfin tout est sur le Tage. »

Joseph à la reine Julie. Madrid, 10 février 1811

« Ma chère amie, j'ai vu un moment l'ambassadeur de France avant-hier; je compte le revoir aujourd'hui. Il avait à peu près à me dire les mêmes choses que M. de Champagny; je lui répondrai ce que tu as répondu à celui-ci : en deux mots, si l'Empereur trouve bien je me retire à Mortefontaine l'été, et dans le Midi l'hiver. S'il trouve bien que je me rende sur-le-champ à Paris, je m'y rendrai, et lui remettrai ma signature en blanc, n'ayant aucune envie de transiger, et m'abandonnant à son caractère, *qui deviendra bon dès qu'il n'y aura plus de politique entre nous*. Si ce parti lui est agréable, je le prendrai de bonne grâce et de bon cœur, dans l'espoir qu'il sera juste et qu'il verra les choses telles qu'elles sont. Un mot de sa part, et je pars comme pour avoir une entrevue avec lui, et tout s'arrangera comme il voudra; mon vœu sera celui-là, et je serai content d'être hors d'une position aussi horrible que celle dans laquelle je suis depuis six mois.

Si, au contraire, il veut que je reste ici, il faut qu'il m'aide de toutes les manières : j'en aurai assez des maux qu'il n'est pas en son pouvoir d'éviter. Dans ce cas, il faut quelques avances de fonds; ton départ pour ce pays, c'est le temps et la saison; des preuves évidentes d'un meilleur ordre de choses. Il

sait mieux que personne ce qu'il faut faire pour cela. Quant à moi, il suffit de s'entendre, et je n'aurai jamais de différends pour des intérêts politiques. Quelle que soit sa volonté, il faut qu'elle s'exécute; qu'il embrasse un parti ou l'autre, mais vite, vite! le feu est aux étoupes, et je n'ai pas un moment à perdre. J'aurai beaucoup de peine à attendre le mois qui va s'écouler avant de recevoir la nouvelle de sa détermination; il faut que dans le mois de mars les affaires soient assez avancées pour que je sois parti de Madrid, ou que tu sois en route pour y arriver. Ne pars toutefois qu'à bonnes enseignes, et autant que tu sauras que c'est pour y être plus heureuse que je ne le suis depuis six mois: je m'en rapporte à ce que tu feras. Que je parte ou que tu arrives, tout sera bon, pourvu qu'il y ait un parti définitif de pris d'accord avec l'Empereur, et que ce soit pour toujours. »

Joseph à la reine Julie. Madrid, 14 février 1811.

« Ma chère amie, j'ai eu plusieurs entretiens avec M. de Laforest, qui m'a dit avec plus de ménagement les mêmes choses que l'on t'a dites. J'ai répondu comme tu as répondu, que j'avais été autorisé à croire qu'on désirait mon départ, puisqu'on rendait mon existence impossible ici; que si j'avais été dans l'erreur et si on désire que je reste, je suis prêt; si on désire que je parte, je suis encore prêt. Qu'arrivant à Paris, je remettrai moi-même ou je me ferai précéder par l'acte qu'on voudrait. Je t'envoie un modèle. Dans ce cas, nulle condition; la retraite la plus absolue est le mieux. Dans le cas que l'on

veuille sincèrement que je reste, je ferai tout ce que la raison et le désir de complaire à mon frère, et de remplir le but qu'il a dû se proposer en m'envoyant ici exigeront. Mais il doit sentir aussi que rien d'indigne de moi ne peut être promis ni tenu. Je sens mieux que personne peut-être ce que je dois à l'Empereur et à la France, et l'on peut s'en rapporter à moi. Quel que soit le parti que préfère l'Empereur, il n'y a pas un instant à perdre, parce que tout est ici en dissolution. Si je dois quitter ce pays, que ce soit sur-le-champ. Renvoie-moi l'acte inclus avec les modifications qu'on exigerait, s'il peut en exister. Si je dois rester, prépare-toi à me rejoindre avec mes enfants, et sois précédée par des preuves de la bienveillance de l'Empereur, sans laquelle je ne puis rester ici. Il faut frapper l'opinion par des moyens différents, qui annoncent la stabilité de mon existence ici : ton arrivée, l'acceptation que ferait l'Empereur de l'ordre d'Espagne, quelques avances d'argent. Je me borne à un million par mois, jusqu'à ce que je jouisse de la totalité des contributions de l'Andalousie, qui sont absorbées par l'armée dont la présence est nécessaire par la résistance de Cadix.

Il y a dix jours que nous n'avons d'estafette de France.

M. le chef de bataillon du génie Clouet, qui te remettra cette lettre, est dans ma garde ; il est parent et ami de M. Gaudin ; c'est un excellent officier qui pourra revenir avec toi, si les affaires prennent cette tournure. »

Analyse du rapport de Soult sur la bataille de la Gébora. 19 février 1811.

« L'ennemi avait dressé son camp sur les hauteurs de San-Cristoval, à la rive droite de la Guadiana; et pendant qu'il s'occupait à le perfectionner, et à rendre impraticable le passage de la Gébora, le fort Pardalaros lui était enlevé. Il se croyait inexpugnable dans sa position, et paraissait jouir avec sécurité des communications avec Elvas et Campo-Mayor, qu'il avait rétablies. Cependant, des dispositions étaient faites pour l'attaquer dans cette position; mais il fallait forcément attendre que les eaux de la Guadiana et de la Gébora, qui s'étaient répandues dans les terres, fussent écoulées, et nos moyens de passage assurés.

Les pontonniers travaillèrent avec une telle activité, que, le 18, on eut le moyen de porter à la rive droite de l'infanterie et du canon. La nuit suivante, on en profita pour faire passer les troupes que M. le duc de Trévise avait à cet effet désignées. M. le général de division Latour-Maubourg mit en ligne la cavalerie de réserve; et le même jour, une nouvelle batterie de mortiers, qui avait été établie à la gauche de l'attaque du centre, obligea les ennemis à changer de camp, et à se mettre hors de la protection du fort de San-Cristoval.

Le 19, avant le jour, le général Latour-Maubourg fit passer sa cavalerie au gué de la Gébora, audessus du pont que, deux jours auparavant, l'ennemi avait détrnit. Il se porta rapidement sur le chemin de Badajos à Campo-Mayor, où il commença l'attaque contre la gauche de la ligne ennemie; le 2e de hussards pénétra même un instant dans leur

camp. Pendant ce temps, l'infanterie et la cavalerie aux ordres du général de division Girard passaient les gués à droite et à gauche du pont, malgré la rapidité du courant, et que la troupe eût de l'eau jusqu'à la ceinture. Aussitôt que les colonnes furent formées, M. le duc de Trévise donna ordre à M. le général Girard de se diriger sur la droite de l'ennemi, et de faire en sorte de gagner la hauteur, en se plaçant entre lui et San-Cristoval. Cette droite forcée, le général Girard devait changer de direction à droite, et se rabattre sur le gros des troupes ennemies, tandis que le général Latour-Maubourg avec sa cavalerie l'attaquerait par son flanc gauche, et ferait en sorte de l'entamer. Ce double mouvement s'exécuta avec toute la perfection que l'on peut atteindre dans un champ de Mars, malgré la vivacité du feu de l'ennemi. Les 34ᵉ et 88ᵉ régiments, formant la brigade du général Philippon, étaient en première ligne, et avaient un bataillon déployé et deux autres en colonne. Le 100ᵉ suivait en réserve, à demi-distance de ligne; la 2ᵉ compagnie du 4ᵉ régiment d'artillerie légère marchait en deux batteries, à hauteur de l'infanterie. A cent pas, le feu de mes troupes commença, et elles continuèrent sans interruption leur mouvement, une partie ayant cependant la baïonnette croisée jusqu'à ce que toutes les masses de l'ennemi eussent été enfoncées et mises en déroute. La cavalerie, qui suivait sur les derrières de l'ennemi les progrès de l'infanterie, a alors exécuté diverses manœuvres, qui toutes ont été couronnées du plus grand succès. A dix heures du

matin, les deux divisions espagnoles qui, douze jours auparavant, étaient arrivées de Lisbonne, n'existaient plus. 850 des leurs étaient étendus sur le champ de bataille, 5 drapeaux, 17 pièces de canon, 20 caissons et 5,200 prisonniers. »

Joseph à Berthier. Madrid, 21 février 1811.

« La formation de l'armée du nord de l'Espagne, et la fixation des traitements extraordinaires permis par l'Empereur, me font désirer des explications que je prie Votre Altesse de vouloir bien me donner ; et, si cela est nécessaire, je la prie de prendre à ce sujet les ordres de l'Empereur.

1° Quels sont les rapports que je dois avoir avec l'arrondissement de l'armée du nord, comme roi de ce pays? La justice, les affaires ecclésiastiques doivent-elles être traitées par mes ministres? Que deviennent les intendants, administrateurs et employés particuliers de ces provinces, les militaires en activité et en non-activité?

2° Les arrondissements du nord, du midi, de Valence, doivent-ils contribuer aux frais du gouvernement? Quels sont mes rapports avec ces arrondissements? Votre Altesse ne peut pas ignorer les dilapidations et les profusions de l'Andalousie depuis la formation de l'armée du midi, qui m'a, de fait, rendu étranger à ces provinces. Le but de cette lettre n'est ni de me plaindre, ni de dénoncer : je demande comment l'Empereur veut que j'existe dans le centre de l'Espagne? Comment son armée y sera-t-elle soldée? Il y a huit mois qu'elle ne l'est plus; aussi le désordre est-il à son comble : le pays est

saccagé, les habitants aigris, les militaires mécontents. Votre Altesse en aura eu un échantillon dans la conduite du 22e de dragons, à l'occasion de la mort du général Marisy. Il n'y a pas ici de généraux français; le général Dessolles se traîne péniblement ici, sans nulle utilité pour personne; le général Lahoussaye est en mouvement pour chercher à communiquer avec l'armée du Portugal; le général Lorge, dans la Manche, et le général Darmagnac, que j'ai employé à son arrivée ici, quoiqu'il ne soit pas compris dans le tableau de l'armée du centre, est dans la province de Cuença; il n'y a pas ici un seul général de brigade de cavalerie. L'Empereur paraît frapper d'inutilité les officiers français qui se sont attachés à mon sort, d'après son autorisation et même ses ordres, souvent non provoqués. L'Empereur peut-il vouloir des choses aussi évidemment injustes? Comment dois-je payer ici, bien ou mal, des officiers pour ne pas servir? Comment! des officiers, Français comme moi, Espagnols comme moi, seront-ils, près de moi, regardés comme des gens suspects et frappés d'interdiction? Il est cependant une vérité: c'est que ces officiers sont plus propres que tous autres à pacifier le pays, à y faire établir mon gouvernement dès que les grandes masses armées sont dissipées par les armées de l'Empereur.

Il n'y a que deux manières de terminer les affaires d'Espagne, si je dois y rester. Je ne parle plus de la première, qui paraît n'avoir pas convenu à l'Empereur, celle où j'eusse continué à être de fait comme de droit le lieutenant de l'Empereur, recevant ses

ordres et les faisant exécuter par tous les chefs des corps d'armée.

L'autre mode, c'est que ces chefs reçoivent directement les ordres de l'Empereur et les fassent exécuter dans les pays non soumis, et que je reste au centre, défendu contre les grandes masses par les armées actives, n'ayant avec moi que des officiers et des troupes à mon service, recevant, ou par forme d'avance, directement de l'Empereur, une somme supplémentaire par mois; je pense qu'un million de francs par mois pourrait suffire; ou la recevant des quatre autres arrondissements de l'Espagne. Je pense que si l'Empereur peut me faire faire d'abord une avance de 2 millions de francs, et successivement un par mois, à compter du 1er janvier, il me serait possible de me passer, dans l'arrondissement du centre, de toutes troupes françaises. Avec une sévère économie et en payant, j'aurai assez de troupes.

L'Empereur ne se refusant pas d'ailleurs à me donner un régiment ou deux, français ou étrangers, de cavalerie, que je solderai sans aucun mélange d'administration française. L'armée du midi aurait ses dépôts à Cordoue, celle du nord à Burgos; Madrid se trouverait débarrassé de tous les dépôts. Je pourrai établir un gouvernement, chaque jour gagner un village; et à la pacification générale l'Empereur aurait gagné beaucoup; car, je le répète, *tout ce que l'on vole ici est payé tôt ou tard par le sang français.* Je dois ajouter de plus que l'habitude

du pillage fait de beaucoup de soldats alliés des déserteurs, et ensuite des brigands même.

L'état actuel ne peut pas durer ici : les troupes ne sont pas payées, mon gouvernement ne l'est pas; il est dû 8 mois à ma garde, 13 mois aux employés civils. Comment puis-je donner des traitements extraordinaires, des frais de table que l'on a établis en Andalousie, où l'on a entrepris des travaux que la paix la plus longue ne permettra pas, lorsque l'on voudra que toutes les parties du royaume reçoivent les mêmes secours ?

Je ne puis pas voir traiter les Français de l'armée d'une manière, et les militaires de ma garde et des régiments espagnols de l'autre ; et comment, cependant, subvenir à tout ce surcroît de dépense?

Je prie Votre Altesse de mettre ces observations sous les yeux de l'Empereur. Je ne doute pas qu'elles ne le frappent, qu'il ne voie mon désir de faire quelque chose, de n'être pas inutile; et rester ici tant que je puis, si cela lui convient, et de la manière la moins inconvenante pour moi.

Je le répète, le but de ma lettre n'est pas de dénoncer : ainsi je n'entre dans aucun détail. Sa Majesté Impériale sentira qu'il faut que j'aie de grandes et fortes raisons pour ouvrir des opinions semblables à celles que contient cette lettre.

Votre Altesse doit voir dans la franchise de ces explications ma confiance en elle, mon sincère dévouement pour l'Empereur, et mon amitié pour Votre Altesse. »

Joseph à la reine Julie. Madrid, 22 février 1811.

« Ma chère amie, ma position ici empire tellement tous les jours, que je me suis déterminé à écrire la lettre dont ci-joint copie. Tu peux en parler à l'Empereur; je ne puis plus rétablir l'ordre avec les officiers que l'on m'a donnés.

Si l'Empereur adopte ma proposition, j'aurai plus de peine et de travail; mais j'en espère du succès, et je jouirai au moins du fruit de mes peines. Aujourd'hui je me discrédite tous les jours davantage par la mauvaise conduite des gens que je ne puis réprimer : je préfère exposer tous les jours, s'il le faut, ma vie avec des troupes nouvelles dans un arrondissement où le bien et le mal seront mon ouvrage, que de continuer dans l'état de tiraillement, d'humiliations et d'anarchie où je me trouve entre mes ministres et les administrateurs français, le peuple et l'armée, les insurgés et les hommes qui ont pris parti pour moi. Tout système simple peut être mené à bonne fin par moi, j'en ai la confiance; mais je ne puis l'impossible. Je propose donc, en deux mots, de rester dans les provinces du centre avec les seules troupes et officiers à mon service. Je ne demande pour cela à l'Empereur qu'une avance d'un million par mois, à compter du 1[er] janvier. Une avance de 2 à 3 millions me serait encore nécessaire pour payer une partie de l'arriéré; mais enfin, si tu venais ici et que l'Empereur ne pût me faire cette avance, ne pourrais-tu pas me la procurer en hypothéquant tous les biens-fonds que tu laisserais en France? Qu'on me livre à mes moyens, si l'on veut de moi; je ne crains aucune situation,

mais je ne puis rester plus longtemps comme je snis.

L'armée française du centre deviendrait disponible; elle pourrait occuper Murcie, Suchet Valence; et l'Empereur pourrait retirer plus qu'il ne faudrait, avec une sévère administration, pour se couvrir des avances qu'il devrait me faire. Mais il sentira que tout ce système repose sur le payement exact de ces avances. Je trouverai le reste dans mon activité et les ressources de mon esprit, dès que je ne serai plus dans la position forcée, dégradante dans laquelle je reste encore, prenant patience plutôt que de rompre contre la volonté de l'Empereur.

Dès que je me réduis aux propositions contenues dans cette lettre, tu dois sentir combien il m'en coûtera de rentrer en France, si cela ne convient pas à l'Empereur; et j'avoue qu'il ne doit pas le désirer, parce que je sens que je ne serai pas facilement remplacé ici. Quelque chose que l'on puisse croire, si je quitte l'Espagne, j'y serai forcé. Cette lettre me paraît devoir démontrer cette vérité jusqu'à l'évidence. »

Joseph à Berthier. Madrid, 24 février 1811.

« J'ai reçu la lettre de Votre Altesse Sérénissime du 5. Je fais donner l'ordre au général Lahoussaye de se mettre en mesure de remplir les intentions de l'Empereur en se fortifiant à Alcantara. Si j'avais quelques moyens de finances, j'aurais assez de troupes espagnoles pour pouvoir faire soutenir le général Lahoussaye par tout ce qui reste de dispo-

nible de troupes françaises dans cette province. Votre Altesse doit sentir que sans argent on ne peut ni former ni entretenir des troupes. Les Espagnols qui prennent du service ne désertent plus aujourd'hui, *tant qu'ils sont payés;* l'opinion publique ne leur fait plus abandonner leurs drapeaux; ce n'est que le dénûment où ils se trouvent de tout, tandis que dans l'Andalousie on se livre à toutes sortes de profusions. Français et Espagnols, tout ce qui est auprès de moi est dans la plus affreuse misère. Aussi ne puis-je répondre de rien. »

Joseph à la reine Julie. Madrid, 5 mars 1811.

« Ma chère amie, j'ai reçu ta lettre du 12 et celle du 14, par le colonel Lejeune.

Si nous avons la guerre avec la Russie, comme on le dit, il faut que l'Empereur m'envoie des secours d'argent, et qu'il montre pour moi beaucoup de confiance; je le seconderai peut-être plus qu'il ne pense, et pourrai lui rendre des troupes. Mais de l'argent et le moyen de réprimer le désordre, qui est à son comble dans les divers gouvernements, et qui perpétue la guerre par l'exaspération des peuples! Du reste, tous les jours des chefs de bande rentrent dans leur famille, et beaucoup d'insurgés abandonnent Cadix pour Madrid. »

Joseph à Berthier. Madrid, 5 mars 1811.

« Je reçois la lettre de Votre Altesse du 14, qui m'a été remise par le colonel Lejeune, à qui j'ai fait connaître notre position ici. Il était déjà fort avancé dans cette connaissance par les rapports qu'il avait eus avec les officiers français sur sa route, et à Madrid. Je remercie Votre Altesse de tout ce que

sa lettre contient d'aimable et d'affectueux; elle prouve bien qu'elle apprécie mes sentiments à son égard.

Si tous les rapports qui nous arrivent du nord de l'Espagne sur la guerre de Russie se vérifient, Votre Altesse sentira que Sa Majesté ne doit pas négliger d'augmenter les secours d'argent que j'ai demandés par ma dernière lettre, dans laquelle je ne pensais pas à l'hypothèse de la guerre avec la Russie, l'envoi de secours d'argent pouvant permettre le renvoi de secours d'hommes d'Espagne en France. Les Espagnols ne combattent plus pour Ferdinand; le moment de la détente était arrivé. Les Anglais viennent de débarquer beaucoup d'argent, d'armes à Alicante, Cadix; ils font de grands efforts pour alimenter la guerre intérieure. Il me faut des secours d'argent, si l'Empereur veut que je le seconde puissamment, et peut-être plus qu'il ne pense. Je lui demande quelques millions et beaucoup de confiance : c'est le moyen de réprimer le désordre. »

Napoléon à Berthier. Paris, 8 mars 1811.

« Mon cousin, il y a 3 millions à Burgos et 2 millions à Valladolid; les 2 millions qui sont à Valladolid sont destinés pour l'armée du Portugal, ainsi qu'un des 3 millions qui sont à Burgos. Ordonnez au duc d'Istrie de faire réunir les 3 millions destinés à l'armée de Portugal, et de les diriger sur cette armée aussitôt qu'elle aura pris une position définitive, soit qu'elle se dirige sur l'Alentejo, soit qu'elle revienne sur Coïmbre. Tout porte à penser qu'à l'heure qu'il est, un mouvement quelconque est

décidé. Un des deux autres millions qui restent à Burgos est destiné pour Madrid; donnez l'ordre au duc d'Istrie de le faire partir pour cette destinatiou. L'autre million est destiné pour l'armée du midi; mais cette armée en a moins besoin. J'autorise le duc d'Istrie à disposer de 500 mille francs pour payer les détachements de l'armée du Portugal qui sont dans les provinces de Salamanque, et à envoyer les 500 autres mille francs à Madrid pour l'armée du centre. »

Napoléon à Berthier. Paris, 8 mars 1811.

« Mon cousin, donnez ordre que 3 millions partent de Bayonne pour Burgos. Vous ferez répartir 500 mille francs entre les corps de la province de Santander et des autres arrondissements de l'armée du nord, qui en ont le plus besoin, en recommandant spécialement de mettre la solde de la gendarmerie à jour. Vous destinerez 1 million 500 mille francs à être envoyés à l'armée du Portugal, ce qui, avec les 3 millions 500 mille francs que je vous ai donné l'ordre d'envoyer à cette armée, fera un total de 5 millions. Vous enverrez 1 million à l'armée du centre, et ces fonds seront pris sur les fonds des armées d'Espagne et de Portugal de 1810.

Faites-moi connaître ce qui est redû par le Trésor pour 1810 et pour cette année. »

Napoléon à Berthier. Paris, 9 mars 1811.

« Mon cousin, je vous prie d'écrire une lettre particulière au général Suchet, pour lui témoigner ma satisfaction de la bonne conduite qu'il a tenue dans la campagne qui vient d'avoir lieu; que j'attends beaucoup de son zèle pour pousser le siége de Tar-

ragone. Cette ville prise, il aura réellement conquis la Catalogne. Il faut que l'officier que vous lui enverrez lui dise de vive voix que c'est dans Tarragone qu'il trouvera son bâton de maréchal de France. Vous lui direz qu'il aura sous ses ordres 40 mille hommes; qu'avec une pareille armée il peut laisser en arrière assez de troupes pour garder l'Aragon et menacer Valence, tandis qu'il assiégera Tarragone. Je suis de son opinion, Valence tombera d'elle-même. C'est là que les armées d'Aragon et de Catalogne seront récompensées de leurs fatigues. »

« Mon cousin, écrivez au roi d'Espagne que son aide de camp, Clermont-Tonnerre, m'avait apporté des nouvelles avantageuses de ce qui se passait à Valence; qu'il est fâcheux qu'elles ne se soient pas confirmées; que cependant il paraît, par les derniers rapports, qu'il y a beaucoup d'agitation dans les partis qui divisent cette ville; que le général Suchet demande 30 mille hommes et 40 bouches à feu pour soumettre cette place; mais que dans ce moment le point important est Tarragone; qu'il faut prendre cette place avant tout. » Napoléon à Berthier. Paris, 9 mars 1811.

« Mon cousin, écrivez au roi d'Espagne que le général Lahoussaye a très-mal fait de se mettre en communication avec le duc de Dalmatie; que nous n'avons point de nouvelles de l'armée du midi; que nous savons seulement, par les journaux anglais, que le 25 janvier Ballesteros a été entièrement défait par le général Gazan; que ce n'était pas par Cuença qu'il fallait envoyer des troupes, mais du Napoléon à Berthier. Paris, 9 mars 1811.

côté du Portugal, où se décident les plus grandes affaires. »

Napoléon à Berthier. Paris, 9 mars 1811.

« Mon cousin, le gouvernement d'Aragon sera augmenté des provinces de Tortose, de Lérida, de Tarragone, et des pays à l'ouest d'une ligne partant de la tour de Garraf, sur le bord de la mer, passant au col d'Ordal, suivant le cours de la Noya jusqu'à Horra, celui de la rivière Llobregat jusqu'à la Sègre, et de là les frontières des provinces de Lérida jusqu'à Noguerra, qui divisera, comme autrefois, les deux gouvernements jusqu'aux Pyrénées. Vous ferez connaître cette disposition au général Suchet, en lui annonçant que toutes les troupes faisant partie de l'armée active de Catalogne passeront sur-le-champ sous ses ordres, savoir : 4 régiments, 7e de ligne, 42e de ligne, 1er léger, 10e de ligne; la division italienne, la division napolitaine, le 24e de dragons, dragons Napoléon, chasseurs royaux. Il laissera sous les ordres du duc de Tarente le 29e de chasseurs, le bataillon du 93e de ligne, le bataillon du grand-duché de Berg, et une compagnie d'artillerie; ce détachement se rendra à Barcelone pour en augmenter la garnison et faire partie de l'armée de Catalogne, dont le quartier général sera à Barcelone.

L'escadron du 24e dragons, et les détachements italiens et napolitains des corps faisant partie de l'armée d'Aragon qui sont dans la haute Catalogne ou à Barcelone, rejoindront leurs corps aussitôt que ce mouvement pourra se faire avec sûreté. Il

appartiendra à l'armée de Catalogne d'occuper le mont Serrat, et d'assiéger Cardone, Berga et Urgel; il appartiendra à l'armée d'Aragon de faire le siége de Tarragone. Le général Suchet se concertera avec le duc de Tarente pour la marche de ce dernier sur Barcelone avec le détachement qui doit y entrer avec lui. On verra s'il est à propos de faire faire un mouvement au corps d'armée active de Catalogne, en tout ou en partie, soit pour s'emparer définitivement du mont Serrat et refouler l'ennemi sur Tarragone; soit, si l'opération n'est pas jugée actuellement nécessaire, pour protéger la rentrée à Barcelone du détachement du duc de Tarente. Dans ce dernier cas, le duc de Tarente menacera le mont Serrat d'une attaque pour y retenir l'ennemi, et empêcher qu'il ne sorte pour inquiéter le siége de Tarragone. Vous vous concerterez avec le ministre de la guerre pour expédier chacun un officier porteur d'ordre en duplicata, par deux routes différentes, celle de Pampelune et celle de Jaca.

L'officier qu'enverra le ministre de la guerre portera vos ordres et les siens; il arrivera d'abord chez le général Suchet, à qui il remettra les ordres à lui destinés; il ne se rendra chez le duc de Tarente, pour lui remettre les siens, qu'après avoir reçu les ordres du général Suchet. L'officier que vous enverrez par l'autre route, avec les duplicata de vos ordres et de ceux du ministre, arrivera également, d'abord chez le général Suchet, dont il prendra les ordres pour le jour et le temps qu'il arrivera à Lérida.

Mon intention est que le général Suchet arrive à l'armée peu après l'officier. Il faut choisir des officiers intelligents et qui connaissent leur mission, afin qu'en cas d'événement, soit de départ du général Suchet, soit même de mort, ils ne remettent rien au duc de Tarente qu'après avoir vu le général Suchet. Vous comprenez l'importance que l'armée de Catalogne ne reste point sans commandement, et que le général Suchet soit instruit, et puisse diriger toute cette affaire.

Vous ordonnerez au général Suchet de s'occuper sur-le-champ du siége de Tarragone; il choisira sa ligne d'occupation ou par Lérida ou par Mora; il fera fortifier des points intermédiaires: celui de Mont-Blanc paraît très-important à occuper solidement par des retranchements. Il portera des approvisionnements considérables sur le col Balaguer; il verra s'il lui serait utile de se servir de quelques barques par mer. Je le laisse maître de composer ses divisions comme il voudra, en mêlant les troupes de Catalogne avec celles d'Aragon.

La prise de Tarragone doit couronner la gloire militaire que le général Suchet a acquise dans cette campagne, et lui donner de nouveaux titres près de moi. »

Napoléon à Clarke. Paris, 9 mars 1811.

« Monsieur le duc de Feltre, je vous renvoie le mémoire du duc de Tarente sur la situation des choses en Catalogne.

Le maréchal n'a pas fait faire un seul pas à la guerre dans ce pays; il paraît ne pas connaître le système qu'il faut adopter dans des pays de mon-

tagnes. Il est certain que les courses qu'il a fait faire à son armée à travers un pays difficile, et sans avoir un plan d'opérations bien concerté, ont dû fatiguer ses troupes inutilement et sans espoir de succès.

Si dernièrement il avait marché de Lérida à Tarragone avec mesure, et en établissant des postes fortifiés sur toute la route de Mont-Blanc, il serait arrivé à Reuss, à l'abri des efforts des insurgés.

J'adhère cependant aux principales mesures qu'il a proposées.

Ainsi, le gouvernement d'Aragon sera augmenté des provinces de Tortose, de Lérida, de Tarragone, et du pays à l'ouest d'une ligne partant de la tour de Garraf, sur le bord de la mer, passant au col d'Ordal, suivant le cours de la Noya jusqu'à Horra; celui de la rivière de Llobregat jusqu'à la Sègre, et de là les frontières de la province de Lérida jusqu'à la Noguera, qui divisera, comme autrefois, les deux gouvernements jusqu'aux Pyrénées.

Vous ferez connaître au duc de Tarente ces dispositions, et qu'en conséquence toutes les troupes faisant partie de l'armée active de Catalogne passeront sur-le-champ sous les ordres du général Suchet, à l'exception du bataillon du 93e de ligne, du 29e de chasseurs, du bataillon du grand-duché de Berg, et d'une compagnie d'artillerie, qui se rendront à Barcelone pour en augmenter la garnison et faire partie de l'armée de Catalogne.

Un escadron du 24e de dragons, et les détachements italiens et napolitains des corps faisant partie dorénavant de l'armée d'Aragon, rejoindront leurs

corps en Aragon aussitôt que ce mouvement pourra se faire avec sûreté.

Il appartient à l'armée de Catalogne, dont le quartier général sera à Barcelone, de s'emparor, quand les circonstances le permettrout, du mont Serrat, de faire les siéges de Cardone, de Berga et d'Urgel.

Il appartieut à l'armée d'Aragon de faire le siége de Tarragone. Aussitôt que la division de Puycerda sera forte de 6 mille hommes, elle entrera dans Puycerda, et menacera Urgel.

La garnison de Barcelone sera augmentée du 102e régiment de ligne, et de tous les détachements appartenant au 93e et aux autres régiments qui sont à Barcelone, et portée ainsi à 8 mille hommes.

Le duc de Tarente se concertera avec le général Suchet pour sa marche sur Barcelone, avec le détachement qui doit y entrer avec lui. On verra s'il est à propos de faire faire un mouvement au corps d'armée active de Catalogne en tout ou en partie, soit pour s'emparer définitivement du mont Serrat, de refouler l'ennemi sur Tarragone; soit, si l'opération n'est pas jugée actuellement nécessaire, pour protéger la rentréo à Barcelone du détachement du duc de Tarente. Dans ce dernier cas, le duc de Tarente menacera le mont Serrat d'une attaque pour y retenir l'ennemi, et empêcher qu'il n'en sorte pour inquiéter le siége de Tarragone.

Quand on pourra être maître du mont Serrat, il faudra y établir et retrancher convenablement une garnison de mille à 1,200 hommes.

Le major général fera connaître ces dispositions

au général Suchet. Vous vous concerterez avec lui pour expédier chacun un officier porteur d'ordres en duplicata, par deux routes différentes, celle de Pampelune et celle de Jaca.

L'officier que vous enverrez portera vos ordres et ceux du major général; il arrivera d'abord chez le général Suchet, à qui il remettra les ordres à lui destinés; il ne se rendra chez le duc de Tarente pour lui remettre les siens qu'après avoir reçu les ordres du général Suchet.

L'officier que le major général enverra par l'autre route avec les duplicata de vos ordres et des siens arrivera également d'abord chez le général Suchet, dont il prendra les ordres pour le jour et le temps qu'il arrivera à Lérida. Mon intention est que le général Suchet arrive à l'armée peu après l'officier.

Il faut choisir des officiers intelligents, et qui connaissent leur mission, afin qu'en cas d'événement, soit de la part du général Suchet, ou même de mort, ils ne remettent rien au duc de Tarente qu'après avoir vu le général Suchet. Vous comprenez l'importance que l'armée de Catalogne ne reste point sans commandement, et que le général Suchet soit instruit et puisse diriger toute cette affaire. »

« Je n'ai aucune nouvelle de Paris depuis la lettre de Votre Altesse, dont était porteur M. le colonel Lejeune, qui m'avait annoncé cependant deux estafettes. Il paraît qu'elles ont été arrêtées dans le nord, Joseph à Berthier. Madrid, 9 mars 1811.

ainsi que les convois d'argent destinés à l'armée du midi et du centre.

Je n'ai pas d'expressions pour rendre la pénurie et les besoins de tous les genres qu'éprouvent ici tous les services. Je n'en excepte aucun. J'ignore quelle sera la suite de tant de désordres occasionnés par tant de privations. J'attends une décision à tout ce que j'ai écrit depuis si longtemps, et notamment le 14 février.

Il faut cependant que l'Empereur sache, par le canal de Votre Altesse, qu'aujourd'hui même j'ai été obligé de faire vendre les vases sacrés de ma propre chapelle, pour payer le pain des troupes qui sont à Madrid. Comment ferons-nous demain ? Je n'en sais rien à l'heure qu'il est.

Des voyageurs annoncent l'occupation de Badajos par les troupes du corps du maréchal Mortier. »

Napoléon à Berthier. Paris, 10 mars 1811.

« Mon cousin, envoyez l'ordre à l'armée du centre de faire des détachements pour établir la communication avec le duc de Dalmatie par Mérida, et avoir des nouvelles de ses opérations. Écrivez en même temps au duc d'Istrie, pour qu'il fasse une circulaire à tous les généraux de l'arrondissement de l'armée du nord, qui les tienne en garde contre les nouvelles et les rapports ridicules qu'on leur fait; ils devraient sentir qu'ils sont dupes des nouvelles que les Anglais, les Portugais et les Espagnols leur font donner. »

Napoléon à Clarke. Paris,

« Monsieur le duc de Feltre, je vous renvoie les lettres du général Baraguey-d'Hilliers. Envoyez-

lui un officier. Il n'est pas encore temps de lui faire connaître les changements que j'ai faits en Catalogne, puisqu'il ne serait pas convenable que le duc de Tarente les apprît d'une manière indirecte; mais il faut lui mander qu'aussitôt que le général Quesnel sera arrivé à Puycerda, et cherchera à prendre le fort d'Urgel, cela attirera d'autant l'ennemi de ce côté; qu'il faudra occuper les positions d'Olot et de Vicque, et reconnaître les autres positions qu'il y aurait à occuper pour se maintenir réellement en communication avec Barcelone; que l'ennemi va être serré de très-près du côté de Tarragone, et inquiété du côté d'Urgel; qu'il faudrait l'empêcher de s'établir entre Puycerda et la vallée de la Sègre et la vallée de Girone; qu'il paraît nécessaire d'occuper à cet effet Olot, Ripoll et Vicque, et d'avoir entre Barcelone et le château d'Hostalrich un ou deux points crénelés et fortifiés du côté de Granoller, situé au point de réunion du chemin de Vicque et de celui d'Hostalrich; que si le général Baraguey-d'Hilliers fait occuper Granoller et Vicque, il se trouvera en communication avec Barcelone; qu'alors des mouvements combinés seront concertés avec la garnison, et qu'il sera inutile d'envoyer le 102ᵉ à Barcelone, puisque cela fera le même effet; mais que cela ne peut avoir lieu qu'autant qu'arrivé à Vicque et à Granoller, on se mettra sur-le-champ à remuer la terre; qu'on crénellera des maisons, qu'on placera quelques pièces de canon; et qu'enfin par ces précautions on se mettra tout à fait à l'abri des miquelets et des bandes ennemies. Que la mission de l'officier que vous lui envoyez est de

10 mars 1811.

rapporter son opinion sur ce plan, sur la manière de remplir le but, et d'empêcher l'ennemi de s'établir entre la Cerdagne et Girone; sur le projet d'occuper Olot et Ripoll, sur celui de se placer à Vicque et à Granoller, de manière à communiquer avec Barcelone par des détachements de 2 à 300 hommes : bien entendu que les colonnes de Vicque et de Granoller feraient des sorties combinées avec celles de la garnison de Barcelone, toutes les fois que l'ennemi se présenterait.

Que ces opérations vont devenir faciles, la division Quesnel étant à Puycerda, Tarragone se trouvant cernée, et l'armée rentrant en Catalogne (car je ne la considère pas comme étant en Catalogne lorsqu'elle est à Lérida, au delà des montagnes); que toutes ces dispositions doivent accélérer beaucoup la soumission du pays; mais que, pour arriver à ce résultat, il faut se fortifier de manière que les détachements de 50 à 60 hommes, en ayant du canon, soient à l'abri de toute attaque; que cela se fait dans l'intérieur de l'Espagne, et que partout cela a réussi; qu'il a des sapeurs et de l'artillerie, et qu'il peut sur-le-champ fortifier Vicque et les autres points qu'il jugera convenable d'occuper.

Que ce projet est plus avantageux que celui de renforcer Barcelone, d'autant plus que ce qu'on enverrait à Barcelone pourra occuper des points intermédiaires en avant de cette place. »

Berthier à Napoléon. Paris, « Sire, la formation des gouvernements en Espagne, leur administration, l'autorisation donnée au

maréchal duc de Dalmatie d'accorder des traitements extraordinaires conformément au tarif approuvé par Votre Majesté, ont engagé le roi à m'écrire de sa propre main une longue lettre, dont l'objet est de connaître les intentions de Votre Majesté pour les exécuter. 1° Quels sont les rapports que le roi doit avoir avec l'arrondissement des armées d'Espagne, comme roi de ce pays? La justice, les affaires ecclésiastiques, doivent-elles être traitées par les ministres du roi? Que deviennent les intendants, administrateurs et employés particuliers de ces provinces, les militaires en activité et en non-activité? 12 mars 1811.

Les arrondissements du nord, du midi, de Valence, doivent-ils contribuer aux frais du gouvernement? Quels sont les rapports du roi avec ces arrondissements? Le roi se plaint des dilapidations et des profusions de l'Andalousie depuis la formation de l'armée du midi, qui l'a rendu étranger à ces provinces. Son but n'est point de se plaindre ni de dénoncer; mais il demande comment Votre Majesté veut qu'il existe dans le centre de l'Espagne? comment votre armée y sera-t-elle soldée? Il y a huit mois qu'elle ne l'est plus; aussi, le désordre est à son comble, le pays est saccagé, les habitants aigris, les militaires mécontents. Le roi en cite une preuve dans la conduite du 29e régiment de dragons, à l'occasion du général Marisy. Il n'y a pas à Madrid de généraux français; le général Dessolles se traîne péniblement, sans nulle utilité pour personne; le général Lahoussaye est en mouvement pour chercher à communiquer avec l'armée de Portugal; le

général Lorge est dans la Manche, et le général Darmagnac, quoiqu'il ne soit pas compris dans le tableau de l'armée du centre, est dans la province de Cuença. Le roi paraît regretter l'inutilité dont sont frappés les officiers français attachés à lui d'après l'autorisation de Votre Majesté. Il les croit, plus que tous autres, propres à pacifier le pays et à y faire établir son gouvernement, dès que les grandes masses armées sont dissipées par les armées de Votre Majesté.

Le roi pense qu'il n'y a que deux manières de terminer les affaires d'Espagne. La première, qui ne paraît pas être entrée dans les intentions de Votre Majesté, est que le roi continue d'être son lieutenant recevant ses ordres, et les faisant exécuter par tous les chefs des corps d'armée. L'autre mode est que les chefs reçoivent directement les ordres de Votre Majesté, et les fassent exécuter dans les pays non insoumis; que le roi reste au centre, défendu contre les grandes masses par les armées actives, n'ayant avec lui que des officiers et des troupes à son service, recevant ou par forme d'avance, directement de Votre Majesté, une somme supplémentaire par mois (le roi pense qu'un million pourrait suffire); ou la recevant des quatre autres arrondissements de l'Espagne; une avance de 2 millions, et seulement un par mois à compter du 1er janvier. Il lui serait possible de se passer dans l'arrondissement du centre de toutes les troupes françaises; avec une sévère économie et en payant, il aurait assez de troupes, Votre Majesté ne se refusant pas d'ailleurs à lui donner

un régiment ou deux, français ou étrangers, de cavalerie, qu'il solderait, sans aucun mélange d'administration française; l'armée du midi aurait ses dépôts à Cordoue, celle du nord à Burgos; Madrid se trouverait débarrassé de tous les dépôts.

Le roi pourrait établir son gouvernement, chaque jour gagner un village, et à la pacification générale Votre Majesté aurait gagné beaucoup; car, répète le roi, tout ce que l'on vole est payé tôt ou tard par le sang francais; l'habitude du pillage fait de beaucoup de soldats alliés des déserteurs, et même ensuite des brigands.

Le roi termine par les observations suivantes :

L'état actuel ne peut pas durer; les troupes ne sont pas payées, son gouvernement ne l'est pas; il est dû huit mois à sa garde, treize mois aux emplois civils : comment peut-il donner des traitements extraordinaires? En Andalousie, on a établi des frais de table : on entreprend dans cette province des travaux que la plus longue paix ne permettra pas, quand on voudra que toutes les parties du royaume reçoivent les mêmes secours. Les Français de l'armée sont traités d'une manière, et les militaires de la garde, ainsi que les régiments espagnols, d'une autre.

Telles sont, Sire, les observations que le roi m'invite à mettre sous les yeux de Votre Majesté; il ne doute pas qu'elles ne la frappent, et qu'elle n'y voie le désir qu'a le roi de faire quelque chose..., de n'être pas inutile. Enfin, dit le roi en finissant, je n'entre dans aucun détail : Sa Majesté Impériale sentira qu'il

faut que j'aie de fortes et grandes raisons pour ouvrir des opinions semblables à celles que contient cette lettre.

Je prie Votre Majesté de me faire connaître ses intentions. »

Napoléon à Clarke. Saint-Cloud, 12 mars 1811.

« Monsieur le duc de Feltre, mandez au maréchal Macdonald qu'il serait bien important que, sans exposer le blocus de Figuières, il pût, avec un corps de 5 à 6 mille hommes, auquel il pourrait même joindre l'escadron du 20e qui est à Montlouis, se porter sur Barcelone pour battre la campagne, se porter sur Vicque, détruire les rassemblements qui se forment là, se porter sur le mont Serrat pour le prendre, ou, s'il ne juge pas prudent de l'attaquer, au moins le menacer, et faire une diversion en faveur de Tarragone. Mais que l'essentiel est de bien garder le blocus de Figuières ; que je m'en repose sur lui pour cet objet, et que je suppose qu'il a fait rembarquer les Anglais qui avaient un moment touché terre. »

Le ministre de la guerre à Napoléon. Paris, 13 mars 1811.

« Sire, j'ai l'honneur de mettre sous les yeux de Votre Majesté les détails qui m'ont été transmis relativement à des malversations dont sont accusés plusieurs officiers supérieurs de l'armée de Portugal ; on m'annonce :

1° Que X..., colonel du ..... régiment provisoire de dragons, envoyé en mission avec une partie de son régiment pour activer la rentrée des réquisitions, a vendu, dans le courant d'octobre dernier, le chargement de 87 voitures de blé, qu'il

avait prises sur une bande qui venait de les enlever; que le produit de la vente de ce chargement n'a été versé dans aucune caisse publique, et qu'il n'en a pas été rendu compte;

2° Que X...., chef d'escadron du ... régiment de dragons, a vendu pour plus de 40 mille réaux de sel dans une partie de la province d'Avila, où il avait été envoyé pour suivre la rentrée des réquisitions;

3° Que X....., colonel d'une demi-brigade provisoire, envoyé à Ledesma en qualité de commandant militaire, a favorisé la levée de plusieurs sommes d'argent et la conversion en argent de différentes denrées, soit aux places de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida, soit à la subsistance des troupes sous ses ordres. En soumettant ces détails à Votre Majesté, j'ai l'honneur de lui annoncer que j'en ai donné connaissance à Son Altesse le prince de Wagram et de Neufchâtel, major général. »

Joseph à Berthier. Madrid, 13 mars 1811.

« Ce n'est pas sans un sentiment bien pénible que j'ai lu la lettre de Votre Altesse du 18 février. Comment le général Belliard prend-il plus d'intérêt que moi à la conservation de ma capitale? Comment un homme que je reçois tous les jours ne me communique-t-il pas ses craintes sur les poudres du Retiro, et préfère-t-il les envoyer à Paris à Votre Altesse? Comment Votre Altesse peut-elle penser qu'un homme qui n'a pas de pain, de souliers à donner à ceux qui ont le malheur de servir sous ses ordres, peut se livrer à des constructions d'un demi-million de réaux? Comment peut-on croire,

enfin, que des constructions que l'on n'a pas faites depuis trois ans, lorsque Madrid était le pivot d'opérations si importantes, soient si urgentes, si elles étaient possibles (1)? Dois-je répéter si souvent que les troupes à mon service ne sont ni payées ni vêtues depuis huit mois? Celles de l'Empereur n'ont pas de solde depuis sept; leur subsistance même est compromise aujourd'hui. Les fournisseurs viennent d'être nantis des seuls objets de valeur qui existaient encore dans le palais de Madrid, et j'ai dû dépouiller la chapelle de ma maison : cette ressource nous mènera quinze jours pour les vivres.

Je suis obligé de garder à Madrid le moins de troupes possibles, ne pouvant les nourrir : elles vivent dans les provinces, mais elles coûtent cher au Trésor, qu'elles n'alimentent pas, par beaucoup de raisons. D'ailleurs, *Avila* est épuisée par les dépôts de l'armée du Portugal; l'*Estramadure*, par le 5e corps et les guérillas; *Cuença* est ruinée, et ne peut être occupée d'une manière profitable qu'autant que Valence le sera. Il faut dans cette province avancer ou reculer sur le Tage, parce que la ville même de Cuença et ses environs sont tout à fait hors d'état de nourrir aucune troupe. *Ségovie*, épuisée par l'armée du Portugal, ne fournit pas au Trésor 200 mille réaux par mois; *Guadalaxara* nourrit et solde, bien ou mal, les deux régiments

(1) Le général Belliard avait cru devoir envoyer directement à Paris un rapport auquel le roi Joseph fait ici allusion, rapport écrit probablement dans le but de se faire valoir auprès de l'Empereur.

Royal-Étranger et Irlandais ; *Tolède*, vexée par les guérillas et traversée par les immenses convois de l'Andalousie, rend à peine 200 mille réaux ; la *Manche*, théâtre continuel de petits combats des corps avancés de l'armée de Murcie, des guérillas de l'Estramadure, de la province même, n'envoie pas à Madrid 600 mille réaux ; *Madrid* n'a d'autre ressource que celle des droits d'entrée de ses barrières : ces droits ont été jusqu'à 100 mille réaux par jour autrefois ; aujourd'hui, par le peu de consommation des objets de luxe, la contrebande, favorisée par les convois allant et venant de France et d'Andalousie, par le voisinage du Retiro, par la démoralisation générale occasionnée par le manque de payement à tous les employés, cette ressource est réduite à 50 et même à 40 mille réaux par jour, ce qui fait par mois un million et demi, qui, ajouté à un autre million des provinces de Ségovie, Manche et Tolède, fait une recette de 2 millions et demi. Je comprends dans les droits d'entrée les autres droits indirects, les dîmes et droits de fisc sur les terres de la province de Madrid alimentant l'armée éparse dans les cantonnements et garnisons. Tout autre article de recette ne la porte pas à 4 millions par mois.

Je suppose donc 4 millions par mois, fixes. C'est là toute ma ressource.

Voici mes dépenses : 12 millions de réaux, après avoir réduit l'impossible, et ma propre dépense au cinquième de ma liste civile. En supposant que je ne dépenserai pas un sol pour l'armée française

du centre, que l'ordre se rétablirait ici; j'ai un arriéré de plus d'un an. MM. Mazzaredo et Campo-Alange sont arrivés au point de me demander des rations pour nourrir leurs familles, et j'ai dû les refuser, car tous les employés civils eussent fait la même demande. Mon ambassadeur en Russie est en banqueroute; celui de Paris est mort dans la dernière misère, et je vis ici au milieu des décombres d'une vaste monarchie, qui ne s'animent et n'ont de voix que pour demander du pain au malheureux qui se dit leur roi. C'est là ma position. Que Votre Altesse, que l'Empereur juge s'il est juste qu'elle continue ainsi longtemps. S'il est un homme qui écrive autrement en France sur ma situation, cet homme est à coup sûr un idiot ou un traître. La plus grande preuve de dévouement que j'aie donnée à l'Empereur et à ce pays, que je puisse jamais leur donner, c'est ma résignation depuis un an; mais les choses forcées ont un terme, la justice de l'Empereur les fera cesser, ou elles cesseront d'elles-mêmes d'une manière que je ne prévois pas.

Que peut, que doit même faire l'Empereur? Ordonner que l'arrondissement de l'armée du midi fournisse avant tout 4 millions au Trésor de Madrid; que l'arrondissement de l'armée du Nord fournisse la même somme à Madrid; me permettre de renvoyer en France *les fripons, et d'avoir confiance en moi.*

Je ne voulais pas écrire un long mémoire; mais je ne regrette pas la peine que vous prendrez à le lire, si vous parvenez à le faire lire à l'Empereur.»

« Mon cousin, faites sentir au roi d'Espagne la nécessité de faire partir pour Séville tous les détachements qui appartiennent aux 4e, 5e et 1er corps dans l'arrondissement de son armée; faites-lui connaître que cela est de rigueur, et qu'il est indispensable que le général Lahoussaye appuie sur la gauche du Tage pour se mettre en communication avec le duc de Dalmatie. »

Napoléon à Berthier. Paris, 16 mars 1811.

« Ma chère amie, je suis retenu au lit par une fièvre de rhume qui n'aura aucune suite; je t'écris ceci, crainte que quelque indiscret ne t'écrive et ne t'alarme mal à propos.

Joseph à la reine Julie. Madrid, 19 mars 1811.

Je n'ai pas reçu encore la réponse à mes lettres des 10 et 14 février : si elles sont négatives, ou si elles n'arrivent pas, je serai forcé de me mettre en route; j'apporterai moi-même mon blanc-seing. Je dois te dire que mon départ de ce pays sera un événement heureux pour tout le monde ici, excepté le nombre très-rétréci des amis, que je ne dois pas compter : non que mon caractère personnel ait mérité ni même excité cette manière de sentir, je suis loin de le penser; mais l'inutilité de ma présence, le fardeau même dont je suis ici, puisque enfin, bon gré mal gré, je coûte plus de 200 mille francs par mois, et c'est certainement plus que je ne vaux aujourd'hui pour le bien-être de ce pays (mes employés ne sont pas payés depuis treize mois); tout doit avoir un terme, et ce terme est arrivé. J'ai manqué avoir une insurrection il y a trois jours, pour le renchérissement du pain.

Le *Moniteur* du 26 achève d'abattre tout le moral des gens attachés à l'espoir de voir leur patrie se soutenir; tout s'en ressent, et je suis réduit, aujourd'hui que j'écris, à 10 mille francs que rendent les entrées de Madrid. J'ai pu, en faisant vendre des objets précieux de ma chapelle, donner quelque secours à ma garde et à la garnison; mais ce secours, qui s'élève à 500 mille francs, ne me tire pas d'embarras plus de dix jours. Il est dû à ma garde 20 millions de réaux, etc. Dans cet état de choses, je mériterais mon sort, si je le prolongeais volontairement. Annonce donc à l'Empereur que je serai parti lorsque tu auras reçu cette lettre, si je n'ai pas reçu quelque secours dans l'intervalle. Mon état, ma santé me font désirer une parfaite tranquillité; j'espère et je désire, plus sincèrement que n'affecteront de le croire certaines gens, que l'Empereur ait bientôt assez d'enfants mâles pour que la pensée de personne ne puisse s'arrêter sur moi dans aucun calcul et dans aucune hypothèse, et que, rendu à moi-même, je m'occupe de mes enfants. Vivre aussi tranquille que j'ai vécu agité depuis vingt-cinq ans, et surtout depuis six, je ne demande pas autre chose à l'Empereur.

Je n'avais pas espéré pouvoir vivre à Mortefontaine, à cause du grand voisinage de Paris; mais si l'Empereur juge autrement, je l'en remercie, parce que je suis fatigué des connaissances nouvelles, et que je connais Mortefontaine. Je compte n'y voir qu'un nombre si limité de personnes, et d'un tel choix, que je ne craindrai pas leurs importunités, et n'au-

rai pas le désagrément de refuser et d'être refusé.

Le peu d'économie que j'avais a été et va être entièrement usé par mon départ et les dépenses qu'il entraîne. Sans doute j'aurai besoin de l'Empereur en arrivant à Paris; j'en aurai besoin encore pour ma garde, pour les personnes qui m'ont suivi. J'espère de sa justice, et peut-être même de son ancienne amitié, qu'il m'évitera de pénibles démarches, et qu'il ne voudra pas aggraver les désagréments de ma position.

Je partirai d'ici, disant que je vais voir l'Empereur. Je laisserai les choses telles que je les ai laissées à Naples, et avec bien moins d'inconvénients.

Il y a huit jours que je ne vois personne, et je déclare moi-même ma parfaite inutilité ici, surtout depuis le *Moniteur* du 26, qui, dans le fait, détruit en moi tout exercice de droit réel, puisque la seule puissance qui le reconnaissait le nie : ainsi j'éprouve bien les angoisses de la mort politique dans ce pays. Cependant je ne signe pas ma cession, parce que cela ne conviendrait pas à l'Empereur que je le fisse ici, et que je ne puis pas, avant de quitter ce pays, me déclarer moi-même mort, et assister ainsi à mes propres funérailles.

Je mènerai avec moi un Espagnol ou deux, autant pour ne pas éteindre tout espoir de mon retour ici dans l'opinion de ce pays, que pour leur donner l'occasion de solliciter et veiller aux intérêts de ceux de leurs compatriotes qui ont suivi le même parti qu'eux; car, outre les employés civils, j'ai

plus de 10 à 12 mille hommes qui, dans la carrière militaire, se sont déclarés pour moi.

Sans doute je ne prendrais pas le parti de venir à Paris si je pouvais faire autrement ; mais ni toi, ni ceux qui me conseillent d'attendre, ne connaissent ma position ici.

Dis tout ceci à l'Empereur, et envoie un courrier à ma rencontre. Je descendrai à Mortefontaine avec quatre personnes et huit à dix domestiques, tous de ta connaissance.

Je t'embrasse, avec mes enfants ; et si tu m'annonces que l'Empereur entre dans mes vues, j'espère vous porter, du moins à toi, à mes enfants, et au petit village de Mortefontaine, le bonheur que je n'ai pu ni apporter, ni laisser, ni à Naples, ni à l'Espagne, quoique ce désir (et Dieu qui lit dans mon cœur, et toi-même, vous me jugerez), quoique ce désir ait été ma seule passion à Naples et en Espagne. »

Nap. à Jos. Paris, 20 mars 1811.

« Monsieur mon frère, je ne diffère point à annoncer à Votre Majesté que l'Impératrice, ma très-chère épouse, vient d'accoucher très-heureusement d'un prince qui, par sa naissance, a reçu le titre de roi de Rome. Les sentiments qu'elle m'a toujours montrés me persuadent qu'elle partagera la joie que me fait éprouver un événement si intéressant pour ma famille et pour le bonheur de mes peuples.

La persuasion où je suis à cet égard m'est fort agréable. Votre Majesté connaît tout l'attachement

que j'ai pour elle, et elle ne doit pas douter du plaisir avec lequel je saisis cette occasion pour lui renouveler les assurances de la sincère estime et de la tendre amitié avec lesquelles je suis, etc. »

« Monsieur mon frère, hier, à sept heures après midi, l'impératrice me fit demander de descendre chez elle. Je la trouvai sur sa chaise longue, commençant à sentir les premières douleurs. Elle se coucha à huit heures; et depuis ce moment jusqu'à six heures du matin elle a eu des douleurs assez vives, mais qui n'avançaient en rien sa délivrance, parce que c'étaient des douleurs de reins. Les gens de l'art pensèrent que cette délivrance pourrait tarder vingt-quatre heures; ce qui me fit renvoyer toute la cour, et dire au sénat, au corps municipal et au chapitre de Paris, qui s'étaient assemblés, qu'ils pouvaient se retirer. Ce matin, à huit heures, l'accoucheur entra chez moi fort affairé, et me fit connaître que l'enfant se présentait par le côté, que l'accouchement serait difficile, et qu'il y aurait le plus grand danger pour la vie de l'enfant. L'impératrice, fort affaiblie par les douleurs qu'elle avait essuyées, montra jusqu'à la fin le courage dont elle avait donné tant de preuves; et à neuf heures, la Faculté ayant déclaré qu'il n'y avait pas un moment à perdre, l'accouchement eut lieu dans les plus grandes angoisses, mais avec le plus grand succès. L'enfant se porte parfaitement bien. L'impératrice est aussi bien que le comporte son état; elle a déjà un peu dormi, après avoir pris quelque

Nap. à Jos. Paris, 20 mars 1811.

nourriture. Ce soir, à huit heures, l'enfant sera ondoyé. Ayant le projet de ne le faire baptiser que dans six semaines, je charge le général comte Defrance, mon écuyer, qui vous portera cette lettre, de vous en porter une autre pour vous prier d'être le parrain de votre neveu (1). »

Joseph au cardinal Fesch. Madrid, 24 mars 1811.

« Mon cher oncle, je n'ai point répondu à la lettre que vous m'avez écrite il y a quelques mois en m'engageant de rester en Espagne; mais j'ai fait mieux, j'ai suivi vos conseils. Aujourd'hui ma santé vient de donner le dernier coup à ma position : je suis forcément éloigné des affaires depuis douze jours, et je ne puis pas les reprendre sans danger. Je n'ai pas dû l'écrire clairement à ma femme; mais je ne veux pas vous laisser ignorer que ma santé est mauvaise, après un rhume et une inflammation de poitrine qui n'est pas encore apaisée. Cette crise passée, j'aurai besoin de beaucoup de ménagements, d'un air moins vif que celui de Madrid, d'une tranquillité d'esprit que je ne peux avoir ici. Ces deux dernières années m'ont vieilli de vingt ans, et je veux me retirer des affaires. Je le puis d'autant plus, que je ne suis plus d'aucune utilité ici. Je ferai à Paris tous les actes nécessaires pour régler les affaires d'Espagne, comme l'Empereur l'entendra mieux; et il ne doit pas douter de ma volonté de lui complaire en tout ce qui est compatible avec mon

(1) Ces deux curieuses lettres prouvent que l'Empereur, malgré ses dissidences politiques avec son frère Joseph, avait pour lui la plus vive et la plus sincère affection.

état. Peut-être que la campagne et ma tranquillité me rendront ma première vigueur, et que les symptômes qui m'effrayent s'évanouiront; je l'espère même. Communiquez cette lettre à l'Empereur, et mandez-moi sa réponse par le courrier qui me portera des nouvelles de la reine, que j'irai trouver à Mortefontaine, ne désirant pas descendre à Paris, où je me rendrai pour voir l'Empereur et ma mère dès que j'aurai pris quelques heures de repos à Mortefontaine.

Cette détermination étant encore mon secret, je ne la communiquerai à l'ambassadeur de l'Empereur qu'au dernier moment, en disant que je vais voir l'Empereur et recevoir ses instructions. »

« Sire, ma santé délabrée en dix jours me force à quitter ce pays, pour chercher dans le sein de ma famille mon rétablissement. **Jos. à Nap. Madrid, 24 mars 1811.**

L'air modéré de Mortefontaine et la tranquillité d'esprit me rendront peut-être ma première vigueur.

Ma présence est ici aujourd'hui complétement inutile; je me conformerai à Paris aux désirs de Votre Majesté.

Et je la prie de croire qu'en bonne ou en mauvaise santé, en bonne ou en mauvaise fortune, Votre Majesté n'aura jamais personne qui lui soit plus sincèrement attaché : roi ou sujet, je serai toujours de Votre Majesté le meilleur ami, le plus fidèle serviteur et le plus affectionné frère, et je saurai, comme Votre Majesté le voudra, l'aimer

tout bas, et ne pas l'importuner de sentiments qu'elle partage sans doute. »

Jos. à Nap. Madrid, 29 mars 1811.

« Monsieur mon frère, M. le comte de Laforest m'a remis ce matin la lettre que Votre Majesté Impériale et Royale a bien voulu m'écrire pour m'annoncer la naissance du prince Auguste-Napoléon (1), fils de Son Altesse Impériale le vice-roi d'Italie. Je prie Votre Majesté d'agréer mes félicitations sur cet événement, et mes vœux pour celui qui est attendu avec tant d'intérêt (2). Je suis heureux, Sire, de lire, dans les expressions de la lettre de Votre Majesté, qu'elle apprécie mes sentiments et ma tendre amitié pour elle. »

Joseph à la reine Julie. Madrid, 30 mars 1811.

« Ma chère amie, j'ai reçu tes lettres des 14, 16, 18. Je suis étonné que tu ne m'annonces pas la réception de ma lettre du 14 février, dont était porteur M. Clouet.

J'ai su hier par le prince de Neufchâtel la naissance du roi de Rome. Ma santé est un peu meilleure; je compte me mettre en route bientôt. »

Joseph à Berthier. Madrid, 30 mars 1811.

« J'ai bien des grâces à rendre à Votre Altesse Sérénissime, pour l'attention tout à fait aimable qu'elle a eue de me donner la nouvelle de la naissance du roi de Rome; je l'ai reçue hier, à six heures du soir. Je prie Votre Altesse de ne pas douter de mon sincère attachement. Ma santé n'est plus très-bonne

(1) Duc de Leuchtenberg, plus tard roi de Portugal.

(2) La naissance du roi de Rome, qui ne fut connue de Joseph que quelques heures plus tard, le même jour.

depuis quelques jours; j'espère que l'air de Paris me rétablira; je compte me mettre en route bientôt. Je serai bien aise de féliciter personnellement l'Empereur et l'Impératrice, et de vous renouveler de vive voix les sentiments que vous me connaissez. »

« Sire, j'ai appris hier au soir, à six heures, par une lettre du prince de Neufchâtel, la nouvelle de la naissance du roi de Rome. Je ne veux pas tarder à en féliciter Votre Majesté, en attendant que je puisse présenter moi-même personnellement mes hommages à Votre Majesté et à Sa Majesté l'Impératrice, sur un événement d'un si grand intérêt pour tous, et surtout pour moi, Sire; car je ne doute pas que vous n'appréciez mon cœur. Je compte me mettre bientôt en route; ma santé, encore faible, se rétablira en France, je dois l'espérer. J'espère aussi que, dans toutes les hypothèses, mon voyage ne sera pas inutile à Votre Majesté. » Jos. à Nap. Madrid, 30 mars 1811.

« Le major général fera prendre demain deux cents exemplaires du *Moniteur*, et les expédiera avant dix heures du soir par une estafette extraordinaire, en donnant ordre que de Bayonne ils soient transmis en Espagne, également par une estafette extraordinaire. Napoléon à Berthier. 30 mars 1811.

Le prince de Neufchâtel adressera cinquante exemplaires du *Moniteur* au commandant de Bayonne, qui en remettra vingt-cinq à Casabianca à son passage, et en enverra au général Reille en Navarre.

Le prince de Neufchâtel adressera les cent cin-

quante exemplaires restants au duc d'Istrie, qui en fera passer à Madrid, à l'armée de Portugal, et les répandra dans toute l'Espagne. »

Dépêches et instructions à expédier pour le duc de Dalmatie.

« Le prince de Neufchâtel écrira par cette estafette, et en duplicata par l'officier qu'il doit faire partir demain, au duc de Dalmatie, pour lui faire connaître la situation depuis la prise de Badajos; mais il lui écrira aussi que j'ai vu avec peine les événements arrivés au 1er corps devant Cadix; que je ne puis approuver les dispositions qu'il avait faites de ce côté; que cet événement n'aurait pas eu lieu, et que le siége de Cadix n'aurait pas couru les chances qu'il vient de courir, si, en partant pour l'Estramadure, le duc de Dalmatie avait mis la division Godinot et le corps du général Sébastiani sous les ordres du maréchal duc de Bellune; que par ce moyen six régiments français et trois polonais, c'est-à-dire près de 20 mille hommes, se seraient trouvés de plus sous ses ordres : et lorsqu'il s'est vu menacer par le débarquement d'Algésiras, en rappelant à lui 8 mille hommes du corps de Sébastiani et une brigade du général Godinot, il aurait eu trois fois plus de forces qu'il n'en aurait fallu; que deux seuls points vraiment à garder pendant l'expédition d'Estramadure étaient Séville et Cadix; qu'il fallait centraliser tous les hôpitaux dans Séville; que d'ailleurs le tiers du 4e corps était plus que suffi-

sant pour tenir en respect les mauvaises troupes de Murcie, et contenir en gros tout ce pays.

Le duc de Dalmatie a 60 mille hommes sous ses ordres; il pouvait en laisser 30 mille sous les ordres du duc de Bellune, et avoir plus de forces qu'il a eues devant Badajos. Cette manie de vouloir garder tous les points dans un moment difficile expose à de grands malheurs. L'Empereur est mécontent de ce que, tandis que le siége de Cadix courait le risque d'être levé, le 12ᵉ, le 32ᵉ, le 58ᵉ et le 43ᵉ, formant une division de plus de 8 mille hommes, se trouvaient disséminés dans des points alors insignifiants.

Les 6 bataillons polonais et la cavalerie légère de Senarmont étaient plus que suffisants pour rester en observation de ce côté: et par conséquent les quatre régiments français et la division de cavalerie du comte Milhaud pouvaient être disponibles pour soutenir le siége de Cadix. D'un autre côté, les deux régiments du général Godinot, formant six bataillons, ne faisaient rien, et étaient inutiles dans leurs cantonnements.

La disposition des troupes est le premier mérite d'un général, et Sa Majesté voit avec peine qu'ici les dispositions convenables n'aient pas été faites. Sa Majesté entend que tous les hôpitaux soient réunis à Séville, de manière qu'en occupant les pays pour en recueillir les subsistances et les ressources, on puisse cependant, en cas d'événement, centraliser les forces, et n'avoir à garder que quelques citadelles.

Sa Majesté n'approuve pas davantage le parti qui a été pris de garder Olivenza; il faut faire sauter cette place et en détruire les fortifications. Quand à Badajos, tout dépend de la possibilité de l'approvisionnement : si on peut l'approvisionner promptement pour six mois, il faut garder cette place; sinon, il ne faut garder que la citadelle, et faire sauter les fortifications de la ville.

L'Empereur a ordonné que tout ce qui appartient au 51ᵉ et 55ᵉ régiment, et qui se trouve en ce moment à l'armée du centre, se mette en marche sur-le-champ pour l'Andalousie : l'Empereur a ordonné la même chose pour les 5 mille hommes, tant infanterie que cavalerie, appartenant à l'armée du midi, et qui se trouvent à l'armée du centre. Je transmets les ordres de Sa Majesté d'une manière si positive, que cela sera sur-le-champ exécuté : en même temps je donne ordre au duc d'Istrie de vous envoyer 8 mille hommes d'infanterie et 2 mille de cavalerie, qui appartiennent également à l'armée du midi, et qui se trouvent en ce moment sous son commandement.

Ces renforts répareront toutes les pertes, et remettront l'armée du midi dans une situation convenable. Indépendamment de ce, d'ici à 15 jours un autre corps de 6 mille hommes, appartenant à l'armée du midi, s'y rendra également. Ces dispositions faites, il faut que le duc de Dalmatie se mette en état de se défendre contre une attaque de l'armée anglaise; et lorsqu'il en sera temps, de marcher sur Lisbonne avec 30 mille hommes, pendant que

l'armée de Portugal marchera, de son côté, sur Lisbonne avec 60 mille hommes; mais cette opération offensive est ajournée jusqu'à ce que le nord du Portugal soit organisé......

....Le quartier général de l'armée de Portugal reste à Coïmbre; Porto est occupé par un détachement. Cette armée est forte de 60 mille hommes sous les armes; elle a ordre de donner bataille à lord Wellington, s'il veut s'avancer sur Coïmbre; de le harceler et le menacer sans cesse sur Lisbonne, pour l'empêcher de faire de gros détachements contre l'Andalousie. Lord Wellington n'a que 32 mille Anglais sous ses ordres; il ne peut donc envoyer en détachement que 8 à 9 mille hommes, avec 5 à 6 mille Portugais. Il faudrait toujours tenir à Badajos la valeur de 15 mille hommes, cavalerie, infanterie, artillerie, en bon état, et des meilleurs régiments; de sorte qu'au moindre mouvement des Anglais de ce côté, le duc de Dalmatie, s'y portant avec 8 à 10 mille hommes, pût réunir en Estramadure 25 à 30 mille hommes. Dans ce cas extraordinaire, un corps d'observation seul resterait du côté de Grenade, et il serait sous les ordres du duc de Bellune.

Le duc de Dalmatie doit correspondre par Madrid avec le prince d'Essling et avec l'armée du centre. Le roi doit toujours tenir un corps de 6 mille hommes (cavalerie, infanterie et artillerie) entre le Tage et Badajos, prêt à se réunir au corps du duc de Dalmatie, s'il fallait s'opposer à une opération anglaise sur l'Andalousie. Mais, pour arriver à ce résultat, il faut que le pays soit entièrement débar-

rassé, que les hôpitaux soient réunis dans Séville, et que Cadix, Séville et Badajos soient les seuls points à garder, en tenant un corps d'observation à Grenade. Dans ce cas, le maréchal duc de Bellune aurait le commandement des troupes qui resteraient à Séville, de celles qui continueraient le siége de Cadix, et du corps d'observation du côté de Grenade, tandis que le duc de Dalmatie commanderait le corps opposé aux Anglais. Le duc de Dalmatie aurait en outre sous ses ordres la division de l'armée du centre, et pourrait ainsi réunir 30 à 36 mille hommes. Le siége de Cadix peut se pousser avec la plus grande activité; on peut y mettre le nombre d'hommes nécessaire, en les distribuant mieux. Il faut remplacer le 51e et le 55e par les régiments qui ont le plus souffert à Cadix; il faut même changer quelques régiments français du corps de Sébastiani. Enfin, le duc de Dalmatie est en situation de résister à 30 mille Anglais, dans l'hypothèse que lord Wellington marcherait sur lui avec toute son armée; le duc de Dalmatie aurait avec lui la division de l'armée du centre, et pourrait opposer plus de 35 mille hommes; mais cette supposition ne peut pas se réaliser, puisque alors le prince d'Essling marcherait sur Lisbonne, et que les Anglais se trouveraient placés entre deux feux, et coupés.

Le prince d'Essling tiendra à Coïmbre, menaçant Lisbonne, qui sera attaquée, après la récolte, par 70 mille hommes de l'armée du Portugal, et par les troupes qu'il sera possible de tirer de l'Andalousie, suivant les circonstances, pour opérer sur

Badajos et sur le Tage. Ces 100 mille hommes, appuyés sur Coïmbre et sur Badajos, viendraient à bout de faire la conquête du Portugal, et dans cette conquête entraîneraient les Anglais dans des événements qui seraient du plus grand intérêt.

A cette dépêche le prince de Neufchâtel joindra l'état des détachements qui reçoivent l'ordre de rejoindre l'armée du midi. Dans deux jours, le duplicata de cet ordre sera porté par un officier du prince de Neufchâtel.

Mission du général Monthion à Bayonne.

Le prince de Neufchâtel enverra le général Monthion s'établir, comme bureau d'état-major, à Bayonne. Le général Monthion commandera le département et les différents dépôts. Le général Boivin retournera à Bordeaux. Le général Monthion montera une police pour avoir connaissance des officiers qui passeront; et lorsqu'ils apporteront des nouvelles intéressantes, il fera parvenir ces nouvelles par une estafette extraordinaire, de manière à ce qu'elle devance de vingt-quatre heures, s'il est possible, l'officier qui les apporte.

Le général Monthion aura le détail de tout ce qui est relatif au départ des trésors et des convois; il fera partir toutes les estafettes extraordinaires qu'il voudra. Lo prince de Neufchâtel en préviendra le comte Lavalette. Je n'ai voulu diminuer que les estafettes qui voyageaient en Espagne, parce que leur fréquence fatiguait trop les escortes; mais de

Bayonne à Paris il n'y a pas les mêmes raisons. Le général Monthion se mettra en correspondance réglée avec les généraux Caffarelli, Thouvenot, Reille, et avec le maréchal duc d'Istrie.

Dépêche à expédier au roi d'Espagne.

Le major général fera une dépêche au roi d'Espagne, pour lui faire connaître la situation des armées du midi et du Portugal, et celle que je leur ordonne de prendre; il le préviendra que l'armée du centre doit, si les Anglais se portent sur Badajos, porter une division sur Badajos et même sur Cordoue, pour soutenir l'armée du midi, si celle-ci était attaquée par l'armée de Wellington. Le prince de Neufchâtel fera connaître au roi ce qu'on a envoyé de fonds pour l'armée du centre, et ce qu'on lui envoie encore.

Dépêche à expédier pour le général Sébastiani.

Le prince de Neufchâtel écrira au général Sébastiani que je suis mécontent de ce qu'il garde 16 mille hommes de mes meilleures troupes à ne rien faire; que l'événement de Cadix est de sa faute; qu'il était armée d'observation, et que c'était à lui à garantir l'armée asiégeante.

Supplément à la dépêche pour le duc de Dalmatie.

Le prince de Neufchâtel me remettra le plus tôt possible la note de toutes les récompenses que de-

mande le duc de Dalmatie qui sont justes, afin qu'on puisse les expédier d'ici à peu de jours; et en attendant, lui écrire qu'il va les recevoir. Le prince de Neufchâtel annoncera au duc de Dalmatie que plusieurs colonels en second vont lui arriver avec les régiments de marche; qu'il pourra leur donner les régiments vacants.

Le prince de Neufchâtel fera comprendre au duc de Dalmatie que le 1er régiment d'artillerie à pied a une compagnie de 80 hommes à Cordoue, et que beaucoup d'autres troupes d'artillerie sont aussi éparpillées; qu'il faut les réunir pour les envoyer à Cadix.

Nouveaux renforts à diriger sur l'armée du midi.

Le prince de Neufchâtel donnera ordre au 29e de chasseurs de se rendre tout entier à l'armée du midi : cet ordre sera en termes précis, et il sera recommandé au duc de Dalmatie d'envoyer ce régiment du côté de Badajos, pour augmenter sa cavalerie contre les Anglais. Le prince de Neufchâtel donnera ordre à la 8e compagnie du 7e d'artillerie qui est à Guadalaxara, à la 7e compagnie du 3e régiment d'artillerie qui est à Ségovie, à la compagnie du 6e régiment qui est à Madrid, à la 2e compagnie du 2e bataillon de mineurs qui est à Madrid, à la 3e compagnie du train du génie qui est de 70 soldats et 63 chevaux à Madrid, de se rendre en Andalousie pour renforcer l'armée du midi.

Le prince de Neufchâtel me fera connaître s'il y a quelques compagnies d'artillerie à Bayonne que l'on puisse encore envoyer en Andalousie. »

Berthier à Napoléon. Paris, 2 avril 1811.

« Sire, j'ai l'honneur de mettre sous les yeux de Votre Majesté une lettre du général Belliard du 19 mars, dans laquelle il rend compte que la prise de Badajos a engagé Sa Majesté Catholique à donner ordre au général Lahoussaye, qui se portait sur Truxillo, à retourner à Tolède, où sa présence est nécessaire. Le général Lamartinière se portera seul sur les frontières du Portugal, avec 14 ou 1,500 hommes, deux pièces de 4 et deux de 3; il occupera Alcantara, tâchera de communiquer avec le Portugal, gardera Almaraz, qui sera retranché, et aura une colonne à Oropeza pour observer le Tiétar, et protéger les postes d'Almaraz, de l'Arzobispo et de Talavéra. »

Joseph à la reine Julie. Madrid, 2 avril 1811.

« Ma chère amie, j'ai fait célébrer le mieux possible ici la naissance du roi de Rome, et je l'ai célébrée moi-même de bien bon cœur; j'espère que cet événement contribuera à me rendre la tranquillité. J'ai été deux jours levé, et mieux qu'aujourd'hui; je t'écris de mon lit avec un léger mouvement de fièvre, qui n'est occasionné que par la fatigue. J'espère être bientôt en état de me mettre en route comme je te l'ai marqué, et que l'Empereur ne désapprouvera pas ce voyage, que taut de raisons m'ordonnent. Je verrai à Paris ce qu'il conviendra le mieux de faire; et après ma santé, c'est la volonté de l'Empereur que je consulterai pour me fixer.

J'espère beaucoup du voyage et de l'air de la France pour mon rétablissement.

Je t'embrasse, avec mes enfants. »

« Mon cousin, je désire que vous fassiez partir ce soir le fils du sénateur Lecoulteux, aide de camp du prince d'Essling; il sera porteur de plusieurs exemplaires du *Moniteur* d'aujourd'hui, que vous adresserez au prince d'Essling, au duc d'Istrie et au général Caffarelli. Vous manderez au prince d'Essling qu'une estafette ayant été prise, il est à craindre qu'elle ne portât des dépêches de lui, parce qu'entre celles qu'a apportées le colonel Pelet et celle écrite de Guarda, on n'en a reçu aucune.

Napoléon à Berthier. Paris, 9 avril 1811.

Vous enverrez par cet aide de camp, au prince d'Essling, un duplicata du travail d'hier; vous lui ferez connaître que j'ai donné le commandement de la 1re division du 6e corps au général Foy; qu'ainsi il n'y a pas lieu à nommer le général Maucune général de division; qu'il doit presser l'armement d'Almeida, puisqu'il paraît qu'il faut beaucoup de temps pour démolir cette place et en évacuer l'artillerie.

Vous lui prescrirez de presser le départ du général Drouet avec son corps pour l'Andalousie, par le plus court chemin : cela est très-important; car il est à craindre que les Anglais ne tentent tout pour faire lever le siége de Cadix. Il doit prendre des mesures pour couvrir Almeida et Ciudad-Rodrigo, et, d'un autre côté, se mettre en communication avec Madrid et avec Séville, pour combiner ses

opérations avec l'armée d'Andalousie et secourir cette armée.

Vous écrirez par le même officier au duc d'Istrie, pour qu'il presse le départ de tous les régiments provisoires qui doivent se rendre en Andalousie; car il paraît que c'est de ce côté que l'ennemi tourne tous ses efforts. Vous renouvellerez les ordres que j'ai donnés pour les estafettes. Vous enverrez des *Moniteurs* à Madrid et au duc de Dalmatie. Vous ferez connaître à Madrid qu'il est nécessaire de se mettre en communication avec le prince d'Essling; qu'il était le 27 à Guarda, prolongeant sa gauche sur Alcantara; qu'il a besoin de poudre, de munitions et de vivres, et qu'il faut tâcher de lui en procurer par Alcantara et Placencia.

Vous ferez connaître au général Belliard que nous attendons avec impatience des nouvelles d'Andalousie; que le 3e corps, sous les ordres du général Suchet, a été renforcé de 16 mille hommes, et que dans le courant de mai ce général compte entreprendre le siége de Tarragone, entreprise difficile à cause du manque de vivres, mais décisive par la soumission de ces provinces, qui en sera la suite; que le général Quesnel est entré à Puycerda, et manœuvre pour assiéger Urgel; que Campoverde, attiré dans un piége jusque dans les fossés de la place de Montjouy, a perdu 3 mille hommes.

Vous manderez au général Belliard qu'il est nécessaire de pousser des patrouilles sur Cordoue, afin de se procurer des nouvelles de l'armée d'Andalousie. Vous écrirez au duc de Dalmatie, en lui envoyant

des *Moniteurs*, pour lui faire connaître que le général Suchet, dont le corps est renforcé de 16 mille hommes, va entreprendre le siége de Tarragone, et que, cette place prise, cette armée, qui est très-belle, deviendra disponible. Vous lui ferez connaître la position du prince d'Essling, la nécessité de se mettre en communication avec cette armée, dont le principal but est de contenir lord Wellington, et de combiner ses opérations avec l'armée du midi. Vous lui écrirez par duplicata, pour l'informer de la marche du général Drouet sur l'Andalousie.

Si vous avez un chiffre avec lui, vous lui écrirez en chiffres que deux frégates françaises et une gabarre de 800 tonneaux, chargées de munitions de guerre et de 600 conscrits de débarquement, sont parties de Toulon pour Malaga; que cette expédition contient des bombes et des munitions nécessaires pour le siége de Cadix; qu'elle est partie le 4 avril de Toulon, et a été prendre les troupes à Porto-Ferrajo. Si vous n'avez pas de chiffres, vous vous contenterez de dire cela de vive voix à l'officier qui le redira au duc d'Istrie, lequel le fera redire au duc de Dalmatie par un officier qu'il lui enverra. Il suffira de mettre sur un calepin : « Deux frégates et une flûte de 800 tonneaux, bombes et boulets; 600 conscrits. Porto-Ferrajo, Malaga, 4 avril. » Ces indications seront suffisantes.

Vous ferez connaître au duc de Raguse que j'ai nommé le général Foy pour commander la 1re division du 6e corps; vous donnerez ordre à ce général de se tenir prêt à partir. Expédiez toutes ces dépê-

ches. Quand tout cela sera expédié, vous viendrez aux Tuileries, à six heures ou six heures et demie, avec l'instruction générale, que vous ferez partir demain par un autre officier que vous enverrez au prince d'Essling. Portez-moi en même temps les propositions d'avancement et de récompenses.»

Joseph à Berthier. Madrid, 12 avril 1811.

« Je reçois la lettre de Votre Altesse Sérénissime du 30 mars. 2 mille hommes étaient partis depuis quelques jours pour l'Estramadure, avec du biscuit; 2 mille hommes pourront partir dans trois ou quatre jours. Il restera dans la province de Madrid 1,200 hommes du 28ᵉ, 1,100 hommes du 75ᵉ à Cuença, 5 mille Allemands dans la Manche. Ségovie ne peut pas être abandonnée entièrement. Le cas d'envoyer une division de l'armée du centre à Badajos ne se présentera pas; s'il se présentait, il ne serait pas possible d'y envoyer les 5 mille Allemands pour longtemps, sans exposer Madrid et rompre toute communication avec le midi.

Au reste, l'hypothèse que suppose la lettre de Votre Altesse n'existe pas. Le maréchal prince d'Essling est près de Ciudad-Rodrigo, avec une grande partie de son armée; l'ennemi est devant lui. Je ne doute pas que ce maréchal ne le batte, s'il accepte la bataille, et qu'il ne fasse passer des troupes à Placencia et à Alcantara. S'il s'aperçoit que le but de l'ennemi est de gagner du temps pour le retenir dans l'inaction, pendant qu'une partie de ses troupes se dirigerait sur l'Estramadure, le maréchal Masséna déjouera sans doute ses projets. J'ai en-

voyé à ce maréchal trois officiers; je ne lui ai rien laissé ignorer de ce qui se passe à Badajos, et je ne lui ai pas caché non plus ma manière de voir.

Les troupes qui vont renforcer l'armée du midi seront dirigées sur Cordoue.

J'attends impatiemment des nouvelles du duc de Trévise et du prince d'Essling, pour me mettre en route : ma santé me le permettrait dès que je serais assuré que le maréchal Masséna a reçu mes lettres, et qu'il a fait un mouvement sur le Tage. Je pense que l'équilibre sera rétabli partout, surtout si les 10 mille hommes qu'on annonce devoir partir le 13 de Valladolid arrivent, et entrent dans l'armée du midi ou de l'Estramadure, direction qu'ils recevront ici, selon les nouvelles qu'on aura lors de leur passage.

Les nouvelles de l'armée de Portugal ont empêché l'envoi de cette lettre. »


Joseph à Berthier. Madrid, 14 avril 1811.

« Les dispositions prescrites par la lettre de Votre Altesse Sérénissime du 30 étaient en partie exécutées par le départ de 2 mille hommes qui ont été chargés de conduire des biscuits à Badajos; 2 mille hommes sont partis depuis, mille vont aussi partir. J'ai recommandé à M. le général Belliard de se conformer en tout au contenu de la lettre de Votre Altesse, mais cependant de ne pas abandonner la communication de France et d'Andalousie.

Le mauvais effet produit par la retraite de l'armée de Portugal est aujourd'hui bien atténué; on n'est plus occupé que de l'embarras de nourrir tant de troupes. »

Napoléon à Berthier. Paris, 15 avril 1811.

« Mon cousin, je vous renvoie la lettre du général Suchet du 6 mars. Donnez l'ordre en Navarre de lui fournir les secours qu'il demande en grains; écrivez aussi au général Suchet qu'il est impossible qu'il ne se présente pas devant Tarragone au 1er mai au plus tard. C'est le seul moyen d'empêcher les insurgés de porter leurs forces dans la haute Catalogne. »

Jos. à Nap. Madrid, 16 avril 1811.

« Monsieur mon frère, j'ai reçu la lettre par laquelle Votre Majesté Impériale et Royale veut bien m'annoncer la naissance du roi de Rome. Je suis heureux de penser que Votre Majesté Impériale rend justice aux sentiments qui m'attachent à elle, et qui m'ont fait recevoir avec une sensibilité toute particulière la nouvelle de cet heureux événement.

Je charge M. le prince de Massanaro, l'un des grands officiers de ma maison, d'avoir l'honneur de présenter à Votre Majesté et à Sa Majesté l'Impératrice mes plus sincères félicitations.

Je prie Votre Majesté Impériale et Royale d'être convaincue de la satisfaction que j'éprouverai constamment pour tout ce qui lui arrivera d'heureux, ainsi que de la tendre amitié avec laquelle je suis, etc. »

Joseph à la reine Julie. Madrid, 16 avril 1811.

« Ma chère amie, j'ai reçu tes lettres des 23, 26 et 28 mars. Je suis étonné que tu ne m'aies pas accusé réception de ma lettre, dont était porteur M. Clouet : je serais déjà en route, ma santé me le permettant, sans les nouvelles du Portugal, dont j'ai voulu voir l'effet et les résultats. La première impression est déjà passée, et il en résulte plus de

découragement pour tous les Espagnols, puisque le fardeau partagé par le Portugal va peser aujourd'hui entièrement sur eux. Du reste, les Anglais se tiendront sur la défensive; et il est à croire qu'avant la prochaine récolte tout restera à peu près dans le même état pour les affaires militaires. Sous ce rapport, je suis ici parfaitement nul, puisqu'il dépend du duc de Dalmatie de me laisser dans le centre avec 4 mille Français, s'il demande la division allemande, qui est la seule que j'aie, et qui n'est que de 5 mille hommes : c'est à cela que se réduiront les forces françaises dont je dispose. Je n'ai pas de quoi payer les troupes espagnoles. L'Empereur ignore le véritable état de la Péninsule; je ne pense pas qu'il puisse l'entendre d'autre bouche que de la mienne, puisqu'on ne le lui a pas dit jusqu'ici; et c'est un devoir que je remplirai avec tout le courage le plus désintéressé, puisque je suis disposé à la retraite, s'il n'a pas besoin de moi, et si ma santé ne me fait pas entrevoir d'autre parti à prendre.

Garde-toi donc bien de partir, puisque tu me trouverais en route; que je ne saurais comment subvenir à un surcroît de dépenses; et enfin, pour te tout dire en un mot, que je n'ai pas un sol au delà de ce qu'il me faut pour faire mon voyage, et que si je retarde encore quinze jours, je n'en aurai plus les moyens.

Je suis donc décidé à me mettre en route pour voir l'Empereur. Dès qu'il saura tout, il verra tout, et prendra le meilleur parti. Quel qu'il soit, je le

seconderai de mon mieux; mais mon voyage auprès de lui est indispensable.

Tu peux m'attendre bientôt à Mortefontaine: nous avons fêté, mieux que nous n'aurions dû l'espérer de l'état de nos affaires, la naissance du roi de Rome. On espère ici que cet événement et mon entrevue avec l'Empereur fixeront le sort de ce pays, quel qu'il doive être; de manière qu'aujourd'hui mon voyage n'est plus un objet de crainte, mais bien la seule espérance qui reste. »

Joseph à la reine Julie. 21 avril 1811.

« Ma chère amie, je t'envoie ma procuration pour le baptême du roi de Rome; l'Empereur la fera remettre à qui il jugera mieux. Le général Defrance m'a apporté une lettre de l'Empereur qui m'annonce la naissance du roi de Rome, et le désir qu'il a que je sois parrain. Je n'ai cependant pas reçu une lettre plus officielle qui m'était annoncée; mais j'ai jugé de ne devoir pas tarder à envoyer cet acte, dans la crainte que la lettre n'ait été égarée. Tu en feras l'usage convenable.

Je pars décidément après-demain matin, avec une très-petite partie de ma garde, que je renverrai même de Bayonne. L'Empereur autorise ce voyage, que j'ai annoncé depuis longtemps, par son silence. La nécessité m'en fait une loi; tu dois lui dire, au reste, que je crois qu'il lui sera utile. Il connaîtra du moins la vérité, de la bouche d'un homme dont il pourra apprécier le désintéressement. Il paraît que tout ce qui lui arrive d'Espagne ne sert qu'à le tromper davantage.

Renvoie-moi M. Toppe (1), qui est un homme sûr; il me donnera de tes nouvelles, et tout ce que tu jugeras qu'il m'importe de savoir. »

Napoléon à Berthier. Paris, 24 avril 1811.

« Mon cousin, il est convenable que vous envoyiez un officier au général Suchet, pour lui faire connaître que, par l'infidélité de deux gardes-magasins qui étaient Catalans, une porte d'un des magasins de Figuières, qui donnait sur le fossé, a été ouverte à deux heures de nuit, et que 800 miquelets se sont introduits par cette porte dans la place, et ont pris dans leurs lits 500 Napolitains et Italiens, et 150 Français qui étaient dans le fort; que cet événement désagréable a obligé le général Baraguey-d'Hilliers à concentrer ses forces autour de Figuières; qu'il est donc nécessaire qu'il se porte sur Tarragone, qu'il tienne en respect Campoverde, et l'empêche de faire aucune diversion; que la saison est favorable, et que ce serait un grand malheur si la belle armée qu'il a restait inactive. »

Jos. à Nap. Santa-Maria de la Nieva. 25 avril 1811.

« Sire, j'ai eu l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que je comptais me mettre en route le 23. J'ai effectivement commencé mon voyage ce jour-là, sans avoir obtenu encore aucune réponse aux lettres que j'ai écrites depuis trois mois à Votre Majesté, à la reine, et au prince de Neufchâtel. J'ai retardé tant que j'ai pu, mais la nécessité m'a enfin décidé; et je l'ai entrepris si tard, que ce ne sera pas sans peine que le service se soutiendra à Madrid pendant

(1) Colonel, officier d'ordonnance du roi Joseph.

quarante jours, et que je suis obligé de beaucoup calculer pour arriver à Paris avec les faibles moyens d'argent qui me sont restés, après avoir cependant fait argent de tout ce que j'ai trouvé à disposer.

Depuis que je suis en route ma santé se rétablit, loin de ce spectacle toujours renaissant de misère et d'humiliation que j'ai eu sans cesse devant les yeux à Madrid depuis un an : j'ai vu ma considération décroître comme roi, mon autorité méconnue ou éludée par des militaires sous mes ordres, sous prétexte des ordres directs qu'ils recevaient de Paris. J'ai dû craindre que Votre Majesté ne se rappelât plus de moi, et je n'ai plus vu de refuge que dans la retraite. Aujourd'hui je reçois une lettre du prince de Neufchâtel, qui m'annonce que Votre Majesté m'envoie quelques secours. Cette lettre me paraît prouver que ma position véritable commence enfin à être connue : il n'est pas douteux que je n'aurai rien à désirer de vous, Sire, dès que je connaîtrai votre volonté, puisque la mienne sera de m'y conformer autant que cela me sera possible. Je serai prêt à retourner en Espagne après avoir vu Votre Majesté, et lui avoir appris bien des choses qu'elle ignore et qu'il lui importe essentiellement de savoir; je retournerai, si elle juge ce retour utile. Je suis prêt aussi à déposer entre les mains de Votre Majesté les droits qu'elle m'a donnés à la couronne d'Espagne, et Votre Majesté peut dès ce moment la regarder comme son bien sous tous les rapports, si mon éloignement des affaires était dans les vues de Votre Majesté. Mais je ne puis retourner ici qu'a-

près avoir vu Votre Majesté, et après l'avoir éclairée sur les hommes et les choses qui ont rendu mon existence d'abord difficile, puis humiliante et enfin impossible, et m'ont mis dans la position où je suis aujourd'hui. Enfin, Sire, dans tous les cas et les événements je mériterai l'estime de Votre Majesté, et il ne dépendra que de vous de disposer du reste de ma vie, dès que je vous aurai assez vu pour que j'aie la conviction que vous connaissez l'état de mon âme et celui des affaires de ce pays, où je ne puis retourner que plein de votre confiance et de votre amitié, sans lesquelles le seul parti qui me reste est la retraite la plus absolue.

Que Votre Majesté ne doute jamais de mon dévouement et de ma tendre amitié. »

« Mon cousin, recommandez bien au général Thouvenot de prendre un soin particulier de Saint-Sébastien, et de surveiller le service de manière que cette place ne puisse pas être surprise. » Napoléon à Berthier. Saint-Cloud, 27 avril 1811.

« Mon cousin, écrivez au duc de Raguse, sous l'adresse du duc d'Istrie, pour lui faire connaître qu'il est nécessaire qu'il prenne toutes les mesures convenables pour organiser son armée; que je le laisse maître de l'organiser en six bataillons, sans faire de corps d'armée; qu'il peut renvoyer en France les généraux et officiers qui ne lui conviendront pas. Il aura soin de les diriger d'abord sur Valladolid, où ils attendront des ordres. Mandez-lui qu'aussitôt que le général Brenier, qui commande à Napoléon à Berthier. Saint-Cloud, 27 avril 1811.

Almeida, sera entré dans la ligne, il le fasse reconnaître et l'emploie comme général de division; avancement qu'il est inutile de lui donner tant qu'il restera dans la place; que c'est un très-bon officier, qu'on peut employer utilement. »

FIN DU SEPTIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SEPTIÈME VOLUME.

ESPAGNE.

LIVRE HUITIÈME.

SOMMAIRE DU LIVRE HUITIÈME.

Situation pénible de l'armée française en Espagne. — Difficultés pour contenir les provinces conquises et détruire les bandes d'insurgés. — Fausses notions sur les armées anglaises, espagnoles et portugaises. — Combat de Tamarès (18 septembre). — Le maréchal Jourdan reçoit l'autorisation de rentrer en France (26 octobre). — Bataille d'Ocana (18 novembre). — Combat de Tormès. — Coup d'œil sur les opérations en Aragon et en Catalogne.

LIVRE NEUVIÈME.

SOMMAIRE DU LIVRE NEUVIÈME.

Position, force et emplacement des armées françaises, espagnoles et anglaises, au commencement de 1810. — Expédition d'Andalousie. — Passage de la Sierra-Morena (20 janvier). — Entrée des troupes françaises à Cordoue, Séville, Grenade, Malaga (fin de janvier et commencement de février). — Marche du duc de Bellune sur Cadix, et du duc de Trévise sur Badajos (3 février). — Tentatives infructueuses

LIVRE DIXIÈME.

SOMMAIRE DU LIVRE DIXIÈME.

FIN DE LA TABLE.

